

TRAITÉ DE L'ABANDON

A LA PROVIDENCE DIVINE

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DU PUY

NOUS, ÉVÊQUE DU PUY,

D'après le compte que nous nous sommes fait rendre du livre du R. P. DE CAUSSADE, intitulé : *Abandon à la Providence divine*, nous l'avons approuvé, comme rempli d'une véritable et douce piété.

En travaillant à mettre plus de clarté dans l'indication du sujet de chaque chapitre, à établir plus d'ordre, de suite et d'unité dans chaque considération, comme aussi en joignant à cette nouvelle édition plusieurs lettres inédites du même auteur, le R. P. RAMIÈRE a ajouté un mérite de plus à cet ouvrage, dont nous recommandons la lecture aux âmes pieuses.

Donné au Puy, ce 9 mars 1867.

† PIERRE, *Évêque du Puy*.

L'ABANDON

A LA

PROVIDENCE DIVINE

OUVRAGE POSTHUME

DU P. J.-P. DE CAUSSADE

De la Compagnie de Jésus

SEPTIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE LETTRES ET AUTRES ÉCRITS ENCORE
INÉDITS DU MÊME AUTEUR

Le tout revu, corrigé et mis en ordre

PAR LE P. H. RAMIÈRE

De la même Compagnie

TOME I

LIBRAIRIE CATHOLIQUE
DE

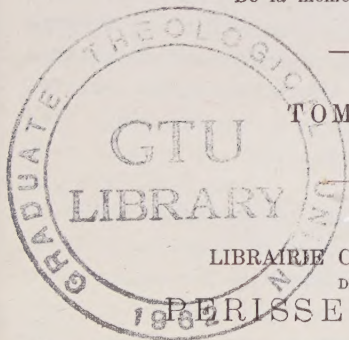
PERISSE FRÈRES

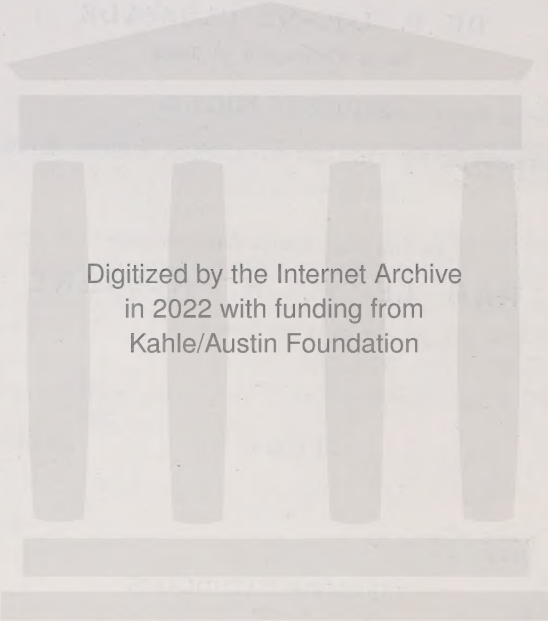
Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38
BOURGUET, CALAS ET C^e, SUCCESSIONS

1874

Tous droits réservés

48401





Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

AVANT-PROPOS

I

Le R. P. Jean-Pierre de Caussade, de la Compagnie de Jésus, auteur du *Traité* et des *Lettres* que nous offrons au public, n'était connu jusqu'ici dans la littérature ascétique que par un livre justement estimé, intitulé : *Instructions spirituelles en forme de dialogues, sur les divers états d'oraison, suivant la doctrine de Bossuet* (1). Ces instructions renferment une doctrine solide, exposée avec méthode, et exprimée dans le style qui convenait le mieux à un travail de ce genre.

L'auteur s'était proposé de prévenir, en s'appuyant sur l'autorité de Bossuet, les excès de la réaction qui avait été le résultat naturel des censures dont le Souverain Pontife venait de frapper le quiétisme de Fénelon. Le P. de Caussade a pleinement réussi à tracer la limite si délicate qui sépare ce quiétisme condamné du parfait abandon recom-

(1) Cet ouvrage avait été édité une première fois à Perpignan, en 1741, par les soins du célèbre P. Antoine. Il a été réimprimé depuis à plusieurs reprises. La dernière édition est d'Avignon, 1823, chez Seguin aîné.

mandé par les Saints ; et, sous ce rapport, on peut regarder ses *Instructions* comme un chef-d'œuvre. Mais on n'y trouve ni cette ampleur de vues, ni cette sublimité de pensées, ni cet éclat de style que les juges les plus compétents ont admirés dans certaines parties du *Traité* dont nous mettons au jour la septième édition.

Cependant, avant même d'avoir des renseignements positifs sur l'origine de cet ouvrage, nous avons cru pouvoir l'attribuer au Père de Caussade, sur la foi du manuscrit qui nous en avait conservé le dépôt. Nous savions que ce manuscrit avait appartenu au monastère de la Visitation de Paris, et nous n'avions aucun motif d'en suspecter l'authenticité. Mais ce qui n'avait été jusqu'à ce jour, pour nous qu'une probabilité sérieuse est devenu une certitude, par suite des informations précises que nous avons reçues des Religieuses de la Visitation de Nancy. C'est de ce monastère qu'est sorti le traité de l'*Abandon* à la Providence, dont les copies s'étaient répandues dans les diverses maisons de l'ordre, suivant le vœu de saint François de Sales, qui veut que ses filles se communiquent les unes aux autres leurs petits biens spirituels. Les manuscrits originaux du Père de Caussade avaient été conservés dans les archives du monastère de Nancy jusqu'en 1828. Mais, vers cette époque, ils furent livrés aux flammes, avec d'autres documents très-précieux et il ne nous reste plus que des copies plus ou moins tronquées.

Il est indubitable que le traité de l'*Abandon* n'avait pas été composé par le Père de Caussade tel qu'il était dans le manuscrit sur lequel a été faite la première édition. Les recherches auxquelles a donné lieu la composition de l'*Année sainte* de la Visitation, portent à croire que ce traité n'était qu'un recueil des lettres adressées, par le

Père de Caussade, à la Mère Marie-Anne-Sophie de Rottembourg, qui fut à diverses reprises supérieure du monastère de Nancy, de 1737 à 1761. Afin de faire participer toutes ses Sœurs aux lumières et aux consolations qu'elle trouvait dans ces lettres, cette charitable supérieure les leur communiquait, en retranchant ce qui lui était personnel. Une autre religieuse du même monastère, probablement la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen a réuni ces extraits en un corps d'ouvrage, en y joignant, peut-être, les instructions que le Père de Caussade avait données à toutes les religieuses pendant le temps qu'il demeura à Nancy. Nous voyons, en effet, par une lettre de cette Sœur, datée de 1734, que, pendant un certain temps, le pieux directeur venait faire, une fois la semaine, au monastère des exhortations qui étaient avidement reçues et soigneusement recueillies.

Nous avons là une explication toute naturelle de ce que nous avons eu d'abord quelque peine à comprendre : à savoir de l'absence de tout lien logique entre les différentes parties dont le traité de l'Abandon était originairement composé. La personne qui avait joint ensemble ces différentes parties n'avait même pas songé à établir entre elles cette connexion. Uniquement désireuse d'édifier ses Sœurs, en leur mettant sous les yeux des enseignements dont chacun avait, par lui-même, un grand prix, elle les avait juxtaposés un peu au hasard, en les divisant, pour la commodité des lectrices, en un certain nombre de chapitres.

Cette confusion ne pouvait avoir aucun inconvénient sérieux pour les personnes auxquelles les écrits du Père de Caussade étaient originairement destinés; mais elle aurait pu entraîner un danger assez grave, si ces écrits, très-

dignes du reste d'être livrés au public, lui eussent été offerts dans cet état.

Car il est manifeste que des assertions parfaitement vraies, par rapport à certains états d'âme particuliers, peuvent être fausses si elles sont rapportées aux conditions ordinaires de la vie chrétienne; et que certains avis, sages et utiles pour des personnes conduites par des voies extraordinaires, n'offriront que des dangers aux personnes qui marchent dans la voie commune. Or, les lettres du P. de Caussade avaient été adressées à une âme que Dieu avait élevée à un état de perfection très-peu commun; et c'est à cet état que se rapportent la plupart des avis qu'il donne et des considérations qu'il développe. Cependant il y mêle d'autres avis et d'autres considérations qui s'adressent à tous les chrétiens indistinctement. Une saine théologie pouvait seule faire le discernement de ces deux ordres de pensées. Mais la personne qui avait fait la première compilation des lettres du P. de Caussade n'avait eu aucun motif d'en soupçonner la nécessité. Elle avait transmis ces lettres telles qu'elles étaient sorties de la plume de leur auteur, et sans se préoccuper plus que lui des exigences d'une publicité qui ne leur était pas destinée.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que les hommes instruits, qui avaient été consultés à plusieurs reprises sur l'opportunité de mettre au jour cet ouvrage, tout en reconnaissant l'utilité de l'ensemble et en admirant la sublimité de certains passages, eussent censuré d'autres passages qui leur semblaient inexacts et dangereux pour le commun des lecteurs, et n'eussent pas osé en conseiller l'impression.

Pour nous, tout en reconnaissant que l'écrit du P. de Caus-

sade ne pouvait paraître dans l'état où une main étrangère l'avait réduit, nous n'avons pas cru que ces altérations qu'on lui avait fait subir, pussent être un motif suffisant pour priver les âmes pieuses des précieux enseignements qu'il renferme.

Nous avons pensé qu'il n'était rien moins qu'impossible de rétablir ces enseignements dans leur ordre logique et dans leur pleine vérité; et voici comment nous nous y sommes pris pour atteindre ce but. Nous avons divisé chacun des chapitres du manuscrit en autant de paragraphes qu'il y avait de pensées différentes exprimées dans ces chapitres. A chacun de ces paragraphes nous avons donné un titre spécial, qui en exprimait, en peu de mots, la substance; et nous nous sommes fait ainsi un résumé très-succinct de tout l'ouvrage.

Il nous a été facile alors d'en embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble, et d'en examiner à fond la doctrine; ce qui nous a conduit au résultat suivant :

Il nous a paru d'abord manifeste que les différentes parties de cet ouvrage n'étaient que le développement d'un seul et même sujet. Ce sujet unique, cette grande pensée que le P. de Caussade présente sous tous ses aspects avec une éloquence si persuasive, c'est l'abandon à la conduite de la divine Providence.

Mais si cet abandon est l'unique sujet de l'écrit du P. de Caussade, il n'est pas, dans toutes les parties de cet écrit, envisagé de la même manière. Il s'y présente, au contraire, sous deux aspects assez différents : comme une *vertu* imposée à tous les chrétiens, et comme un *état* particulier, dans lequel Dieu place certaines âmes, dont il prend en main la conduite spéciale.

Envisagé au premier point de vue, l'abandon à l'action

divine n'est pas autre chose que cette vertu qu'on nomme plus communément conformité à la volonté de Dieu, et dont la pratique consiste à faire tout ce que Dieu commande, et à accepter tout ce qu'il envoie, non-seulement comme il le veut, mais parce qu'il le veut. Tous les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire que cette vertu est nécessaire à tous les chrétiens, et qu'il n'en est point de plus propre à les sanctifier.

Envisagé au second point de vue, l'abandon à l'action divine est un état auquel un très-petit nombre d'âmes arrivent; non que les autres n'y soient pas appelées, mais parce que la plupart de celles que Dieu y appelle ne répondent pas aux invitations de sa grâce.

Cet état, que le P. de Caussade lui-même, dans les dialogues IX et X de ses instructions sur les états d'oraison, nous présente comme le plus haut degré de la vie spirituelle, consiste, nous dit-il, dans « une dépendance continue de l'esprit de Dieu et de sa grâce, qui fait que
« l'âme ne cherche plus en soi-même à s'occuper de
« Dieu, comme autrefois, suivant son propre choix,
« d'une manière sensible, consolante, satisfaisante;
« mais à se tenir devant lui dans une simple disposition;
« à agréer de moment en moment tout ce qu'il voudra ou
« ne voudra pas; en un mot, à se tenir dans ces simples
« attentes que le Prophète-Roi a si bien exprimées par la
« comparaison d'une servante qui tient toujours les yeux
« attachés sur sa maîtresse, non par un certain empressement et envie d'agir, mais seulement pour se tenir prête
« à l'action; non encore pour attendre le moment de donner l'essor à son activité naturelle, mais au contraire,
« tout en la réprimant, pour être toujours simplement disposée à obéir au moindre clin d'œil. »

Tous les docteurs mystiques vantent l'excellence de cet état, qu'ils nomment l'état d'union ou même l'état passif; mais ils ont soin de faire remarquer que cette *passivité*, pour me servir de l'expression de Bossuet et du P. de Caussade, ne saurait jamais dispenser de remplir très-activement tout ce qui est de devoir commun.

Nous avons déjà dit que les lettres du P. de Caussade étaient adressées à une âme arrivée à ce degré de perfection. Elles roulent donc principalement sur les devoirs, les épreuves et les avantages propres à cet état. Cependant l'auteur ne se renferme pas tellement dans la condition particulière de la personne à laquelle il écrit, qu'il ne s'élève à chaque instant aux considérations les plus belles et les plus consolantes sur l'ordre de la divine Providence et sur les biens infinis qui résultent de l'abandon à son action. Il n'était nullement nécessaire au but qu'il se proposait de distinguer ces deux ordres de considérations; mais cette distinction est devenue indispensable, du moment que la doctrine du P. de Caussade est présentée, non à une personne particulière, mais au public.

Nous avons donc divisé l'ouvrage en deux parties : la première traite de la *vertu d'abandon*, en démontre l'utilité dans l'œuvre de la sanctification, et trace l'esquisse de cette action incessante par laquelle le divin amour travaille à la perfection des âmes; la seconde traite de l'*état d'abandon*, et en expose la nature, l'excellence, les devoirs, les épreuves et les avantages (1).

(1) Cette seconde partie, s'adressant à une classe de lecteurs beaucoup plus restreinte, avait été presque entièrement retranchée dans les éditions de propagande qui avaient succédé à la première. De plusieurs côtés on nous a adressé les instances les plus vives pour que nous fissions reparaitre le texte complet: nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui faire droit à ces demandes

Il ne nous a pas été difficile de ramener à ces deux principaux chefs toutes les pensées développées dans les onze chapitres du manuscrit. A peine a-t-il été nécessaire de faire çà et là quelques soudures, qui n'altèrent en rien le sens, et qui servent seulement à joindre ensemble les diverses parties.

Cet arrangement a l'avantage non-seulement de faire mieux saisir la pensée de l'auteur, mais encore de bien distinguer les avis qu'il adresse à tous les chrétiens, des règles qu'il trace pour un état particulier, et par là même de mettre sa doctrine à couvert de la plupart des censures auxquelles elle avait été en butte.

Cependant, même rangés dans cet ordre plus logique, certains enseignements du P. de Caussade pouvaient encore être mal interprétés. On comprend que les circonstances du temps et la position particulière de la personne à laquelle il écrivait, eussent provoqué de sa part certaines remarques qui n'avaient plus aujourd'hui ni fondement ni utilité. Il avait pu d'ailleurs arriver au P. de Caussade ce qui, d'après saint Jérôme, arrive à tous les écrivains véhéments, qui, dans les efforts qu'ils font pour atteindre le but, le dépassent un peu. On trouverait dans cet ouvrage des erreurs contraires à la doctrine constante de l'auteur, si on voulait trop presser certaines expressions et certaines formules dont il se sert pour exprimer l'étendue de l'abandon où Dieu réduit les âmes qu'il veut complètement dépouiller d'elles-mêmes. Ces inutilités et ces exagérations ont motivé de notre part quelques retranchements et quelques modifications très-peu considérables dans leur étendue, puisqu'elles ne s'élèvent pas à la valeur d'une page d'impression, et que le P. de Caussade n'aurait certainement pas hésité à faire, s'il eût édité

lui-même son ouvrage. Nous avons cru pourtant devoir être extrêmement réservé dans l'accomplissement de cette partie de notre tâche. Aussi avons-nous laissé intacts bien des passages que les examinateurs du manuscrit avaient, non sans quelque motif, taxés d'inexactitude, lorsqu'il nous a paru que le plus vulgaire discernement pourrait suffire pour trouver le correctif de cette inexactitude de détail dans tout l'ensemble de la doctrine.

II

La charité des religieuses de la Visitation de Nancy nous a mis en état de joindre au traité de l'Abandon un recueil de lettres spirituelles qui le complètent de la manière la plus heureuse (1). En effet, tandis que, dans son traité, le P. de

(1) La copie de ces lettres qui nous avait été d'abord fournie était incomplète et ne portait point le nom des correspondantes du Père de Caussade. Les recherches occasionnées par la publication de l'*Année sainte* de la Visitation, ont amené la découverte d'autres copies, où ces noms sont conservés et qui renferment un certain nombre de lettres omises dans le recueil qui nous avait été remis précédemment. La communication qui nous en a été faite avec cet esprit de charité, dont la tradition ne s'est point altérée parmi les Filles de saint François de Sales, nous met en état de compléter la présente édition et de lui donner un prix supérieur à celui des éditions précédentes.

La plupart des Religieuses que le Père de Caussade dirigeait par ses lettres ont laissé dans leur ordre un renom de sainteté et des exemples de vertu qui ne sont point encore oubliés. On peut lire le récit abrégé de leur vie dans l'*Année sainte*. Ce sont 1^o la Mère Marie-Anne-Sophie de Rottembourg, à laquelle ont été adressées les lettres qui forment le traité de l'Abandon (*Année sainte*, t. VI, p. 149). 2^o La Sœur Marie-Thérèse de Vioménil (vol. VI, p. 150); nous lui devons la conservation des lettres écrites par le Père de Caussade, non-seulement à elle, mais encore à plusieurs de ses sœurs. 3^o La Mère Louise-Françoise de Rosen (vol. IV p. 656), tante de la Mère de de Rottembourg, aussi bien que la Sœur Marie-Anne de

Caussade s'attache surtout à exposer la théorie de cet abandon, il s'attache à peu près exclusivement, dans ses lettres, à en enseigner la pratique. En les lisant, on voit évidemment que son esprit était tout plein d'une seule idée, à laquelle il ramenait tout, et de laquelle il déduisait, comme d'un principe général, les avis particuliers qu'il adressait à ses pieuses correspondantes. Il suit de là que ces lettres ont une unité qu'on ne trouve point d'ordinaire dans les recueils épistolaires. Aussi a-t-il été facile de les ranger dans un ordre méthodique, et d'en former un tout

Rosen que ses vertus rendraient digne de trouver place dans l'*Année sainte* à côté de sa sœur. 4° La Sœur Marie-Antoinette de Mahuet (vol. x p. 164). 5° La Sœur Anne-Marguerite Boudet de la Bellière (vol. v p. 313). 6° La Sœur Catherine-Angélique de Serre (vol. viii p. 787). 7° La Sœur Jeanne-Elisabeth Gœury (vol. ix p. 140). Nous avons de plus quelques lettres adressées à deux autres Religieuses dont la mémoire est restée en bénédiction dans le monastère de Nancy, la Sœur Marie-Henriette de Bousmard et la Sœur Charlotte-Elisabeth Bourcier de Monthureux. Enfin, quelques autres lettres sont destinées à une religieuse Annonciade de Saint-Mihiel, nommée M^{me} de Lésen. Détachée du monde par une miséricordieuse épreuve de la Providence, cette dame avait fait une retraite à la Visitation de Nancy sous la conduite de la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen qui l'exhorta à suivre, comme elle, la direction du Père de Caussade. Elle secondait cette sage direction, par les lettres qu'elle écrivait de son côté, à M^{me} de Lésen, et dont le recueil est précieusement conservé à Nancy.

Cette même religieuse avait composé avec les lettres qu'elle avait reçues du Père de Caussade, un commentaire sur le cantique des cantiques, analogue au traité de l'Abandon. Nous avions espéré joindre ce commentaire à l'édition présente; mais nous n'avons pu en trouver aucune copie authentique. et il y a lieu de craindre qu'il n'ait été consumé par les flammes, avec tant d'autres précieux monuments conservés jusqu'en 1828 dans les archives de Nancy. On nous avait communiqué, en outre, plusieurs autres écrits attribués au Père de Caussade; mais une étude plus soigneuse nous a déterminé à en élaguer un grand nombre. et à conserver seulement ceux dont l'authenticité est plus probable : on les trouvera à la suite du traité de l'Abandon.

aussi complet dans son genre que le traité auquel elles font suite.

Il nous a suffi pour cela d'exécuter, par rapport à cette correspondance, un travail analogue à celui par lequel nous avons mis en ordre les diverses parties du traité. Nous avons soigneusement analysé les lettres, et nous avons rangé ensuite, sous sept chefs principaux, celles qui traitaient de sujets semblables. Quelques-unes, qui renfermaient des matières complètement disparates, ont été divisées (1); nous n'avons pas hésité à supprimer ou à abrégé celles qui contenaient de pures redites; nous avons resserré bien des redondances d'expression, corrigé les nombreuses négligences de style, écarté les détails inutiles. Nous nous sommes, en un mot, imposé le devoir de faire, en vue de l'utilité des lecteurs, ce que l'auteur aurait certainement fait lui-même, s'il eût mis au jour une correspondance écrite avec tout le laisser-aller de l'intimité; et nous avons la confiance que cette correspondance, ainsi corrigée, ne sera pas accueillie avec moins d'empressement et ne fera pas moins de fruit dans les âmes que l'ouvrage auquel elle est destinée à servir de complément.

En effet, bien qu'elle ne renferme que le développement d'une seule idée, elle n'en répond pas d'une manière moins satisfaisante à tous les besoins et à tous les états des âmes auxquelles elle s'adresse. Ces âmes peuvent être plus ou moins avancées dans le chemin de la perfection; mais elles ont toutes un attrait commun et une même

(1) Nous avons éprouvé d'autant moins de scrupules à faire subir aux lettres du P. de Caussade ces modifications, qu'elles avaient déjà été traitées avec la même liberté par les religieuses auxquelles nous sommes redevables de leur conservation. On ne doit donc pas s'étonner si notre édition n'est pas toujours parfaitement conforme aux citations dans l'*Année sainte*.

vocation, l'attrait et la vocation de s'unir à Dieu et de le glorifier par un filial abandon à sa paternelle Providence. L'abandon est donc l'unique aliment dont elles ont besoin pour accroître et réparer leurs forces, l'unique remède auquel elles doivent demander la guérison de leurs infirmités ; c'est la manne céleste qui, sans avoir pour toutes la même saveur, est pourtant donnée également à toutes pour les soutenir dans la traversée du désert.

Les lettres du P. de Caussade ont toutes été, à l'exception de cinq ou six, écrites à des religieuses de la Visitation, et ce sont évidemment les filles de saint François de Sales qui retireront encore le plus de fruit de cette lecture. Nous sommes loin cependant de croire que l'usage doive en être restreint aux monastères de cet ordre. Toutes les communautés contemplatives y trouveront des enseignements également appropriés à leurs besoins ; car l'abandon que le P. de Caussade y prêche si éloquemment est le caractère commun de la sainteté à laquelle Dieu appelle les membres de ces communautés.

Quant aux membres des ordres qui se livrent à la vie active, et aux âmes pieuses qui travaillent à se sanctifier au milieu du monde, elles ne trouveront pas sans doute dans ce livre tout ce qui leur est nécessaire pour arriver à la perfection, mais elles y trouveront des moyens très-puissants pour y tendre, quelle que soit leur position ; elles y trouveront également des remèdes très-efficaces pour guérir les maux dont elles souffrent, de très-puissants appuis pour se soutenir au milieu de leurs épreuves. En effet, si l'abandon n'est pas l'unique devoir des âmes appelées à la vie active, il est toujours un de leurs devoirs principaux ; et, si ces âmes trouvent, dans les traverses qui accompagnent leur vocation, des épreuves différentes

de celles auxquelles est sujette la vie contemplative, elles sont loin d'être à l'abri de ces dernières. Il ne pourra donc que leur être très-utile d'apprendre du P. de Caussade le grand secret pour mettre à profit ces épreuves, le moyen facile de conserver la paix au milieu de leur activité, et d'accroître leurs mérites, tout en diminuant leurs préoccupations.

Ce qui donne aux lettres du P. de Caussade un prix tout particulier et une utilité éminemment pratique, c'est qu'elles ont été adressées, pour la plupart, à des personnes en proie aux différents genres de ténèbres, de désolations, d'épreuves, en un mot, par lesquelles Dieu fait passer les âmes qu'il destine à un haut degré de sainteté. A tous les doutes qui lui sont soumis et à toutes les peines qui lui sont exposées par ses correspondantes, le pieux Directeur applique une même solution et un même remède, l'abandon ; mais, avec un tact parfait, il adapte l'usage de ce remède à la nature particulière de l'épreuve ; et il proportionne l'exercice de l'abandon au degré de perfection auquel chaque âme est parvenue. C'est la même méthode de direction appliquée de cent manières différentes. Cette correspondance peut donc être justement comparée à une échelle, qui conduit, par des degrés successifs, l'âme de bonne volonté d'un état encore bien imparfait à l'union la plus intime avec Dieu et au plus héroïque abandon. A quelque degré qu'une âme soit arrivée, nous osons lui promettre qu'elle trouvera dans ces lettres les avis qui lui conviennent et la solution des difficultés qui l'arrêtent. Celles mêmes à qui la vie spirituelle apparaîtrait comme un inextricable labyrinthe, recevront, des mains du P. de Caussade, le fil conducteur qui les aidera à sortir de leurs ténèbres et à goûter la paix au milieu de leurs agitations.

Puisse-t-il en être ainsi pour toutes ces pauvres âmes qui s'inquiètent et *tremblent de frayeur là où il n'y a aucun sujet de crainte!* Puisse ce livre contribuer à réaliser le souhait des Anges et donner *la paix aux âmes de bonne volonté!*

H. RAMIÈRE. S. J.

PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉ DE L'ABANDON

A LA PROVIDENCE DIVINE

LIVRE PREMIER

DE LA VERTU D'ABANDON

CHAPITRE PREMIER

LA SAINTETÉ CONSISTE DANS LA FIDÉLITÉ A L'ORDRE
DE DIEU ET DANS L'ABANDON A SON ACTION

§ I

La fidélité à l'ordre de Dieu a fait toute la sainteté des justes de l'ancienne loi, de saint Joseph et de Marie elle-même.

Dieu parle encore aujourd'hui comme il parlait à nos pères, lorsqu'il n'y avait ni directeurs ni méthode. La fidélité à l'ordre de Dieu faisait toute la spiritualité ; mais elle n'était pas réduite en art, qui l'expliquât d'une manière si sublime ni si détaillée, et qui renfermât tant de préceptes, d'instructions et de maximes. Nos besoins présents l'exigent, sans doute. Il n'en était pas ainsi dans les premiers âges, où l'on avait plus de droiture et de simplicité. On y voyait que chaque moment amène un devoir qu'il faut remplir avec fidélité ; c'en était assez

pour les spirituels d'alors. Toute leur attention s'y concentrait successivement, semblable à l'aiguille qui marque les heures, et qui, à chaque minute, répond à l'espace qu'elle doit parcourir. Leur esprit, mû sans cesse par l'impulsion divine, se trouvait insensiblement tourné vers le nouvel objet qui s'offrait à eux, selon Dieu, à chaque heure du jour.

Tels étaient les ressorts cachés de la conduite de Marie, la plus simple et la plus abandonnée à Dieu des créatures. La réponse qu'elle fit à l'Ange quand elle se contenta de lui dire : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, rendait toute la théologie mystique de ses ancêtres. Tout s'y réduisait, comme à présent, au plus pur, au plus simple abandon de l'âme à la volonté de Dieu, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Cette belle et haute disposition, qui faisait tout le fond de l'âme de Marie, éclate admirablement dans cette parole toute simple : *Fiat mihi*. Remarquez qu'elle s'accorde parfaitement avec celle que Notre-Seigneur veut que nous ayons sans cesse à la bouche et au cœur : *Fiat voluntas tua*. Il est vrai que ce qu'on exigeait de Marie, dans ce moment célèbre, était bien glorieux pour elle. Mais tout l'éclat de cette gloire n'eût point fait d'impression sur elle, si la volonté de Dieu, seule capable de la toucher, n'y eût arrêté ses regards.

C'était cette divine volonté qui la réglait en tout. Que ses occupations fussent communes ou relevées, ce n'étaient à ses yeux que des apparences, tantôt obscures, tantôt brillantes, dans lesquelles elle trouvait également de quoi glorifier Dieu, et de quoi reconnaître les opérations du Tout-Puissant. Son esprit, ravi de joie, regardait tout ce qu'elle avait à faire ou à souffrir, à chaque moment,

comme un don de Celui qui remplit de biens les cœurs qui se nourrissent de lui seul. et non des espèces ou des apparences créées.

§ II

Les devoirs de chaque moment sont les ombres sous lesquelles se cache l'action divine.

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, dit l'Ange à Marie. Cette ombre, derrière laquelle la vertu de Dieu se cache pour produire Jésus-Christ dans les âmes, c'est ce que chaque moment présente de devoirs, d'attraits et de croix.

Ce ne sont là, en effet, que des ombres, comme celles auxquelles nous donnons ce nom dans l'ordre de la nature, et qui se répandent sur les objets sensibles comme un voile qui nous les cache. Ainsi, dans l'ordre moral et surnaturel, les devoirs de chaque instant, sous leurs obscures apparences, recèlent la vérité du divin vouloir, qui seule mérite notre attention. C'est ainsi que Marie les envisageait. Aussi ces ombres s'écoulant sur ses facultés, bien loin de lui faire illusion, remplissaient sa foi de Celui qui est toujours le même. Retirez-vous, Archange, vous êtes une ombre, votre moment vole, et vous disparaîsez. Marie vous passe; elle va toujours en avant; vous êtes désormais loin d'elle; mais l'Esprit-Saint qui vient de la pénétrer, sous le sensible de cette mission, ne l'abandonnera jamais.

Il y a peu de traits extraordinaires dans ce qui paraît au dehors de la très-sainte Vierge. Au moins, ce n'est pas

ce que l'Écriture y fait remarquer. Sa vie est représentée très-simple et commune à l'extérieur. Elle fait et souffre ce que font et souffrent les personnes de son état. Elle va visiter sa cousine Elisabeth; les autres parents y vont aussi. Elle se retire dans une étable; c'est une suite de sa pauvreté. Elle retourne à Nazareth; la persécution d'Hérode l'en avait éloignée; Jésus et Joseph y vivaient de leur travail avec elle. Voilà le pain quotidien de la sainte famille. Mais de quel aliment divin ce pain sensible nourrit la foi de Marie et de Joseph? Quel est le sacrement de tous leurs sacrés moments? Quels trésors de grâces renferme chacun de ces moments sous l'apparence commune des événements qui les remplissent? Ce qu'il y a de visible est semblable à ce qui arrive au reste des hommes; mais l'invisible que la foi y découvre et y démêle, ce n'est rien moins que Dieu opérant de très-grandes choses. O pain des Anges, manne céleste, perle évangélique, sacrement du moment présent! tu donnes Dieu sous des apparences aussi viles que la crèche, le foin et la paille! Mais à qui le donnes-tu? *Esurientes replebis bonis*. Dieu se révèle aux petits dans les plus petites choses; et les grands, ne s'attachant qu'à l'écorce, ne le découvrent pas même dans les grandes.

§ III

Combien la sainteté deviendrait plus facile si on l'envisageait à ce point de vue.

Si l'œuvre de notre sanctification nous offre des difficultés en apparence si insurmontables, c'est que nous ne savons pas nous en faire une juste idée. En réalité, la

sainteté se réduit à une seule chose, la fidélité à l'ordre de Dieu. Or, cette fidélité est également à la portée de tous, soit dans sa pratique active, soit dans son exercice passif.

La pratique active de la fidélité consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés, soit par les lois générales de Dieu et de l'Eglise, soit par l'état particulier que nous avons embrassé. Son exercice passif consiste dans l'acceptation amoureuse de tout ce que Dieu nous envoie à chaque instant.

Laquelle de ces deux parties de la sainteté est au-dessus de nos forces ? Ce n'est pas la fidélité active, puisque les devoirs qu'elle nous impose cessent d'être des devoirs dès que leur accomplissement est réellement au-dessus de nos forces. L'état de votre santé ne vous permet pas d'entendre la messe ? vous n'êtes plus obligé de l'entendre. Ainsi en est-il de tous les préceptes positifs, c'est-à-dire de tous ceux qui prescrivent des devoirs à accomplir. Il n'y a que ceux qui défendent de faire des choses mauvaises en elles-mêmes qui ne souffrent aucune exception, puisqu'il ne saurait jamais être permis de faire le mal.

Y a-t-il donc rien de plus facile et de plus raisonnable ?... Quelle excuse alléguer !... C'est là cependant tout ce que Dieu exige de l'âme dans l'ouvrage de sa sanctification. Il l'exige des grands et des petits, des forts et des infirmes : en un mot, de tous, en tout temps et en tout lieu. Il est donc vrai qu'il ne demande de notre part que l'aisé et le facile, puisqu'il suffit de posséder ce fonds si simple pour arriver à une éminente sainteté.

Si, par delà les commandements, il nous montre les conseils comme un but plus parfait à atteindre, il a toujours soin d'en accommoder la pratique à notre position

et à notre caractère. Il nous donne, pour signe principal de notre vocation à les suivre, les attrails de la grâce qui nous en facilitent la pratique. Il ne pousse chacun que dans la mesure de ses forces et dans la direction de ses aptitudes. Encore une fois, que pourrait-on imaginer de plus équitable ?

O vous tous, qui tendez à la perfection, et qui êtes tentés de vous décourager à la vue de ce que vous lisez dans la vie des Saints, et de ce que certains livres de piété prescrivent ! O vous, qui vous accablez vous-mêmes par les idées terribles que vous vous formez de la perfection, c'est pour votre consolation que Dieu veut que j'écrive ceci : Apprenez ce que vous paraissez ignorer.

Ce Dieu de bonté a rendu aisées toutes les choses nécessaires et communes dans l'ordre naturel, comme l'air, l'eau et la terre. Rien de plus nécessaire que la respiration, le sommeil, la nourriture ; mais aussi rien de plus facile. L'amour et la fidélité ne sont pas moins nécessaires dans l'ordre surnaturel ; il faut donc que la difficulté de les acquérir ne soit pas aussi grande qu'on se la représente. Voyez votre vie : de quoi se compose-t-elle ? d'une foule d'actions de bien peu de conséquence. Or, ces choses même de si peu de conséquence, Dieu veut bien s'en contenter. C'est la part que l'âme doit avoir dans l'ouvrage de sa perfection. Il s'en explique lui-même trop clairement pour qu'on en puisse douter : « Craignez Dieu et observez ses commandements ; car c'est là tout l'homme. » C'est-à-dire voilà tout ce que l'homme doit faire de son côté ; voilà en quoi consiste sa fidélité active. Qu'il remplisse sa partie, Dieu fera le reste. La grâce se le réservant à elle seule, les merveilles qu'elle opérera passent toute

l'intelligence de l'homme. Car ni l'oreille n'a entendu, ni l'œil n'a vu, ni le cœur n'a senti ce que Dieu conçoit dans son idée, résout dans sa volonté, exécute par sa puissance, dans les âmes qui s'abandonnent à lui.

La partie passive de la sainteté est bien plus facile encore, puisqu'elle ne consiste qu'à accepter ce qu'on ne saurait le plus souvent écarter, et à souffrir avec amour, c'est-à-dire avec consolation et suavité, ce qu'on souffre trop souvent avec ennui et dépit.

Encore une fois, voilà la sainteté tout entière. Voilà le grain de sénevé dont on ne recueille pas les fruits, parce qu'on ne sait pas le reconnaître dans sa petitesse. Voilà la drachme évangélique, le trésor qu'on ne trouve pas, parce qu'on le suppose trop éloigné pour le chercher.

Ne me demandez pas quel est le secret de trouver ce trésor. De secret, il n'y en a point. Ce trésor est partout, il s'offre à nous, en tout temps, en tout lieu. Les créatures amies et ennemies le versent à pleines mains, et le font couler par toutes les facultés de nos corps et de nos âmes, jusqu'au centre de nos cœurs. Ouvrons notre bouche, et elle sera remplie. L'action divine inonde l'univers ; elle pénètre toutes les créatures ; elle surnage au-dessus d'elles ; partout où elles sont, elle y est ; elle les devance, elle les accompagne, elle les suit ; il n'y a qu'à se laisser emporter par ses ondes.

Plût à Dieu que les rois et leurs ministres, les princes de l'Eglise et du monde, les prêtres, les soldats, les bourgeois, les laboureurs, en un mot tous les hommes, connus-sent combien il leur serait facile d'arriver à une éminente sainteté ! Il ne s'agit pour eux que de remplir les simples devoirs du christianisme et de leur état, d'embrasser avec soumission les croix qui s'y trouvent attachées, et de se

soumettre avec foi et amour à l'ordre de la Providence pour tout ce qui se présente à faire et à souffrir incessamment sans qu'ils le cherchent. C'est là cette spiritualité qui a sanctifié les patriarches et les prophètes, avant qu'on y eût mis tant de façons et qu'il y eût tant de maîtres (1). C'est là la spiritualité de tous les âges et de tous les états, qui ne peuvent être assurément sanctifiés d'une manière plus haute, plus extraordinaire, plus aisée que par le simple usage de ce que Dieu, le souverain directeur des âmes, leur donne à chaque moment à faire ou à souffrir.

§ IV

La perfection ne consiste pas à connaître l'ordre de Dieu, mais à s'y soumettre.

L'ordre de Dieu, le bon plaisir de Dieu, la volonté de Dieu, l'action de Dieu, la grâce, tout cela est une même chose en cette vie. C'est Dieu travaillant à rendre l'âme semblable à lui. La perfection n'est autre chose que la coo-

(1) Ce serait mal comprendre la pensée de l'auteur que de supposer qu'il veuille pousser les âmes à s'engager sans directeur dans les voies spirituelles. Lui-même dit expressément ailleurs que, pour être en état de se passer de directeur, il faut avoir été longtemps et habilement dirigé. Encore moins cherche-t-il à dégoûter des pratiques en usage dans l'Eglise pour l'extirpation des vices et l'acquisition des vertus. Ce qu'il veut dire et ce qu'on ne saurait trop rappeler aux chrétiens, c'est que la première de toutes les directions est la conduite de la Providence, et que la plus nécessaire et la plus sanctifiante de toutes les pratiques est l'accomplissement fidèle et l'amoureuse acceptation de tout ce que cette paternelle Providence nous ordonne de faire et de souffrir.

pération fidèle de l'âme à ce travail de Dieu. Ce terme se produit en nos âmes, s'y accroît, s'y augmente, et se consomme à leur insu et en secret.

La théologie est pleine de conceptions et d'expressions qui expliquent les merveilles de ce terme, en chaque âme, selon toute son étendue. On peut savoir toute cette spéculation, en parler admirablement, écrire, instruire, diriger les âmes ; mais si l'on n'a cette spéculation que dans l'esprit on est à l'égard des âmes qui reçoivent le terme de l'ordre de Dieu et de sa divine volonté, sans en savoir toute la théorie, sans en connaître toutes les parties, et sans en pouvoir parler ; on est, dis-je, comme un médecin malade à l'égard des personnes simples qui sont en parfaite santé.

L'ordre de Dieu, sa divine volonté, reçue avec simplicité par une âme fidèle, opère en elle ce terme divin sans qu'elle le connaisse, comme une médecine prise avec soumission opère la santé dans un malade, qui ne sait et n'a que faire de savoir la médecine. Comme c'est le feu qui chauffe et non la philosophie ni la connaissance de cet élément et de ses effets, c'est aussi l'ordre de Dieu, c'est sa volonté qui opère la sainteté dans nos âmes, et non la curieuse spéculation de ce principe et de ce terme. Lorsqu'on a soif, pour se désaltérer, il faut laisser les livres qui expliquent les choses, et boire. La curiosité de savoir n'est capable que d'altérer davantage. Ainsi, lorsqu'on est altéré de la sainteté, la curiosité de savoir n'est capable que de l'éloigner. Il faut laisser la spéculation, et boire en simplicité tout ce que l'ordre de Dieu présente d'actions et de souffrances. Ce qui nous arrive à chaque moment, par l'ordre de Dieu, est ce qu'il y a de plus saint, de meilleur et de plus divin pour nous.

§ V

Les lectures et les autres exercices ne nous sanctifient qu'autant qu'ils sont pour nous les canaux de l'action de Dieu.

Toute notre science consiste à connaître cet ordre du moment présent. Toute lecture qui se fait autrement que par l'ordre de Dieu est nuisible; c'est la volonté de Dieu et son ordre qui est grâce, et qui opère au fond de nos cœurs, par nos lectures comme par toutes nos autres œuvres. Sans lui, les lectures ne sont que des espèces ou apparences vaines, qui, destituées à notre égard de la vertu vivifiante de l'ordre de Dieu, ne servent qu'à vider le cœur, par la plénitude même qu'elles causent à l'esprit.

Cette divine volonté s'écoulant dans l'âme d'une simple fille ignorante, par le moyen de quelques souffrances ou de quelques actions très-communes, opère au fond de son cœur ce terme mystérieux de l'être surnaturel, sans remplir son esprit d'aucune idée propre à l'enorgueillir. Au lieu que l'homme superbe, qui n'étudie les livres spirituels que par curiosité, la volonté de Dieu n'étant pas unie à sa lecture, ne reçoit que la lettre morte dans son esprit; et il se dessèche et s'endurcit toujours davantage.

L'ordre de Dieu, sa divine volonté est la vie de l'âme, sous quelque apparence que l'âme se l'applique ou qu'elle la reçoive.

Quelque rapport que cette divine volonté ait à l'esprit, elle nourrit l'âme, et elle la fait croître toujours, en lui donnant ce qu'il y a de meilleur à chaque moment. Ce n'est ni ceci ni cela qui produit ces heureux effets, c'est ce qui est de l'ordre de Dieu, au moment présent. Ce qui était le

meilleur au moment passé ne l'est plus, parce qu'il est destitué de la volonté de Dieu, qui s'écoule sous d'autres apparences, pour faire naître le devoir du moment présent ; et c'est ce devoir, quelque apparence qu'il ait, qui est présentement ce qu'il y a de plus sanctifiant pour l'âme.

Si la divine volonté fait un devoir présent de lire, la lecture opère au fond de l'âme le terme mystérieux. Si la divine volonté fait quitter la lecture pour un devoir de contemplation actuelle, ce devoir opère au fond du cœur le nouvel homme, et la lecture serait alors préjudiciable et inutile. Si la divine volonté retire de la contemplation actuelle pour faire entendre les confessions, etc., et cela pendant des temps considérables, le devoir forme Jésus-Christ au fond du cœur, et toute la douceur de la contemplation ne servirait qu'à l'y détruire.

C'est l'ordre de Dieu qui est la plénitude de tous nos moments. Il s'écoule sous mille apparences différentes, qui, devenant successivement notre devoir présent, forment, font croître et consomment en nous l'homme nouveau, jusqu'à la plénitude que la divine sagesse nous a destinée. Ce mystérieux accroissement de l'âge de Jésus-Christ, en nos cœurs, est le terme produit par l'ordre de Dieu ; c'est le fruit de sa grâce et de sa volonté divine.

Ce fruit, comme nous l'avons dit, se produit, s'accroît, et se nourrit par la succession de nos devoirs présents, que la même volonté de Dieu remplit. En accomplissant ces devoirs, nous sommes toujours assurés de posséder la meilleure part, car cette volonté sainte est elle-même la meilleure part : il n'y a qu'à la laisser faire, et à s'y abandonner à l'aveugle, avec une confiance parfaite. Elle est infiniment sage, infiniment puissante, infiniment bienfai-

sante pour les âmes qui espèrent en elle totalement et sans réserve, qui n'aiment et ne cherchent qu'elle seule; et qui croient, avec une foi et une confiance inébranlables, que ce qu'elle fait à chaque moment est le mieux, sans chercher ailleurs le plus et le moins, et sans s'arrêter à considérer les rapports de tout le matériel de l'ordre de Dieu : ce qui n'est qu'une pure recherche de l'amour-propre.

La volonté de Dieu est l'essentiel, le réel et la vertu de toutes choses; c'est elle qui les ajuste et les rend propres à l'âme : sans elle, tout est vide, néant, mensonge, vanité, lettre, écorce et mort. La volonté de Dieu est le salut, la santé, la vie du corps et de l'âme, quelque apparence que porte le sujet sur lequel elle s'applique.

Il ne faut donc pas regarder les rapports que les choses ont à l'esprit et au corps pour juger de leur vertu, car ces rapports sont de peu d'importance; c'est la volonté de Dieu qui donne aux choses, quelles qu'elles soient, l'efficacité pour former Jésus-Christ au fond de nos cœurs. Il ne faut point donner de loi à cette volonté, ni lui poser des limites, car elle est toute puissante.

Que l'esprit ait les idées qu'il lui plaira, que le corps sente ce qu'il pourra, ne fût-ce pour l'esprit que distractions et troubles, ne fût-ce pour le corps que maladies et morts, cette divine volonté est toujours, cependant, pour le moment présent, la vie du corps et de l'âme; car enfin, l'un et l'autre, dans quelque état qu'ils soient, ne sont jamais soutenus que par elle. Le pain sans elle est un poison; par elle le poison est un remède salutaire. Les livres sans elle ne font qu'aveugler, et l'embarras par elle devient une lumière. Elle est le tout, le bon, le véritable en toutes choses. En tout elle donne Dieu; et Dieu est l'être infini qui tient lieu de tout à l'âme qui le possède. . .

§ VI

L'esprit et les autres moyens humains ne sont utiles qu'autant qu'ils servent d'instrument à l'action divine

L'esprit, avec tout ce qui en dépend, veut tenir le premier rang entre les moyens divins; il faut le réduire au dernier, comme un esclave dangereux. Le cœur simple, s'il sait l'employer, peut en tirer de grands avantages; mais il peut aussi beaucoup nuire s'il n'est assujetti. Quand l'âme soupire après les moyens créés, l'action divine lui dit au cœur qu'elle lui suffit; quand elle y veut renoncer mal à propos, l'action divine lui dit que ce sont des instruments qu'il ne faut ni prendre ni laisser de soi-même, mais qu'il faut recevoir d'elle, et ajuster avec simplicité à l'ordre de Dieu, usant de tout comme n'en usant pas, étant privé de tout comme ne manquant de rien.

L'action divine, étant d'une plénitude sans bornes, ne peut s'emparer d'une âme qu'autant que cette âme est vide de toute confiance dans son action propre; car cette confiance est une fausse plénitude qui exclut l'action divine.

Voilà l'obstacle le plus propre à l'arrêter : celui qu'elle trouve dans l'âme elle-même; car pour les obstacles extérieurs, elle sait, quand il lui plaît, les changer en moyens. Tout lui est également propre et tout lui est également inutile. Tout est rien sans elle, et le rien est tout par elle. Que la méditation, la contemplation, les prières vocales, le silence intérieur, les actes des puissances, sensibles ou distincts ou moins aperçus, la retraite ou l'action, soient ce que l'on voudra en eux-mêmes; le meilleur de tout cela pour l'âme, c'est tout ce que Dieu veut au moment pré-

sent; et l'âme doit regarder tout cela avec une parfaite indifférence comme n'étant rien du tout.

Ainsi, ne voyant que Dieu en toutes choses, doit-elle les prendre et les laisser toutes à son gré, pour ne vivre, ne se nourrir et n'espérer qu'en son ordre, et non dans les choses qui n'ont de force et de vertu que par lui. Elle doit dire à chaque moment et à l'égard de tout, comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et non ceci et cela, mais : « Tout ce que vous voudrez ! » L'esprit aime cela, le corps ceci ; mais, Seigneur, je ne veux que votre sainte volonté. L'oraison, l'action, la prière vocale ou mentale, en acte ou en silence, en foi ou en lumière, en distinction d'espèces ou en grâce générale : tout, Seigneur, n'est rien, car votre volonté est le réel et l'unique vertu de tout cela. C'est elle seule qui est le point de ma dévotion, et non les choses, quelque élevées et sublimes qu'elles soient, parce que c'est la perfection du cœur et non de l'esprit qui est le terme de la grâce.

La présence de Dieu qui sanctifie nos âmes est cette habitation de la Sainte Trinité qui s'écoule au fond de nos cœurs, lorsqu'ils se soumettent à la divine volonté : car la présence de Dieu, qui se fait par l'acte de la contemplation, n'opère en nous cette union intime que comme les autres choses qui sont de l'ordre de Dieu. Elle tient pourtant le premier rang entre elles, parce qu'elle est le moyen excellent de s'unir à Dieu, lorsque la divine volonté ordonne qu'on en fasse usage.

Il n'y a donc rien que de légitime dans l'estime et dans l'amour que nous avons pour la contemplation et les autres exercices de piété, pourvu que cette estime et cet amour remontent tout entiers au Dieu infiniment bon qui veut bien se servir de ces moyens pour se donner à nos âmes.

On reçoit un prince lui-même en recevant sa suite. Ce serait lui faire injure que de ne témoigner aucune affection à ses officiers, sous prétexte de le posséder seul.

§ VII

Il n'y a de paix stable que dans la soumission à l'action divine.

L'âme qui ne s'attache pas uniquement à la volonté de Dieu, ne trouvera pas plus son contentement que sa sanctification dans les divers moyens qu'elle pourra essayer et dans les exercices même les plus excellents. Si ce que Dieu choisit lui-même pour vous ne vous suffit pas, quelle autre main que la sienne pourrait vous servir à souhait? Si vous êtes dégoûté d'une viande que la divine volonté elle-même a préparée, quelle nourriture ne sera pas insipide à un goût si dépravé? Une âme ne peut être véritablement nourrie, fortifiée, purifiée, enrichie, sanctifiée que par cette plénitude du moment présent. Que voulez-vous donc davantage? Puisque vous y trouvez tous les biens, pourquoi les chercher ailleurs? L'entendez-vous mieux que Dieu? Puisqu'il ordonne que ce soit ainsi, comment pourriez-vous désirer que ce fût autrement? Sa sagesse et sa bonté peuvent-elles se tromper? Du moment qu'une chose leur plaît, ne devez-vous pas être convaincu qu'elle est excellente? Pensez-vous trouver la paix en vous mettant en lutte avec le Tout-Puissant? N'est-ce pas au contraire cette lutte, que nous renouvelons trop souvent, sans presque nous l'avouer à nous-mêmes, qui est la cause de toutes nos agitations?

Il est juste, en effet, que l'âme qui n'est pas satisfaite par la plénitude divine du moment présent, soit punie

par l'impuissance de se trouver contente d'aucune autre chose. Si les livres, les exemples des Saints, les discours spirituels ôtent la paix, s'ils remplissent sans rassasier, c'est une marque qu'on s'est écarté du pur abandon à l'action divine, et qu'on se remplit de ces choses par propriété. Leur plénitude alors ferme l'entrée à Dieu; il s'en faut vider comme d'un obstacle à la grâce. Mais quand l'action divine ordonne ces choses, l'âme les reçoit comme le reste, c'est-à-dire comme ordre de Dieu. Elle les laisse telles qu'elles sont, et n'en prend que le simple usage, pour être fidèle; et dès que leur moment est passé, elle les abandonne pour se contenter du moment suivant. Il n'y a en effet de vraiment bon pour moi que l'action émanée de l'ordre de Dieu. Je ne puis trouver ailleurs aucun moyen, quelque bon qu'il soit en lui-même, qui soit plus approprié à ma sanctification et plus capable de me donner la paix.

§ VIII

La perfection des âmes et l'excellence des divers états se mesurent sur la fidélité à l'ordre de Dieu.

L'ordre de Dieu donne à toutes choses, à l'égard de l'âme qui s'y conforme, un prix surnaturel et divin; tout ce qu'il impose, tout ce qu'il renferme, et tous les objets sur lesquels il se répand, deviennent sainteté et perfection; car sa vertu n'a point de bornes; elle divinise toutes les choses qu'elle touche.

Mais, pour ne s'écarter ni à droite ni à gauche, il faut que l'âme ne suive aucune inspiration qu'elle croirait avoir reçue de Dieu, avant de s'être assurée que cette inspiration ne l'éloigne point des devoirs de son état. Ces

devoirs sont la manifestation la plus certaine de l'ordre de Dieu, et rien ne leur doit être préféré ; il n'y a là rien à craindre, rien à exclure, ni à distinguer. Les moments employés à l'accomplissement de ses devoirs sont pour l'âme les plus précieux et les plus salutaires, par cela même qu'ils lui donnent l'assurance indubitable qu'elle accomplit le bon plaisir de son Dieu.

Toute la vertu de ce qui s'appelle saint est dans cet ordre de Dieu : ainsi il ne faut rien rejeter, rien rechercher, mais prendre tout de sa part, et rien sans lui. Les livres, les avis des sages, les prières vocales, les affections intérieures, si l'ordre de Dieu les ordonne, tout cela instruit, tout cela dirige, unit. Le quietisme est dans l'erreur quand il dédaigne ces moyens et tout le sensible, car il y a des âmes que Dieu veut faire aller toujours par cette voie ; et leurs états et leurs attrait le marquent assez clairement. En vain l'on se figure des façons d'abandon d'où toute la propre activité soit exclue ; quand l'ordre divin fait agir, la sainteté est dans l'activité.

Outre les devoirs imposés à chacun par son état, Dieu peut encore demander certaines actions qui ne sont pas renfermées dans ces devoirs, quoiqu'elles ne leur soient point opposées. L'attrait et l'inspiration sont alors la marque de l'ordre divin ; et le plus parfait pour les âmes que Dieu conduit de la sorte est d'ajouter aux choses commandées les choses inspirées ; mais avec les précautions que l'inspiration exige, pour ne point porter atteinte aux devoirs de l'état, ni aux choses de pure Providence.

Dieu se forme les Saints comme il lui plaît ; c'est son ordre qui les fait tous, et tous seront soumis à cet ordre : cette soumission est le véritable abandon, c'est le plus parfait.

Les devoirs de l'état et ce qui vient de la Providence

est commun à tous les Saints; c'est ce que Dieu marque à tous généralement. Ils vivent cachés dans l'obscurité, car le monde est si funeste qu'ils en évitent les écueils; mais ce n'est pas en cela qu'ils font consister leur sainteté; elle est tout entière dans leur soumission à l'ordre de Dieu. Plus cette soumission devient absolue, plus aussi ils se sanctifient. Il ne faut pas croire que ceux en qui Dieu fait éclater les vertus par des actions singulières et extraordinaires, par des attraites et des inspirations non suspectes, aillent moins, pour cela, par la voie de l'abandon. Dès que l'ordre de Dieu leur fait un devoir de ces œuvres éclatantes, ils ne seraient pas abandonnés à Dieu et à sa volonté, et elle ne serait pas maîtresse de tous leurs moments, et tous leurs moments ne seraient pas volonté de Dieu, s'ils se contentaient des devoirs de leur état et des choses de pure Providence. Il faut qu'ils s'étendent et qu'ils se mesurent selon l'étendue des desseins de Dieu, dans cette voie qui leur est tracée par l'attrait; il faut que l'inspiration leur soit un devoir, et qu'ils y soient fidèles. Et comme il y a des âmes dont tout le devoir est marqué par une loi extérieure, et qui s'y doivent tenir renfermés, parce que l'ordre de Dieu les y resserre; il faut de même que les autres, outre le devoir extérieur, soient encore fidèles à cette loi intérieure que le Saint-Esprit leur grave dans le cœur.

Mais qui sont les plus saints? C'est vaine et pure curiosité de chercher à le savoir. Chacun doit suivre la route qui lui est tracée. La perfection consiste à se soumettre pleinement à l'ordre de Dieu, et à ne laisser rien échapper de ce qui s'y trouve de plus parfait. La comparaison des divers états considérés en eux-mêmes, ne nous avance en rien, puisque ce n'est point dans la quantité ou dans

la qualité des choses ordonnées qu'il faut rechercher la sainteté. Si l'amour-propre est le principe qui nous fait agir, ou s'il n'est pas rectifié lorsqu'on s'aperçoit de ses recherches, on sera toujours pauvre dans l'abondance que l'ordre de Dieu ne remplit pas. Cependant, pour décider en quelque sorte la question, je pense que la sainteté répond à l'amour qu'on a pour le bon plaisir de Dieu; et que plus cette volonté et cet ordre sont aimés, de quelque nature que soit le matériel qu'ils ordonnent, plus aussi il y a de sainteté. Et cela se voit en Jésus, Marie et Joseph; car dans leur vie particulière il y a plus d'amour que de grandeur, et plus de forme que de matière : et on n'écrit pas que ces personnes si saintes aient cherché la sainteté des choses, mais seulement la sainteté dans les choses.

Il faut donc conclure qu'il n'y a pas de voie particulière qui soit la plus parfaite; mais que le plus parfait, en général, est la soumission à l'ordre de Dieu, soit dans l'accomplissement des devoirs extérieurs, soit dans les dispositions intérieures.

§ IX

Conclusion du premier chapitre. Combien la sainteté devient facile dès qu'on comprend bien cette doctrine.

Je crois que si les âmes qui tendent sérieusement à la sainteté étaient instruites de cette conduite qu'elles doivent tenir, elles s'épargneraient bien de la peine. J'en dis autant des personnes du monde et des âmes de Providence. Si les premières savaient le mérite caché dans ce que chaque instant du jour leur donne à pratiquer, je veux dire leurs devoirs journaliers et les actions de leur

état ; si les secondes pouvaient se persuader que le fond de la sainteté consiste dans les choses dont elles ne font point de cas, et qu'elles regardent même comme lui étant étrangères ; si les unes et les autres comprenaient que, pour s'élever au plus haut degré de la perfection , les croix de Providence, que leur état leur fournit à chaque moment, leur ouvrent un chemin bien plus sûr et bien plus court que les états et les œuvres extraordinaires ; que la vraie pierre philosophale est la soumission à l'ordre de Dieu qui change en or divin toutes leurs occupations, leurs ennuis, leurs souffrances ; qu'elles seraient heureuses ! Quelle consolation et quel courage elles puiseraient dans cette pensée , que , pour acquérir l'amitié de Dieu et toutes les gloires du ciel, il n'y a pas plus à faire qu'elles ne font, ni plus à souffrir qu'elles ne souffrent ; que ce qu'elles laissent perdre et ce qu'elles ne comptent pour rien, suffirait pour acheter une sainteté éminente !

Que je désirerais, ô mon Dieu, être le missionnaire de cette sainte volonté, et apprendre à tout le monde qu'il n'y a rien de si aisé, de si commun, ni de si présent dans les mains de tout le monde que la sainteté ! Que je voudrais pouvoir faire bien comprendre que, de même que le bon et le mauvais larron n'avaient pas des choses différentes à faire et à souffrir pour être saints ; ainsi deux âmes, dont l'une est mondaine et l'autre tout intérieure et spirituelle, n'ont rien de plus à faire et à souffrir l'une que l'autre ; que celle qui se sanctifie acquiert l'éternelle félicité, en faisant par soumission à votre volonté ce que celle qui se damne fait par fantaisie ; et que cette dernière se damne en souffrant avec regret et avec murmure ce que celle qui se sauve endure avec résignation ! C'est donc le cœur seul qui est différent.

O chères âmes, qui lisez ceci, il ne vous en coûtera pas davantage, faites ce que vous faites, souffrez ce que vous souffrez : il n'y a que votre cœur à changer. Ce qu'on entend par le cœur, c'est la volonté. Ce changement consiste donc à vouloir ce qui nous arrive par l'ordre de Dieu. Oui, la sainteté du cœur est un simple *fiat*, une simple disposition de volonté conforme à celle de Dieu. Qu'y a-t-il de plus aisé? Car, qui ne peut aimer une volonté si aimable et si bonne? Aimons-la donc, et par ce seul amour tout en nous deviendra divin.

CHAPITRE II

L'ACTION DIVINE TRAVAILLE SANS RELACHE A LA SANCTIFICATION DES AMES

§ I

L'action divine est présente partout et toujours, quoiqu'elle ne soit visible qu'à l'œil de la foi.

Toutes les créatures sont vivantes dans la main de Dieu ; les sens n'aperçoivent que l'action de la créature, mais la foi voit l'action divine en tout. Elle croit que Jésus-Christ vit en tout, et opère dans toute l'étendue des siècles ; que le moindre moment et le plus petit atome renferment une portion de cette vie cachée et de cette action mystérieuse. L'action des créatures est un voile qui couvre les profonds mystères de l'action divine. Jésus-Christ, après sa résurrection, surprenait ses disciples dans ses apparitions ; il se présentait à eux sous des figures qui le déguisaient ; et aussitôt qu'il se découvrait, il disparaissait. Ce même Jésus, qui est toujours vivant, toujours opérant, surprend encore les âmes qui n'ont pas la foi assez pure et assez perçante.

Il n'y a aucun moment où Dieu ne se présente sous l'apparence de quelque peine, de quelque consolation ou de

quelque devoir. Tout ce qui se fait dans nous, autour de nous, et par nous, renferme et couvre son action divine. Elle est là très-réellement et très-certainement présente, mais d'une présence invisible : ce qui fait que nous sommes toujours surpris, et que nous ne connaissons son opération que lorsqu'elle ne subsiste plus. Si nous percions le voile, et si nous étions vigilants et attentifs, Dieu se révélerait sans cesse à nous, et nous jouirions de son action en tout ce qui nous arrive. A chaque chose, nous dirions : *Dominus est*, c'est le Seigneur ! et nous trouverions dans toutes les circonstances que nous recevons un don de Dieu. Nous considérerions les créatures comme de très-faibles instruments entre les mains d'un tout-puissant ouvrier ; et nous reconnâtrions sans peine que rien ne nous manque, et que le soin continuel de Dieu le porte à nous départir à chaque instant ce qui nous convient. Si nous avions la foi, nous saurions bon gré à toutes les créatures ; nous les caresserions, et nous les remercierions intérieurement de ce qu'elles servent et se rendent si favorables à notre perfection, appliquées par la main de Dieu.

Si nous vivions sans interruption de la vie de la foi, nous serions dans un commerce continuel avec Dieu ; nous lui parlerions bouche à bouche. Ce que l'air est à nos pensées et à nos paroles, pour les transmettre, tout ce qui nous arrive à faire ou à souffrir le serait à celles de Dieu ; ce ne serait que le corps de sa parole ; en tout elle se produirait au dehors ; tout nous serait saint, tout nous serait excellent. La gloire établit cet état dans le ciel ; la foi l'établirait sur la terre ; il n'y aurait de différence que dans la manière.

La foi est l'interprète de Dieu : sans les éclaircissements qu'elle donne, on n'entend rien au langage des créatures.

C'est une écriture en chiffres où on ne voit que confusion ; c'est un amas d'épines, du milieu desquelles on ne soupçonne pas que Dieu puisse parler. Mais la foi nous fait voir comme à Moïse le feu de la divine charité brûlant au sein de ces épines : elle nous donne la clef de ces chiffres, et nous fait découvrir dans cette confusion les merveilles de la sagesse d'en haut. La foi donne une face céleste à toute la terre ; c'est par elle que le cœur est transporté, ravi, pour converser dans le ciel.

La foi est la lumière du temps ; elle seule atteint la vérité sans la voir ; elle touche ce qu'elle ne sent point ; elle voit tout ce monde comme s'il n'était point, voyant tout autre chose que ce qui est apparent. C'est la clef des trésors, la clef de l'abîme, la clef de la science de Dieu. C'est la foi qui convainc toutes les créatures de mensonge ; c'est par elle que Dieu se révèle et se manifeste en toutes choses. C'est elle qui les divinise, qui ôte le voile, et qui découvre la vérité éternelle.

Tout ce que nous voyons n'est que vanité et mensonge ; la vérité des choses est en Dieu. Qu'il y a de différence entre les idées de Dieu et nos illusions ! Comment se peut-il faire qu'étant continuellement avertis que tout ce qui passe dans le monde n'est qu'une ombre, qu'une figure, que mystère de foi, nous nous conduisions toujours humainement et par le sens naturel des choses, qui n'est qu'une énigme ? Nous donnons dans le piège comme des insensés, au lieu de lever les yeux, et de remonter au principe, à la source, à l'origine des choses, où tout a un autre nom et d'autres qualités ; où tout est surnaturel, divin, sanctifiant ; où tout est partie de la plénitude de Jésus-Christ ; où tout est pierre de la Jérusalem céleste ; où tout entre et fait entrer dans cet édifice merveilleux. Nous vi-

vons comme nous voyons et comme nous sentons ; et nous rendons inutile cette lumière de la foi, qui nous conduirait si sûrement dans le labyrinthe de tant de ténèbres et d'images, parmi lesquelles nous nous égarons comme des insensés, faute de marcher à la faveur de la foi, qui ne veut rien que Dieu et de Dieu, et qui vit toujours de lui, laissant et outrepassant la figure.

§ II

L'action divine est d'autant plus visible à l'œil de la foi qu'elle se cache sous des apparences plus répugnantes.

L'âme éclairée par la foi est bien loin de juger des choses comme ceux qui les mesurent par les sens, et qui ignorent le trésor inestimable qu'elles renferment. Celui qui sait que cette personne déguisée est le roi, en use bien autrement, à son arrivée, que celui qui, voyant la figure d'un homme du commun, traite cette personne selon l'apparence. De même, l'âme qui voit la volonté de Dieu dans les plus petites choses, dans les plus désolantes et les plus mortelles, reçoit tout avec une joie, une jubilation, un respect égal ; ce que les autres craignent et fuient avec horreur, elle ouvre toutes ses portes pour le recevoir avec honneur. L'équipage est petit, les sens le méprisent ; mais le cœur, sous cette apparence vile, respecte également la majesté royale ; et plus elle s'abaisse pour venir en ce petit train et en secret, plus le cœur est pénétré d'amour.

Je ne puis rendre ce que le cœur ressent quand il reçoit la divine volonté, si rapetissée, si pauvre, si anéantie. Ah ! que cette pauvreté d'un Dieu, cet anéantissement jusqu'à loger dans une crèche, reposer sur un peu de paille, pleurant, tremblant, pénètre le beau Cœur de Marie ! Interro-

gez les habitants de Bethléem, voyez ce qu'ils pensent de cet enfant : s'il était dans un palais avec l'appareil des princes, ils lui feraient la cour. Mais demandez à Marie, à Joseph, aux Mages, aux pasteurs : ils vous diront qu'ils trouvent dans cette pauvreté extrême un je ne sais quoi qui leur rend Dieu plus grand et plus aimable. Ce qui manque aux sens rehausse, accroît et enrichit la foi : moins il y a pour les yeux, plus il y a pour l'âme. Adorer Jésus sur le Thabor, aimer la volonté de Dieu dans les choses extraordinaires, cela n'est pas si fort une vie excellente de foi, que d'aimer la volonté de Dieu dans les choses communes, et d'adorer Jésus sur la croix ; car la foi n'est excellemment vivante que lorsque l'apparent et le sensible la contredisent, et font effort pour la détruire. Cette guerre des sens rend la foi plus glorieusement victorieuse. Trouver Dieu aussi bon dans les choses les plus petites et les plus communes, que dans les plus grandes, c'est avoir une foi non commune, mais grande et extraordinaire. Se contenter du moment présent, c'est goûter et adorer la volonté divine dans tout ce qui se rencontre à faire et à souffrir, dans les choses qui composent par leur succession le moment présent. Les âmes ainsi disposées adorent Dieu avec un redoublement d'amour et de respect, dans les états les plus humiliants ; rien ne le dérobe à l'œil perçant de leur foi. Plus les sens disent : « Ce n'est point là un Dieu, » plus ces âmes embrassent et serrent le bouquet de myrrhe ; rien ne les étonne ni ne les dégoûte.

Marie verra fuir les Apôtres ; elle demeurera constamment au pied de la croix ; et elle reconnaîtra son fils, quelque défiguré qu'il soit par les crachats et par les plaies. Au contraire, ces plaies qui le défigurent le ren-

dent plus adorable, plus aimable aux yeux de cette tendre Mère; et plus on vomira contre lui de blasphèmes, plus sa vénération sera grande. La vie de la foi n'est qu'une poursuite continuelle de Dieu au travers de ce qui le déguise, le défigure, le détruit, pour ainsi dire, et l'anéantit. C'est vraiment la reproduction de la vie de Marie, qui, depuis l'étable jusqu'au Calvaire, demeure attachée à un Dieu que tout le monde méconnaît, abandonne et persécute; de même, les âmes de foi outrepassent une suite continuelle de morts, de voiles, d'ombres et d'apparences, qui font effort pour rendre la volonté de Dieu méconnaissable; elles la poursuivent et l'aiment jusqu'à la mort de la croix. Elles savent qu'il faut toujours laisser les ombres, pour courir après ce divin soleil, qui, depuis son lever jusqu'à son coucher, quelque sombres et épaisses que soient les nuées qui le cachent, éclaire, échauffe, embrase les cœurs fidèles, qui le bénissent, le louent, le contemplent, dans tous les points de ce cercle mystérieux.

Courez donc toujours, âmes fidèles, contentes et infatigables, après ce cher Époux qui marche à pas de géant : il va d'un bout du ciel à l'autre; rien ne peut se dérober à ses yeux. Il marche au-dessus des plus petits brins d'herbe comme au-dessus des cèdres. Les grains de sable se trouvent sous ses pas comme les montagnes. Partout où vous pouvez mettre le pied, il a passé; et il n'y a qu'à le poursuivre incessamment, pour le trouver partout où vous serez.

Oh! quelle délicieuse paix on goûte quand on apprend de la foi à voir ainsi Dieu à travers toutes les créatures, comme à travers un voile transparent! Alors les obscurités deviennent lumineuses et les amertumes suaves. La

foi, en nous montrant les choses dans leur vérité, change en beauté leur laideur et leur malice en bonté. La foi est la mère de la douceur, de la confiance et de la joie ; elle ne peut avoir que de la détresse et de la compassion pour ses ennemis, qui l'enrichissent si fort à leurs dépens. Plus l'action de la créature est dure, plus celle de Dieu la rend avantageuse à l'âme. Tandis que l'instrument humain s'efforce de nuire, le divin tourneur, entre les mains de qui il est, se sert de sa malice même pour ôter à l'âme ce qui lui est préjudiciable. La volonté de Dieu n'a que des douceurs, des faveurs, des trésors pour les âmes soumises ; on ne peut avoir trop de confiance en elle, n'y trop s'y abandonner. Elle peut et veut toujours ce qui contribuera le plus à notre perfection, pourvu toutefois que nous laissions faire Dieu. La foi n'en doute pas ; plus les sens sont infidèles, révoltés, désespérés, incertains, plus la foi dit : « Cela est Dieu ! Tout va bien ! »

Il n'y a rien que la foi ne perce et ne surmonte. Elle passe au delà de toutes les ténèbres ; et quelque effort que les ombres fassent, elle les traverse pour aller jusqu'à la vérité ; elle l'embrasse toujours avec fermeté, et ne s'en sépare jamais.

§ III

L'action divine nous offre à chaque moment des biens infinis, et nous les donne dans la mesure de notre foi et de notre amour.

Si nous savons envisager chaque moment comme la manifestation de la volonté de Dieu, nous y trouverons tout ce que notre cœur peut désirer. Qu'y a-t-il en effet de plus raisonnable, de plus parfait, de plus divin que la

volonté de Dieu ? Sa valeur infinie peut-elle croître pour quelques différences des temps, des lieux, des choses ? Si l'on vous donne le secret de la trouver à tout moment, en toutes choses, vous avez tout ce qu'il y a de plus précieux, de plus digne de vos désirs. Que souhaitez-vous, âmes saintes ? Donnez-vous une libre carrière ; portez vos vœux au delà de toute mesure et de toutes bornes ; étendez, dilatez votre cœur à l'infini ; j'ai de quoi le remplir : il n'est point de moment où je ne vous fasse trouver tout ce que vous pouvez désirer.

Le moment présent est toujours plein de trésors infinis ; il contient plus que vous n'avez de capacité. La foi est la mesure : vous y trouverez autant que vous croyez. L'amour est aussi la mesure : plus votre cœur aime, plus il désire ; et plus il désire, plus il trouve. La volonté de Dieu se présente à chaque instant comme une mer immense que votre cœur ne peut épuiser : il n'en reçoit qu'autant qu'il s'étend par la foi, par la confiance et par l'amour. Tout le reste du créé ne peut remplir votre cœur, qui a plus de capacité que ce qui n'est pas Dieu. Les montagnes qui effrayent les yeux ne sont que des atomes dans le cœur. La divine volonté est un abîme, dont le moment présent est l'ouverture : plongez-vous dans cet abîme, et vous le trouverez toujours infiniment plus étendu que vos désirs. Ne faites la cour à personne, n'adorez point les fantômes ; ils ne peuvent ni vous donner ni vous ôter. La seule volonté de Dieu fera votre plénitude, qui ne vous laissera aucun vide ; adorez-la, allez droit à elle, pénétrant et abandonnant toutes les apparences. La mort des sens, leur dépouillement, leur destruction sont le règne de la foi : les sens adorent les créatures ; la foi adore la volonté divine. Otez les idoles aux sens : ils pleurent

comme des enfants désespérés ; mais la foi triomphe , car on ne peut lui enlever la volonté de Dieu. Quand le moment effraye , affame , dépouille , accable tous les sens , alors il nourrit , il enrichit , il vivifie la foi , qui se rit des pertes comme un gouverneur dans une place imprenable se rit des attaques inutiles.

Lorsque la volonté de Dieu s'est révélée à une âme et qu'elle lui a fait sentir qu'elle est prête à se donner tout entière pourvu que l'âme se donne à elle aussi de son côté, celle-ci éprouve, en toutes rencontres, un secours puissant; pour lors, elle goûte par expérience le bonheur de cette venue de Dieu ; et elle en jouit d'autant plus qu'elle a mieux compris, dans la pratique, l'abandon où elle doit être à tous les moments, vis-à-vis de cette volonté tout adorable.

§ IV

Dieu se révèle à nous dans les événements les plus communs, d'une manière aussi mystérieuse, mais aussi réelle et aussi adorable que dans les grands événements de l'histoire et dans les saintes Écritures.

La parole de Dieu écrite est pleine de mystères ; sa parole exécutée dans les événements du monde ne l'est pas moins. Ces deux livres sont vraiment scellés, la lettre de tous les deux tue. Dieu est le centre de la foi ; c'est un abîme de ténèbres , qui , de ce fond , se répandent sur toutes les productions qui en sortent. Toutes ces paroles, toutes ces œuvres ne sont , pour ainsi dire , que des rayons obscurs de ce soleil plus obscur encore. En vain nous ouvrons les yeux du corps pour voir ce soleil et ses rayons ; les yeux de notre âme , par lesquels nous voyons Dieu et ses ouvrages , sont eux-mêmes des yeux fermés.

Les ténèbres tiennent ici la place de la lumière; la connaissance est une ignorance, et on voit en ne voyant pas. L'Écriture sainte est le langage mystérieux d'un Dieu encore plus mystérieux; les événements du siècle sont des paroles obscures de ce même Dieu si caché et si inconnu. Ce sont des gouttes de la mer, mais d'une mer de ténèbres. Toutes les gouttes, tous les ruisseaux tiennent de leur origine. La chute des Anges, celle d'Adam, l'impiété et l'idolâtrie des hommes, avant et après le déluge, du vivant des Patriarches, qui savaient et racontaient à leurs enfants l'histoire de la création et de la conservation encore toute récente : voilà des paroles bien obscures de l'Écriture sainte! Une poignée d'hommes préservés de l'idolâtrie, dans la perte générale de tout le monde, jusqu'à la venue du Messie; l'impiété toujours régnante, toujours puissante; ce petit nombre de défenseurs de la vérité toujours persécutés et maltraités, les traitements faits à Jésus-Christ; les plaies de l'Apocalypse! Quoi donc!... Ce sont là des paroles de Dieu!... C'est ce qu'il a révélé!... C'est ce qu'il a dicté!... Et les effets de ces terribles mystères, qui continuent jusqu'à la fin des siècles, sont encore la parole vivante qui nous enseigne sa sagesse, sa puissance, sa bonté!... Tous les événements qui forment l'histoire du monde expriment ces divins attributs. Tous prêchent cette parole adorable. Hélas! il faut le croire, cela ne se voit pas.

Que veut dire Dieu par les Turcs, les protestants, tous les ennemis de son Eglise? Tout cela prêche avec éclat. Tout cela signifie les perfections infinies. Pharaon et tous les impies qui l'ont suivi et qui le suivront ne sont que pour cela; mais assurément, si l'on ouvre les yeux, la lettre dit le contraire; il faut s'aveugler et cesser de raisonner, pour y voir des mystères divins.

Vous parlez, Seigneur, à tous les hommes, en général, par les événements généraux. Toutes les révolutions ne sont que des flots de votre Providence, qui excitent des orages et des tempêtes dans le raisonnement des gens curieux. Vous parlez en particulier à tous les hommes par ce qui leur arrive de moment en moment. Mais au lieu d'entendre en cela votre voix, de respecter l'obscurité et le mystérieux de votre parole, on n'y regarde que la matière, le hasard, l'humeur des hommes; on trouve à redire à tout; on veut ajouter, diminuer, réformer; on se donne une liberté entière de commettre des excès dont le moindre serait un attentat inouï, s'il s'agissait d'une seule virgule des saintes Écritures. Mais celles-ci on les respecte. — C'est la parole de Dieu, dit-on, tout y est saint, véritable. Si on n'y comprend rien, on n'en a que plus de vénération, on rend gloire et justice aux profondeurs de la sagesse de Dieu. — Cela est bien juste. Mais ce que Dieu vous dit, chères âmes, les paroles qu'il prononce de moment en moment, qui ont pour corps, non de l'encre et du papier, mais ce que vous souffrez, mais ce que vous avez à faire d'un moment à l'autre, ne méritent-elles rien de votre part?... Pourquoi ne respectez-vous pas en tout cela la vérité et la volonté de Dieu? Il n'y a rien qui ne vous déplaie, vous censurez tout. Ne voyez-vous pas que vous mesurez par les sens et par la raison ce qui ne peut se mesurer que par la foi? Et que, lisant avec les yeux de la foi la parole de Dieu dans les saintes Écritures, vous avez grand tort de la lire avec d'autres yeux dans ses opérations?

§ V

L'action divine continue dans les cœurs la révélation commencée dans les saintes Écritures; mais les caractères dont elle se sert pour l'écrire ne seront visibles qu'au grand jour.

« Jésus-Christ, dit l'Apôtre, était hier, il est aujourd'hui; il sera jusqu'à la fin des siècles. » Dès l'origine du monde il était, comme Dieu, le principe de la vie des âmes justes; son humanité a participé, depuis le premier instant de son Incarnation, à cette prérogative de sa Divinité. Il opère en nous tout le temps de notre vie; le temps qui s'écoulera jusqu'à la fin du monde n'est qu'un jour, et ce jour est encore plein de lui. Jésus-Christ a vécu et il vit encore; il a commencé en soi-même, et il continue dans ses Saints une vie qui ne finira jamais. O vie de Jésus, qui comprend et qui excède tous les siècles! vie qui fait à tout moment de nouvelles opérations!... Si tout le monde n'est pas capable de comprendre tout ce qu'on pourrait écrire de la vie propre de Jésus, de ce qu'il a fait ou dit sur la terre; si l'Évangile ne nous en crayonne que quelques petits traits; si la première heure est si inconnue et si féconde, combien faudrait-il écrire d'évangiles pour faire l'histoire de tous les moments de cette vie mystique de Jésus-Christ, qui multiplie les merveilles à l'infini, et qui les multiplie éternellement, puisque tous les temps, à proprement parler, ne sont que l'histoire de l'action divine?

Le Saint Esprit a fait remarquer, en caractères infail-
libles et incontestables, quelques moments de cette vaste
durée; il a ramassé dans les Écritures quelques gouttes

de cette mer. Nous y voyons par quelles voies secrètes et inconnues il a fait paraître Jésus-Christ au monde. On peut suivre les canaux et les veines, qui, dans la confusion des enfants des hommes, distinguent l'origine, la race, la généalogie de ce premier-né. Tout l'Ancien Testament n'est qu'une esquisse des inscrutables profondeurs de ce divin ouvrage; il ne renferme que ce qui est nécessaire pour arriver à Jésus-Christ. L'Esprit divin a tenu tout le reste caché dans les trésors de sa sagesse. Et de toute cette mer de l'action divine, il ne fait paraître qu'un filet d'eau, qui, étant parvenu à Jésus, s'est perdu dans les Apôtres et a été abîmé dans l'Apocalypse; de sorte que l'histoire de cette divine action qui consiste dans toute la vie que Jésus mène dans les âmes saintes, jusqu'à la fin des siècles, ne peut être devinée que par notre foi.

A la manifestation de la vérité de Dieu par la parole a succédé la manifestation de sa charité par l'action. Le Saint-Esprit continue l'œuvre du Sauveur. En même temps qu'il assiste l'Église dans la prédication de l'Évangile de Jésus-Christ, il écrit lui-même son propre évangile; et il l'écrit dans les cœurs. Toutes les actions, tous les moments des Saints sont l'Évangile du Saint-Esprit. Les âmes saintes sont le papier, leurs souffrances et leurs actions sont l'encre. Le Saint-Esprit, par la plume de son action, écrit un évangile vivant; mais on ne pourra le lire qu'au jour de la gloire, où, après être sorti de la presse de cette vie, on le publiera.

Oh! la belle histoire! Le beau livre que l'Esprit-Saint écrit présentement! Il est sous la presse, âmes saintes, il n'y a point de jour qu'on n'en arrange les lettres, que l'on n'y applique l'encre, que l'on n'en imprime les feuilles. Mais nous sommes dans la nuit de la foi: le papier est

plus noir que l'encre ; il n'y a que confusion dans les caractères ; c'est une langue de l'autre monde, on n'y entend rien. Vous ne pourrez lire cet évangile que dans le ciel. Si nous pouvions voir la vie de Dieu, et regarder toutes les créatures, non en elles-mêmes, mais dans leur principe ; si nous pouvions, encore un coup, voir la vie de Dieu dans tous les objets ; comme l'action divine les meut, les mêle, les assemble, les oppose, les pousse vers le même but par des voies contraires ; nous reconnaitrions que tout a ses raisons, ses mesures, ses rapports dans ce divin ouvrage. Mais comment lire ce livre dont les caractères sont inconnus, innombrables, renversés et couverts d'encre ? Si le mélange de vingt-quatre lettres est incompréhensible, de sorte qu'elles suffisent à composer à l'infini des volumes différents et tous admirables dans leur genre, qui pourra exprimer ce que Dieu fait dans l'univers ? Qui pourra lire et comprendre le sens d'un si vaste livre, dans lequel il n'y a pas une lettre qui n'ait sa figure particulière, et qui ne renferme dans sa petitesse de profonds mystères ? Les mystères ne se voient et ne se sentent pas : ils sont objets de foi. La foi ne juge de leur vérité et de leur bonté que par leur principe ; car, en eux-mêmes, ils sont si obscurs que toutes leurs apparences ne servent qu'à les cacher, et à aveugler ceux qui jugent par la raison seule.

Apprenez-moi, divin Esprit, à lire dans ce livre de vie ! Je veux devenir votre disciple ; et, comme un simple enfant, croire à ce que je ne puis voir. Il me suffit que mon maître parle. Il dit cela, il prononce ainsi, il assemble ses lettres de cette façon, il se fait entendre de cette manière : cela suffit ; je juge que c'est tout comme il l'a dit. Je n'en vois pas la raison ; mais il est la vérité infallible,

tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait est véritable. Il veut que ces lettres soient ensemble pour faire un mot, qu'un tel nombre en fasse un autre. Il n'y en a que trois, que six : il ne faut que cela, et moins ferait un faux sens ; lui seul, qui sait les pensées, peut assembler les lettres pour les écrire. Tout signifie ; tout a un sens parfait. Cette ligne finit ici parce qu'il le faut ; il n'y a pas une virgule qui y manque, pas un point inutile. Je le crois présentement ; et lorsque le jour de la gloire me révélera tant de mystères, je verrai ce que je ne comprends que confusément ; et ce qui me paraît si embrouillé, si embarrassé, si peu sensé, si peu suivi, si imaginaire, tout cela me ravira, me charmera éternellement par les beautés, l'ordre, les raisons, la sagesse et les incompréhensibles merveilles que j'y découvrirai.

§ VI

L'action divine est aussi indignement traitée par beaucoup de chrétiens, dans cette manifestation de chaque jour, que Jésus-Christ le fut par les Juifs dans sa chair.

Qu'il se trouve d'infidélités au monde ! Que l'on y pense indignement de Dieu ! puisque sans cesse on y trouve à redire à l'action divine, ce que l'on n'oserait faire du moindre artisan dans son art. On veut la réduire à n'agir que dans les bornes et suivant les règles qu'imagine notre faible raison. On prétend la réformer. Ce ne sont que plaintes, que murmures.

On est surpris du traitement que les Juifs ont fait subir à Jésus. Ah ! divin amour ! adorable volonté ! action infailible ! comment est-ce que l'on vous regarde ? La vo-

lonté divine peut-elle venir mal à propos? peut-elle avoir tort? Mais j'ai telle affaire, une telle chose me manque; on m'enlève les moyens nécessaires; cet homme me traverse dans de si saintes œuvres : cela n'est-il pas tout à fait déraisonnable? Cette maladie me prend lorsque je ne puis absolument me passer de la santé. — Et moi, je dis que la volonté de Dieu est la seule chose nécessaire; ainsi, tout ce qu'elle ne donne point est inutile. Non, chères âmes, rien ne vous manque; si vous saviez ce que sont ces événements, que vous appelez revers, contre-temps, contrariétés, où vous ne voyez rien qui ne soit mal à propos et sans raison, vous seriez dans une extrême confusion; vous vous reprocheriez vos murmures comme de vrais blasphèmes; mais vous n'y pensez pas. Tout cela n'est autre chose que la volonté de Dieu; et cette volonté adorable est blasphémée par ses chers enfants qui la méconnaissent.

Lorsque vous étiez sur la terre, ô mon Jésus, les Juifs vous traitaient d'énergumène, vous nommaient Samaritain; et aujourd'hui que vous vivez dans tous les siècles, de quel œil regarde-t-on votre adorable volonté, toujours digne de bénédictions et de louanges? S'est-il écoulé un moment depuis la création jusqu'à celui où nous vivons, et s'en écoulera-t-il un seul jusqu'au jugement dans laquelle le saint nom de Dieu ne soit digne de louanges; ce nom, qui remplit tous les temps, et ce qui se passe dans tous les temps; ce nom, qui rend toutes choses salutaires! Quoi! ce qui s'appelle volonté de Dieu pourrait me faire du mal? Je craindrais, je fuirais le nom de Dieu! et où irais-je donc pour trouver quelque chose de meilleur, si j'appréhende l'action divine sur moi, et si je repousse l'effet de sa divine volonté?

Comment devons-nous écouter la parole qui nous est dite au fond du cœur à chaque moment? Si nos sens, si notre raison n'entendent pas, ne pénètrent pas la vérité et la bonté de cette parole, n'est-ce pas à cause de leur incapacité pour les vérités divines? Dois-je être étonné de ce qu'un mystère déconcerte la raison? Dieu parle, c'est un mystère; c'est donc une mort pour mes sens et pour ma raison; car les mystères sont de nature à les immoler. Le mystère est vie au cœur par la foi; il n'y a que contradiction pour le reste. L'action divine mortifie et vivifie par le même coup; et plus on sent de mort, plus on croit qu'il donne de vie; plus le mystère est obscur, plus il contient de lumière. C'est ce qui fait que l'âme simple ne trouve rien de plus divin que ce qui l'est moins en apparence. La vie de foi est tout entière dans cette lutte continuelle contre les sens.

§ VII

L'amour divin se donne à nous par toutes les créatures qui le communiquent en le voilant, semblables aux espèces eucharistiques.

Qu'il y a de grandes vérités cachées aux yeux même des chrétiens qui se croient le plus éclairés! Combien peu parmi eux comprennent que toute croix, toute action, tout attrait de l'ordre de Dieu donne Dieu d'une façon qui ne peut mieux s'expliquer que par la comparaison avec le plus auguste mystère! Quoi de plus certain pourtant? La raison, aussi bien que la foi, ne nous révèle-t-elle pas la présence réelle de l'amour divin dans toutes les créatures et dans tous les événements de la vie, aussi indubitablement que la parole de Jésus-Christ et de l'Eglise nous ré-

vèlent la présence de la chair sacrée du Sauveur sous les espèces eucharistiques? Ne savons-nous pas que, par toutes ces créatures et par tous ces événements, le divin amour désire s'unir à nous; qu'il n'a produit, ordonné ou permis tout ce qui nous entoure et tout ce qui nous arrive qu'en vue de cette union qui est le but unique de tous ses desseins; qu'il se sert, pour atteindre ce but, des créatures les plus mauvaises, aussi bien que des meilleures, et des événements les plus fâcheux aussi bien que des plus agréables; et que notre union avec lui est même d'autant plus méritoire, que les moyens qui nous servent à la resserrer sont, de leur nature, plus répugnants? Mais si tout cela est vrai, à quoi tient-il que chacun des moments de notre vie soit une sorte de communion avec le divin amour; et que cette communion de tous les instants produise dans nos âmes autant de fruits que celle où nous recevons le corps et le sang du fils de Dieu? Celle-ci, il est vrai, a une efficacité sacramentelle que la première ne possède pas; mais, d'un autre côté, combien celle-là ne peut-elle pas être plus fréquemment renouvelée, et combien son mérite ne peut-il pas s'accroître par la perfection des dispositions avec lesquelles elle est accomplie! Qu'il est vrai, par conséquent, que la vie la plus sainte est mystérieuse dans sa simplicité et sa bassesse apparente! O festin, ô fête perpétuelle! Un Dieu toujours donné et toujours reçu, dans tout ce qu'il y a sur la terre d'infirme, de folie, de néant!... Dieu choisit ce que l'esprit naturel réprouve, et tout ce que la prudence humaine délaisse. Dieu en fait des mystères, des sacrements d'amour; et par ce qui semblerait devoir nuire le plus aux âmes, il se donne à elles autant qu'elles croient l'y trouver.

§ VIII

La révélation du moment présent nous est plus utile,
parce qu'elle s'adresse directement à nous.

Nous ne sommes bien instruits que par les paroles que Dieu prononce exprès pour nous. Ce n'est pas par la lecture des livres ni par la curieuse recherche des histoires que l'on devient savant dans la science de Dieu; ces moyens ne produisent par eux-mêmes qu'une science vaine et confuse qui enfle beaucoup. Ce qui nous instruit, c'est ce qui nous arrive d'un moment à l'autre; c'est là ce qui forme en nous la science expérimentale que Jésus-Christ a voulu acquérir avant que d'enseigner. C'était la seule, en effet, dans laquelle il pût croître, suivant l'expression du saint Évangile, puisqu'étant Dieu, il n'est aucun degré de science spéculative qu'il ne possédât. Mais si cette science a été utile au Verbe incarné lui-même, pour nous, elle nous est absolument nécessaire, si nous voulons parler au cœur des personnes que Dieu nous adresse.

On ne sait parfaitement que ce que l'expérience a appris par la souffrance et par l'action. C'est là l'école du Saint-Esprit, qui parle au cœur des paroles de vie; et tout ce qu'on dit aux autres doit sortir de cette source. Ce qu'on lit, ce qu'on voit ne devient science divine que par cette fécondité, cette vertu et cette lumière que lui donne l'acquis. Tout cela n'est qu'une pâte; le levain y est nécessaire, le sel de l'expérience doit l'assaisonner. Et, lorsqu'il n'y a que des idées vagues sans ce sel, on est comme des visionnaires qui savent le chemin de toutes les villes, et qui s'égarent en allant à leur maison.

Il faut donc écouter Dieu de moment en moment, pour être docte dans la théologie vertueuse, qui est toute pratique et expérimentale. Laissez là ce qui est dit aux autres; écoutez ce qui vous est dit pour vous et à vous; il y en a assez pour exercer votre foi : car ce langage intérieur de Dieu l'exerce, la purifie, l'accroît par son obscurité même.

§ IX

La révélation du moment présent est une source de sainteté toujours jaillissante.

O vous tous qui avez soif, sachez que vous n'avez pas à aller chercher bien loin la source des eaux vives; elle jaillit tout près de vous, dans le moment présent; hâtez-vous donc d'y courir. Pourquoi, ayant la source si proche, vous fatigueriez-vous à courir après les ruisseaux? Les ruisseaux irritent la soif, ne vous donnent l'eau qu'avec mesure; il n'y a que la source qui soit inépuisable. Si vous voulez penser, écrire et vivre comme les Prophètes, les Apôtres, les Saints, abandonnez-vous comme eux à l'inspiration divine.

O amour inconnu! il semble que vos merveilles soient finies, et qu'il n'y ait plus qu'à copier vos anciens ouvrages, à citer vos discours passés! Et l'on ne voit pas que votre action inépuisable est une source infinie de nouvelles pensées, de nouvelles souffrances, de nouvelles actions, de nouveaux Patriarches, de nouveaux Prophètes, de nouveaux Apôtres, de nouveaux Saints, qui n'ont pas besoin de copier la vie ni les écrits les uns des autres, mais de vivre dans un perpétuel abandon à vos secrètes opéra-

tions. Sans cesse, nous entendons dire : les premiers siècles! les temps des Saints! — Quelle façon de parler!... Tous les temps ne sont-ils pas la succession des effets de l'opération divine, qui s'écoule sur tous les instants, les remplit, les sanctifie, les surnaturalise tous? Y a-t-il jamais eu une ancienne manière de s'abandonner à cette opération, qui ne soit pas de saison? Les Saints des premiers temps ont-ils eu d'autres secrets que celui de devenir, de moment en moment, ce que cette action divine en voulait faire? Et cette action cessera-t-elle de répandre jusqu'à la fin du monde sa gloire, sur les âmes qui s'abandonneront à elle sans réserve?

Oui, cher amour! adorable! éternel! et éternellement fécond et toujours merveilleux! Action de mon Dieu, vous êtes mon livre, ma doctrine, ma science; en vous sont mes pensées, mes paroles, mes actions, mes croix. Ce n'est pas en consultant vos autres ouvrages que je deviendrai ce que vous voulez faire de moi; c'est en vous recevant en toutes choses par cette unique voie royale, voie ancienne, voie de mes pères; je penserai, je serai éclairé, je parlerai comme eux : c'est en cela que je veux les imiter tous, tous les citer, tous les copier.

§ X

Le moment présent est la manifestation du nom de Dieu
et l'avènement de son règne.

Le moment présent est toujours comme un ambassadeur qui déclare l'ordre de Dieu. Le cœur prononce toujours le *fiat*. L'âme s'écoule ainsi par toutes ces choses dans son centre et dans son terme; elle ne s'arrête jamais,

elle va à tous vents; toutes les routes et toutes les manières l'avancent également vers le large et l'infini. Tout lui est moyen; tout lui est instrument de sainteté, sans aucune différence. L'unique nécessaire se trouve toujours pour elle dans le présent. Ce n'est plus oraison ou silence, retraite ou conversation, lire ou écrire, réflexions ou cessations de pensées, fuite ou recherche des spirituels, abondance ou disette, langueur ou santé, vie ou mort; c'est tout ce que chaque moment produit par l'ordre de Dieu. C'est là le dépouillement, l'abnégation, le renoncement du créé, soit réel, soit affectif, pour n'être rien par soi, et pour soi; pour être en tout dans l'ordre de Dieu, et pour lui plaire, faisant son unique contentement de porter le moment présent, comme s'il n'y avait au monde d'autre chose à attendre.

Si tout ce qui arrive à l'âme abandonnée est l'unique nécessaire, on voit bien que rien ne lui manque, et qu'elle ne doit jamais se plaindre : que si elle le fait, elle manque de foi, et elle vit par la raison ou par les sens, qui ne voyant jamais cette suffisance de la grâce, ne sont pas contents. Sanctifier le nom de Dieu, c'est, selon l'expression de l'Écriture, reconnaître sa sainteté, l'aimer, l'adorer en toutes choses. Les choses, en effet, procèdent de la bouche de Dieu comme des paroles. Ce que Dieu fait à chaque moment, c'est une pensée divine signifiée par une chose créée; ainsi toutes celles où il nous intime sa volonté, sont autant de noms et autant de paroles, où il nous montre son désir. Cette volonté n'est qu'une en elle-même; elle n'a qu'un nom inconnu et ineffable, mais elle est multipliée à l'infini dans ses effets, qui sont tous autant de noms qu'elle prend. Sanctifier le nom de Dieu, c'est connaître, adorer et aimer l'Être ineffable que ce nom

exprime. C'est aussi connaître, adorer et aimer son adorable volonté, à tous les moments, dans tous ses effets; regardant tout cela comme autant de voiles, d'ombres, de noms de cette volonté éternellement sainte. Elle est sainte dans toutes ses œuvres, sainte dans toutes ses paroles, sainte dans toutes ses façons de paraître, sainte dans tous les noms qu'elle porte.

C'est ainsi que Job bénissait le nom de Dieu. Cette désolation universelle, qui lui signifiait la volonté de Dieu, fut bénie par ce saint homme; il la nommait non une ruine, mais un nom de Dieu; et en la bénissant, il protestait que cette volonté divine, signifiée par les apparences les plus terribles, était sainte, quelque nom, quelque forme qu'elle prît. David la bénissait aussi en tous temps et en tous lieux. C'est donc par cette continuelle découverte, par cette manifestation, cette révélation de la volonté de Dieu en toutes choses, que son règne est en nous, qu'il fait en terre ce qu'il fait au ciel, qu'il nous nourrit incessamment. L'abandon à sa volonté comprend et contient toute la substance de cette incomparable prière, dictée par Jésus-Christ. On la récite plusieurs fois le jour vocalement, selon l'ordre de Dieu et de la sainte Église; mais on la prononce à tout moment dans le fond du cœur, lorsqu'on aime à souffrir et à faire ce qui est ordonné par cette adorable volonté. Ce que la bouche ne peut prononcer que par syllabes, et par paroles, et avec du temps, le cœur le prononce réellement à chaque instant; et les âmes simples sont ainsi appelées à bénir Dieu dans le fond de leur intérieur. Elles gémissent pourtant de leur impuissance à le bénir autant qu'elles le voudraient; tant il est vrai que Dieu donne à ces âmes de foi des grâces et des faveurs, par cela même

qui en paraît la privation. C'est là le secret de la sagesse divine, d'appauvrir les sens en enrichissant le cœur, et de remplir d'autant plus celui-ci, que ceux-là éprouvent un vide plus douloureux.

Ce qui arrive à chaque moment porte l'empreinte de la volonté de Dieu et de son nom adorable. Que ce nom est saint ! Qu'il est donc juste de le bénir, de le traiter comme une sorte de sacrement, qui sanctifie par sa propre vertu les âmes qui ne lui opposent pas d'obstacle ! Peut-on voir ce qui porte ce nom auguste sans l'estimer infiniment ? C'est une manne divine qui coule du ciel, pour donner un accroissement continuél dans la grâce. C'est un royaume de sainteté qui vient dans l'âme. C'est le pain des Anges, qui se mange sur la terre comme au ciel. Il n'y a rien de petit dans nos moments, puisque tous renferment un royaume de sainteté, une nourriture angélique.

Oui, Seigneur, que ce royaume vienne dans mon cœur pour le sanctifier, le nourrir, le purifier, le rendre victorieux de mes ennemis ! Précieux moment ! que tu es petit aux yeux du vulgaire ! que tu es grand aux yeux que la foi illumine ! Et comment estimer petit ce qui est grand aux yeux de mon Père qui règne dans les cieux. Tout ce qui vient de là est très-excellent ! Tout ce qui en descend porte le caractère de son origine.

§ XI

L'action divine porte dans toutes les âmes la sainteté la plus éminente ; pour se sanctifier, il suffit de s'abandonner à elle.

Ce n'est que faute de savoir faire usage de l'action divine, que tant de chrétiens passent leur vie à courir avec anxiété après une multitude de moyens, qui peu-

vent être utiles lorsque cette divine action les ordonne, mais qui deviennent nuisibles dès qu'ils empêchent de s'unir simplement à elle. Toute cette multiplicité ne peut donner ce qu'on trouverait dans le principe de toute vie, qui nous est sans cesse présent, et qui imprime à chaque instrument un mouvement original qui le fait agir incomparablement.

Jésus nous a envoyé un maître que nous n'écoutons pas assez. Il parle à tous les cœurs, et il dit à chacun la parole de vie, la parole unique; mais on ne l'entend pas! Nous voudrions savoir ce qu'il a dit aux autres, et nous n'écoutons pas ce qu'il nous dit à nous-mêmes. Nous ne regardons pas assez les choses dans l'être surnaturel que l'action divine leur donne. Il faut toujours la recevoir et lui répondre, selon son mérite, à cœur ouvert, d'un air plein de confiance et de générosité; car elle ne peut faire de mal à ceux qui la reçoivent ainsi.

L'immense action qui, depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin, est toujours la même en soi, s'écoule sur tous les moments, et elle se donne dans son immensité et dans sa vertu à l'âme simple qui l'adore, qui l'aime, et qui en jouit uniquement. Vous seriez ravi, dites-vous, de trouver une occasion de mourir pour Dieu : une action de cette force, une vie de cette manière vous serait agréable. Tout perdre, mourir délaissé, vous sacrifier pour les autres, ces idées vous charment.

Et moi, Seigneur, je rends gloire et toute gloire à votre action; je trouve en elle tout le bonheur du martyre, des austérités, des services rendus au prochain. Cette action me suffit; de quelque manière qu'elle me fasse vivre et mourir, je suis content. Elle me plaît par elle-même, au delà de toutes les qualités de ses instruments et de ses

effets, puisqu'elle s'étend sur tout, qu'elle divinise tout, qu'elle change tout en soi. Tout m'est ciel; tous mes moments me sont l'action divine toute pure; et en vivant, et en mourant, je veux être content d'elle.

Oui, cher amour, je ne vous marquerai plus les heures ni les manières: vous serez toujours le bienvenu. Il me semble, action divine, que vous m'avez dévoilé votre immensité. Je ne fais plus de démarches que dans votre sein infini. Tout ce qui coule aujourd'hui de vous, coula hier. Votre fond est le lit du torrent de grâces qui se répandent incessamment; vous les soutenez, vous les agitez. Ce n'est donc plus dans les bornes étroites d'un livre, d'une vie de Saint, ou d'une idée sublime que je dois vous chercher. Ce ne sont là que des gouttes de cette mer que je vois répandue sur toutes les créatures. L'action divine les inonde toutes. Ce sont là des atomes qui disparaissent dans cet abîme. Je ne chercherai plus cette action dans les pensées des personnes spirituelles. Je n'irai plus demander mon pain de porte en porte; je ne leur ferai plus la cour.

Oui, Seigneur, je veux vivre d'un air à vous faire honneur, en enfant d'un vrai père infiniment bon, sage et puissant. Je veux vivre comme je crois, et puisque cette action divine s'applique par toutes choses, à tout moment, à ma perfection, je veux vivre de ce grand et immense revenu: revenu immanquable, toujours présent, et de la façon la plus utile. Y a-t-il créature dont l'action puisse égaler celle de Dieu? Et puisque cette main créée manie elle-même tout ce qui m'arrive, irai-je chercher des secours dans les créatures, qui sont impuissantes, ignorantes et sans affection? Je mourrais de soif, je courrais de fontaine en fontaine, de ruisseau en ruisseau; et voilà une

mer qui a fait un déluge ; l'eau m'environne de toutes parts ! Tout devient pain pour me nourrir, savon pour me blanchir, feu pour me purifier, ciseau pour me donner des figures célestes. Tout est instrument de grâce pour mes nécessités ; ce que je cherchais dans toute autre chose, cela me cherche incessamment, et se donne à moi par toutes les créatures.

O amour, faut-il que cela soit ignoré ; que vous vous jetiez, pour ainsi dire, à la tête de tout le monde avec toutes vos faveurs ; et qu'on vous recherche dans les recoins où l'on ne vous trouve pas ? Quelle folie de ne point respirer dans l'air, de chercher où poser le pied en pleine campagne, de ne pas trouver d'eau dans le déluge, de ne pas saisir Dieu, de ne pas le goûter, de ne pas toucher son action présente en toutes choses !

Vous cherchez des secrets d'être à Dieu, chères âmes ? il n'y en point d'autre que de se servir de tout ce que Dieu vous donne. Tout mène à cette union ; tout perfectionne, excepté ce qui est péché et hors du devoir : il n'y a qu'à recevoir tout et à laisser faire. Tout vous dirige, vous redresse et vous porte. Tout est bannière, litière et voiture commode. Tout est main de Dieu. Tout est terre, air, eau divine. Son action est plus étendue, plus présente que les éléments. Il entre en vous par tous vos sens, supposé que vous n'en usiez que par l'ordre de Dieu ; car il faut les fermer, et résister à tout ce qui n'est pas sa volonté. Il n'y a point d'atome qui, en vous pénétrant, ne fasse pénétrer cette action divine jusqu'à la moelle de vos os. Tout est d'elle, et par elle. Ces liqueurs vitales, qui coulent dans vos veines, ne coulent que par le mouvement qu'elle leur donne ; toute la différence qui existe dans vos mouvements, la force ou la faiblesse, la langueur ou la vivacité, la vie ou

la mort, ce sont des instruments divins qu'elle met en œuvre pour opérer votre sanctification. Tous les états corporels deviennent sous son influence des opérations de grâce. Tous vos sentiments, toutes vos pensées, de quelque part que cela vienne, tout part de cette main invisible. Il n'y a ni cœur, ni esprit créé qui puisse vous apprendre ce que cette action fera en vous ; vous l'apprendrez par l'expérience successive. Votre vie coule sans cesse dans cet abîme inconnu, où il n'y a qu'à toujours aimer et estimer pour le meilleur ce qui est présent, par une parfaite confiance en cette action, qui ne peut faire par elle-même que du bien.

Oui, cher amour, toutes les âmes arriveraient à des états surnaturels, sublimes, admirables, inconcevables, si toutes se contentaient de votre action ! — Oui, si l'on savait laisser faire cette divine main, on atteindrait la perfection la plus éminente ! Toutes y parviendraient, car elle est offerte à tous. Il n'y a qu'à ouvrir la bouche, et elle y entrera comme d'elle-même : puisqu'il n'y a point d'âme qui n'ait en vous son modèle infiniment parfait, et que votre action ne travaille sans cesse à rendre semblable à ce modèle. Si elles lui étaient fidèles, toutes vivraient, agiraient, parleraient divinement ; elles n'auraient que faire de se copier les uns les autres ; l'action divine les singulariserait toutes par les choses les plus communes.

Par quel moyen, ô mon Dieu, pourrais-je faire goûter ce que j'avance à vos créatures !... Faut-il que j'aie un si grand trésor, et que, pouvant enrichir tout le monde, je voie les âmes mourir dans leur indigence ! Faut-il que je les voie sécher comme les plantes des déserts, alors que je leur montre la source des eaux vives ! Venez, âmes simples, qui n'avez aucune teinture de dévotion ; vous qui

n'avez aucun talent, pas même les premiers éléments d'instruction ; vous qui n'entendez rien aux termes spirituels, qui êtes étonnées de l'éloquence des savants et qui l'admirez ; venez, je vous apprendrai un secret pour surpasser tous ces habiles esprits ; et je vous mettrai si au large pour la perfection que vous la trouverez toujours sous vos pieds, sur votre tête et autour de vous ; je vous unirai à Dieu, et je vous le ferai tenir par la main, dès le premier moment que vous pratiquerez ce que je vous dirai. Venez, non pour savoir la carte du pays de la spiritualité, mais pour le posséder et vous y promener à l'aise, sans crainte de vous y égarer. Venez à nous, non pour étudier la théorie de la divine grâce ; non pour apprendre ce qu'elle a fait dans tous les siècles, et ce qu'elle fait encore, mais pour être les simples sujets de son opération. Vous n'avez pas besoin de savoir les paroles qu'elle a fait entendre aux autres pour les réciter ingénieusement ; elle vous en donnera qui vous seront propres.

§ XII

L'action divine peut seule nous sanctifier, parce que seule elle connaît l'exemplaire divin de notre perfection.

L'action divine exécute dans la suite des temps les idées que l'éternelle sagesse a formées de toutes choses. Tout a, en Dieu, ses propres idées : cette seule Sagesse les connaît. Quand vous connaîtriez toutes celles qui ne sont pas pour vous, cette connaissance ne pourrait vous diriger en rien. L'action divine voit dans le Verbe l'idée de laquelle vous devez être formé ; c'est l'exemplaire qui lui est proposé. Elle voit dans le Verbe tout ce qui est convenable pour

toutes les âmes saintes. L'Écriture sainte en comprend une partie, et les ouvrages que l'Esprit-Saint forme dans l'intérieur achèvent le reste, sur les exemplaires que le Verbe lui propose. Ne voit-on pas que l'unique secret de recevoir le caractère de cette idée éternelle est d'être un sujet simple entre ses mains, et que les efforts ni les spéculations de l'esprit ne peuvent rien faire pour cela ? N'est-il pas manifeste que cet ouvrage ne se fait point par voie d'adresse, d'intelligence, de subtilité d'esprit, mais par voie passive d'abandon à recevoir, à se prêter, comme le métal dans un moule, comme une toile sous le pinceau, ou une pierre sous la main du sculpteur ? Ne voit-on pas que la connaissance de tous ces mystères divins, que la volonté de Dieu opère et opérera dans tous les siècles, n'est point ce qui fait que cette même volonté nous rend conformes à l'image que le Verbe a conçue de nous ? que notre ressemblance au type divin ne peut nous venir que de l'impression de ce cachet mystérieux ; et que cette impression ne se fait pas dans l'esprit par des idées, mais dans la volonté par abandon ?

La sagesse de l'âme simple consiste à se contenter de ce qui lui est propre, à se renfermer dans les termes de son sentier, à ne point outrepasser sa ligne. Elle n'est point curieuse de savoir les façons d'agir de Dieu ; elle se contente de l'ordre de sa volonté sur elle, ne faisant point d'effort pour la deviner par comparaisons, par conjectures, n'en voulant savoir que ce que chaque moment lui révèle ; écoutant la parole du Verbe lorsqu'elle se fait entendre au fond de son cœur ; ne s'informant point à l'Époux de ce qu'il a dit aux autres ; se contentant de ce qu'elle reçoit au fond de son âme, de façon que, d'un moment à l'autre, tout la divinise à son insu. Voilà de quelle manière l'Époux

parle à son épouse, par les effets très-réels de son action, que l'épouse ne scrute point curieusement, mais qu'elle accepte avec une amoureuse reconnaissance. Ainsi la spiritualité de cette âme est simple, toute substantielle et intimement répandue dans tout son être. Ce ne sont point les idées ni les paroles tumultueuses qui la déterminent à agir ; car, étant seules, elles ne servent qu'à enfler. On fait un grand usage de l'esprit pour la piété ; cependant il y est peu nécessaire ; il y est même contraire. Il ne faut faire usage que de ce que Dieu donne à souffrir et à faire. Et on laisse cette substance divine, pour occuper son esprit des merveilles historiques de l'ouvrage divin, au lieu de les accroître par sa fidélité.

Les merveilles de cet ouvrage, qui satisfont notre curiosité dans nos lectures, ne servent souvent qu'à nous dégoûter de ces choses petites en apparence, par lesquelles l'amour divin ferait en nous de grandes choses, si nous ne les méprisions pas. Insensés que nous sommes ! Nous admirons, nous bénissons cette action divine dans les écrits qui racontent son histoire ; et, lorsqu'elle s'apprête à la continuer en écrivant sur nos cœurs, nous tenons le papier dans une inquiétude continuelle ; et elle, nous l'empêchons d'agir par la curiosité de voir ce qu'elle fait en nous, et ce qu'elle fait ailleurs.

Pardon, divin amour, car je n'écris ici que mes défauts ! et je n'ai pas encore conçu ce que c'est que de vous laisser faire. Je ne me suis point encore laissé jeter au moule. J'ai parcouru tous vos ateliers, j'ai admiré toutes vos figures, mais je n'ai point encore eu l'abandon nécessaire pour recevoir les traits de votre pinceau. Enfin, je vous ai trouvé, mon cher maître, mon docteur, mon père, mon cher amour ! je serai votre disciple, je ne veux plus aller

qu'à votre école. Je reviens, comme l'enfant prodigue, affamé de votre pain. Je laisse les idées qui ne tendraient qu'à satisfaire la curiosité de mon esprit ; je ne veux plus courir après les maîtres et après les livres ; je n'userai plus de ces moyens que sous la dépendance de l'action divine, non pour me satisfaire, mais pour vous obéir, comme en toutes les choses qui se présentent. Je veux me renfermer dans l'unique affaire du moment présent, pour vous aimer, pour m'acquitter de mes obligations, et pour vous laisser faire.

LIVRE SECOND

DE L'ÉTAT D'ABANDON

CHAPITRE PREMIER

NATURE ET EXCELLENCE DE L'ÉTAT D'ABANDON

§ I

Desseins de Dieu sur les âmes qu'il met dans cet état.

Il y a un temps auquel l'âme vit en Dieu, et un temps auquel Dieu vit dans l'âme. Ce qui est propre à l'un de ces temps est contraire à l'autre. Lorsque Dieu vit dans l'âme, elle doit s'abandonner totalement à sa providence. Lorsque l'âme vit en Dieu, elle se pourvoit avec soin et très-régulièrement de tous les moyens dont elle se peut aviser pour parvenir à cette union. Toutes ses routes sont marquées, ses lectures, ses comptes, ses revues ; son guide est à ses côtés ; et jusqu'aux heures de parler, tout est réglé. Quand Dieu vit dans l'âme, elle n'a plus rien d'elle-

même ; elle n'a que ce que lui donne, à chaque moment, le principe qui l'anime. Point de provisions ; plus de chemin tracé ; c'est comme un enfant qu'on mène où l'on veut, et qui n'a que le seul sentiment pour distinguer les choses qu'on lui présente. Plus de livres marqués pour cette âme ; assez souvent elle est privée de directeur arrêté ; Dieu la laisse sans aucun appui que lui seul. Sa demeure est dans les ténèbres, l'oubli, l'abandon, la mort et le néant. Elle sent ses besoins et ses misères, sans savoir par où ni quand elle sera secourue. Elle attend en paix et sans inquiétude qu'on vienne l'assister ; ses yeux ne regardent que le ciel. Dieu, qui ne trouve point dans son épouse de plus pure disposition que cette totale démission de tout ce qu'elle est, pour n'être que par grâce et par opération divine, lui fournit à propos les livres, les pensées, les vues d'elle-même, les avis, les conseils, les exemples des sages. Tout ce que les autres trouvent par leurs soins, cet âme le trouve dans son abandon ; et ce que les autres gardent avec précaution, pour le retrouver quand il leur plaira, celle-ci le reçoit au moment du besoin, et le laisse ensuite, n'en admettant précisément que ce que Dieu veut bien lui en donner, pour ne vivre que par lui. Les autres entreprennent pour la gloire de Dieu une infinité de choses ; celle-ci souvent est dans un coin de la terre, comme un reste de pot cassé, dont on ne s'avise pas de tirer aucun service. Là, cette âme délaissée des créatures, mais dans la jouissance de Dieu, par un amour très-réel, très-véritable, très-actif, quoique infus dans le repos, ne se porte à aucune chose par son propre mouvement ; elle ne sait que s'abandonner et se remettre entre les mains de Dieu, pour le servir en la manière qu'il connaît. Souvent elle ignore à quoi elle sert, mais Dieu le sait bien. Les hommes

la croient inutile ; les apparences favorisent ce jugement ; cependant il n'en est pas moins vrai que, par de secrètes ressources et par des canaux inconnus, elle répand une infinité de grâces sur des personnes qui souvent n'y pensent pas, et auxquelles elle ne pense point.

Tout est efficace, tout prêche, tout est apostolique dans ces âmes abandonnées. Dieu donne à leur silence, à leur oubli, à leur repos, à leur détachement, à leur parole, à leurs gestes, etc., une certaine vertu qui opère à leur insu dans les cœurs ; et comme elles sont dirigées par les actions occasionnelles de mille créatures, dont la grâce se sert pour les instruire sans qu'elles y pensent, aussi servent-elles de soutien et de direction à d'autres, sans qu'il y ait aucune liaison expresse ni engagement pour cela. C'est Dieu qui opère en elles, mais par mouvement imprévu et souvent inconnu ; en sorte que ces âmes sont comme Jésus, dont il sortait une vertu secrète qui guérissait les autres. Entre lui et elles il y a cette différence que souvent elles ne sentent point l'écoulement de cette vertu, et même qu'elles n'y contribuent point par coopération : c'est comme un baume caché que l'ont sent sans le connaître, et qui ignore lui-même sa vertu.

§ II

L'âme dans cet état est conduite par l'action divine
à travers toutes les obscurités.

Quand l'âme a trouvé la motion divine, elle quitte toutes les œuvres, toutes les pratiques, les méthodes, les moyens, les livres, les idées, les personnes spirituelles, afin d'être sous la seule conduite de Dieu, en s'abandonnant à cette

motion qui devient l'unique principe de sa perfection. Elle est en sa main, comme tous les Saints y ont toujours été; elle sait que cette action divine connaît seule la voie qui lui est propre; et que, si elle cherchait des moyens créés, elle ne pourrait que s'égarer dans ce terrain de l'inconnu où Dieu la fait marcher. C'est donc l'action inconnue qui dirige et conduit les âmes par les routes qu'elle seule connaît. Il en est de ces âmes comme des dispositions de l'air. On ne les connaît que par le moment présent; ce qui doit suivre a ses causes dans la volonté de Dieu; et cette action ne s'explique que par les effets: par ce qu'elle fait en ces âmes et leur fait faire, soit par instincts secrets non suspects, soit par le devoir de l'état où elles sont. C'est tout ce qu'elles connaissent de spiritualité; ce sont là leurs visions et leurs révélations; c'est toute leur sagesse, tout leur conseil, et cela est tel que jamais rien ne leur manque. La foi les assure de la bonté de ce qu'elles font: si elles lisent, si elles parlent, si elles écrivent, si elles consultent, ce n'est que pour chercher les moyens de distinguer l'action divine. Tout cela est de son ordre; et elles le reçoivent comme le reste; prenant au-dessous des choses cette motion divine, et ne prenant pas les choses; usant de l'être et du non-être, toujours appuyées par la foi sur cette infaillible, égale, immuable et toujours efficace action en chaque moment. Elles la voient, elles en jouissent en tout, sous les plus petits objets comme sous les plus grands; chaque moment la leur donne tout entière. Ainsi elles usent des choses non par confiance en elles, mais par soumission aux ordres divins et à cette opération intérieure, qu'elles trouvent, avec une égale facilité et une égale certitude, sous les apparences contraires. Leur vie se passe donc non en recherches, en désirs, en dégoûts, en soupirs, mais

dans une continuelle assurance d'avoir toujours le plus parfait.

Tous les états que le corps et l'âme portent, ce qui leur arrive au dedans et au dehors, ce que chaque moment révèle à ces âmes, c'est pour elles la plénitude de l'action divine ; c'est leur félicité. Tout le créé n'est pour elles que misère et disette ; ce que cette action fait est la vraie et la juste mesure. Ainsi, si elle ôte les pensées, les paroles, les livres, la nourriture, les personnes, la santé, la vie même, c'est la même chose que si elle faisait le contraire. L'âme aime l'action divine sous toutes ces formes, et la croit aussi sanctifiante. Elle ne raisonne point sur sa conduite ; il suffit que les choses lui viennent de ce principe pour être approuvées par elle.

§ III

L'état d'abandon renferme l'état de pure foi et de pur amour.

L'état d'abandon est un certain mélange de foi, d'espérance et de charité, dans un seul acte, qui unit le cœur à Dieu et à son action. Ces trois vertus réunies ne sont qu'une même vertu ; ce n'est qu'un seul acte, une seule élévation du cœur à Dieu et un simple abandon à son action. Or, comment exprimer ce divin mélange, cette essence spirituelle ? Comment trouver un nom qui rende bien sa nature et son idée, et qui fasse concevoir l'unité de sa trinité ? Ce n'est, par ces trois vertus, qu'une seule possession et jouissance de Dieu et de sa volonté. On voit cet objet adorable, on l'aime, et on espère de lui toutes choses. Cela se peut appeler, avec une égale justesse, un pur amour, une pure espérance, une pure foi ; et si le plus souvent on désigne par ce dernier nom l'état

dont nous parlons, ce n'est pas pour exclure les autres vertus théologiques, c'est plutôt pour faire entendre que dans cet état ces vertus s'exercent dans l'obscurité.

Il n'y a rien de plus assuré que cet état, en ce qui est de Dieu ; rien de plus désintéressé, en ce qui est du cœur. Du côté de Dieu, il a la certitude absolue de la foi ; et du côté du cœur, la certitude assaisonnée de crainte et d'espérance. O unité désirable de la trinité de ces saintes vertus ! Croyez donc, âmes saintes, espérez, aimez, mais par une simple touche, que l'Esprit divin dont Dieu vous fait présent, produit dans votre cœur. C'est là l'onction de ce nom de Dieu, que le Saint-Esprit répand dans le centre du cœur. Voilà cette parole et cette révélation mystique, ce gage de la prédestination et de toutes ses heureuses suites : *Quam bonus Israël Deus his qui recto sunt corde !*

Cette touche, dans les âmes embrasées, s'appelle pur amour, à cause du torrent de volupté qui déborde sur toutes les facultés, avec une plénitude de confiance et de lumières ; mais dans les âmes enivrées d'absinthe, cette touche s'appelle pure foi, parce que l'obscurité et les ombres de la nuit y sont toutes pures. Le pur amour voit, sent et croit. La pure foi croit sans voir ni sentir. Voilà d'où vient la différence que l'on met entre l'une et l'autre. Elle n'est fondée que sur les apparences, qui ne sont pas les mêmes ; car, dans la réalité, comme l'état de pure foi ne manque pas d'amour, de même l'état de pur amour ne manque ni de foi ni d'abandon ; mais ces termes s'y approprient à cause de ce qui domine le plus dans cet état. Le mélange différent de ces vertus, sous cette touche, fait la variété de tous les états surnaturels et élevés. Et comme Dieu les peut mêler dans une variété infinie, il n'y a point

d'âme qui ne reçoive cette précieuse touche avec quelques caractères particuliers. Mais qu'importe ? c'est toujours foi, espérance et charité.

L'abandon est un moyen général pour recevoir les vertus spéciales dans toute la variété de ces touches. Toutes les âmes ne peuvent prétendre à la même espèce ni au même état, sous les divines impressions, mais elles peuvent toutes s'unir à Dieu, toutes s'abandonner à son action, toutes recevoir la touche de l'état qui leur est propre, toutes enfin trouver le royaume de Dieu, et avoir part à son excellence et à ses avantages. C'est un empire où toute âme peut aspirer à une couronne : couronne d'amour ou couronne de foi, c'est toujours une couronne, c'est toujours le royaume de Dieu. Il y a cette différence, il est vrai, que les unes sont dans la lumière et les autres dans les ténèbres ; mais qu'importe, encore une fois, pourvu que l'on soit à Dieu et à son action ? Est-ce le nom de l'état que l'on cherche, est-ce sa distinction ou son excellence ? Point du tout, c'est Dieu même et son action. La manière doit être indifférente à l'âme.

Évangélisons donc à toutes les âmes, non plus l'état de pure foi ou de pur amour, de croix ou de caresses : cela ne se peut donner à toutes, au même degré ni de la même manière ; mais évangélisons à tous les cœurs simples et craignant Dieu, l'abandon à l'action divine, en général ; et faisons entendre à tous qu'ils recevront, par ces moyens, l'état singulier que cette action leur a choisi et destiné de toute éternité. Ne désolons, ne rebutons, n'éloignons personne de l'éminente perfection. Jésus y appelle tout le monde, puisqu'il exige de tous qu'ils soient soumis à la volonté de son Père, et qu'ils servent à former son corps mystique, dont les membres ne peuvent l'ap-

peler leur Chef avec vérité, qu'autant que leur volonté se trouve parfaitement d'accord avec la sienne. Répétons sans cesse à toutes les âmes que l'invitation de ce doux et aimable Sauveur n'exige rien d'elles ni de si difficile ni de si extraordinaire. Ce n'est point leur industrie qu'il demande ; il souhaite que leur bonne volonté s'unisse à lui, pour les conduire, les diriger et les favoriser à proportion de cette union.

§ IV

L'état d'abandon renferme la plus héroïque générosité.

Il n'y a rien de plus généreux qu'un cœur qui a la foi ; qui ne voit que vie divine dans les travaux et les périls les plus mortels. Quand il faudrait avaler le poison, marcher à une brèche, servir d'esclave à des pestiférés : on trouve en tout cela une plénitude de vie divine, qui ne se donne pas seulement goutte à goutte, mais qui, dans un instant, inonde l'âme et l'engloutit. Une armée de soldats animés de semblables vues serait invincible. C'est que l'instinct de la foi est une élévation et une étendue de cœur au-delà et au-dessus de tout ce qui se présente.

La vie de la foi ou l'instinct de la foi est une même chose : c'est une joie du bien de Dieu et une confiance fondées sur l'attente de sa protection, qui rendent tout agréable et font tout recevoir de bonne grâce. C'est une indifférence et une préparation pour tous les lieux, tous les états et toutes les personnes. La foi n'est jamais malheureuse, jamais malade, jamais dans un état de péché

mortel ; cette foi vive est toujours en Dieu, toujours dans son action, au delà des apparences contraires qui obscurcissent le sens. Les sens effarouchés crient tout à coup à l'âme : « Malheureuse, te voilà perdue, plus de ressource !... » Et la foi, d'une voix plus forte, lui dit à l'instant : « Tiens-toi ferme ; marche, et ne crains rien. »

§ V

L'état d'abandon et de pure foi donne à l'âme plus de mérite que les œuvres les plus éclatantes.

Tout ce que nous voyons d'extraordinaire dans les Saints, visions, révélations, paroles intérieures, n'est qu'un rayon de l'excellence de leur état contenue et cachée dans l'exercice de la foi ; car la foi possède tout cela, puisqu'elle sait voir et entendre Dieu dans ce qui arrive de moment en moment. Lorsque cela éclate visiblement, ce n'est pas que la foi ne l'eût déjà, mais c'est pour en faire voir l'excellence, et attirer les âmes à la pratique ; comme la gloire du Thabor et les miracles de Jésus-Christ n'étaient pas des surcroîts de son excellence, mais des éclairs qui sortaient de temps en temps de cette nuée obscure de l'humanité, pour la rendre vénérable et aimable aux autres.

Le merveilleux des Saints, c'est leur vie de foi continue en toutes choses ; tout le reste, sans elle, ne serait plus sainteté. Leur sainteté dans la foi amoureuse qui les fait jouir de Dieu en toutes choses, n'a pas besoin de cet extraordinaire ; s'il devient utile, c'est pour les autres, qui peuvent avoir besoin de ce témoignage et de ces signes. Pour l'âme de foi, contente de son obscurité, elle ne s'ap-

puie point sur ces brillantes apparences ; elle les laisse éclater au dehors pour que le prochain en profite, et ne prend pour elle que ce qu'elle trouve de plus commun : ordre de Dieu, bon plaisir de Dieu, qui exercent sa foi, en se cachant, et non en se manifestant. La foi ne veut point de preuves, et ceux qui ont besoin de preuves ont moins de foi. Ceux qui vivent de la foi reçoivent la preuve, non comme preuve, mais comme ordre de Dieu ; et, en ce sens, les choses extraordinaires ne contredisent point l'état de pure foi. Mais ils se trouve beaucoup de Saints que Dieu élève pour le salut des âmes, et du visage desquels il fait jaillir des rayons qui éclairent les plus faibles ; et c'est ainsi qu'étaient les Prophètes et les Apôtres, et que tous les Saints ont été et sont encore, quand Dieu les choisit pour les mettre sur le chandelier. Or, il y en aura toujours, comme il y en a toujours eu. Il y en a une infinité d'autres dans l'Église, qui sont cachés, et qui, n'étant faits que pour briller dans le ciel, ne répandent dans cette vie aucune lumière, mais vivent et meurent dans une profonde obscurité.

§ VI

L'état d'abandon renferme le mérite de toutes les opérations particulières.

L'abandon dans le cœur renferme toutes les manières possibles ; car l'être propre étant livré au bon plaisir de Dieu, ce transport fait par le pur amour s'étend à toute l'étendue des opérations de ce bon plaisir. Ainsi l'âme, à chaque moment, exerce un abandon à l'infini ; et toutes les qualités possibles et toutes les manières sont renfermées

dans sa vertu. Ce n'est donc point l'affaire de l'âme de déterminer l'objet de la soumission qu'elle doit à Dieu ; mais sa seule occupation est d'être soumise pour tout et prête à tout. C'est là l'essentiel de l'abandon, c'est ce que Dieu exige de l'âme. Le don libre du cœur qu'il demande, c'est l'abnégation, l'obéissance et l'amour : le reste est l'affaire de Dieu. Soit que l'âme agisse avec soin pour remplir le devoir auquel son état l'oblige, soit qu'elle suive avec douceur un attrait inspiré, ou qu'elle se soumette en paix aux impressions de la grâce pour le corps et pour l'âme : en tout cela, elle exerce au fond du cœur un même acte universel et général, l'abandon. Cet acte n'est point du tout limité par le terme et par l'ordre spécial qui en paraissent au moment ; mais il a, au fond, tout le mérite et toute l'efficacité qu'une bonne volonté sincère a toujours, quand l'effet ne dépend point d'elle. Ce qu'elle a voulu faire est réputé pour fait devant Dieu.

Si le bon plaisir de Dieu donne des bornes à l'exercice des facultés particulières, il n'en donne point à celui de la volonté. Le bon plaisir de Dieu, l'être et l'essence de Dieu font l'objet de la volonté ; et, par l'exercice de l'amour, Dieu s'unit à elle sans borne, sans manière et sans mesure. Si cet amour ne se termine dans les facultés qu'à ceci ou cela, c'est que la volonté de Dieu s'y termine elle-même ; c'est qu'elle se raccourcit, pour ainsi dire, et qu'elle s'abrége dans la qualité du moment présent, et passe ainsi dans les facultés, et de là dans le cœur. Le trouvant pur, sans limite et sans réserve, elle se communique à lui pleinement, à cause de sa capacité infinie, opérée par la vertu de l'amour, qui, l'ayant vidé de toutes choses, l'a rendu capable de Dieu.

O saint dégagement ! c'est toi qui fais la place de Dieu !

O pureté ! ô bienheureux anéantissement ! ô tout ! ! ô soumission sans réserve ! c'est toi qui attires Dieu dans le fond des cœurs ! Que les facultés soient après cela tout ce qu'il leur plaira : vous êtes, Seigneur, tout mon bien. Faites tout ce que vous voudrez de ce petit être ; qu'il agisse, qu'il soit inspiré, qu'il soit le sujet de vos impressions ; tout est un ; tout est vôtre ; tout est à vous, de vous et pour vous. Je n'ai plus rien à y voir, ni à y faire. Pas un seul moment de ma vie n'est de mon ordonnance ; tout est à vous ; je ne dois rien ajouter ni diminuer, ni chercher, ni réfléchir. C'est à vous à tout régler ; la sainteté, la perfection, le salut, la direction, la mortification, c'est votre affaire, Seigneur ; la mienne c'est d'être content de vous, et de ne m'approprier aucune action ni aucun état, mais de laisser tout à votre bon plaisir.

§ VII

Toutes les âmes sont appelées à jouir des biens infinis renfermés dans cet état.

C'est donc l'abandon que je prêche, cher amour, et non un état particulier. J'aime tous les états où votre grâce met les âmes, et sans en affectionner un préférablement à l'autre. J'enseigne à toutes un moyen général pour arriver à celui que vous leur marquerez. Je ne demande à toutes que la volonté de s'abandonner à votre conduite ; vous les ferez arriver infailliblement à ce qu'il y a de plus excellent pour elles. C'est la foi que je leur prêche : abandon, confiance et foi ; vouloir être sujet et instrument de l'action divine ; et croire qu'à tout moment et en toutes choses, cette action s'applique en même temps à tout selon que l'âme a plus ou moins de bonne volonté ; voilà la

foi que je prêche. Ce n'est pas un état spécial de foi et de pur amour, mais un état général, par lequel toutes les âmes peuvent trouver Dieu sous les espèces différentes dont il se revêt, et prendre la forme divine que sa grâce leur prépare. J'ai parlé aux âmes peignées ; je parle ici à toutes sortes d'âmes. C'est le véritable instinct de mon cœur d'être à tous, d'annoncer à tous le secret évangélique, et de me faire tout à tous. Dans cette heureuse disposition, je me fais un devoir, que je remplis sans peine, de pleurer avec ceux qui pleurent, de me réjouir avec ceux qui sont dans la joie, de parler avec les idiots leur langage, et d'user avec les savants des termes plus doctes et plus relevés. Je veux faire voir à tous qu'ils peuvent prétendre, non pas aux mêmes choses distinctes, mais au même amour, au même abandon, au même Dieu, à son même ouvrage, et par là, tous indifféremment, à l'éminente sainteté. Ce qu'on appelle faveurs extraordinaires et privilégiées est appelé ainsi uniquement parce qu'il y a peu d'âmes assez fidèles pour se rendre dignes de les recevoir. C'est ce que l'on verra bien au jour du jugement. Hélas ! on y verra que ce n'a point été par la suite d'une réserve de Dieu, mais par leur pure faute, que la plupart des âmes auront été privées de ses divines largesses ! Quelle abondance de biens eût fait couler dans leur sein la soumission totale d'une bonne volonté toujours constante !

Il en est de l'action divine comme de Jésus ; si ceux qui n'avaient ni confiance en lui ni respect pour lui n'en recevaient point les faveurs qu'il offrait à tout le monde, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à leurs mauvaises dispositions. Tous, il est vrai, ne peuvent pas aspirer aux mêmes états sublimes, au mêmes dons, aux mêmes degrés d'ex-

cellence; mais si tous, fidèles aux grâces, y répondaient chacun selon sa mesure, tous seraient contents, parce qu'ils arriveraient tous au point d'excellence et de faveur qui satisferait pleinement leurs désirs. Ils seraient contents selon la nature et selon la grâce, car la nature et la grâce se confondent dans les soupirs que le désir de ce précieux avantage fait sortir du fond du cœur.

§ VIII

Toutes les richesses de la grâce sont le fruit de la pureté
du cœur et du parfait abandon.

Celui-là donc qui veut jouir de l'abondance de tous les biens n'a qu'une chose à faire : purifier son cœur, se détacher des créatures, et s'abandonner entièrement à Dieu. Dans cette pureté et cet abandon il trouvera toutes choses. Que les autres, Seigneur, vous demandent toutes sortes de dons, qu'ils multiplient leurs paroles et leurs prières, pour moi, mon Dieu, je ne vous demande qu'un seul don; et je n'ai que cette prière à vous faire : Donnez-moi un cœur pur ! O cœur pur ! que vous êtes heureux ! C'est en lui-même que vous voyez Dieu par la vivacité de votre foi. Vous le voyez en toutes choses, et vous le voyez à tout moment, opérant au dedans de vous et au dehors. Vous êtes en tout son sujet et son instrument. Il vous mène en tout, et amène à tout. Le plus souvent vous n'y pensez pas, mais il pense pour vous. Ce qui vous arrive et doit arriver par son ordre, il lui suffit que vous le désiriez ; il entend votre préparation. Dans votre salutaire aveuglement, vous cherchez à démêler en vous-même ce désir, et vous ne l'y voyez pas. Oh ! pour lui, il le voit bien ! Mais que vous êtes simple ! Ignorez-vous donc ce

que c'est qu'un cœur bien disposé? Ce n'est autre chose qu'un cœur où Dieu se trouve. Voyant dans ce cœur ses propres inclinations, Dieu sait bien qu'il restera toujours soumis à ses ordres. Il sait en même temps que vous ne savez guère ce qui vous est utile; aussi fait-il son affaire de vous le donner. Peu lui importe qu'il vous contrarie : vous pensiez aller à l'Orient; il vous conduit à l'Occident. Vous alliez donner contre un écueil; il retourne le gouvernail, et il vous conduit au port. Sans savoir ni carte, ni route, ni vent, ni marée, vous ne faites jamais que des voyages heureux. Si les pirates croisent contre vous, un coup de vent inopiné vous met à l'instant hors de leur portée.

O bonne volonté! ô cœur pur! que Jésus a bien su vous mettre à votre place quand il vous a rangés parmi les béatitudes! Quel bonheur plus grand que de posséder Dieu, tandis qu'il vous possède réciproquement! État délicieux et plein de charmes! On y dort paisiblement sur le sein de la Providence; on y joue innocemment avec la divine Sagesse: sans inquiétude au sujet de la course, qui ne souffre aucune interruption, et qui, à travers les écueils et les pirates et parmi les orages continuels, se fait toujours le plus heureusement du monde!

O cœur pur! ô bonne volonté! vous êtes l'unique fondement de tous les états spirituels! c'est à vous que sont donnés et par vous que profitent les dons de pure foi, de pure espérance, de pure confiance et de pur amour. C'est sur votre tronc que sont entées les fleurs du désert: je veux dire les grâces précieuses, qu'on ne voit guère éclater que dans ces âmes entièrement détachées, où Dieu, comme dans un séjour inhabité, fait sa demeure, à l'exclusion de tout autre objet. Vous êtes cette source féconde

d'où partent tous les ruisseaux, qui viennent arroser le parterre de l'Époux et le jardin de l'épouse. Vous appelez toutes les âmes et vous leur dites : « Considérez-moi bien : c'est moi qui produis le bel amour, cet amour qui démêle ce qu'il y a de meilleur, pour s'y fixer ; moi qui fais naître cette crainte douce et efficace, qui donne l'horreur du mal et qui le fais éviter sans trouble ; moi qui fais éclore les belles connaissances qui nous découvrent les grandeurs de Dieu et le prix de la vertu ; c'est de moi enfin que s'élèvent sans cesse les ardents désirs, animés par une espérance toute sainte ; c'est moi qui fais pratiquer constamment le bien, dans l'attente de ce divin objet dont la jouissance doit faire un jour, comme à présent, mais plus délicieusement, la félicité des âmes fidèles. »

Vous pouvez les inviter toutes à se rendre autour de vous pour s'enrichir de vos inépuisables trésors. C'est à vous que remontent tous les états et toutes les voies spirituelles. C'est dans vous qu'elles puisent ce qu'elles ont de beau, d'attrayant, de charmant ; c'est de votre fonds qu'elles le tirent. Ces fruits merveilleux de grâces et de vertus de toute espèce, qu'on y voit éclater de toutes parts, et dont on s'y nourrit, ne sont que des productions de vos plants. C'est sur vos terres que coulent le lait et le miel ; ce sont vos mamelles qui distillent le lait ; c'est sur votre sein que se cueille le bouquet de myrrhe ; et c'est sur vos doigts qu'on voit couler, avec abondance et dans toute sa pureté, la liqueur qu'on a coutume d'en extraire en ne faisant que le presser.

Allons donc, chères âmes, courons, volons à cette mer d'amour qui nous appelle. Qu'attendons-nous ? Marchons à l'instant ; allons nous perdre en Dieu, en son Cœur

même, pour nous enivrer de sa charité. Nous trouverons dans ce Cœur la clef des trésors célestes. Prenons ensuite notre route vers le ciel. Point d'endroit si secret où nous ne puissions pénétrer. Rien ne sera clos pour nous, ni le jardin, ni le cellier, ni la vigne. Si nous voulons respirer l'air de la campagne, il ne tiendra qu'à nous d'y porter nos pas; enfin nous irons et nous viendrons, nous entrerons et nous sortirons à notre gré, avec cette clef de David, cette clef de la science, cette clef de l'abîme, où sont renfermés les trésors cachés et profonds de la Sagesse divine. C'est encore avec cette divine clef qu'on ouvre les portes de la mort mystique et de ses ténèbres sacrées. C'est par elle que l'on descend dans les lacs profonds et dans la fosse aux lions. C'est elle qui pousse les âmes dans ces cachots obscurs, pour les en retirer saines et sauvées. C'est elle qui nous introduit dans cet heureux séjour où l'intelligence et la lumière font leur demeure, où l'Époux prend au frais le repos du midi, et où il révèle à ses fidèles épouses les secrets de son amour.

O divins secrets, qu'il n'est pas permis de révéler et que nulle bouche mortelle ne peut exprimer!

Aimons donc, chères âmes! Tous les biens, pour nous enrichir, n'attendent que l'amour. Il donne la sainteté, il donne tout ce qui l'accompagne; elle est dans sa gauche, elle est dans sa droite, pour la faire couler de toutes parts dans les cœurs ouverts à toutes les divines effusions. O divine semence de l'éternité! on ne peut jamais assez faire votre éloge! Mais pourquoi tant parler de vous? Il vaut mieux vous posséder dans le silence que de vous louer par de simples paroles. Que dis-je! Il faut vous louer, mais il ne faut vous louer que parce qu'on est possédé de vous. Car, du moment que vous possédez un cœur, lire, écrire,

parler, agir, ou faire le contraire, c'est pour lui une même chose. On n'affecte rien, on n'évite rien ; on est solitaire, on est apôtre ; on est sain, on est malade ; on est simple ou éloquent ; on est enfin tout comme vous voulez. Ce que vous dictez au cœur, le cœur, votre fidèle écho, le répète aux autres facultés. Dans ce composé matériel et spirituel que vous voulez bien regarder comme votre royaume, c'est le cœur qui règne en maître sous vos auspices ; comme il n'a point d'autres instincts que ceux que vous lui inspirez, tout objet lui plaît sous les rapports que vous lui offrez. Ceux que la nature ou le démon voudraient y substituer ne font que le dégoûter, et ne lui causent que de l'horreur ; si vous permettez qu'il s'y laisse surprendre quelquefois, ce n'est que pour le rendre plus sage et plus humble ; mais dès qu'il reconnaît son illusion, il revient à vous avec plus d'amour et s'attache à vous avec plus de fidélité.

CHAPITRE II

DEVOIRS DES AMES QUE DIEU APPELLE A L'ÉTAT D'ABANDON

§ 1

Le grand devoir des âmes que Dieu appelle à cet état est de se donner entièrement et absolument à lui.

Sacrificate sacrificium justitiæ et sperate in Domino :
« Sacrifiez, dit le Prophète, un sacrifice de justice, et espérez dans le Seigneur. » C'est dire que le grand et solide fondement de la vie spirituelle est de se donner à Dieu, pour être le sujet de son bon plaisir pour tout, à l'intérieur et à l'extérieur : et de s'oublier si bien ensuite, qu'on se regarde comme une chose vendue et livrée, à laquelle on n'a plus aucun droit : de telle sorte que le bon plaisir de Dieu fasse toute notre joie, et que son bonheur, sa gloire et son être fassent notre unique bien.

Ce fondement posé, l'âme n'a qu'à passer toute sa vie à se réjouir de ce que Dieu est Dieu, s'abandonnant tellement à son bon plaisir, qu'elle éprouve un contentement égal de faire ceci ou cela, ou le contraire, selon que ce bon plaisir en disposera, ne faisant aucune réflexion sur l'usage que ce bon plaisir en fait.

S'abandonner ! tel est donc le grand devoir qui reste à remplir, après s'être acquitté fidèlement de toutes les obligations de son état. La perfection avec laquelle ce devoir sera accompli sera la mesure de la sainteté.

Une âme sainte n'est qu'une âme librement soumise à la volonté divine, avec l'aide de la grâce. Tout ce qui suit le pur acquiescement est l'ouvrage de Dieu et non point l'ouvrage de l'homme. Cette âme le recevant à l'aveugle dans un abandon et une indifférence universelle, Dieu ne lui demande que cette seule disposition; le reste, il le détermine et le choisit, selon ses desseins, comme un architecte marque et désigne les pierres de l'édifice qu'il veut construire.

Il faut donc en tout aimer Dieu et son ordre ; il faut l'aimer tel qu'il se présente, sans rien désirer de plus. Que tels ou tels objets soient efferts, ce n'est point l'affaire de l'âme, mais de Dieu ; et ce qu'il donne est le meilleur à l'âme. Le grand abrégé de spiritualité que cette maxime, que cet abandon pur et entier à l'ordre de Dieu ; et là, dans le continuel oubli de soi-même, s'occuper éternellement à l'aimer et à lui obéir, sans toutes ces craintes, ces réflexions, ces retours, ces inquiétudes que donne parfois le soin de son salut et de sa propre perfection ! Puisque Dieu s'offre à nous pour faire nos affaires, remettons-les donc une bonne fois à son infinie sagesse, pour n'être plus occupés que de lui-même et de ce qui le touche.

Allons, mon âme, allons tête levée au-dessus de ce qui se passe au dehors et au dedans de nous, toujours contents de Dieu, contents de ce qu'il fait de nous et de ce qu'il nous fait faire. Gardons-nous bien de nous engager imprudemment dans cette multitude de réflexions inquiètes, qui, comme autant de sentiers perdus, s'offrent à notre esprit pour l'égarer, et pour lui faire faire à pure

perte des pas sans fin. Passons ce labyrinthe de notre amour-propre, en sautant par-dessus, et non pas en le parcourant par des détours interminables.

Allons, mon âme, au travers des langueurs, des maladies, des sécheresses, des inégalités d'humeur, des faiblesses d'esprit, des pièges du diable et des hommes, de leurs défiances, jalousies, idées sinistres et préventions. Volons comme un aigle au-dessus de tous ces nuages, la vue toujours fixée sur le soleil et sur nos obligations qui sont ses rayons. Sentons tout cela : il ne dépend pas de nous d'y être insensible ; mais souvenons-nous que notre vie n'est pas une vie de sentiment. Vivons dans cette région supérieure de l'âme, où Dieu et sa volonté opèrent une éternité toujours égale, toujours uniforme, toujours immuable. Dans cette demeure toute spirituelle, où l'incrée, l'indistinct, l'ineffable tient l'âme infiniment éloignée de tout le spécifique des ombres et des atomes créés, on se tient dans le calme, alors même que les sens sont en proie aux tempêtes. On s'est rendu indépendant des sens ; leurs agitations, leurs inquiétudes, leurs allées et venues et leurs cent métamorphoses ne troublent pas plus que ces nuages qui obscurcissent un moment le ciel et disparaissent. On sait que tout s'y passe comme dans l'air, où tout est sans suite et sans ordre, dans une perpétuelle vicissitude. Dieu et sa volonté est l'objet éternel qui charme le cœur dans l'état de foi, comme dans l'état de gloire il fera la vraie félicité ; et cet état glorieux du cœur influera sur tout le composé matériel, qui n'est à présent que la proie des monstres, des hiboux et des bêtes farouches. Sous ces espèces, quelque terribles qu'elles soient, l'action divine, en lui donnant une aisance toute céleste, le ferait briller comme le soleil ; car les facultés de l'âme sensitive

et celles du corps sont préparées ici-bas comme l'or, le fer, le lin et les pierres. Comme la matière de ces diverses choses, elles ne jouiront de l'éclat et de la pureté de leur forme qu'après avoir reçu bien des façons, souffert bien des destructions et des retranchements. Tout ce qu'elles endurent ici-bas sous la main de Dieu ne sert qu'à les y disposer.

L'âme de foi, qui sait le secret de Dieu, demeure tout à fait en paix ; et tout ce qui se passe en elle, au lieu de l'effrayer, la rassure ; intimement persuadée que c'est Dieu qui la conduit, elle prend tout pour grâce, et vit dans l'oubli du sujet sur lequel Dieu travaille, pour ne penser qu'à l'ouvrage commis à ses soins. Son amour l'anime sans cesse à remplir fidèlement et avec exactitude ses obligations. Tout le distinct, en l'âme abandonnée, est l'action de la grâce, excepté les péchés qui y sont légers, et que cette action même tourne à bien. J'appelle le distinct, tout ce que l'âme sensible reçoit d'impressions affligeantes ou consolantes, par les objets auxquels la volonté divine l'applique sans cesse pour son bien ; je l'appelle distinct, parce que c'est ce que l'âme distingue le mieux de tout ce qui se passe en elle. En toutes ces choses, la foi ne voit que Dieu, et s'applique uniquement à se conformer à sa volonté.

§ II

Pour arriver à l'état d'abandon, l'âme doit se dépouiller de tout le créé.

Cet état n'offre que douceurs quand on l'a atteint ; mais pour y arriver, il faut passer par bien des déchirements. La doctrine du pur amour ne s'apprend que par l'action de Dieu, et non par l'effort de l'esprit ; Dieu instruit le cœur

non par des idées, mais par les peines et les traverses. Cette science est une connaissance pratique par laquelle on goûte Dieu comme l'unique bien. Pour avoir cette science, il faut être dégagé de tous les biens particuliers; et, pour arriver à ce dégagement, il faut être réellement privé de ces biens. Ainsi ce n'est que par une traverse continuelle et une longue suite de mortifications de toutes sortes, d'épreuves et de dépouillements, que l'on est établi dans le pur amour. Il en faut venir au point que tout le créé ne soit plus rien, et que Dieu soit tout. Pour cela, il faut que Dieu s'oppose à toutes les affections particulières de l'âme; de sorte que, dès qu'elle se porte à quelque forme spéciale, à quelque idée de piété, à quelque moyen de dévotion; lorsqu'elle prétend arriver à la perfection par tels desseins, telles voies ou chemins; y être conduite par telles personnes; enfin lorsqu'elle s'attache à quoi que ce soit, Dieu déconcerte ses vues, et permet qu'au lieu de ces projets, elle ne trouve en tout que confusion, que trouble, que vide, que folie. A peine a-t-elle dit: c'est par là qu'il faut aller, c'est à cette personne qu'il faut parler, c'est de telle manière qu'il faut agir, qu'aussitôt Dieu dit tout le contraire, et retire sa vertu du moyen déterminé par l'âme. Ainsi, ne trouvant en tout que déception et néant, l'âme est contrainte de recourir à Dieu même et de se contenter de lui.

Heureuse l'âme qui comprend cette conduite amoureusement sévère de son Dieu, et qui y correspond fidèlement! Elle s'élève au-dessus de tout ce qui passe, pour se reposer dans l'immuable et l'infini. Elle ne se répand plus par amour et par confiance dans les choses créées; elle ne les admet que par devoir, par ordre de Dieu et par application spéciale de sa volonté. Elle vit au-dessus de cette

abondance et de cette disette, dans la plénitude de Dieu qui est son bien permanent. Dieu trouve cette âme toute vide de propres inclinations, de propres mouvements, de propre choix. C'est un sujet mort et enseveli dans une indifférence universelle. Le tout de l'être divin venant ainsi à paraître au fond du cœur, répand sur la surface des êtres créés une teinte de néant, qui absorbe toutes leurs distinctions et toutes leurs variétés. Ainsi le créé, est par lui-même sans vertu et sans efficace; et le cœur est sans tendance et sans inclinations vers le créé, parce que la majesté de Dieu en remplit toute la capacité. Le cœur vivant ainsi de Dieu est mort à tout le reste, et tout est mort pour lui. C'est à Dieu, qui donne la vie à toutes choses, de vivifier l'âme à l'égard du créé, et le créé à l'égard de l'âme. C'est l'ordre de Dieu qui est cette vie. Le cœur, par cet ordre, est portée vers la créature autant que cela est nécessaire ou utile; et c'est aussi par cet ordre que la créature est portée vers l'âme et qu'elle en est acceptée. Sans cette vertu divine du bon plaisir de Dieu, le créé n'est point admis par l'âme, et l'âme ne s'y porte point. Cette réduction de tout le créé, premièrement dans le néant et ensuite dans le point de l'ordre de Dieu, fait qu'à chaque moment Dieu est à l'âme Dieu même et toutes choses. Car chaque moment est un contentement de Dieu seul au fond du cœur, et un abandon sans réserve à tout le créé possible, ou plutôt au créé et au créable suivant l'ordre de Dieu. Chaque moment renferme donc tout.

§ III

Exercice actif de l'abandon, soit par rapport aux préceptes,
soit par rapport à l'inspiration.

Quoique les âmes que Dieu élève à l'état d'abandon soient beaucoup plus passives qu'actives, cependant elles ne sauraient être dispensées de toute action. Cet état n'étant autre chose que la vertu d'abandon exercée plus habituellement, et avec plus de perfection, doit, comme cette vertu, se composer de deux ordres de devoirs : de l'accomplissement actif de la volonté divine, et de l'acceptation passive de tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer.

Il consiste essentiellement, avons-nous dit, dans la donation entière de notre être à Dieu, pour qu'il en use suivant son bon plaisir. Or, le bon plaisir de Dieu, use de notre être en deux manières : ou il l'oblige à faire certaines actions, où il opère simplement en lui. Nous nous soumettons donc aussi à lui de deux manières, soit par la fidèle exécution de ses ordres clairement manifestés, soit par une simple et passive soumission à ses impressions agréables ou pénibles. L'abandon renferme tout cela, parce que ce n'est point autre chose qu'une parfaite soumission à l'ordre de Dieu, selon la nature du moment présent. Il importe peu à l'âme de savoir en quelle manière elle est obligée de s'abandonner, et quelles sont les qualités du moment présent, mais il lui importe absolument de s'abandonner.

Il y a donc des devoirs de précepte qu'il faut accomplir et des devoirs de nécessité qu'il faut accepter ; il y en a de plus une troisième sorte qui appartient encore à la

fidélité active, quoiqu'il ne s'agisse pas proprement d'œuvres de précepte : ce sont les devoirs d'inspiration, ceux auxquels l'esprit de Dieu incline par son onction les cœurs qui lui sont soumis.

L'accomplissement de ce genre de devoirs demande beaucoup de simplicité, de douce et suave cordialité, de mobilité d'âme au souffle de la grâce qui nous dirige ; car on ne fait que se laisser aller, et obéir simplement et librement à ses impressions. Pour que les âmes n'y soient point trompées, Dieu ne manque jamais de leur donner de sages conducteurs qui marquent la liberté ou la réserve que l'on doit avoir pour faire usage de ces inspirations. Ce troisième genre de devoirs excède toute loi, toute forme et toute matière déterminée. C'est ce qui fait le singulier et l'extraordinaire des Saints ; c'est ce qui règle leurs prières vocales, leurs paroles intérieures, le sentiment de leurs facultés et l'éclatant de leur vie, ces austérités, ce zèle, cette prodigalité de tout eux-mêmes pour le prochain. Comme tout cela appartient à la loi intérieure du Saint-Esprit, personne ne doit s'y porter ni se le prescrire, ni le désirer, ni gémir de ne point avoir les grâces qui nous font entreprendre ces sortes d'œuvres et pratiquer ces vertus non communes ; car elles ne tirent leur mérite réel que de l'ordre de Dieu. Si on ne se tient dans cette réserve, on subira l'influence du propre esprit, et on sera exposé à l'illusion.

Il faut remarquer qu'il y a des âmes que Dieu veut tenir cachées, et petites à leurs yeux et à ceux des autres. Bien loin de leur donner des qualités apparentes, son ordre ne porte pour elles que l'obscurité. Elles seraient trompées, si elles voulaient aller par une autre voie. Si elles sont bien instruites, elles sauront que la leur est la fidé-

lité dans leur néant, et elles se trouveront en paix dans leur bassesse. Il n'y a donc de différence réelle entre leurs voies et les voies des âmes en apparence plus favorisées, que la différence qu'elles mettraient dans leur amour et dans leur soumission à la volonté de Dieu ; car si elles surpassaient en cela les âmes qui semblent travailler plus qu'elles par les travaux extérieurs, qui doute que leur sainteté fût plus éminente ?

Cela montre que chaque âme doit se contenter des devoirs de son état et des ordres de la Providence : il est clair que Dieu l'exige de toutes également. Pour ce qui est de l'attrait et de l'impression vive reçue dans l'âme, il appartient à Dieu seul de la donner. Il ne faut de soi-même ni chercher à la produire, ni faire des efforts pour l'augmenter. L'effort naturel est directement opposé et contraire à l'infusion. Cela doit venir dans la paix. La voix de l'Époux doit réveiller l'épouse qui ne doit aller qu'autant que l'Esprit-Saint l'anime : si elle sort par elle-même, elle ne fera rien du tout. Quand donc elle ne sent point d'attrait ni de grâce pour tant de merveilles qui rendent les Saints admirables, il faut qu'elle se fasse justice à elle-même et qu'elle dise : Dieu a voulu cela des Saints, il ne le veut pas de moi.

§ IV

Conduite de l'âme élevée à l'état d'abandon, à l'égard de cette double manifestation du bon plaisir de Dieu.

Les âmes que Dieu appelle à vivre dans cet état de parfait abandon, mènent sur la terre une vie semblable à celle de Jésus, de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. Cette vie est remplie tout entière par la volonté de Dieu.

Pleinement soumises à la volonté de précepte et d'inspiration, dès qu'elle se manifeste, elles sont surtout dans une continuelle dépendance vis-à-vis de ce que nous pouvons nommer la volonté de pure Providence.

Il arrive de là que leur vie, quoique très-extraordinaire dans sa perfection, n'offre cependant rien au dehors que de commun et de fort ordinaire : elles remplissent les devoirs de la religion et de leur état ; les autres en font autant en apparence que celles-ci. Examinez-les pour le reste : rien de frappant, de particulier ; elles sont toutes dans le cours des événements ordinaires. Ce qui peut les faire distinguer ne tombe pas sous les sens : c'est cette dépendance où elles sont de la volonté suprême qui semble tout ménager pour elles. Cette volonté les rend toujours maîtresses d'elles-mêmes par la soumission habituelle de leur cœur.

Ainsi les âmes dont nous parlons sont, par état, solitaires et libres, dégagées de tout, pour se contenter d'aimer en paix le Dieu qui les possède, et de remplir fidèlement le devoir présent, au gré de sa volonté signifiée, sans se permettre nulle réflexion, nul retour, ni examen des suites, des causes ou des raisons ; il leur doit suffire de marcher en simplicité dans le pur devoir, comme s'il n'y avait au monde que Dieu et cette présente obligation.

Le moment présent est donc comme un désert, où l'âme simple ne voit que Dieu seul dont elle jouit, n'étant occupée que de ce qu'il veut d'elle ; tout le reste est laissé, oublié, abandonné à la Providence. Cette âme, comme un instrument, ne reçoit et n'opère qu'autant que l'opération intime de Dieu l'occupe passivement en elle-même ou l'applique à l'extérieur.

Cette application intérieure est accompagnée de sa part d'une coopération libre et active, mais infuse et mystique ; c'est-à-dire que Dieu trouvant tout ce qu'il faut pour agir, s'il ordonnait, content de sa bonne disposition, lui en épargne la peine, en y mettant tout ce qui serait autrement le fruit de ses efforts ou de sa bonne volonté effectuée. Comme si quelqu'un, voyant un ami disposé à faire un voyage, pour lui rendre service, s'insinuait aussitôt dans cet ami, et, sous son apparence, faisait le chemin par sa propre activité, en sorte qu'il ne restât à cet ami que la volonté de marcher, tandis qu'il marcherait par cette force étrangère. Cette marche serait libre, puisqu'elle serait une suite de la détermination libre prise à l'avance par affection pour l'ami qui en ferait les frais ; elle serait active, puisque ce serait une marche réelle ; elle serait infuse, puisqu'elle se ferait sans action propre ; elle serait enfin mystique, puisque le principe en serait caché.

Mais pour revenir à l'espèce de coopération que nous expliquons par cette marche imaginaire, remarquez qu'elle est toute différente de la fidélité à remplir ses obligations. L'action par laquelle on les remplit n'est ni mystique ni infuse, mais libre et active comme on l'entend communément. Ainsi l'abandon au bon plaisir de Dieu tient tout à la fois de l'activité et de la passivité ; on n'y met rien du sien, hors l'habitude d'une bonne volonté générale qui veut tout et ne veut rien, étant comme un instrument sans action propre. Dès qu'il est entre les mains de l'ouvrier, il sert à tous les usages auxquels s'étendent sa nature et sa qualité. Au contraire, l'obéissance que l'on rend à la volonté de Dieu signifiée et déterminée, est dans l'ordre commun de vigilance de soins, d'attention, de prudence, de discrétion, selon que la grâce

aide sensiblement ou laisse aux efforts ordinaires. On laisse donc agir Dieu pour tout le reste, ne réservant pour soi que l'amour et l'obéissance au devoir présent ; car, en ce point, l'âme agira éternellement. Cet amour de l'âme, infus dans le silence, est une véritable action dont elle se fait une obligation perpétuelle ; elle doit en effet le conserver sans cesse, et se tenir constamment dans les dispositions où il la met ; ce qu'elle ne peut faire évidemment sans agir ; mais cette action est toute différente de l'obéissance au devoir présent, par laquelle l'âme dispose de ses facultés pour exécuter entièrement la volonté extérieure de Dieu, sans attendre rien d'extraordinaire.

Cette divine volonté est en toutes choses la règle, la méthode, la loi, la voie pure, simple et certaine de cette âme. Loi invariable : elle est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les états. C'est une ligne droite qu'elle suit avec courage et fidélité, sans s'écarter ni à droite ni à gauche, et sans s'occuper de ce qui l'excède ; tout ce qui est au delà est reçu passivement et opéré en abandon. En un mot, cette âme est active pour tout ce que prescrit le devoir présent, mais passive et abandonnée pour tout le reste, où elle ne met rien du sien que d'attendre en paix la motion divine.

§ V

L'âme qui veut s'unir à Dieu doit estimer toutes les opérations de sa grâce, mais ne s'attacher pour elle-même qu'à l'opération du moment présent.

C'est par l'union à la volonté de Dieu qu'on jouit de lui qu'on le possède : et c'est une illusion de chercher cette divine jouissance par un autre moyen. La volonté de

Dieu est le moyen universel. Ce moyen n'est ni de cette manière ni de cette autre, mais il a la vertu de sanctifier toutes les manières et toutes les façons particulières.

La divine volonté s'unit à nos âmes en mille façons différentes, et celle qu'elle nous approprie est toujours la meilleure pour nous. Toutes doivent être estimées et aimées, car dans toutes nous devons voir l'ordre de Dieu, qui s'accommode à chaque âme, et choisit la manière la plus convenable pour opérer en elle l'union divine. Le devoir de l'âme est de s'en tenir à ce choix, sans en faire un elle-même, mais sans se dispenser pour cela d'estimer et d'aimer cette volonté adorable, dans ce qu'elle marque aux autres. Par exemple, si ce même ordre me prescrit des prières vocales, des sentiments affectifs, des lumières sur les mystères, j'aimerai et j'estimerai le silence et la nudité que la vue de la foi opère dans les autres ; mais, pour moi, je ferai usage de ce devoir présent, et, par lui, je m'unirai à Dieu. Je ne réduirai point, comme les quiétistes, toute la religion au néant d'actions et d'actes distincts, méprisant tout autre moyen ; car ce qui fait la perfection c'est l'ordre de Dieu, qui rend bon à l'âme tout moyen auquel il l'applique. Non, je ne donnerai ni bornes, ni figures, ni limites à la volonté de Dieu ; mais je la recevrai sous toutes les formes par lesquelles elle voudra se communiquer, et j'estimerai toutes celles par lesquelles il lui plaira de s'unir aux autres.

Ainsi toutes les âmes simples n'ont qu'une seule voie générale, qui se différencie et se particularise en toutes pour faire la variété de la robe mystique de l'Église. Toutes les âmes simples s'approuvent et s'estiment réciproquement les unes les autres ; elles se disent toutes : allons chacune par notre sentier au même terme, unies

dans le même point et par le même moyen de l'ordre de Dieu, qui est en nous toutes si varié. C'est dans ce sens qu'il faut lire la vie des Saints et les livres spirituels, sans jamais prendre le change et quitter sa voie. C'est pour cela qu'il est tout à fait nécessaire de ne lire et de n'avoir d'entretiens spirituels que par l'ordre de Dieu ; car si cet ordre en fait un devoir présent, l'âme bien loin de prendre le change, sera affermie dans sa voie, soit par ce qu'elle trouvera dans sa lecture de conforme à cette voie, soit même par ce qui en diffère. Mais si l'ordre de Dieu ne fait pas un devoir présent de cette lecture ou de ce commerce spirituel, on en sortira toujours avec trouble, et l'on se trouvera dans une confusion d'idées et une variation continuelle, parce que, sans l'ordre de Dieu, il ne peut y avoir d'ordre nulle part.

Jusqu'à quand occuperons-nous donc la capacité de notre âme des peines et des inquiétudes qui n'ont rien de commun avec notre devoir présent ? Quand est-ce que Dieu nous sera tout en toutes choses ? Laissons les créatures se faire sentir selon ce qu'elles sont ; mais que rien ne nous arrête : allons au delà de tout le créé, et vivons très-purement de Dieu même.

§ VI

Dieu exige des âmes qu'il met dans cet état la plus parfaite docilité à l'action de sa grâce.

Qu'il faut être dégagé de tout ce que l'on sent et de tout ce que l'on fait pour marcher dans cette voie, où l'on ne subsiste qu'en Dieu et dans le devoir présent ! Toutes les vues qui sont au delà doivent être retranchées,

il faut se borner au devoir présent, sans penser à celui qui l'a précédé ni à celui qui doit le suivre.

Je suppose la loi de Dieu toujours à couvert ; et je suppose aussi que la pratique de l'abandon a rendu votre âme docile à l'action divine ; un je ne sais quoi vous fera dire : j'ai présentement affection à cette personne, à ce livre, à recevoir ou à donner cet avis, à former telles plaintes, à m'ouvrir à cette âme ou à recevoir ses sentiments, à donner telle chose ou à la faire. Il faut suivre ce qui se présente, par impression de grâce, sans se soutenir un seul moment par ses réflexions, ses raisonnements, ses efforts. Il faut être aux choses pendant le temps que Dieu nous y attache, sans s'y engager par soi-même. La volonté de Dieu nous est appliquée, puisque c'est lui qui vit en nous dans l'état dont il est ici question ; elle doit nous tenir lieu absolument de tous nos soutiens ordinaires.

Chaque moment nous oblige à chaque vertu ; l'âme abandonnée y est fidèle ; rien de ce qu'elle a lu ou entendu ne lui échappe ; et le novice le plus mortifié ne remplit pas mieux ses devoirs. C'est pour cela que ces âmes sont portées tantôt à une lecture et tantôt à une autre, ou bien à faire cette remarque, cette réflexion sur le plus petit événement. Dieu dans un moment leur donne l'attrait de s'instruire de ce qui, dans un autre moment, soutiendra la pratique des vertus.

Dans tout ce que font ces âmes, elles ne sentent que l'attrait de le faire, sans savoir pourquoi. Tout ce qu'elles peuvent dire se réduit à ceci : Je me sens portée à écrire, à lire, à demander, à regarder cela ; je suis cet attrait ; et Dieu qui me le donne fait dans mes puissances un fonds et une réserve de ces choses particulières, pour être dans

la suite l'instrument d'autres attrait, qui m'en donneront l'usage dans mon intérêt et celui des autres. Voilà ce qui oblige ces âmes d'être simples, douces, souples et mobiles aux moindres zéphirs de ces impressions presque imperceptibles.

Dans l'abandon, l'unique règle est le moment présent. L'âme y est légère comme une plume, fluide comme l'eau, simple comme l'enfant; elle y est mobile comme une boule, pour y recevoir et pour suivre toutes les impressions de la grâce. Ces âmes n'ont pas plus de consistance et de roideur qu'un métal fondu. Comme celui-ci prend toutes les formes du moule où on le fait couler, ces âmes se plient et s'ajustent aussi facilement à toutes les formes que Dieu veut leur donner. En un mot, leur disposition ressemble à celle de l'air, qui se prête à tout souffle et se configure à tout récipient.

Elle se présentent à Dieu comme une toile parfaitement unie et parfaitement simple, sans penser, sans chercher, sans réfléchir pour connaître ce qu'il plaira à Dieu d'y peindre; car elles se fient à lui, elles s'abandonnent; et, tout occupées de leur devoir, elles ne pensent ni à elles-mêmes, ni à ce qui leur est nécessaire, ni aux moyens de se le procurer.

Plus elles s'appliquent à leur petit ouvrage, tout simple, tout caché, tout secret et tout méprisable qu'il soit à l'extérieur, plus Dieu le diversifie et l'embellit par la broderie et par les couleurs qu'il y mêle. Sur le fond de cette simple toile d'amour et d'obéissance, ses mains se plaisent à tracer les traits les plus beaux, les dessins les plus délicats et les plus achevés, les figures les plus divines. *Mirificavit Dominus Sanctum suum.*

Il est vrai qu'une toile simplement et aveuglément

abandonnée au pinceau, ne sent à chaque moment que la simple application du pinceau. Chaque coup de ciseau ne peut faire sentir à une pierre aveugle qu'une pointe cruelle qui la détruit ; car la pierre, taillée en pièces par ces coups réitérés, ne sent rien moins que la figure dont ils tracent en elle les linéaments. Elle ne sent qu'un ciseau qui la diminue, qui la râcle, qui la coupe, qui la défigure. Et une pauvre pierre, par exemple, que l'on veut faire devenir un crucifix ou une statue, et qui ne le sait pas, si on lui demandait : « Qu'est-ce donc qui se passe en toi ? » elle pourrait répondre : « Ne me le demandez pas ; car, quant à moi, je n'ai autre chose à savoir et à faire que de me tenir ferme sous la main de mon maître, à aimer ce maître, et à souffrir son action. Pour l'ouvrage auquel je suis destinée, c'est à lui de connaître le moyen de l'exécuter. J'ignore ce qu'il fait et ce que je deviens par son opération ; je sais seulement que ce qu'il fait est le meilleur et le plus parfait, et je reçois chaque coup de ciseau comme ce qu'il y a de plus excellent pour moi ; quoique, à dire le vrai, chaque coup ne porte dans mon sentiment que l'idée d'une ruine, d'une destruction, d'un défigurement. Mais je laisse tout cela ; et, contente du moment présent, je ne pense qu'à ce qui est du devoir, et je reçois l'opération de ce maître habile, sans la connaître et sans m'en occuper. »

Oui, chères âmes, âmes simples, laissez à Dieu ce qui lui appartient, et demeurez amoureusement passives sous son action. Tenez pour certain que ce qui se passe, tant intérieurement qu'extérieurement, est le meilleur. Laissez faire Dieu, et soyez-lui abandonnées. Laissez la pointe du ciseau et de l'aiguille agir. Laissez le pinceau du maître vous couvrir d'une variété de couleurs qui ne paraît pro-

pre qu'à barbouiller votre toile. Ne correspondez à toutes ces opérations divines que par la manière si simple et si uniforme d'une entière remise, de l'oubli et de l'application à votre devoir. Marchez donc dans votre ligne, et, sans savoir la carte du pays, les tenants et les aboutissants, les noms, les qualités, les lieux, marchez à l'aveugle sur cette ligne, et tout cela vous sera appliqué passivement. Cherchez le seul règne de Dieu et sa justice par l'amour et par l'obéissance, et tout cela vous sera donné.

On voit un grand nombre d'âmes qui s'inquiètent et qui demandent : Qui nous donnera la sainteté, la perfection, la mortification, la direction ? Laissez-les chercher dans les livres les termes et les qualités de ce merveilleux ouvrage, sa nature et ses parties ; quant à vous, demeurez en paix dans l'unité de Dieu par votre amour, et marchez à l'aveugle dans le sentier ferme et droit de vos obligations. Les Anges sont à côté de vous dans cette nuit, et leurs mains vous servent de barrière. Si Dieu veut de vous davantage, son inspiration vous le fera connaître.

§ VII

La docilité de l'âme dans cet état doit lui faire fermer les yeux sur le chemin par où Dieu la conduit.

Quand Dieu se fait le guide d'une âme, il prétend justement qu'elle se confie absolument à lui, et qu'elle ne s'inquiète en aucune manière de la voie par laquelle il la conduit. Cette âme est donc poussée sans voir le chemin frayé devant ses yeux. Ce n'est ni par où elle a vu ni d'après ce qu'elle a lu qu'elle va ; l'action propre va de la sorte, et elle ne peut aller autrement ; elle ne peut rien

risquer. Mais l'action divine est toujours nouvelle; elle ne revient point sur ses anciens pas; elle trace toujours de nouvelles routes. Les âmes qu'elle conduit ne savent où elles vont; leurs sentiers ne sont ni dans les livres ni dans leurs réflexions : l'action divine leur en montre continuellement la suite; elles n'y marchent que par son impulsion.

Quand on est conduit par un guide qui mène dans un pays inconnu, de nuit, à travers les champs, sans routes frayées, selon son génie, sans prendre avis de personne, et sans vouloir découvrir ses desseins, peut-on prendre un autre parti que celui de l'abandon? A quoi sert de regarder où l'on est, d'interroger les passants, et de consulter la carte et les voyageurs? Le dessein et le caprice, pour ainsi dire, d'un guide qui veut que l'on se confie en lui, seront contraires à tout cela. Il prendra plaisir à confondre l'inquiétude et la méfiance d'une âme. Il veut une entière remise en lui. Si l'on se convainc qu'il mène bien, ce ne sera plus ni foi ni abandon.

L'action divine est essentiellement bonne; elle ne veut point être réformée ni contrôlée. Elle a commencé dès la création du monde; et, dès cet instant, elle développe de nouvelles épreuves; elle ne limite point ses opérations, sa fécondité ne s'épuise point. Elle faisait cela hier, elle fait cela aujourd'hui; c'est la même action qui s'applique à tous les moments par des effets toujours nouveaux, et elle se déploiera ainsi éternellement. Elle a fait des Abel, des Noé, des Abraham sur différentes idées; Isaac sera un original; Jacob ne sera pas sa copie, ni Joseph celle de Jacob. Moïse n'a point vu son semblable parmi ses pères. David, les Prophètes sont tous d'une autre figure que les Patriarches. Saint Jean-Baptiste les passe tous.

Jésus-Christ est le premier-né, les Apôtres agissent plus par l'impression de son esprit que par l'imitation de ses œuvres.

Jésus-Christ ne s'est point limité lui-même ; il n'a point suivi à la lettre toutes ses maximes. L'Esprit divin a toujours inspiré sa sainte âme ; ayant toujours été abandonnée à son souffle, elle n'avait pas besoin de consulter le moment précédent pour donner la forme au suivant. Le souffle de la grâce formait tous ses moments, sur le modèle des vérités éternelles que la sainte Trinité en conservait dans son invisible et impénétrable sagesse. L'âme de Jésus-Christ reçoit ses ordres à chaque instant, et elle les produit au dehors. L'Évangile fait voir la suite de ces vérités dans la vie de Jésus-Christ ; et ce même Jésus, qui est toujours vivant et opérant, vit et opère encore de nouvelles choses dans les âmes saintes.

Voulez-vous vivre évangéliquement ? Vivez en pur et plein abandon à l'action de Dieu. Jésus-Christ en est le souverain organe. Il était hier, il est encore aujourd'hui, pour continuer sa vie, et non pour la recommencer. Ce qu'il a fait est fait ; ce qui reste à faire se fait à tout moment. Chaque Saint reçoit une partie de cette vie divine ; Jésus-Christ est différent en tous, quoiqu'il soit le même. La vie de chaque Saint est la vie de Jésus-Christ ; c'est un évangile nouveau. Les joues de l'Époux sont comparées à des plates-bandes et à des parterres couverts de fleurs odoriférantes. L'action divine est le jardinier qui varie admirablement le parterre. Ce parterre n'est semblable à aucun autre ; parmi toutes les fleurs, il n'en est pas deux qui se ressemblent, et que l'on puisse dire être de même, sinon par l'abandon qu'elles font d'elles-mêmes à l'opération du jardinier, le laissant maître de faire tout ce qui

lui plaît, et suivant, de leur côté, les lois qu'il a imposées à leur nature. Laisser faire Dieu, et faire ce qu'il exige de nous : voilà l'Évangile : voilà l'Écriture générale et la loi commune.

§ VIII

Ce plein abandon est chose aussi simple que ses effets sont merveilleux.

Telle est donc la voie droite de la sainteté ; tel est l'état de perfection et les devoirs qu'il impose ; tel est le grand, l'incomparable secret de l'abandon ; mais secret sans secret, art sans art. Dieu, qui exige cela de tous, l'a expliqué clairement, et le rend très-intelligible et très-simple. Ce que la voie de pure foi a d'obscur n'est pas dans ce que l'âme doit y pratiquer ; rien au contraire de plus facile à comprendre et plus lumineux ; le mystère est tout entier dans ce que Dieu fait lui-même.

Voyez ce qui se passe dans l'Eucharistie : ce qui est nécessaire pour changer le pain dans le corps de Jésus-Christ est si clair et si aisé que le Prêtre le plus ignorant est capable de le faire ; et cependant c'est le mystère des mystères, où tout est si caché, si obscur, si incompréhensible que, plus on est éclairé et spirituel, plus il faut de foi pour le croire. La voie de pure foi présente quelque chose de semblable. Son effet est de faire trouver Dieu à chaque moment : voilà la chose la plus relevée, la plus mystique, la plus béatifiante ; c'est un fonds inépuisable de pensées, de discours, d'écritures ; c'est un assemblage et une source de merveilles. Cependant, pour produire cet effet si prodigieux, que faut-il ? — Une chose : laisser faire

Dieu, et faire tout ce qu'il veut, selon son état. Rien de plus aisé dans la vie spirituelle, et qui soit plus à la portée de tous. Et pourtant rien de plus merveilleux ; pas de chemin plus obscur. Pour y marcher, l'âme a besoin d'une grande foi ; tout y est d'autant plus suspect que la raison a toujours à redire. Toutes ses idées sont confondues ; ce n'est rien de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a lu, de ce qu'elle est accoutumée à admirer ; c'est une chose nouvelle. Les Prophètes étaient des Saints ; ce Jésus est un enchanteur : ainsi parlaient les Juifs. Ah ! que l'âme qui, à leur exemple, est scandalisée, a peu de foi ! et qu'elle mérite bien d'être privée des merveilles que Dieu se disposait à opérer en elle !

CHAPITRE III

ÉPREUVES ATTACHÉES A L'ÉTAT D'ABANDON

§ I

Première épreuve. Blâmes et exigences des personnes réputées sages et pieuses.

Rien n'est plus assuré que la voie d'abandon, comme il n'est rien de plus clair, de plus aisé, de plus doux ni de moins sujet à l'erreur et à l'illusion. On y aime Dieu, on y satisfait aux devoirs du christianisme ; on fréquente les Sacrements, on produit les actes extérieurs de religion qui obligent tout le monde ; on obéit aux supérieurs ; les devoirs de l'état sont remplis ; la résistance aux mouvements de la chair, du sang et du démon est continuelle ; car personne n'est plus attentif et plus vigilant que les personnes de cette voie pour s'acquitter de toutes leurs obligations.

S'il en est ainsi, comment se peut-il faire qu'elles soient si souvent en butte aux contradictions ? Une des plus ordinaires, c'est qu'après qu'elles se sont acquittées, comme les autres chrétiens, de ce qu'exigent les docteurs

les plus exacts, on prétend encore les astreindre aux pratiques gênantes dont l'Eglise ne fait aucune obligation; et si elles ne s'y prêtent pas, elles sont taxées de donner dans l'illusion. Mais répondez-moi : un chrétien qui se borne à l'observance des commandements de Dieu et de l'Eglise, et qui, du reste, sans méditation, sans contemplation, sans lectures, sans assujettissement particulier à la dévotion, vaque au commerce du monde, aux autres affaires de la loi civile, est-il dans l'erreur?... On ne s'avise pas de l'en accuser, ni même de l'en soupçonner. Que l'on s'accorde donc avec soi-même; tandis qu'on laisse en repos le chrétien dont je viens de parler, il est de la justice de ne pas inquiéter une âme qui, non-seulement remplit les préceptes aussi bien que lui, pour le moins, mais qui y ajoute de plus les pratiques intérieures de piété, que celui-ci ne connaît même pas, ou pour lesquelles, s'il les connaît, il ne marque que de l'indifférence.

La prévention va jusqu'à assurer que cette âme s'abuse, se trompe, parce qu'après s'être soumise à tout ce que l'Eglise prescrit, elle se tient libre pour être en état de se livrer sans obstacle aux intimes opérations de Dieu, et de suivre les impressions de sa grâce, dans tous les moments où rien ne l'oblige expressément. On la condamne, en un mot, parce qu'elle emploie à aimer Dieu le temps que les autres donnent aux jeux et aux affaires temporelles : n'est-ce pas là une injustice criante ? On ne peut trop insister sur ce point. Que quelqu'un se tienne dans le rang et dans le train commun, qu'il se confesse une fois l'an : on n'en parle point, on le laisse vivre en paix, se contentant de l'exhorter dans l'occasion à quelque chose de plus, sans néanmoins le presser trop vivement, et sans lui en faire même une obligation; vient-il à changer en sortant du

train commun, voilà qu'on l'accable de maximes, de conduites, de méthodes, et s'il ne se lie et ne s'engage à ce que l'art de la piété a établi, s'il ne le suit constamment, voilà qui est fait : on appréhende tout pour lui, et sa voie devient suspecte. Ignore-t-on que ces pratiques, quelque bonnes et saintes qu'on les suppose, ne sont, après tout, que la route qui conduit à l'union divine ? Veut-on donc que l'on soit dans la route, tandis qu'on est au terme ?

Voilà cependant ce que l'on exige de l'âme pour qui l'on craint l'illusion : cette âme fit le chemin, comme les autres, au commencement ; elle connut, comme eux, les pratiques et les suivit fidèlement ; vainement aujourd'hui s'efforcerait-on de l'y tenir assujettie. Depuis que Dieu, touché des efforts qu'elle a faits pour s'avancer par ce secours, est venu comme au-devant d'elle, et a fait son affaire de la conduire à cette union fortunée ; depuis qu'elle est arrivée dans cette belle région où l'on ne respire qu'abandon, et où l'on commence à posséder Dieu par amour ; depuis enfin que ce Dieu de bonté, se substituant à ses soins, à ses industries, s'est rendu le principe de ses opérations, ces méthodes ont perdu pour elle leur utilité, elles ne sont plus qu'une route qu'elle a parcourue, et qui est restée derrière elle. Exiger donc qu'elle reprenne ces méthodes, ou qu'elle continue à les suivre, c'est lui faire abandonner le terme où elle était parvenue, pour rentrer dans la voie qui l'y a conduite.

Mais on perdra son temps et sa peine ; si cette âme a quelque expérience, elle aura beau entendre crier au dedans et au dehors, peu touchée de tout ce bruit, insensible à ces clameurs, elle restera sans trouble et sans s'ébranler aucunement, dans cette paix intime où s'exerce si avantageusement son amour. C'est là le centre où elle se

reposera ; ou, si vous le voulez, c'est la ligne droite, tracée par Dieu même, qu'elle suivra toujours. Elle y marchera constamment, et, au moment présent, tous ses devoirs y seront marqués. En suivant l'ordre de cette ligne, elle les remplira sans confusion et sans empressement, à mesure qu'ils se présenteront. Pour tout le reste, elle se maintiendra dans une entière liberté, toujours prête à obéir aux mouvements de la grâce ; dès qu'ils se feront sentir, et à s'abandonner aux soins de la Providence.

Dieu lui dit au fond du cœur qu'il entend être le maître et la diriger à sa guise, et il lui fait comprendre qu'elle ne peut, sans attenter aux droits souverains de son Créateur, laisser enchaîner sa propre liberté. Elle sent que, si elle voulait s'astreindre aux règles des âmes qui vivent par effort et par industrie, au lieu de se conduire par l'attrait de la grâce, elle se priverait de mille choses nécessaires pour remplir les devoirs des moments futurs. Mais comme on ignore cela, on la juge, on la blâme dans sa simplicité, et elle qui ne blâme personne, qui approuve tous les états, qui sait si bien en marquer tous les degrés et tous les progrès, se voit méprisée par les faux sages, qui ne peuvent goûter cette douce et cordiale soumission à la Providence.

La sagesse du monde ne goûte pas la perpétuelle instabilité des Apôtres qui ne pouvaient se fixer nulle part. Les spirituels du commun ne peuvent non plus souffrir les âmes qui dépendent ainsi de la Providence pour leur moment ; il n'y a que quelques âmes de leur état qui les approuvent ; et Dieu, qui instruit les hommes par les hommes, ne manque jamais d'en faire rencontrer de cette nature à ceux qui sont simples et fidèles à leur abandon.

Au reste, ces âmes ont moins besoin de direction que les autres, car on n'arrive là que par le moyen de très-grands et excellents directeurs. Si elles se trouvent momentanément livrées à elles-mêmes, ce n'est que par une disposition de la Providence, quand la mort enlève ou que quelque événement éloigne les guides qui les avaient introduites dans cette voie. Alors même, on est toujours disposé à se laisser conduire ; on attend seulement en paix le moment de la Providence. Sans qu'on y pense ensuite, on rencontrera de temps à autre des personnes pour lesquelles, sans les connaître et sans savoir d'où elles viennent, on se sentira une secrète confiance que Dieu inspire dans le temps de la privation ; c'est une marque qu'il veut s'en servir pour communiquer quelques lumières, ne fût-ce que d'une manière passagère. Ces âmes consultent alors et suivent avec la dernière docilité les avis qu'on leur donne ; mais au défaut de ce secours, elles s'en tiennent aux maximes qui leur furent données par leur premier directeur. Ainsi elles sont toujours très-réellement dirigées, ou par les anciens principes qu'elles reçurent autrefois, ou par ces avis de rencontre ; et elles se servent de ceux-ci, jusqu'à ce que Dieu leur donne des personnes auxquelles elles se confient, et qui leur font connaître sa volonté.

§ II

Seconde épreuve de l'état d'abandon. L'inutilité apparente et les défauts extérieurs que Dieu laisse aux âmes qu'il veut élever à cet état.

Une seconde épreuve des âmes que Dieu conduit par cette voie résulte de leur inutilité apparente et de leurs

défauts extérieurs. Il n'y a ni honneurs, ni revenus, pour un emploi couvert, assez souvent, sous la plus grande nudité et inutilité pour le monde. Sans doute, ceux qui sont revêtus des emplois les plus importants ne sont pas pour cela exclus nécessairement de l'état d'abandon. Encore moins cet état est-il incompatible avec les vertus éclatantes et cette sainteté qui s'impose à la vénération universelle. Mais combien plus nombreuses sont les âmes élevées à cet état sublime, et dont Dieu seul connaît la vertu ! Ces âmes sont par état dégagées de presque toutes les obligations extérieures. Elles sont peu propres au commerce du monde, aux affaires, aux soins compliqués, aux réflexions et aux conduites industrielles. Elles ne semblent utiles à rien, on ne voit en elles que faiblesse de corps, d'esprit, d'imagination et de passions. Elles ne s'avisent de rien. Elles sont, pour ainsi dire, toutes brutes, on ne voit rien en elles de ce que la culture, l'étude et la réflexion donnent à l'homme. On y voit ce que la nature offre dans les enfants, avant qu'ils aient passé par les mains des maîtres chargés de les former. On remarque leurs défauts, qui, sans les rendre plus coupables que ces enfants, choquent plus en elles que dans eux. C'est que Dieu ôte à ces âmes tout, hors l'innocence, pour qu'elles n'aient que lui seul.

Le monde qui ignore ce mystère n'en juge que selon les apparences, aussi n'y trouve-t-il rien de ce qu'il goûte et de ce qu'il estime. Il les rebute, il les méprise, elles sont même comme en butte aux censures de tous. Plus on les voit de près, moins on s'y fait, plus on se sent d'opposition pour elles ; on ne sait qu'en dire ni qu'en penser. Un je ne sais quoi parle cependant en leur faveur, mais au lieu de suivre cet instinct, ou au moins de suspendre son juge-

ment on aime mieux suivre sa malignité. On épie donc leurs actions pour en décider à sa manière ; et comme les pharisiens, qui ne pouvaient souffrir les manières de Jésus, on les considère avec des yeux si prévenus que tout ce qu'elles font paraît ou ridicule ou criminel.

§ III

Troisième épreuve. Humiliations intérieures.

Méprisables aux yeux des autres, les âmes que Dieu élève à cet état sont plus méprisables encore à leurs propres yeux. Il n'y a rien en ce qu'elles souffrent et en ce qu'elles font qui ne soit très-petit et très-humiliant ; rien d'éclatant dans toute leur manière d'être ; tout y est commun ; ce ne sont au dedans que troubles, au dehors que contradictions et desseins renversés ; un corps infirme et sujet à mille besoins, qui semblent être le contre-pied de tant de pauvreté et d'austérité qui ont fait admirer les Saints. On ne voit chez elles ni entreprises héroïques, ni jeûnes, ni aumônes excessives, ni zèle ardent et étendu.

Unies simplement à Dieu par la foi et par l'amour, elles voient tout le sensible chez elles comme dans le désordre. Elles se méprisent encore plus, lorsqu'elles viennent à se comparer à ceux qui passent pour des Saints, et qui, capables d'ailleurs de s'assujettir aux règles et aux méthodes, n'offrent rien que de réglé dans toute leur personne et dans la suite de leurs actions. Alors la vue d'elles-mêmes les couvre de confusion et leur est insupportable. C'est là ce qui tire de leur cœur ces soupirs et ces gémissements amers, qui marquent l'excès de la douleur et de

l'affliction dont elles sont remplies. Souvenons-nous que Jésus-Christ était Dieu et homme tout ensemble ; il était anéanti comme homme, et comme Dieu, plein de gloire. Ces âmes, sans participer à sa gloire, ne sentent que ces morts et ces anéantissemements, qu'opèrent en elles leurs tristes et douloureuses apparences. Elles sont, aux yeux des hommes, comme Jésus était aux yeux d'Hérode et de sa cour.

Ces pauvres âmes sont ainsi nourries, quant aux sens et à l'esprit, d'une nourriture tout à fait dégoûtante, car rien de cela ne leur plaît ; elles aspirent à toute autre chose ; mais toutes les avenues de cette sainteté si désirée sont fermées. Il faut vivre de ce pain d'angoisses, de ce pain de cendre, avec une contrainte intérieure et extérieure continuelle. Il faut sentir une idée de sainteté, qui cause de continuels et irrémédiables tourments. La volonté en est affamée, mais il n'y a pas moyen d'en venir à l'effet. Pourquoi tout cela, sinon afin que l'âme soit mortifiée dans ce qu'elle a de plus spirituel et de plus intime : et que, ne trouvant ni satisfaction ni goût dans ce qui lui arrive, elle mette tout son goût en Dieu, qui la mène exprès par cette voie, afin qu'il n'y ait que lui seul qui puisse lui plaire ?

Il me semble qu'il est aisé de conclure de tout ceci que ces âmes d'abandon ne peuvent pas comme les autres s'occuper de désirs, de recherches, de soins, se lier à certaines personnes, entrer dans de certains desseins, se prescrire certaines manières méthodiques ou plans concertés, d'agir ou de lire. Cela supposerait qu'elles pourraient encore disposer d'elles-mêmes, et c'est ce qu'exclut par lui-même l'état d'abandon où elles se trouvent. Dans cet état, on se trouve être à Dieu par une cession pleine et

entière de tous ses droits sur soi-même, sur ses paroles, sur ses actions, ses pensées, ses démarches, sur l'emploi de ses moments et sur tous les rapports qu'il peut y avoir. Il ne reste qu'un seul désir à remplir : c'est d'avoir toujours les yeux arrêtés sur le Maître qu'on s'est donné, et d'être sans cesse aux écoutes pour deviner et entendre sa volonté, et l'exécuter sur-le-champs. Nulle condition ne représente mieux cet état que celle du domestique qui n'est auprès de son maître que pour obéir à chaque instant aux ordres qu'il lui plaît de donner, et non point pour employer son temps à la conduite de ses propres affaires, qu'il doit abandonner, afin d'être à son maître, à tous les moments. Mais que ces âmes ne s'inquiètent pas de leur impuissance, c'est pouvoir beaucoup que de pouvoir se remettre entièrement aux mains d'un Maître tout puissant, capable d'opérer les plus grandes choses par les instruments les plus faibles, du moment qu'ils ne lui résistent pas.

Laissons donc l'écorce de notre vie pénible, puisqu'elle ne sert qu'à nous humilier à nos yeux et aux yeux des autres, ou plutôt cachons-nous sous cette écorce, et jouissons de Dieu, qui seul est tout notre bien. Servons-nous de cette infirmité, de ces besoins, de ces soins, de ces nécessités de nourriture et de soulagements, de ce mauvais succès, de ce mépris des autres, de ces craintes, de ces incertitudes, de ces troubles, etc., pour trouver tout notre bien en la jouissance de Dieu, qui, par ces choses, se donne entièrement à nous, comme notre unique bien.

Dieu veut être en nous pauvrement et sans tous les accompagnements de sainteté qui rendent les âmes admirables : c'est que Dieu veut être seul l'aliment de notre cœur l'objet unique de nos complaisances. Nous sommes si fai-

bles que si l'éclat de l'austérité, du zèle, de l'aumône, de la pauvreté brillait en nous, il ferait une partie de notre joie. Mais dans notre voie, il n'y a rien qui ne soit désagréable; et, par ce moyen, Dieu est toute notre sanctification, tout notre appui, et le monde ne peut que nous mépriser, et nous laisser jouir en paix de notre trésor.

Dieu veut être le principe de tout ce qu'il y a en nous de saint, et pour cela, tout ce qui dépend de nous et de notre fidélité active est très-petit, et tout l'opposé, ce semble, de la sainteté. Il ne peut y avoir en nous rien de grand aux yeux de Dieu que par voie passive. Ainsi, n'y pensons plus; laissons à Dieu le soin de notre sainteté, il en sait les moyens; ils dépendent tous d'une protection et d'une opération singulières de la Providence, ils s'exécutent ordinairement à notre insu, et par cela même que nous rebutons le plus, et à quoi nous nous attendons le moins. Marchons en paix dans les petits devoirs de notre fidélité active, sans aspirer au grand; car Dieu ne veut pas se donner à nous par nos soins. Nous serons les saints de Dieu, de sa grâce et de sa Providence spéciale. Il sait le rang qu'il veut nous donner; laissons-le faire; et sans nous former désormais de fausses idées et de vains systèmes de sainteté, contentons-nous de l'aimer sans cesse, en marchant avec simplicité dans la route qu'il nous a tracée, et où tout est si petit à nos yeux et aux yeux du monde.

§ IV

Quatrième épreuve des âmes dans l'état d'abandon. L'obscurité de leur état, et leur opposition apparente avec la volonté de Dieu.

Mais une épreuve bien plus douloureuse pour une âme qui ne désire autre chose que d'aimer son Dieu, c'est l'impossibilité où elle est de s'assurer qu'elle l'aime. Autrefois, par idées et par lumières, elle voyait ce qui faisait le plan de sa perfection ; il n'en est plus ainsi dans son état présent, la perfection se donne à elle contre toute idée, toute lumière et tout sentiment ; elle se donne par toutes les croix de Providence, par les actions du devoir présent, par de certains attrails qui n'ont rien de bon que de ne pas porter au péché, mais qui semblent tout à fait éloignés du sublime éclatant et de l'extraordinaire de la vertu.

Dieu, caché et voilé, se donne, avec sa grâce, d'une façon très-inconnue ; car l'âme ne sent que faiblesse à porter ses croix, que dégoût de ses obligations ; et ses attrails ne la portent qu'à des exercices très-communs. L'idéal qu'elle se fait de la sainteté lui reproche intérieurement ses dispositions basses et méprisables. Tous les livres de la vie des Saints la condamnent : elle ne sent rien pour se défendre, elle voit une sainteté en lumière qui la désole ; car elle n'a plus de force pour s'y élever, et elle ne sent pas sa faiblesse comme ordre divin, mais comme lâcheté. Tout ce qu'elle a d'amis ou de personnes distinguées par l'éclat de leurs vertus ou par la sublimité de leurs spéculations ne la regardent qu'avec mépris. Quelle étrange sainte ! dit-on. Et l'âme le croyant ainsi, confuse de tant d'efforts inutiles qu'elle a faits pour s'élever de cette bas-

sesse, est rassasiée d'opprobres, sans avoir rien à répondre ni à elles ni aux autres.

L'âme se trouve donc comme perdue dans cet état ; elle n'a plus d'appui, ni celui des réflexions qui la guidaient et animaient ses opérations, ni celui de la grâce qui ne se fait plus sentir. Mais c'est dans cette perte qu'elle retrouve tout : car cette même grâce, substituée, pour ainsi dire, à elle-même sous une nouvelle forme, rend à l'âme le centuple de ce qu'elle lui ôte, par la pureté des impressions cachées.

C'est là sans doute un grand coup de mort à l'âme, de perdre ainsi de vue la volonté divine qui se retire de devant ses yeux, pour se tenir, pour ainsi dire, derrière elle et la pousser devant soi, n'étant plus son objet, mais son principe.

On sait par expérience que rien n'embrase autant que cette perte apparente le désir que l'âme éprouve de s'unir à cette divine volonté. Quels profonds gémissements ne pousse-t-elle pas?... Il n'y a là aucune consolation possible.

Ravir Dieu à un cœur qui ne veut que Dieu, quel secret d'amour ! C'en est un grand, car c'est par cette voie, et seulement par elle que la pure foi et la pure espérance s'établissent dans une âme. On croit alors ce qu'on ne voit pas, et on attend ce qu'on ne possède pas sensiblement. Oh ! combien nous perfectionne cette conduite inconnue d'une action dont on est le sujet et l'instrument, sans qu'il y en ait aucune apparence. Il ne paraît en tout ce que l'on fait que hasard et inclination naturelle ! Tout ici humilie l'âme ; quand on parlerait par inspiration, on penserait ne parler que par nature. On ne voit jamais par quel esprit on est poussé, le souffle le plus divin effraye ; et tout ce

que l'on fait et ce que l'on sent, on le méprise incessamment, comme si tout ce qui se passe était défaut et imperfection. On admire toujours les autres, et on se sent de cent pieds au dessous, il n'y a rien dans leurs procédés qui ne confonde. On se défie de toutes ses lumières, on ne peut s'assurer sur aucune de ses pensées, on a une soumission excessive pour les moindres avis que l'on croit véritables; et l'action divine ne semble éloigner de la vertu que pour enfoncer l'âme dans une profonde humilité. Mais cette humilité ne paraît pas vertu à l'âme, c'est pure justice, à ce qu'elle pense.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, aux yeux de ceux que Dieu n'éclaire pas dans sa voie, cette âme paraît animée de sentiments tout contraires; et c'est ce qui lui paraît aussi à elle-même; car de ce côté, ce n'est que pure apparence d'opiniâtetés, de désobéissances, de troubles, de mépris d'indignation sans remèdes; et plus l'âme veut réformer ces désordres, plus ils croissent, parce qu'ils entrent dans les desseins de Dieu, comme les moyens les plus propres à détacher l'âme d'elle-même et à la préparer à l'union divine.

C'est de cette épreuve si douloureuse que résulte le principal mérite de l'état d'abandon. Dans le moment présent tout est de nature à tirer l'âme de son sentier d'amour et d'obéissance simple. Il faut un amour et un courage héroïques pour se tenir stable dans la simple fidélité active, et pour chanter sa partie avec assurance, tandis que la grâce chante la sienne, sur des airs et sur des tons qui ne font que donner à entendre à l'âme qu'elle est trompée et perdue. Elle n'entend à ses oreilles que cela, et si elle a le courage de laisser gronder le tonnerre, briller les éclairs, et mugir les tempêtes, et de marcher,

de pied ferme dans le sentier de l'amour et de l'obéissance au devoir et à l'attrait présent, on peut dire qu'elle est semblable à l'âme de Jésus, et qu'elle porte l'état de la Passion, pendant laquelle ce divin Sauveur marchait d'un pas égal dans l'amour de son Père et dans la soumission à sa volonté, qui lui faisait faire les choses en apparence les plus contraires à la dignité d'une âme aussi sainte que la sienne.

Les Cœurs de Jésus et de Marie, bravant le bruit de cette nuit si obscure, laissent le nuage se déchirer et l'orage se fondre ; un déluge de choses en apparence les plus opposées aux desseins de Dieu et à ses ordres abîment leurs facultés ; et, privés de tous les appuis sensibles, ils marchent, sans s'ébranler, par la pointe du cœur, dans le sentier de l'amour et de l'obéissance. Ils fixent uniquement les yeux sur ce qu'ils ont à faire ; et, laissant Dieu disposer à son gré de ce qui les regarde, ils sentent toute la pesanteur de cette action divine. Ils gémissent sous le poids, mais ils ne chancellent et ne s'arrêtent pas un seul instant. Ils croient que tout ira bien, pourvu que le cœur laisse faire Dieu, et qu'il se tienne dans sa voie.

§ V

Fruit de ces épreuves. Conduite de l'âme qui y est soumise.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que, dans cette voie de pure foi, tout ce qui se passe dans l'âme, dans le corps, dans les affaires et événements de la vie, offre une apparence de mort. Il ne faut pas s'en étonner. Que voulez-vous ? c'est le caractère de cet état. Dieu a ses desseins sur les âmes ; et sous ces voiles obscurs il les exécute très-

heureusement. Sous ce nom de voiles, j'entends les mauvais succès, les infirmités corporelles, les faiblesses spirituelles. Entre les mains de Dieu tout réussit, tout se tourne à bien. C'est par ces choses qui désolent la nature, qu'il ménage et qu'il prépare l'accomplissement de ses plus hauts desseins : *Omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti*. Il opère la vie sous les ombres de la mort ; ainsi, quand les sens sont effrayés, la foi qui prend tout en bonne part, est pleine de courage et d'assurance.

Comme on sait que l'action divine comprend tout, conduit tout, fait tout, hors le péché, il est du devoir de la foi de l'adorer en tout, de l'aimer et de la recevoir à bras ouverts. Il faut s'y porter avec un air plein de joie et de confiance, s'élevant en toutes choses au-dessus des apparences qui par leur obscurité même font triompher la foi. C'est le moyen d'honorer Dieu et de le traiter en Dieu.

Vivre de la foi, c'est donc vivre de joie, d'assurance, de certitude, de confiance, en tout ce qu'il faut faire et souffrir, à chaque moment, par l'ordre de Dieu. C'est pour animer et entretenir cette vie de foi que Dieu fait rouler l'âme et l'entraîne dans les flots tumultueux de tant de peines, de troubles, d'embarras, de langueurs, de renversements ; car il faut de la foi pour trouver Dieu en tout cela. La vie divine se donne à tout moment d'une manière inconnue, mais très-certaine, sous l'apparence de la mort dans le corps, de la damnation dans l'âme, du bouleversement dans les affaires. La foi trouve en tout cela son aliment et son soutien. Elle perce à travers tout cela, et elle vient s'appuyer sur la main de Dieu qui lui donne la vie. Partout où ne s'offre point la vue du péché, il faut qu'une âme de foi marche toujours en assurance, prenant

tout pour voile et déguisement de Dieu, dont la présence plus intime effraye et ébranle les facultés.

Du reste, ce grand Dieu qui console les humbles donne à l'âme, au milieu même de ses plus grandes désolations, une assurance intime qu'elle n'a rien à craindre, pourvu qu'elle le laisse faire, et qu'elle s'abandonne pleinement à lui. Elle s'afflige d'avoir perdu son Bien-Aimé; et pourtant quelque chose lui dit qu'elle le possède. Elle est troublée et bouleversée; et pourtant il y a au fond d'elle-même je ne sais quel poids foncier qui l'attache immuablement à Dieu.

« Vraiment, dit Jacob, Dieu est en ce lieu et je n'en savais rien. » Vous cherchez Dieu, chère âme, et il est partout; tout vous l'annonce, tout vous le donne; il a passé à côté, autour, au dedans et au travers de vous; il y demeure et vous le cherchez!... Ah! vous cherchez l'idée de Dieu, et vous avez sa substance; vous cherchez la perfection, et elle est dans tout ce qui se présente à vous de soi-même. Vos souffrances, vos actions, vos attraites sont des espèces sous lesquelles Dieu se donne à vous par soi-même, pendant que vous tendez vainement à des idées sublimes, dont il ne veut point se revêtir pour loger chez vous.

Marthe cherche à contenter Jésus par de beaux apprêts; et Madeleine se contente de Jésus comme il lui plaît de se donner à elle. Jésus trompe même Madeleine : il se présente sous la figure d'un jardinier, et Madeleine le cherche sous l'apparence de l'idée qu'elle s'en formait. Les Apôtres voient Jésus, et ils le prennent pour un fantôme.

Dieu se déguise donc à l'âme pour l'élever à la pure foi, qui le trouve en lui-même sous toutes sortes d'espèces; car quand elle sait le secret de Dieu, il a beau se déguiser, elle dit : le voilà, derrière la muraille; il regarde au travers de treillis et par les fenêtres. O divin amour, cachez-

vous ; sautez, bondissez de souffrances ; appliquez par attrait d'obligations ; composez, mêlez, confondez, rompez comme des fils toutes les idées et toutes les mesures de l'âme. Qu'elle perde terre, qu'elle ne sente et n'aperçoive plus ni chemins, ni voies, ni sentiers, ni lumières ; qu'après vous avoir trouvé dans vos demeures et vos vêtements ordinaires, dans le repos de la solitude, dans l'oraison, dans l'assujettissement à telles ou telles pratiques, dans les souffrances, dans les soulagements donnés au prochain, dans la fuite des conversations, des affaires ; qu'après avoir tenté toutes les manières et tous les moyens connus de vous plaire, elle demeure court, ne vous voyant plus en rien de tout cela comme autrefois. Mais que l'inutilité de ses efforts la conduise à laisser tout désormais, pour vous trouver en vous-même, et partout ensuite, en tout, sans distinction, sans réflexion. Car, ô divin amour, quelle erreur de ne pas vous voir en tout ce qui est bon et en toutes les créatures ! Pourquoi donc vous chercher en d'autres que dans celles où vous voulez vous donner ? Quoi, divin amour, vous cherche-t-on sous d'autres espèces que sous celles que vous avez choisies pour vos Sacrements ? Et leur peu d'apparence et de réalité ne sert-il pas au mérite de l'obéissance et de la foi ? N'est-ce pas vous qui donnez à la racine cachée en terre sa fécondité ; et ne pouvez-vous pas, si vous le voulez, rendre féconde l'obscurité dans laquelle il vous plaît de me retenir ?

Vivez donc, petite racine de mon cœur, dans le sein caché et invisible de Dieu. Poussez au dehors par sa vertu secrète, des branches, des feuilles, des fleurs, des fruits que vous ne pouvez voir, mais dont les autres seront nourris et réjouis. Donnez à toutes les âmes qui viendront se reposer sous votre ombre, et y chercher du rafraîchisse-

ment, des fruits, selon leur goût, sans consulter le vôtre. Que toutes les greffes que la grâce entera sur vous reçoivent un suc indéterminé, qui ne se spécifiera que par la configuration de ces mêmes greffes. Devenez tout en toutes, et ne soyez vous-même qu'abandon et indifférence.

Demeurez, petit ver, dans l'obscur et étroit cachot de votre misérable coque, jusqu'à ce que la chaleur de la grâce vous forme et vous fasse éclore. Mangez ensuite toutes les feuilles qu'elle vous présente, et ne regrettez pas, dans cette activité d'abandon, la quiétude que vous avez perdue. Arrêtez-vous ensuite, quand cette divine action vous arrête ; perdez, par des alternatives de repos et d'activité, par des métamorphoses incompréhensibles, toutes vos anciennes formes, méthodes et manières, pour vous revêtir, en mourant et en ressuscitant, de celle que cette divine action vous désignera elle-même. Faites ensuite votre soie en cachette, faites ce que vous ne pouvez ni voir ni sentir. Sentez dans toute votre capacité une secrète agitation que vous condamnerez vous-même ; tandis que, portant envie à vos compagnons, qui sont morts et fixés, mais qui ne sont pas encore au terme où vous êtes, vous les admirerez encore, quoique vous les ayez passés. Soyez agité par abandon, pour filer une soie dont les princes de l'Eglise et de la terre et toutes sortes d'âmes se feront gloire de se revêtir. Après cela, que deviendrez-vous, petit ver ?... Par où sortirez-vous ?... O merveille de la grâce ! le moyen qu'une âme trouve tant de formes ! Qui devinerait où la grâce veut la mener ? Et qui pourrait aussi deviner ce que la nature fait d'un ver à soie, s'il ne l'avait vu ? Il faut lui présenter des feuilles, et c'est tout : la nature fait le reste.

Ainsi, chères âmes, vous ne pouvez connaître ni d'où

vous venez, ni où vous allez ; de quelle idée de Dieu la divine sagesse vous tire, et a quel terme elle vous conduit. Il ne vous reste qu'un abandon tout passif pour la laisser faire, sans réflexion, sans modèle, sans exemple, sans méthode ; agissant quand c'est le moment d'agir ; cessant quand c'est le moment de cesser ; perdant quand c'est le moment de perdre ; et, de cette sorte, insensiblement agissant et cessant par attrait et par abandon, on lit, on laisse les livres, les personnes, et on se tait ; on écrit et on s'arrête, sans savoir jamais ce qui suivra ; et après plusieurs transformations, l'âme consommée reçoit des ailes pour s'envoler dans les cieux, après avoir laissé sur la terre une semence féconde, pour perpétuer son état dans les autres âmes.

CHAPITRE IV

DE L'ASSISTANCE PATERNELLE DONT DIEU ENTOURE LES AMES QUI S'ABANDONNENT A LUI

§ I

Dieu soutient d'autant plus efficacement l'âme dans l'état d'abandon, qu'il lui laisse moins sentir son appui.

Il y a un genre de sainteté où toutes les communications divines sont lumineuses et distinctes. Dans la voie passive de foi, tout ce que Dieu communique tient de sa nature et de ces ténèbres inaccessibles qui environnent son trône : ce ne sont que sentiments confus et ténébreux. L'âme qui s'y trouve appréhende souvent, comme le Prophète, d'aller donner tête baissée contre quelques écueils, en marchant au travers de cette obscurité. Non, âme fidèle, ne craignez point, car c'est là votre voie et la conduite de Dieu sur vous ; il n'y a rien de plus sûr et de plus infailible que les ténèbres de la foi. Mais de quel côté aller quand la foi est si obscure ? Allez partout où vous voudrez ; on ne peut plus s'égarer quand on n'a plus de chemin à chercher, et que l'obscurité rend tout égal ; on ne peut plus tendre à aucun terme, on n'a aucun

objet devant les yeux. — Mais tout me fait peur; il me semble à chaque moment tomber dans un précipice. Tout me peine; je sens bien que j'agis par abandon; mais il me semble que je ne puis faire quelque chose qu'en cessant d'agir par vertu. J'entends toutes les vertus qui se plaignent que je m'éloigne d'elles. Plus ces vertus me paraissent agréables et m'attachent, plus l'impression obscure qui me pousse paraît m'en éloigner. J'aime la vertu, mais je cède à l'attrait; je ne vois pas qu'il me mène bien, mais je ne puis m'empêcher de le croire. L'esprit court à la lumière, mais le cœur ne veut que les ténèbres. Toutes les personnes, tous les esprits lumineux plaisent à mon esprit; mais mon cœur ne goûte que les entretiens et les discours où il n'entend rien, et tout son état et sa voie est une impression du don de la foi, qui fait aimer, goûter des principes, des vérités, des chemins où l'esprit n'a ni objet, ni idée; où il tremble, frémit et chancelle. L'assurance est, je ne sais comment, au fond de mon cœur; et celui-ci va comme il est poussé, convaincu de la bonté de l'impression, non par évidence, mais par sentiment de foi. C'est qu'il est impossible que Dieu mène une âme sans lui imprimer une certitude de la bonté de sa voie, certitude d'autant plus grande qu'elle est moins aperçue. Et cette certitude est victorieuse de toutes les censures, de toutes les peurs, de tous les efforts, de toutes les idées de l'esprit. L'esprit a beau crier, citer, chercher mieux; l'épouse sent l'Époux sans le sentir; car, lorsqu'elle le veut toucher, il disparaît. Elle sent la droite de l'Époux qui l'environne; et elle aime mieux s'égarer en s'abandonnant à sa conduite, qui la mène sans raison et sans ordre, que de s'assurer en prenant avec effort les routes marquées de la vertu.

Allons donc, mon âme, allons à Dieu par l'abandon ; pour la vertu qui vient de notre industrie et de nos propres efforts, avouons notre impuissance. Mais que cette absence de vertu propre ne diminue en rien notre confiance. Notre guide divin ne nous réduirait pas à l'impuissance de marcher à pied, s'il n'avait la bonté de nous porter dans ses bras. Qu'avons-nous besoin de lumières, d'assurances, d'idées, de réflexions, Seigneur ? que nous servirait de voir, de savoir, de sentir, puisque nous ne marchons pas, mais que nous sommes portés sur le sein de la Providence ? Plus il y aura de ténèbres, d'abîmes, d'écueils, de morts, de déserts, de craintes, de persécutions, de sécheresses, de disettes, d'ennuis, d'angoisses, de désespoirs, de purgatoires, d'enfers en notre route, plus notre foi et notre confiance seront grandes. Il suffira de jeter les yeux sur vous pour être assuré dans les plus grands périls. Nous oublierons les chemins et leurs qualités ; nous nous oublierons nous-mêmes ; et, tout à fait abandonnés à la sagesse, à la bonté, à la puissance de notre guide, nous ne nous souviendrons plus que de vous aimer, que de fuir, non-seulement le péché évident, quelque léger qu'il puisse être, mais tout ce qui en porterait l'apparence ; de remplir les obligations du devoir. Voilà le seul soin, cher amour, que vous laissez à vos petits enfants ; vous vous chargez de tout le reste. Plus tout le reste est terrible, plus ils attendent et ils voient votre présence ; ils n'ont soin que d'aimer, sans s'inquiéter du reste ; et ils remplissent leurs petits devoirs, semblables à un enfant qui, sur le sein de sa mère, s'occupe à ses seuls amusements, comme s'il n'avait au monde que sa mère et ses jeux. L'âme doit outrepasser tout ce qui lui fait ombre ; la nuit n'est pas le temps d'agir, mais de se reposer. La lumière de la raison ne peut qu'ac-

croître les ténèbres de la foi; le rayon qui les perce doit venir d'aussi haut qu'elles.

Dans cet état, Dieu se communique à l'âme comme *vie*, mais il n'est plus devant ses yeux comme *voie* et comme *vérité*. L'épouse cherche l'Epoux durant la nuit: il est derrière elle, il la tient entre ses mains, il la pousse. Elle le cherche devant et le fuit. Il n'est plus objet et idée, il est principe et source. Il y a dans l'action divine des ressources secrètes et inspirées, merveilleuses et inconnues, pour tous les besoins, les embarras, les troubles, les chutes, les renversements, les persécutions, les incertitudes, les doutes des âmes qui n'ont plus de confiance dans leurs actions propres. Plus la scène est mêlée, plus on espère de charme dans le dénouement. Le cœur dit: tout ira bien, c'est Dieu qui conduit l'ouvrage, rien ne fait peur. La peur même, la suspension, la désolation sont des versets des cantiques ténébreux. On est ravi de n'en pas omettre une syllabe. On sait que tout se termine au *Gloria Patri*; ainsi on suit la voie de son égarement; les ténèbres même servent de conduite, les doutes d'assurance; et plus Isaac est en peine de trouver de quoi faire le sacrifice, plus Abraham remet tout entre les mains de la Providence, et attend tout d'elle.

§ II

Les désolations que Dieu fait éprouver à cette âme ne sont que d'amoureux artifices dont elle se réjouira un jour.

Les âmes qui marchent dans la lumière, chantent des cantiques de lumière, celles qui marchent dans les ténèbres, chantent le cantique des ténèbres. Il faut laisser

chanter à l'une et à l'autre, jusqu'au bout, la partie et le motet que Dieu lui donne. Il ne faut rien mettre dans ce qu'il remplit, il faut laisser couler toutes les gouttes de ce fiel des divines amertumes, quand il enivrerait. Ainsi faisaient Jérémie et Ézéchiél : toutes leurs paroles n'étaient que des soupirs et des sanglots, et la consolation ne se trouvait jamais que dans la continuation de leurs lamentations. Qui aurait arrêté le cours de leurs larmes nous aurait dérobé les plus beaux endroits de l'Écriture. L'esprit qui désole est le seul qui puisse consoler ; ces différentes eaux coulent de même source.

Quand Dieu étonne une âme, il faut qu'elle tremble ; quand il la menace, elle est effrayée ; il n'y a qu'à laisser se développer l'opération divine, elle porte dans toute son étendue le mal et le remède. Pleurez, chères âmes, tremblez ; soyez dans l'inquiétude et à l'agonie ; ne faites point d'effort pour changer ces divines frayeurs, ces célestes gémissements. Recevez dans le fond de votre être les ruisseaux dont Dieu a porté la mer dans sa sainte âme. Allez toujours, semant des larmes, tant que le souffle de la grâce les fera couler, et insensiblement le même souffle les fera sécher. Les nuées se dissiperont, le soleil répandra sa lumière, le printemps vous couvrira de fleurs ; et la suite de votre abandon vous fera trouver l'admirable variété que porte l'action divine dans toute son étendue.

En vérité, c'est bien en vain que l'homme se trouble ! tout ce qui se passe en lui est semblable à un songe. Une ombre suit et détruit l'autre. Les imaginations se succèdent dans ceux qui dorment ; les unes affligent, les autres consolent. L'âme est le jouet de ces apparences, qui se dévorent les unes les autres ; et le réveil fait voir qu'elles

n'avaient rien qui dût arrêter l'âme. Il dissipe toutes les impressions, et on ne tient compte ni des périls ni des bonheurs du sommeil.

Seigneur, ne pourrai-je pas dire que vous tenez endormis tous vos enfants sur votre sein, pendant toute la nuit de la foi; que vous vous divertissez à faire passer dans leurs âmes une infinité et une infinie variété de sentiments, qui ne sont au fond que de saintes et mystérieuses rêveries? Dans l'état où la nuit et le sommeil les mettent, elles éprouvent de véritables et douloureuses craintes, des angoisses et des ennuis, que vous dissiperez et convertirez, au jour de la gloire, en de véritables et solides joies.

C'est au point et à la suite de ce réveil que les âmes saintes, rendues à elles-mêmes et dans une pleine liberté de juger, ne pourront se lasser d'admirer les adresses, les inventions, les finesses et les tromperies amoureuses de l'Époux. Elles comprendront combien ses voies sont impénétrables, qu'il était impossible de deviner ses énigmes, de le surprendre dans ses déguisements, ni d'admettre aucune consolation, quand il voulait répandre la frayeur et l'alarme. A ce réveil, les Jérémie et les David verront que ce qui était en Dieu et dans les anges un sujet de joie les avait désolés inconsolablement.

Ne réveillez point l'épouse, esprits forts, industries, actions humaines; laissez-la gémir, trembler, courir, chercher. Il est vrai, l'Époux la trompe, il se déguise; elle rêve; et ses peines ne sont que des peines de nuit et de sommeil; mais laissez-la dormir; laissez l'Époux travailler sur cette âme chérie, et représenter en elle ce que lui seul sait peindre et exprimer; laissez-lui développer la suite de cette apparence; il la réveillera quand il en

sera temps. Joseph fait pleurer Benjamin : serviteurs de Joseph, ne révélez pas son secret à ce frère chéri ! Joseph le trompe ; la tromperie est à l'épreuve de toute sa pénétration et de toute son industrie. Benjamin et ses frères sont plongés dans une douleur irrémédiable. Ce n'est qu'un jeu de Joseph ; les pauvres frères n'y voient rien, sinon un mal sans ressource ; ne dites rien, il remédiera à tout, il les réveillera lui-même, et ils admireront sa sagesse à faire voir tant de maux et de désespoirs, dans le plus réel sujet de joie qu'il y ait jamais eu pour eux au monde.

§ III

Dieu donne d'autant plus généreusement à l'âme dans l'état d'abandon, qu'il semble la dépouiller davantage.

Mais avançons toujours dans la connaissance de l'action divine et de ses amoureuses tromperies. Ce qu'elle ôte à la bonne volonté, selon l'aperçu, elle le lui donne, pour ainsi dire *incognito*. Elle ne la laisse jamais manquer : c'est comme quelqu'un qui soutiendrait un ami, par des largesses dont il laisserait paraître qu'il est l'auteur, mais qui ensuite, pour l'intérêt de ce même ami, faisant semblant de ne plus vouloir l'obliger, ne laisserait pas de toujours l'assister également sans se faire connaître. L'ami, qui ne soupçonnerait pas cette ruse et ce mystère d'amour, se sentirait piqué. Que de réflexions ! que de raisonnements sur la conduite de son bienfaiteur ! Mais que le mystère commence ensuite à se dévoiler, Dieu sait les divers sentiments qui s'élèveraient en même temps dans son âme, de joie, d'attendrissement, de reconnaissance, d'amour, de confusion, d'admiration ! N'en au-

rait-il pas plus de zèle et d'ardeur pour son ami ? Et cette épreuve ne l'affermirait-elle pas dans son attachement pour lui, en le rendant plus aguerri, par la suite, contre de semblables surprises.

L'application est aisée. Plus on semble perdre avec Dieu, plus on gagne ; plus il retranche du naturel, plus il donne du surnaturel. On l'aimait un peu pour ses dons ; ses dons n'étant plus aperçus, on en vient enfin à ne l'aimer que pour lui-même. C'est par l'apparente soustraction de ces dons sensibles qu'il prépare ce grand don, le plus précieux et le plus étendu de tous, puisqu'il les renferme tous. Les âmes qui se sont une fois soumises totalement à son action, doivent toujours tout interpréter favorablement : oui, tout, fût-ce la perte des plus excellents directeurs, fût-ce la méfiance qu'elles se sentiraient malgré elles pour ceux qui s'offrent plus qu'on ne désire. Car, en général, ces sortes de guides qui courent d'eux-mêmes après les âmes, méritent un peu qu'on se méfie d'eux. Ceux qui sont vraiment animés de l'esprit de Dieu, ne marquent pas, pour l'ordinaire, tant d'empressement et de suffisance ; ils s'appellent moins eux-mêmes qu'on ne les appelle ; encore même marchent-ils toujours avec une certaine défiance.

Que l'âme qui s'est donnée totalement à Dieu traverse sans crainte toutes ces épreuves, qu'elle ne se laisse pas ravir sa liberté. Pourvu qu'elle soit fidèle à l'action divine, cette action toute-puissante saura faire en elle des merveilles, en dépit de tous les obstacles. Dieu et l'âme font en commun une œuvre dont le succès, tout en dépendant entièrement de l'action du divin ouvrier, ne peut être compromis que par l'infidélité de l'âme.

Quand l'âme va bien, tout va bien, car ce qui est de

Dieu, c'est-à-dire sa partie et son action, est pour ainsi dire le contre-coup de la fidélité de l'âme. C'est le beau côté de l'ouvrage, qui se fait à peu près comme les superbes tapisseries qui se travaillent point par point et à l'envers. L'ouvrier qui s'y emploie ne voit que son point et son aiguille; et tous ces points remplis successivement font des figures magnifiques, qui ne paraissent que lorsque, toutes les parties étant achevées, on expose le beau côté au jour; mais pendant le temps du travail, tout ce beau et ce merveilleux est dans l'obscurité.

Il en est de même de l'âme abandonnée : elle ne voit que Dieu et son devoir. L'accomplissement de ce devoir n'est, à chaque moment, que comme un point imperceptible ajouté à l'ouvrage ; et cependant c'est avec ces points que Dieu opère les merveilles, dont on a quelquefois des pressentiments dans le temps, mais qui ne seront bien connues que dans le grand jour de l'éternité.

Que la conduite de Dieu est pleine de bonté et de sagesse ! Il a tellement réservé à sa seule grâce et à sa seule action tout ce qu'il y a de sublime, de relevé, de grand et d'admirable dans la perfection et dans la sainteté ; et il a tellement laissé à nos âmes, aidées du secours de la grâce, ce qui est petit, clair, facile, qu'il n'y a personne au monde à qui il ne soit aisé d'arriver à la perfection la plus éminente, en accomplissant amoureusement les devoirs communs et obscurs.

§ IV

Dieu conduit d'autant plus sûrement l'âme dans l'état d'abandon qu'il semble l'aveugler davantage.

C'est surtout à l'égard des âmes qui s'abandonnent pleinement à Dieu que s'accomplit la parole de saint Jean :

Vous n'avez pas besoin qu'on vous instruisse, mais l'onction divine vous instruit de tout. Pour savoir ce que Dieu demande d'elles, elles n'ont qu'à consulter cette onction, sonder leur cœur, écouter ce qu'il dit ; il est l'interprète de la volonté de Dieu, selon les occurrences. Car l'action divine déguisée lui révèle ses desseins, non par idées, mais par instinct. Elle les lui découvre, soit par nécessité, ne lui permettant pas de prendre d'autre parti que celui qui se présente ; soit par un premier mouvement et une sorte de transport surnaturel, qui le pousse à agir sans réflexion ; soit enfin par une impression d'inclination ou d'éloignement, qui lui laisse toute sa liberté, mais qui ne le porte pas moins à s'approcher ou à s'éloigner des objets. Si l'on s'en tient aux apparences, c'est là sans doute un grand vide de vertu, de se laisser aller ainsi à l'incertain. Si on en juge selon les règles ordinaires, rien de fixe, d'uniforme ni de concerté dans la conduite ; c'est néanmoins, dans le fond, le plus haut point de la vertu d'en être là et ce n'est qu'après s'être longtemps exercé qu'on y parvient ordinairement. La vertu de cet état c'est la vertu toute pure, c'est la perfection même. On est comme un musicien qui joindrait à un long exercice une parfaite connaissance de la musique ; il serait si plein de son art que, sans y penser, tout ce qu'il ferait dans l'étendue de son art en aurait la perfection ; et si l'on examinait ensuite ses compositions, on y trouverait une conformité parfaite avec ce que prescrivent les règles. On se convaincrerait qu'il n'aurait jamais mieux réussi que quand, libre des règles qui captivent le génie, lorsqu'on les suit trop scrupuleusement, il aurait agi sans contrainte ; et ses impromptus, comme autant de chefs-d'œuvre, feraient l'admiration des connaisseurs.

Ainsi l'âme, longtemps exercée dans la science et dans la pratique de la perfection, sous l'empire du raisonnement et des méthodes dont elle s'aidait pour seconder la grâce, se forme insensiblement une habitude d'agir en tout par l'instinct de Dieu. Il semble alors qu'elle n'a rien de mieux à faire que ce qui se présente d'abord, sans cette suite de raisonnements dont elle avait besoin autrefois. Il ne lui reste plus que d'agir à l'aventure, ne pouvant que se livrer au génie de la grâce qui ne peut l'égarer. Ce qu'elle opère dans cet état de simplicité n'offre rien que de merveilleux pour les yeux éclairés et pour les esprits intelligents. Sans règle, rien de plus exact; sans mesure, rien de mieux concerté; sans réflexion, rien de plus approfondi; sans industrie, rien de mieux ménagé; sans effort, rien de plus efficace; et sans prévoyance, rien qui s'ajuste mieux aux événements qui surviennent.

La lecture spirituelle par action divine donne souvent l'intelligence que les auteurs n'ont jamais eue. Dieu se sert des paroles et des actions des autres pour inspirer des vérités qui n'ont point été découvertes. S'il veut éclairer par ces moyens, il est de l'abandon de s'en servir; et tout moyen, appliqué par l'action divine a une efficacité qui surpasse toujours sa vertu naturelle et apparente.

C'est le caractère de l'abandon de mener toujours une vie mystérieuse, et de recevoir de Dieu les dons extraordinaires et miraculeux par l'usage des choses communes, naturelles, fortuites, de hasard, et où il ne paraît rien que le cours ordinaire des humeurs du monde et des éléments. Ainsi les sermons les plus simples, les conversations les plus communes et les livres les moins relevés deviennent à ces âmes, par la vertu de l'ordre de Dieu, des sources d'intelligence et de sagesse. C'est pourquoi elles ramassent

avec soin les miettes que les esprits forts foulent aux pieds. Tout leur est précieux, tout les enrichit ; elles sont dans une indifférence inexprimable pour toutes choses et n'en négligent aucune, respectant tout et en tirant leur utilité.

Quand Dieu est en toutes choses, l'usage qu'on en fait par son ordre n'est point usage des créatures, mais c'est jouissance de l'action divine qui transmet ses dons par ces différents canaux. Ils ne sanctifient point par eux-mêmes, mais seulement comme instruments de l'action divine, qui peut communiquer et communique très-souvent ses grâces aux âmes simples, par des choses qui paraîtraient opposées à la fin qu'elle se propose. Elle éclaire avec de la boue comme avec de la plus subtile matière, et l'instrument dont elle veut se servir est toujours l'unique. Tout lui est égal. La foi croit toujours que rien ne lui manque, elle ne se plaint point de la privation des moyens qu'elle croit être utiles pour son avancement, parce que l'ouvrier qui les met en œuvre y supplée efficacement par sa volonté. Cette volonté sainte est toute la vertu des créatures.

§ V

Dieu défend d'autant plus puissamment l'âme dans l'état d'abandon, qu'elle est moins capable de se défendre.

L'unique et l'infailible mouvement de l'action divine applique toujours l'âme simple à propos, et celle-ci correspond en tout très-sagement à son intime direction. Elle veut tout ce qui arrive, tout ce qui se passe, tout ce qu'elle sent, hors le péché. Quelquefois cela se fait avec connaissance, et quelquefois sans connaissance, étant mue

par des instincts obscurs à dire, à faire, à laisser les choses sans avoir d'autres raisons.

Souvent l'occasion et la raison qui la déterminent ne sont que d'un ordre naturel, l'âme simple n'y entend aucun mystère : c'est un pur hasard, une nécessité, une convenance ; ce n'est rien à ses yeux ni à ceux des autres. Et cependant la divine action, qui est l'intelligence, la sagesse et le conseil de ses amis, se sert en leur faveur de toutes ces choses si simples. Elle se les approprie, les oppose si industrieusement à tous ceux qui font des projets pour leur nuire, qu'il est impossible qu'ils en viennent à leurs fins.

Avoir affaire à une âme simple, c'est en quelque sorte avoir affaire à Dieu. Quelle mesure prendre contre le Tout-Puissant, dont les voies sont inscrutables ? Dieu prend en main la cause de l'âme simple, il n'est pas nécessaire qu'elle étudie vos intrigues, qu'elle oppose inquiétude à inquiétude, en épiant soigneusement toutes vos démarches ; son Époux la décharge de tous ces soins ; elle vous le met en tête, et se repose sur lui pleine de paix et de sécurité.

L'action divine délivre l'âme et l'exempte de tous ces moyens bas et inquiets, si nécessaires à la prudence humaine. Cela est bon pour Hérode et pour les pharisiens ; mais les Mages n'ont qu'à suivre en paix leur étoile : l'enfant n'a qu'à se reposer entre les bras de sa mère : ses ennemis avancent plus ses affaires qu'ils ne lui nuisent ; plus ils tâcheront de les traverser et de le surprendre, plus il agira tranquillement et librement. Il ne les ménagera point, il ne leur fera point basement la cour pour détourner leurs coups ; leurs jalousies, leurs méfiances, leurs persécutions lui sont nécessaires. Jésus-Christ vivait ainsi

dans la Judée, il vit encore dans les âmes simples de la même manière; il y est généreux, doux, libre, paisible, sans crainte, sans besoin de personne, voyant toutes les créatures entre les mains de son Père, empressées à le servir, les unes par leurs passions criminelles, les autres par leurs saintes actions : celles-ci par leurs contradictions, celles-là par leur obéissance et leur soumission. L'action divine ajuste merveilleusement tout cela; rien ne manque, rien n'est de trop, il n'y a de bien et de mal que ce qu'il faut.

L'ordre de Dieu applique à chaque moment l'instrument qui lui est propre; et l'âme simple, élevée par la foi, trouve tout bien, et ne veut ni plus ni moins que ce qu'elle a. Elle bénit en tout temps cette main divine qui sait si à propos lui fournir les moyens et la délivrer des obstacles. Elle reçoit ses amis et ses ennemis avec la même douceur, car c'est la façon de Jésus de traiter tout le monde comme instrument divin. On n'a besoin de personne, et cependant on a besoin de tous; l'action divine rend tout nécessaire, et il faut recevoir tout de sa part, prenant chaque chose selon sa qualité et sa nature, y correspondant avec douceur et humilité, traitant les simples simplement, et les grossiers avec bonté. C'est ce qu'enseignait saint Paul, et ce que Jésus-Christ pratiquait encore mieux.

Il n'appartient qu'à la grâce d'imprimer cet air surnaturel, qui se particularise et s'approprie si merveilleusement à la nature de chaque personne. Cela ne s'apprend point dans les livres, c'est un vrai esprit prophétique et l'effet d'une révélation intime, c'est une doctrine du Saint-Esprit. Pour la concevoir, il faut être dans le dernier abandon, le dégagement le plus parfait de tout dessein, de tout intérêt, quelque saint qu'il soit. Il faut n'avoir devant les

yeux que l'unique affaire au monde, à savoir de se laisser aller passivement à l'action divine, pour s'adonner à ce qui regarde les obligations de son état ; laissant agir l'Esprit-Saint dans l'intérieur, sans regard sur ce qu'il opère, étant bien aise même de ne pas le connaître. Alors on est en sûreté : car tout ce qui arrive dans le monde n'est que pour le bien des âmes parfaitement soumises à la volonté de Dieu.

§ VI

L'âme dans l'état d'abandon, au lieu de craindre ses ennemis, trouve en eux d'utiles auxiliaires.

Je crains plus ma propre action et celle de mes amis que celle de mes ennemis. Il n'y a point de prudence égale à celle de ne point résister à ses ennemis, et de ne leur opposer qu'un simple abandon ; c'est avoir le vent en poupe, il n'y a qu'à se tenir en paix. Il n'y a rien de plus sûr à opposer à la prudence de la chair que la simplicité ; elle en élude admirablement toutes les ruses, sans les connaître, sans y penser même. L'action divine lui fait prendre des mesures si justes, qu'elle surprend ceux qui la veulent surprendre. Elle profite de tous leurs efforts, elle s'élève par où on l'abaisse. Ce sont des galériens qui mènent au port à toutes rames. Toutes les contrariétés lui tournent en bien ; et en laissant faire ses ennemis, elle en tire un service continu et si suffisant, que tout ce qu'elle doit craindre, c'est de se mettre elle-même de la partie, et de travailler à un ouvrage dont Dieu veut être le principe, dont ses ennemis sont les instruments, et où elle n'a rien à faire qu'à voir en paix ce que Dieu fait, et à suivre avec

simplicité les attraites qu'il lui donne. La prudence surnaturelle de l'Esprit divin, principe de ses attraites, atteint très-infailliblement le point et les circonstances intimes de chaque chose, et y applique l'âme, sans qu'elle le sache, et si à propos, que tout ce qui s'oppose à elle ne manque jamais d'être détruit.

§ VII

L'âme dans l'état d'abandon peut s'abstenir de rien faire ou dire pour sa justification : l'action divine la justifie.

Le large, le solide, la pierre ferme sur laquelle l'âme abandonnée se repose, à l'abri des fluctuations et des tempêtes, c'est cet ordre de la volonté divine, qui se présente sans cesse, sous le voile des croix et des actions les plus ordinaires. C'est dans ces ombres que Dieu cache sa main, pour soutenir et porter ceux qui s'abandonnent à lui. Du moment que l'âme s'est fermement établie dans ce parfait abandon, la voilà dès lors à couvert de la contradiction des langues ; car elle n'a plus rien à dire ni à faire pour se défendre. Puisque l'ouvrage est de Dieu, il n'en faut point chercher ailleurs la justification. Ses effets et ses suites le justifieront assez. Il n'y a qu'à le laisser se développer : *Dies diei eructat verbum*. Quand on ne va plus par ses idées, il ne faut pas se défendre par des paroles. Nos paroles ne peuvent rendre que nos idées ; où l'on ne suppose point d'idées point de paroles. A quoi serviraient-elles ? A rendre raison de ce que l'on fait ? Mais on l'ignore, cette raison ; elle est cachée dans le principe qui a fait agir, et dont on n'a senti que l'impression d'une manière ineffable.

Il faut donc laisser aux conséquences le soin de venger leurs principes. Tout se soutient dans cet enchaînement divin ; tout y est ferme et solide, et la raison de ce qui précède est par effet dans ce qui suit. Ce n'est plus une vie de pensées, une vie d'imaginations, une vie de paroles multipliées ; ce n'est plus tout cela qui occupe l'âme, qui la nourrit, qui l'entretient ; elle ne va plus, elle ne se soutient plus par tout cela. Elle ne voit plus où elle marche, elle ne prévoit plus où elle marchera ; elle ne s'aide plus de réflexions pour s'animer à endurer la fatigue, ni pour soutenir les incommodités du chemin : tout se passe dans le sentiment le plus intime de sa faiblesse. La route s'ouvre sous ses pas : elle s'y engage, elle y marche sans hésiter. Elle est pure, simple et vraie ; elle marche dans la droite ligne des commandements de Dieu, doucement appuyée sur Dieu même, qu'elle trouve dans cesse dans tous les points de cette ligne ; et ce Dieu qu'elle cherche uniquement se charge lui-même de manifester sa présence, de manière à la venger de ses injustes détracteurs.

§ VIII

Dieu vivifie l'âme dans l'état d'abandon par les moyens qui semblent devoir lui donner la mort.

Il y a un temps où Dieu veut être à l'âme sa vie, et faire sa perfection par lui-même et d'une manière secrète et inconnue ; alors toutes les idées propres, les lumières, les industries, les recherches, les raisonnements sont une source d'illusions. Et quand l'âme, après plusieurs expériences des tristes suites où l'a conduite la propriété d'elle-même, en reconnaît enfin l'inutilité, elle découvre que Dieu a caché et confondu tous les canaux, pour lui

faire trouver la vie en lui-même. Alors, convaincue de son néant, et que tout ce qu'elle peut tirer de son fonds lui est préjudiciable, elle s'abandonne à Dieu pour n'avoir rien que lui. Dieu devient donc pour elle une source de vie, non par idée, par lumières ou par réflexions : tout cela n'est plus en elle qu'une source d'illusions ; il l'est en effet, et par la réalité de ses grâces, cachées sous les apparences les plus étrangères. L'opération divine n'étant pas connue de l'âme, elle en reçoit la vertu, la substance, par mille sortes de circonstances qu'elle croit être sa ruine. Il n'y a point de remède à cette obscurité ; il faut s'y laisser enfoncer. Dieu s'y donne, et il donne avec lui toutes choses, en obscurité de foi ; l'âme n'est plus qu'un sujet aveugle ; ou, si l'on veut, elle est semblable à un malade qui ignore la vertu des remèdes, et n'en ressent que l'amertume. Il s' imagine souvent qu'ils vont lui donner la mort ; les crises et les faiblesses qui en résultent semblent justifier ses craintes ; cependant c'est sous cette apparence de mort qu'il reçoit la santé, et il les prend sur la parole du médecin qui les lui présente.

Aussi les âmes abandonnées ne se préoccupent-elles aucunement de leurs infirmités, excepté des maladies évidentes qui, par leur nature, obligent de se tenir alité, et de prendre les médicaments convenables. Les langueurs et les impuissances des âmes d'abandon ne sont que des illusions et des apparences, qu'elles doivent braver avec confiance. Dieu les envoie et les permet pour donner de l'exercice à leur foi et à leur abandon, qui en est le véritable remède. Sans y faire seulement attention, elles doivent poursuivre généreusement leur chemin, dans les actions et les souffrances de l'ordre de Dieu, se servant sans hésiter de leur corps comme on fait des chevaux de louage, qui

ne sont que pour périr, en servant à tort et à travers, Cela vaut mieux que toutes les délicatesses qui nuisent à la vigueur de l'esprit. Cette force de l'esprit a je ne sais quelle vertu pour maintenir un corps faible, et une année de cette vie noble et généreuse vaut mieux qu'un siècle de soins et de craintes.

Il faut tâcher d'avoir habituellement un air et un maintien d'enfant de grâce et de bonne volonté. Eh ! que peut-on craindre à la suite de la fortune divine ? Conduits, soutenus et protégés par elle, ses enfants ne doivent rien offrir que d'héroïque dans tout leur extérieur. Les objets effrayants qu'elle oppose à leur passage ne sont rien. Elle ne les appelle par là que pour embellir leur vie par des actions plus glorieuses. Elle les engage dans des embarras de toute espèce, où la prudence humaine, qui ne voit et n'imagine aucune issue, sent toute sa faiblesse, et se trouve courte et confondue. C'est là que la fortune divine paraît dans tout son éclat ce qu'elle est à ceux qui sont tout à elle. Elle les dégage plus merveilleusement que les historiens fabuleux, aidés de la fécondité de leur imagination, dans le loisir et le secret du cabinet, ne démêlent les intrigues et les périls de leur héros imaginaires, qui arrivent toujours heureusement à la fin de leurs histoires. Elle les conduit, avec une industrie bien plus admirable, et plus heureusement, au travers des morts, des périls et des monstres, des enfers, des démons et de leurs pièges. Elle élève ces âmes jusqu'au ciel ; et toutes ces âmes sont la réalité de ces histoires mystiques, plus belles et plus curieuses que toutes celles que les imaginations creuses des hommes ont inventées.

Allons donc, mon âme, au travers des périls, des monstres, conduits, dirigés et soutenus par cette main sûre,

invisible, toute-puissante et infaillible de la divine Providence. Allons sans crainte à notre terme, en paix et en joie : faisons-nous de tout ce qui se présente, la matière de nos victoires. C'est pour combattre et pour vaincre que nous marchons sous ses étendards : *exivit vincens ut vinceret*. Autant de pas que nous ferons sous ses auspices, autant de triomphes, mon âme!... L'Esprit de Dieu a la plume à la main, et voilà le livre ouvert pour continuer l'histoire sacrée qui n'est point encore achevée, et dont la matière ne s'épuisera qu'à la fin du monde. Cette histoire n'est que le récit des conduites et des desseins de Dieu sur les hommes. Il ne tient qu'à nous de figurer dans cette histoire, et d'en continuer la trame par l'union de nos souffrances et nos actions à ses conduites. Non, non, tout ce qui se présente à nous, soit pour agir, soit pour souffrir, n'est pas pour nous perdre ; on ne nous le ménage que pour nous fournir la matière de cette Écriture sainte qui grossit tous les jours.

§ IX

L'amour tient lieu de tout aux âmes qui marchent dans cette voie.

En dépouillant de tout les âmes qui se donnent absolument à lui, Dieu leur donne quelque chose qui leur tient lieu de tout, de lumière, de sagesse, de vie et de force : c'est son amour. L'amour divin est dans ces âmes comme un instinct surnaturel. Chaque chose dans la nature a ce qui convient à son espèce ; chaque fleur a son agrément, chaque animal son instinct, et chaque créature sa perfection. Ainsi, dans les divers états de la grâce, chacun a sa grâce spécifique ; et il est une récompense pour chacun de

ceux dont la bonne vo'onté s'assortit à l'état où l'a mis la Providence.

Une âme tombe dans l'action divine dès que la bonne volonté se trouve formée dans son cœur; et cette action a plus ou moins d'influence sur elle, selon qu'elle est plus ou moins abandonnée. L'art de l'abandon n'est que celui d'aimer, et l'action divine n'est que l'action du divin amour. Comment ces deux amours qui se recherchent l'un l'autre ne s'accorderaient-ils pas lorsqu'ils se rencontrent? Comment l'amour divin refuserait-il quoi que ce soit à l'âme dont il dirige tous les désirs? Et comment éprouverait-il un refus de la part d'une âme qui ne vit que de lui?.... L'amour ne peut demander que ce que veut l'amour : l'amour peut-il ne pas vouloir ce qu'il veut?

L'action divine n'a égard qu'à la bonne volonté; ce n'est point la capacité des autres facultés qui l'attire, ni leur incapacité qui l'éloigne. Trouve-t-elle un cœur bon, pur, droit, simple, soumis, filial et respectueux, c'est tout ce qu'il lui faut; elle s'empare de ce cœur : elle en possède toutes les facultés; et elle dispose si bien toutes les choses pour son bien qu'il trouvera en toutes choses de quoi se sanctifier. Ce qui donne la mort aux autres âmes entrât-il dans celle-ci, le contre-poison de sa bonne volonté ne manquerait pas d'en arrêter les effets. Vint-elle jusqu'au bord du précipice, l'action divine l'en éloignerait; ou, tant qu'elle l'y laisserait, elle suspendrait sa chute; y tombât-elle, elle l'en retirerait. Après tout, les fautes de ces âmes ne sont que des fautes de fragilité et fort peu aperçues; l'amour sait toujours les tourner à leur avantage. Par des insinuations secrètes, il leur fait entendre ce qu'elles ont à dire ou à faire, selon les circonstances.

Elles reçoivent en elles comme des lueurs de l'intelligence divine : *intellectus bonus omnibus facientibus eum*. Car cette divine intelligence les accompagne dans toutes leurs démarches, et les tire de tous les mauvais pas où leur simplicité les engage. Font-elles des avances qui les jetteraient dans quelque engagement préjudiciable ? La Providence leur ménage d'heureuses rencontres qui réparent tout. On a beau former contre elles des intrigues et les multiplier, cette Providence en rompt tous les nœuds ; elle en confond les auteurs, et répand sur eux un esprit de vertige, qui les fait tomber dans leurs propres pièges. Sous sa conduite, les âmes qu'on y voulait surprendre font, sans qu'elles y pensent, certaines choses fort inutiles en apparence, mais qui servent ensuite à les délivrer de tous les embarras où leur droiture et la malice de leurs ennemis les avaient jetées.

Oh ! la fine politique que cette bonne volonté ! qu'il y a de prudence dans sa simplicité ; d'industrie dans son innocence et dans sa franchise ; de mystères et de secrets dans sa droiture ! Voyez le jeune Tobie : ce n'est qu'un simple enfant ; mais Raphaël est à ses côtés ; avec un tel guide, il marche en assurance ; rien ne l'effraye, rien ne lui manque. Ce sont les monstres mêmes qu'il rencontre qui lui fournissent des vivres et des remèdes ; celui qui s'élance pour le dévorer devient lui-même sa nourriture. Il n'est occupé que de noces et de festins ; car c'est là, dans l'ordre de la Providence, son objet présent. Ce n'est pas qu'il n'ait d'autres affaires, mais elles sont abandonnées à cette intelligence chargée de l'assister en tout ; elles se trouvent si bien faites, qu'il n'eût jamais si bien réussi : car ce ne sont que bénédictions et prospérités. Cependant la mère pleure, et elle est dans la plus vive amertume.

mais le père est plein de foi. L'enfant, si amèrement regretté, revient joyeux ; et, avec toute sa famille, il entre dans le ravissement.

Le divin amour est donc, pour les âmes qui se donnent pleinement à lui, le principe de tous les biens. Et, pour acquérir ce bien inestimable, il suffit de le bien vouloir.

Oui, chères âmes, Dieu ne demande que votre cœur ; si vous cherchez ce trésor, ce royaume où règne Dieu seul, vous le trouverez. Votre cœur, s'il est dévoué totalement à Dieu, est dès lors ce trésor, ce royaume-là même que vous désirez et que vous cherchez. Dès que l'on veut Dieu et sa volonté, on jouit de Dieu et de sa volonté ; et cette jouissance répond à l'ardeur du désir. Aimer Dieu, c'est désirer sincèrement l'aimer ; parce qu'on l'aime, on veut être l'instrument de son action, pour que son amour ait dans nous et par nous de l'exercice.

Ce n'est pas à l'adresse de l'âme simple et sainte que correspond l'action divine ; elle correspond à la pureté de l'intention, et non pas aux mesures que l'on prend, aux projets que l'on forme, à la manière dont on s'avise, ni aux moyens que l'on choisit. L'âme peut s'abuser en tout cela, et il n'est pas rare que cela lui arrive ; mais sa droiture et sa bonne intention ne la trompent jamais. Pourvu que Dieu y voie cette bonne disposition, il lui passe tout le reste ; et il tient pour fait ce qu'elle ferait infailliblement, si des vues plus sûres secondaient sa bonne volonté.

La bonne volonté n'a donc rien à craindre ; si elle tombe, elle ne peut tomber que sous cette main toute-puissante, qui la guide et qui la soutient dans tous ses égarements. C'est cette main divine qui l'approche du terme lorsqu'elle s'en éloigne, qui la remet dans le chemin lorsqu'elle en sort ; en elle l'âme trouve sa ressource

dans les écarts où la jette l'effort des aveugles facultés qui l'égarent; elle lui fait sentir combien elle doit les mépriser, pour ne compter que sur elle, et s'abandonner totalement à sa conduite infaillible. Les erreurs où tombent les bonnes âmes se terminent donc à l'abandon, et jamais un bon cœur ne peut se trouver au dépourvu; car c'est un dogme de foi que tout coopère à son bien.

§ X

L'âme dans l'état d'abandon trouve plus de lumière et de force dans sa soumission à l'action divine que n'en possèdent tous les orgueilleux qui lui résistent.

A quoi servent les plus sublimes lumières, les divines révélations, quand on n'aime pas la volonté de Dieu? C'est par là que s'est perdu Lucifer; la conduite de l'action divine que Dieu lui révélait, en lui découvrant le mystère de l'Incarnation, ne lui causa que de l'envie. Au contraire, une âme simple et éclairée des seules lumières de la foi ne peut se lasser d'admirer, de louer, d'aimer l'ordre de Dieu; de le trouver non-seulement dans les créatures saintes, mais même dans la confusion et le désordre des plus déréglées. Un grain de pure foi éclaire plus l'âme simple que Lucifer ne l'a été par ses lumières si élevées.

La science de l'âme fidèle à ses obligations, tranquillement soumise aux ordres intimes de la grâce, douce et humble envers tous, vaut mieux que la plus profonde pénétration des mystères. Si l'on ne voyait que l'action divine dans tout cet orgueil et cette dureté de l'action des créatures, on ne les recevrait jamais qu'avec douceur et respect. Leurs désordres ne feraient point quitter l'ordre, quelque train qu'elles mènent. Il faut voir uniquement en

elles l'action divine, qu'elles portent et qu'elles donnent, lorsqu'on est fidèle à pratiquer la douceur et l'humilité. Il ne faut pas regarder la voie qu'elles tiennent, mais marcher toujours avec fermeté dans la sienne ; et c'est ainsi qu'en pliant doucement, on brise les cèdres et on renverse les rochers.

Qu'y a-t-il dans les créatures qui puissent résister à la force d'une âme fidèle, douce et humble ? Si nous voulons vaincre infailliblement tous nos adversaires, il ne leur faut opposer que ces armes. Jésus-Christ nous les a mises entre les mains pour nous défendre, il n'y a rien à craindre quand on sait s'en servir. Il ne faut pas être lâche, mais généreux ; c'est la seule disposition qui convienne à des instruments divins. Tout ce que Dieu fait est sublime et merveilleux ; et jamais l'action propre, qui fait la guerre à Dieu, ne peut résister à celui qui est uni à l'action divine par la douceur et l'humilité.

Qu'est-ce que Lucifer ? C'est un bel esprit, et le plus éclairé de tous les beaux esprits, mais un bel esprit mécontent de Dieu et de son ordre. Le mystère de l'iniquité n'est que le résultat de ce mécontentement qui se manifeste de toutes les manières possibles. Lucifer, autant qu'il est en lui, ne voudrait rien laisser tel que Dieu l'a fait et ordonné. Partout où il pénètre, vous y verrez toujours l'ouvrage de Dieu défiguré. Plus une personne a de lumières, de science et de capacité, plus elle est à craindre, si elle n'a pas le fondement de la piété, qui consiste à être content de Dieu et de sa volonté. C'est par le cœur réglé qu'on est uni à l'action divine ; sans lui, tout n'est que pure nature, et, pour l'ordinaire, pure opposition à l'ordre divin. Dieu n'a point, à proprement parler, d'autres instruments que les humbles : toujours contredit par les superbes, il ne

laisse pas cependant de les faire servir, comme des esclaves, pour l'accomplissement de ses desseins. Quand je vois une âme qui fait son tout de Dieu et de la soumission à ses ordres, quelque dénuée quelle soit de toute autre chose, je dis : voilà une âme qui a de grands talents pour servir Dieu. La sainte Vierge et saint Joseph ne portaient point une autre apparence. Le reste, sans cela, me fait peur ; et je crains d'y voir l'action de Lucifer ; je me tiens sur mes gardes, et je m'affermis dans mon fonds de simplicité, pour l'opposer à tout cet éclat sensible, qui, par lui-même, n'est pour moi qu'un verre fragile.

§ XI

L'âme dans l'état d'abandon sait voir Dieu dans le superbe qui lutte contre son action. Toutes les créatures bonnes ou mauvaises le lui révèlent.

L'ordre de Dieu est toute la pratique de l'âme simple. Elle le respecte dans les actions irrégulières que le superbe fait pour l'avilir. Ce superbe méprise une âme aux yeux de laquelle il n'est rien ; car elle ne voit que Dieu en lui et en toutes ses actions. Souvent il pense que sa modestie est une marque qu'elle l'appréhende, quoique ce ne soit que le signe de cette crainte amoureuse qu'elle a de Dieu et de sa volonté, qui lui est présente dans le superbe.

Non, pauvre insensé, l'âme simple ne te craint pas. Tu lui fais compassion ; c'est à Dieu qu'elle répond lorsque tu penses qu'elle te parle ; c'est à lui qu'elle croit avoir affaire ; elle ne te regarde que comme un de ses esclaves, ou plutôt comme une ombre sous laquelle il se déguise. Ainsi, plus tu prends le ton haut, plus elle le prend bas ; et lorsque tu crois la surprendre, elle te surprend toi-

même. Tes finesses, tes violences ne sont pour elle que faveurs de la Providence.

Le superbe est encore une énigme, que l'âme simple et éclairée par la foi explique très-intelligiblement.

Cette découverte de l'action divine, dans tout ce qui se passe à chaque moment, en nous et autour de nous, est la vraie science des choses; c'est une révélation continuelle de la vérité; c'est un commerce avec Dieu qui se renouvelle sans cesse; c'est la jouissance de l'Époux, non en cachette, à la dérobée, dans le cellier, dans la vigne, mais à découvert et en public, sans crainte d'aucune créature. C'est un fonds de paix, de joie, d'amour et de contentement de Dieu, vu, su, ou plutôt cru, vivant et opérant toujours le plus parfait, en tout ce qui se présente. C'est le paradis éternel, qui n'est, à la vérité, présentement connu et goûté qu'en choses informes et couvertes de ténèbres; mais l'Esprit de Dieu, qui en arrange en cette vie toutes les pièces par cette continuelle et féconde présence de son action dira au jour de la mort : *Que la lumière se fasse ; Fiat lux* ; et alors on verra les trésors que renfermait la foi dans cet abîme de paix et de contentement de Dieu, qui se trouve à chaque moment en tout ce qui est à faire ou à souffrir.

Quand Dieu se donne ainsi, tout le commun devient extraordinaire; et c'est pour cela que rien ne le paraît; c'est que cette voie est par elle-même extraordinaire; par conséquent, il n'est pas nécessaire de l'orner de merveilles qui ne lui sont point propres. C'est un miracle, une révélation, une jouissance continuelle, à de petites fautes près, mais un miracle qui, en rendant merveilleuses toutes les choses communes et sensibles, n'a rien en lui-même de sensiblement merveilleux.

§ XII

Dieu assure aux âmes qui lui sont fidèles une glorieuse victoire sur les puissances du monde et de l'enfer.

Si l'action divine se cache ici-bas sous les dehors de la faiblesse, c'est pour augmenter le mérite des âmes qui lui sont fidèles; mais son triomphe n'en est pas moins assuré.

L'histoire du monde n'est que l'histoire de la lutte que les puissances du monde et de l'enfer livrent, depuis le commencement, aux âmes humblement dévouées à l'action divine. Dans cette lutte, tous les avantages semblent être du côté de l'orgueil; et pourtant c'est l'humilité qui est toujours victorieuse.

La figure du monde nous est présentée sous l'image d'une statue d'or, d'airain, de fer, de terre. Ce mystère d'iniquité, montré en songe à Nabuchodonosor, n'est que l'assemblage confus de toutes les actions intérieures et extérieures des enfants de ténèbres. Ceux-ci sont encore figurés par la bête sortie de l'abîme, pour faire la guerre à l'homme intérieur et spirituel, dès le commencement des siècles; tout ce qui se fait encore de nos jours n'est que la suite de cette guerre. Les monstres se succèdent les uns aux autres; l'abîme les dévore et les revomit; il envoie incessamment de nouvelles vapeurs. Le combat commencé au ciel entre Lucifer et saint Michel dure encore. Le cœur de cet ange superbe et envieux est devenu un abîme inépuisable de toutes sortes de maux. Il a révolté les anges contre les anges dans le ciel; et tout son soin, depuis la création du monde, est de susciter toujours parmi les hommes de nouveaux scélérats, qui prennent la place de ceux que l'abîme engloutit. Lucifer est le chef

de ceux qui ne veulent pas obéir au Tout-Puissant ; ce mystère d'iniquité n'est que l'inversion de l'ordre de Dieu ; c'est l'ordre ou plutôt le désordre du diable. Ce désordre est un mystère, car il cache sous de belles apparences des maux irrémédiables et infinis. Tous ces impies qui, depuis Caïn jusqu'à ceux qui désolent maintenant l'univers, ont déclaré la guerre à Dieu, ont été en apparence de grands, de puissants princes, qui ont fait grand bruit dans le monde et que les hommes ont adorés. Mais cette apparence pompeuse n'est qu'un mystère ; ce ne sont que des bêtes, qui sont montées de l'abîme les unes après les autres pour renverser l'ordre de Dieu ; mais cet ordre, qui est un autre mystère, leur a toujours opposé des hommes véritablement grands et puissants, qui ont porté le coup mortel à ces monstres ; et à mesure que l'enfer en a vomi de nouveaux, le ciel a aussi fait naître des héros qui les ont combattus. L'histoire ancienne, sainte et profane, n'est que l'histoire de cette guerre. L'ordre de Dieu est toujours demeuré victorieux ; ceux qui se sont rangés de son côté ont triomphé avec lui, et ils sont heureux pour une éternité ; et l'injustice n'a jamais pu protéger les déserteurs, elle ne les a payés que par la mort, et par une mort éternelle !

On croit toujours être invincible, quand on a l'impiété en tête. O Dieu ! le moyen de vous résister ? Quand une seule âme aurait l'enfer et le monde contre elle, elle ne pourrait craindre, dans le parti de l'abandon à l'ordre de Dieu. Cette apparence monstrueuse de l'impiété armée de tant de puissance, cette tête d'or, ce corps d'argent, d'airain, de fer, tout cela n'est qu'un fantôme de poussière éclatante. Une petite pierre le rend le jouet des vents.

Que le Saint-Esprit est admirable pour représenter tous

les siècles ! Tant de révolutions qui surprennent si fort les hommes ; les héros qui viennent avec tant d'éclat, et sont comme autant d'astres qui roulent sur la tête des autres ; tant d'événements extraordinaires, tout cela n'est qu'un songe qui échappe à la mémoire de Nabuchodonosor à son réveil, quelque terribles que soient les impressions qui se font sur son esprit.

Tous ces monstres ne viennent au monde que pour exercer le courage des enfants de Dieu ; et lorsque ceux-ci sont assez instruits, Dieu leur donne le plaisir de tuer le monstre, et Dieu appelle de nouveaux athlètes sur le champ de bataille. Et cette vie n'est qu'un spectacle continu qui fait la joie du ciel, l'exercice des saints de la terre, et la confusion de l'enfer.

Ainsi, tout ce qui s'oppose à l'ordre de Dieu ne sert qu'à le rendre plus adorable. Tous les serviteurs de l'iniquité sont les esclaves de la justice, et l'action divine bâtit la céleste Jérusalem avec les ruines de Babylone.

AVIS SPIRITUELS
DU
PÈRE DE CAUSSADE

AVIS SPIRITUELS DU PÈRE DE CAUSSADE

I

AVIS

POUR ACQUÉRIR UNE PARFAITE CONFORMITÉ A LA
VOLONTÉ DE DIEU (1)

1^o Au commencement de chaque jour, à l'oraison, à la messe et à la communion, protestez à Dieu que vous voulez être à lui sans réserve, et que, pour cette fin, vous voulez tâcher de vous adonner entièrement à l'esprit d'oraison et à la vie intérieure.

2^o Faites votre étude principale de la conformité à la volonté de Dieu jusque dans les moindres choses, disant à Dieu, au milieu des plus fâcheuses contrariétés et en présence des plus effrayantes perspectives : « Mon Dieu, je veux de tout mon cœur ce que vous voulez ; je me sou mets en tout et pour tout à votre bon plaisir, soit pour le temps, soit pour l'éternité ; et cela, ô mon Dieu, pour deux

(1) Ces avis ont été adressés, en 1731, par le Père de Causade à la sœur Marie-Thérèse de Vioménil, qui avait alors 9 ans de profession et 28 ans d'âge.

raisons : la première, parce que vous êtes le Souverain Maître et qu'il est bien juste que toutes vos volontés s'accomplissent. La seconde, parce que je suis convaincue, par la foi et par mille expériences, que toutes vos saintes volontés sont aussi aimables et bienfaisantes qu'elles sont justes et adorables ; au lieu que mes volontés sont toujours aveugles et corrompues : aveugles, parce que je ne sais ce que je dois désirer ou repousser ; corrompues, parce que presque toujours je me porte à ce qui me serait préjudiciable. Ainsi, je renonce pour toujours à mes volontés, pour me soumettre à toutes les vôtres ; disposez de moi, ô mon Dieu, à votre gré et selon votre bon plaisir. »

3° La pratique de cette soumission continuelle vous conservera dans cette paix intérieure, qui est le fondement de la vie spirituelle, et vous empêchera de vous troubler et de vous inquiéter après vos fautes et manquements. Vous les supporterez au contraire avec une soumission humble et tranquille, qui servira plus à vous corriger qu'une douleur inquiète, propre uniquement à vous affaiblir et à vous décourager.

4° Ne pensez plus au passé, mais seulement au présent et à l'avenir. N'ayez aucune inquiétude sur vos confessions ; il faut seulement vous accuser des fautes que vous pourrez vous rappeler, après un demi-quart d'heure d'examen. Il sera bon d'ajouter à votre accusation un péché des plus considérables de la vie passée. Le repentir plus vif que fera naître dans votre cœur cette accusation vous disposera à recevoir avec plus d'abondance les grâces du Sacrement. Vous ne sauriez faire trop d'efforts pour écarter les obstacles qui vous rendraient plus malaisée la pratique de la confession fréquente.

5° Pour échapper aux inquiétudes que fait naître soit le

regret du passé, soit la crainte de l'avenir, voici en trois mots la règle à suivre : il faut laisser le passé à la très-grande miséricorde de Dieu ; l'avenir à son aimable providence ; et donner tout le présent à son amour par notre fidélité à sa grâce. Amen.

6° Lorsque la bonté de Dieu vous enverra quelque contre-temps, quelques-unes de ces importunités qui vous causaient jadis tant de peines, vous en remercirez Dieu d'abord, comme d'une grande grâce d'autant plus utile à la grande œuvre de votre perfection qu'elle dérange davantage le travail du moment.

7° Vous tâcherez, malgré vos répugnances intérieures, de montrer bon visage aux personnes importunes, ou à celles qui viendront vous annoncer ces importunités ; vous quitterez promptement oraison, lecture, chœur, office, tout, pour aller où la providence vous appelle ; et vous ferez ce qu'on demande de vous tranquillement, paisiblement, sans hâte, sans chagrin.

8° Lorsque vous aurez manqué à quelqu'un de ces articles, vous ferez aussitôt quelque acte d'humilité intérieure, non pas de cette humilité inquiète, dépiteuse contre laquelle saint François de Sales parle tant, mais d'une humilité douce, paisible et suave. Ce point est essentiel pour vous, pour rompre la propre volonté, et ne plus vous rendre esclave de vos pratiques de dévotion extérieures ou intérieures.

9° Comprenons bien que nous n'aurons acquis une vraie conformité à la volonté de Dieu que lorsque nous serons parfaitement résolus à le servir selon son gré et selon son goût, et non pas selon le nôtre. Ne regardez que Dieu en tout, et vous le trouverez partout ; mais bien plus là où vous vous renoncerez le plus vous-même. Quand vous vous

serez bien convaincue que vous êtes incapable de tout bien, vous renoncerez à prendre des résolutions, mais vous direz humblement à Dieu : « Mon Dieu, je reconnais par tant d'épreuves que toutes mes résolutions sont inutiles. J'avais sans doute trop compté sur moi ; mais vous m'avez bien confondue. J'avoue que vous seul pouvez tout : faites-moi donc faire telle et telle chose ; et donnez-m'en, quand il le faudra, la pensée, le mouvement, la volonté ; sans quoi, je ne ferai jamais rien. J'ai là-dessus tant de funestes expériences passées!.... »

10^e Vous ajouterez à cette humble prière la pratique de demander pardon sur-le-champ, ou un peu plus tard, à toutes les personnes qui auront été témoins de vos petites vivacités ou saillies d'humeur.

La pratique de ces avis est pour vous d'une grande importance, pour deux raisons : premièrement, parce que Dieu veut faire tout en vous ; secondement, parce que, à cause d'une secrète présomption, au milieu même de tant de misères, vous ne pourriez jamais bien tout rapporter à Dieu, sans un million d'expériences de votre absolue incapacité à tout bien. Mais quand vous serez bien convaincue de cette vérité, vous direz presque sans y penser à l'occasion de tout bien : « O mon Dieu, c'est vous qui le faites en moi, par votre grâce » ; à l'occasion de tout mal : « Oh ! me voilà bien moi-même, je me reconnais là, telle que je suis ! » Alors, Dieu retirera sa gloire toute pure de toutes vos œuvres, parce qu'il sera bien démontré qu'il en est le seul auteur.

Telle est votre voie : toute de misère et d'humiliation pour vous : toute de bénédiction et d'actions de grâces pour Dieu. A lui toute la gloire ; à vous tout le profit. Ne seriez-vous pas bien ingrate si vous n'acceptiez pas, avec

reconnaissance, un partage aussi équitable et aussi avantageux?

II

AVIS

POUR LA CONDUITE EXTÉRIEURE D'UNE ÂME APPELÉE A
LA VIE D'ABANDON (1)

En s'éveillant, élever son âme toute en Dieu ; et, se pénétrant de sa divine présence, rendre hommage à la Sainte Trinité, à l'imitation du grand saint François Xavier : « Je vous adore, ô Dieu le Père, qui m'avez créée ; je vous adore ô Fils qui m'avez rachetée ; je vous adore, ô Saint-Esprit qui m'avez tant de fois sanctifiée et qui me sanctifiez encore ; je vous consacre toute ma journée pour votre pur amour et à votre plus grande gloire. Je ne sais ce qui doit m'arriver en ce jour, si ce seront des choses fâcheuses ou agréables, si je serai gaie ou triste, en consolation ou en angoisse : il en sera tout ce qu'il vous plaira, je m'abandonne à votre providence, et je me sou mets à toutes vos volontés. »

Il faut faire beaucoup d'attention à ce qui nous frappe le plus à l'entrée de la journée, et à ce que la grâce nous porte le plus dans le cœur, nous y entretenant doucement. Commencer notre oraison par là ; puis nous abandonner simplement à l'esprit de Dieu, et y demeurer autant de temps qu'il lui plaira. Imitiez la bonne femme : « Mon Dieu, puisque vous ne voulez pas nous donner du pain, donnez-nous au moins la patience. »

(1) Ces avis ont été adressés par le Père de Caussade à la Sœur Charlotte-Elisabeth Bourcier de Monthureux.

Les personnes qui sont dans l'oraison ordinaire, où l'on fait discourir l'entendement, se rappelleront le sujet de la méditation préparé dès la veille ; car si dès le matin on se laisse aller à toutes sortes de pensées en se dissipant, hélas ! toute la journée en sera dérangée : c'est comme une horloge mal montée qui est détraquée tout le jour.

Pour l'habillement, faites tout ce qu'il faut, proprement ; puis oubliez-vous.

Pour la Sainte-Messe, voici en quatre mots le moyen de l'entendre dignement, parfaitement, magnifiquement. C'est de vous représenter le mystère de la Croix. Montons en esprit sur le calvaire, et contemplons ce qui s'y passe comme si nous le voyions de nos yeux. Admirons : 1^o la justice de Dieu qui se venge sur son Fils unique des péchés des hommes, dont il n'avait cependant que l'ombre, mais qu'il s'était chargé d'expier : quelle victime et quelle satisfaction ! 2^o la grandeur de Dieu à qui il a fallu une telle réparation ; 3^o l'excellence de nos âmes rachetées d'un si grand prix ; 4^o le bonheur éternel que Jésus-Christ nous a mérité, et l'enfer éternel dont il nous a délivrés. Quelle impression de foi, de confiance, d'humiliation, de componction, de reconnaissance et d'amour ne nous doivent pas inspirer des objets si divins ! Ceux qui ne peuvent soutenir cette considération si forte et si haute, s'adresseront à la sainte Vierge présente à ce mystère, à saint Jean, à sainte Madeleine, au bon Larron, et enfin à Jésus-Christ même, pour lui marquer leur piété et lui rendre leurs justes et tendres devoirs, dans l'excès prodigieux et incompréhensible de sa charité et de sa miséricorde.

Pour l'oraison, je n'ai que deux mots à dire : Allez-y avec un entier acquiescement au bon plaisir de Dieu, soit pour le succès, soit pour y être exercée par la croix des sé-

cheresses, des distractions et des impuissances. Que si on y a de la facilité et de la consolation, en rendre grâce à Dieu sans s'arrêter au plaisir qu'elle cause par rapport à soi ; si on ne réussit pas, se soumettre à Dieu, s'humilier et se retirer content et en paix, quand même il y aurait de notre faute, redoublant notre confiance et notre abandon à sa très-sainte volonté. Avec ces deux points persévérer ; et Dieu, tôt ou tard, nous fera la grâce de le prier comme il faut ; mais jamais, non jamais de découragement, quelques misères que nous puissions éprouver.

Pour l'office, voici trois méthodes faciles et très-solides. La première est de se tenir en la présence de Dieu, de dire l'office dans un grand recueillement et union avec Dieu, en faisant quelques élévations vers lui, de temps en temps. Les personnes qui le peuvent réciter ainsi, ne doivent pas se mettre en peine d'autre occupation. La seconde, c'est de faire attention aux paroles, se tenant unie à l'esprit de l'Eglise, priant quand elle prie, gémissant où elle gémit, s'instruisant de ce qui y est instructif pour nous ; louant, adorant, rendant grâces, selon les différents sens des versets qu'on prononce. La troisième, c'est de penser humblement : je suis actuellement unie à des âmes saintes pour louer Dieu : ah ! que n'ai-je leurs saintes dispositions ! Il faut se prosterner en esprit sous leurs pieds, et croire qu'elles sont bien autrement appliquées à Dieu, remplies de piété et de ferveur que nous. Ces sentiments sont très-agréables à sa divine Majesté, et nous ne saurions trop y entrer.

Pour la confession, je voudrais que l'on se persuadât fortement, qu'il ne faut jamais s'inquiéter, ni se troubler pour ses misères, ni pour ses péchés ; il faut, comme dit saint François de Sales, qu'au bout de la douleur même de

nos péchés. nous ayons la paix. Voici donc ce qu'il faudrait faire : Avant tout, vous devez vous pénétrer d'une grande confiance en l'infinie bonté de Dieu, vous rappelant que sa miséricorde est au-dessus de toutes ses œuvres, qu'il met sa gloire à nous pardonner, et qu'il ne peut se montrer généreux, quand on manque de confiance en lui. Il aime la simplicité, la candeur, la droiture ; allons toujours à lui avec une pleine confiance, malgré toutes nos faiblesses, misères et infidélités. Cela lui gagne le cœur, et il pardonne tout à ceux qui se livrent à sa bonté et à son amour.

N'employez pas plus d'une demi-heure à la préparation, le surplus serait une perte de temps et une occasion au démon de jeter le trouble dans votre âme ; ce que vous devez éviter par-dessus toute chose : parce que cette profonde paix du cœur est un arbre de vie, le vrai fondement de la vie intérieure, et la disposition la plus essentielle à l'oraison de recueillement et de silence intérieur. Le premier quart-d'heure tout au plus, sera employé au souvenir de vos fautes ; tout ce que vous pourriez oublier, après cet examen, sera comme non avenue, et vous sera pardonné. Le dernier quart-d'heure sera employé à vous exciter au regret de vos fautes, demandant à Dieu cette grâce, et vous y excitant tout doucement et sans nul effort d'esprit, par le souvenir des bontés de Dieu en lui-même, et de sa très-grande miséricorde à votre égard : soit en vous retirant du monde, où vous vous seriez perdue ; vous appelant à la sainte Religion, où vous pouvez si aisément vous sauver ; soit en vous empêchant de mourir en état de péché ; soit en vous retirant d'une vie tiède et imparfaite, faible et languissante, où vous couriez risque de vous perdre, au milieu même de la Religion. Après ces petites

réflexions, vous penserez que la véritable contrition est insensible de sa nature, parce qu'elle est purement spirituelle, et que les douleurs les plus sensibles sont si équivoques que, malgré toutes les marques qu'en donnent certains pécheurs, on refuse quelquefois l'absolution, parce que cette douleur sensible peut subsister avec l'habitude consentie au péché, et même au péché mortel. La marque la plus sûre de la véritable douleur, sur quoi nous absolvons les plus grands pécheurs, est pour eux de ne plus tomber dans les grands péchés dont ils s'accusent. Ensuite, vous direz à Dieu, du fond de votre cœur : « Seigneur, j'espère que vous m'avez fait la grâce de me donner la contrition nécessaire ; je vous demande très-humblement pardon de tous les péchés que j'ai commis ; je les déteste, autant que je puis, par l'horreur que vous en avez ; vous voyez, ô mon Dieu, que je suis bien fâchée, non-seulement de les avoir commis, mais encore de n'en point sentir toute la douleur que je souhaiterais en avoir ; je me sou mets en ce point à vos ordres ; vous avez voulu nous cacher cette douleur, lors même que vous nous la donnez, afin que nous ne soyons jamais sûrs du pardon, ni certains d'être en état de grâce. Il vous a plu de nous tenir dans cette humble dépendance, afin de donner lieu à la foi et à la sainte espérance en vous, par où vous voulez nous conduire ; nous sommes obligés ainsi de nous contenter de votre très-grande miséricorde, de nous y abîmer, de nous y abandonner à l'aveugle, sans réserve et pleinement ; c'est ce que je fais, ô mon Dieu, de tout mon cœur ! Oui, Seigneur, je m'appuie, de tout mon cœur, uniquement sur vous seul, acceptant cet état d'incertitude si terrible, où vous voulez tenir tous les hommes, même les plus grands Saints, et vos plus chers favoris. »

Pour ce qui regarde l'accusation des péchés, vous direz simplement, en peu de mots, les fautes dont Dieu vous aura rappelé le souvenir, laissant tout le reste à sa très-grande miséricorde, sans la moindre inquiétude, sur tout ce que vous ne connaissez pas, ou que vous pourriez oublier. Vous pourrez terminer par l'accusation d'un péché plus considérable de la vie passée. Avec cela, vous devez être moralement assurée de recevoir les grâces du Sacrement. Voilà ce qui vous facilitera, comme à tant d'autres, la pratique de la confession fréquente. Pour éviter encore plus toute inquiétude sur le passé et pour l'avenir, voici une grande maxime en trois mots :

Il faut laisser le passé à la très-grande miséricorde de Dieu ; l'avenir, à son aimable Providence ; et le présent, il le faut donner entièrement à Dieu, par votre fidélité, avec le secours de la grâce, qui ne vous manquera jamais, que par votre faute.

En recevant l'absolution, voici la pensée qui doit vous occuper tout entière : en vous jetant en esprit au pied de la Croix, et baisant en esprit les plaies sacrées des pieds du Sauveur : « O mon Dieu, direz-vous, je ne vous demande qu'une seule goutte de ce sang précieux et adorable que vous avez répandu jusqu'à la dernière pour mon salut ; versez donc, par votre bonté, cette précieuse goutte dans mon âme pécheresse, pour la laver de plus en plus de tous ses péchés, et surtout des plus grands péchés de ma vie passée, dont je vous demande encore un million de fois très-humblement pardon, avec une ferme espérance de l'obtenir de cette très-grande miséricorde que vous avez si souvent fait éclater sur cette vile et très-misérable créature. » Cela fait, je vous défends, de la part de Dieu, de penser ensuite volontairement, ni à la confession que vous venez de faire,

ni à vos péchés, ni à la contrition, pour chercher à savoir si vous êtes pardonnée et rentrée en grâce. C'est un mystère dont Dieu s'est réservé à lui seul la connaissance, et dont le démon se sert continuellement pour inquiéter et troubler les âmes, afin de leur faire perdre le temps, et pour leur ravir cette douce paix intérieure, qui est la meilleure disposition à la communion, et sans laquelle on ne peut retirer presque aucun fruit de ce festin céleste : car dans cette disposition on va recevoir Jésus-Christ avec un cœur inquiet et troublé ; et, par conséquent, on est presque sans aucun goût pour cette divine nourriture. Nous éprouvons même quelquefois de grands dégoûts, que nous devons nous imputer à nous-mêmes, pour nous être laissé troubler volontairement par mille inquiétudes vaines que le démon a jetées dans notre esprit ; tandis que nous devons les rejeter et les mépriser, en les laissant tomber, comme on laisse tomber une pierre dans la mer.

Pour la sainte communion, ces deux points suffisent : avant la communion, il faut être Marthe ; après la communion, il faut être Marie : c'est-à-dire il faut se préparer par la fervente pratique des vertus et des bonnes œuvres propres à notre état, sans trouble et sans empressement ; et après, se reposer en Jésus-Christ, en ses mérites infinis, dans son amour ; et lui demeurer uni par une paix ineffable qui surpasse tout sentiment. Il est certain que la nature se recherche en tout, même dans les vertus et dans les plus saints exercices de piété, comme dans les actions commandées par les nécessités de la vie ; c'est ce qui faisait que les Saints gémissaient continuellement, et se tenaient sans cesse en garde, se considérant eux-mêmes comme leur plus mortel ennemi. Il faut beaucoup veiller

surtout aux choses pour lesquelles nous nous sentons quelque attache, en sorte que nous soyons prêts à sacrifier ce qui plaît, à condescendre aux justes désirs du prochain, et surtout à faire l'obéissance. La volonté de Dieu doit toujours l'emporter sur nos désirs, quelque saints qu'ils nous semblent être.

III

MÉTHODE DE DIRECTION INTÉRIEURE (1)

1^o On parvient à Dieu par l'anéantissement de soi-même. Tenons-nous si bas que nous disparaissions à nos propres yeux.

2^o A mesure que nous bannirons de nous tout ce qui n'est point Dieu, nous nous remplirons de Dieu : car, là où nous ne nous trouvons plus nous-mêmes, nous trouvons Dieu. Le plus grand bien que nous puissions faire à nos âmes en cette vie, c'est de les remplir de Dieu.

3^o La pratique du parfait anéantissement consiste à n'avoir autre soin que de mourir entièrement à nous-mêmes, pour donner lieu à Dieu de vivre et d'opérer en nous.

4^o Se soumettre à Dieu par un total abandon de soi-même, et se perdre dans l'abîme de son néant, pour ne se retrouver plus qu'en Dieu, c'est produire l'acte le plus excellent dont nous soyons capables, et qui contient en soi la substance de toutes les autres vertus ! C'est cet unique nécessaire que notre Seigneur recommande dans son Évangile ! O riche néant, que ne te connaît-on ? Plus l'âme s'anéantit, plus elle devient précieuse aux yeux de Dieu.

5^o Se perdre dans son néant, c'est le moyen sûr de se

(1, Cette méthode, comme la précédente, a été adressée à la sœur Charlotte-Elisabeth Bourcier de Monthureux.

retrouver en Dieu ; que notre exercice soit donc un simple souvenir de Dieu, un profond oubli de nous-mêmes, et un humble et amoureux acquiescement à la volonté de Dieu ; par ce seul exercice, nous éviterons tout mal, et nous nous rendrons toutes choses utiles, salutaires et méritoires à l'infini et au goût de Dieu.

6° Il ne faut point distinguer le repos du travail, soit intérieur, soit extérieur : c'est tout un, quand on se tient dans l'entier acquiescement et dans le repos intérieur : ceci est bon à remarquer.

7° Nous devons dans nos rapports avec les créatures porter un air de dégagement, et qui marque un éloignement infini de toute tendresse et de toute sensibilité. Il n'est pas concevable combien peu de chose suffit à arrêter l'âme, et pour longtemps, et souvent même pour toute la vie : un rien est capable d'empêcher les progrès admirables que l'on ferait dans la grâce. Oh ! que Dieu pour se communiquer aux âmes veut un grand vide de toutes les recherches de la nature, même des plus petites !

8° C'est dans les occasions les plus fâcheuses et les plus contraires, qu'on pratique le plus parfait dénûment, et qu'on s'établit dans une plus grande confiance en la cause première, par la perte des causes secondes. Acquiesçons donc à toutes les pertes, hormis celle de Dieu.

9° Dans toutes les affaires, et en toutes sortes de rencontres, que tout, hors Dieu, ne nous soit rien, et que Dieu seul nous soit tout.

10° Ne nous empressons jamais pour rien ; ne nous laissons resserrer le cœur pour quoi que ce soit. Où il n'y a que le néant, il n'y a ni empressement, ni resserrement, mais un vide paisible et invariable. C'est là que nous nous établissons, en ne nous attachant à rien de créé, et nous nous trou-

verons heureusement en cessant de nous chercher : pardons tout, pour trouver tout.

11° Réduisons-nous à l'unité qui est Dieu. Tout ce qui n'est point cela n'est point ce que nous voulons. Si nous savons bien nous contenter de cette éminente unité, nous ne nous inquiéterons plus de tout le reste. Oh ! que cette vérité bien entendue et bien pratiquée retranche de choses, même de celles qui nous semblent bonnes, saintes et nécessaires, et qui, au fond nous nuisent, au lieu de nous servir, pour arriver où nous aspirons, savoir à être faits une même chose avec la suprême unité.

12° Que notre devise soit celle du bienheureux frère GILLES d'Assise ; un à un, une seule âme à un seul Dieu. Allons encore plus avant, et pardons-nous nous-mêmes dans cette unité ; oublions tout, et ne nous souvenons plus que de l'unité, unité divine, unité infinie ! Dieu seul ! Ce mot d'unité est fort lumineux ; il nous fera retrancher toute multiplicité et superfluité ; il est très-efficace pour nous appliquer parfaitement à Dieu et à tout ce qu'il veut de nous : nous trouverons là-dessous des trésors de grâces, de lumière, d'innocence, de sainteté et de félicité.

IV

SUR LA CONDUITE A TENIR APRÈS LES FAUTES

1° Il faut porter avec humilité, devant Dieu, l'abjection de ses fautes. Après les infidélités et les surprises, on doit demeurer toujours dans son néant, en saint mépris de soi-même. C'est le grand avantage que Dieu nous fait tirer de nos fautes mêmes.

2^o Les craintes pour quelque faute que ce soit, quand elles vont jusqu'à l'excès, viennent évidemment du démon. Au lieu de s'abandonner à cette dangereuse illusion, on doit mettre la plus grande constance à la repousser; laisser tomber ces inquiétudes comme une pierre au fond de la mer et ne jamais s'en occuper volontairement. Si cependant, par permission de Dieu, ces sentiments étaient plus forts que la volonté, il faudrait recourir au second remède, qui consiste à se laisser crucifier en paix, comme Dieu le permet, ainsi que faisaient les martyrs qui s'abandonnaient à leurs bourreaux.

3^o Ce que nous venons de dire des craintes qui accompagnent les fautes plus marquées, s'applique également au sentiment de malaise et de détresse qui naît de la fréquence des petites infidélités. Ce resserrement de cœur vient également du démon. Il faut donc le mépriser et le combattre comme une vraie tentation. Cependant il arrive quelquefois qu'à l'égard de certaines âmes, Dieu se sert de cette angoisse et de cette frayeur excessive pour les éprouver, les épurer et les faire mourir à elles-mêmes. Lorsqu'on ne peut venir à bout de les chasser de l'esprit, point d'autres remèdes alors que de s'en laisser paisiblement crucifier dans un esprit de total abandon à la volonté de Dieu; c'est le moyen de ramener la paix, le calme dans l'âme vraiment résignée à la volonté de Dieu.

4^o Les craintes relatives à la récitation de l'office ne sont encore qu'une pure tentation, puisque l'attention actuelle n'est point nécessaire. Pour que la prière ait tout son mérite, il suffit qu'elle soit faite avec l'attention virtuelle, qui n'est autre chose que l'intention sincère de bien prier, qu'on a au commencement et qu'on n'a rétractée par aucune distraction bien volontaire. Ainsi on peut très

bien dire son office en souffrant patiemment des distractions continuelles et involontaires. La peine causée par ces distractions ne venant évidemment que du désir de bien prier est la meilleure preuve que ce désir est toujours au fond du cœur. Or, ce désir est la bonne et vraie prière : caché à l'âme à cause du trouble que lui causent ses distractions, il n'en existe pas moins, et il n'en est pas moins aperçu de Dieu qui nous fait une double grâce : d'abord en l'exauçant comme il exauce toute prière bien faite, et puis, en nous le cachant, pour nous mortifier en tout et partout.

V

SUR LES TENTATIONS ET PEINES INTÉRIEURES (1)

1^{er} *Principe*. Les tentations violentes sont, dans les vues de Dieu, de grandes grâces pour les âmes ; c'est là le martyre intérieur ; ce sont les grands combats et les grandes victoires qui ont fait les grands saints.

2^e *Principe*. La vive peine, et le cruel tourment qu'éprouve une âme attaquée des tentations, est la marque certaine qu'elle ne consent jamais, du moins de ce consentement plein, entier, connu et délibéré qui fait le péché mortel.

3^e *Principe*. Durant la violence et l'excès des tentations fréquentes, il peut bien se faire qu'une âme fatiguée et troublée, commette de petites fautes, tantôt par fragilité, par négligence, par surprise, par légèreté ; mais je soutiens que, malgré ces petites fautes, elle mérite plus.

(1) On a lieu de croire que cet écrit a été adressé à la sœur Anne-Marie-Thérèse de Rosen, dépositaire des sentiments intimes de Mme de Lesen, à qui elle servait d'intermédiaire à l'égard du père de Caussade

elle est plus agréable à Dieu, et dans le fond, mieux disposée à la réception des sacrements que le commun des personnes qui, favorisées d'une dévotion sensible, n'ont presque aucun combat à soutenir, ni presque aucune violence à se faire. La vertu des premiers est beaucoup plus solide, comme ayant passé et passant par de plus rudes épreuves.

4^e *Principe*. Quelque faute que les personnes tentées puissent avoir commise dans le passé, si depuis quelques années elles se tiennent fermes sans donner aucun consentement volontaire, elles font des progrès d'autant plus grands, dans les voies de Dieu, que leurs tentations les rendent plus humbles : parce que l'humilité est le fondement de tout bien.

5^e *Principe*. La plupart des gens peu avancés dans les voies de Dieu et la vie intérieure, n'estiment que les opérations de la grâce douce et sensible ; il est pourtant certain que les opérations les plus humiliantes, affligeantes et crucifiantes, sont les plus propres à purifier l'âme et à l'unir intimement à Dieu. Aussi les maîtres de la vie spirituelle s'accordent-ils à reconnaître qu'on avance beaucoup plus en pâtissant qu'en agissant.

6^e *Principe*. Comme Dieu convertit, éprouve et sanctifie les personnes séculières par des afflictions et adversités temporelles, de même il convertit, éprouve, purifie et sanctifie d'ordinaire les personnes religieuses par des adversités spirituelles et des croix intérieures, mille fois plus douloureuses : ce sont les sécheresses, ennuis, dégoûts, abattements de cœur, langueurs spirituelles, tentations humiliantes, importunes et violentes, craintes excessives d'être en péché mortel, terreurs des jugements de Dieu, frayeurs de réprobation. Or, comme les livres spirituels.

les prédicateurs, directeurs et bons chrétiens vantent sans cesse aux gens du monde les avantages des afflictions, sans le secours desquelles un grand nombre d'entre eux se perdraient, pourquoi ne pas dire la même chose des croix intérieures, sans lesquelles une infinité de personnes religieuses n'arriveraient jamais à la perfection de leur état ? L'expérience montre tous les jours que la voie la plus ordinaire par où Dieu conduit les personnes religieuses qu'il aime le plus, est celle des grandes épreuves intérieures, comme par rapport aux séculiers chéris de Dieu, c'est la voie des adversités temporelles. Par conséquent, nous qui prêchons aux gens du monde, la patience, la soumission, et une amoureuse résignation dans leurs maux, nous devons nous dire la même chose dans nos épreuves, et nous appliquer la morale que nous savons si bien faire aux autres. Est-ce que les croix intérieures ne viennent pas également de Dieu ? Sont-elles moins crucifiantes, et partant moins salutaires ? Dieu nous demande-t-il moins de soumission, et notre patience peut-elle lui être moins agréable ?

7^e Principe. Dieu, par un effet de sa miséricordieuse sagesse, et pour tenir toujours ses élus dans une plus grande dépendance de sa grâce, dans un plus parfait abandon à sa miséricorde et dans une plus grande humiliation, leur cache presque toutes les opérations intérieures de son divin Esprit, les dispositions saintes où il les met, les bons sentiments qu'il leur donne, et les vertus infuses dont il les enrichit.

Mais de quels moyens se sert-il pour cela ?

Admirons ici sa sagesse, sa bonté. Il se sert de la continuité et de la violence des tentations, du trouble qu'elles causent dans l'âme et de la crainte qu'elle éprouve d'y avoir succombé. Il leur cache les grandes victoires

qu'ils remportent, par les légères défaites qu'ils subissent ; l'ardent désir de bien communier, par la crainte des communions indignes ; leur ardent amour pour Dieu, par la crainte de manquer d'amour. Tandis qu'ils éprouvent la plus grande horreur pour les petites fautes, il les laisse s'attrister des imperfections continuelles qu'ils croient commettre ; il permet que toutes leurs bonnes œuvres leur paraissent mal faites, et qu'ils ressentent les premiers mouvements de toutes leurs passions, pendant qu'ils remportent sans cesse des victoires. Mais comme Dieu, tout en les tenant dans l'humilité et l'abandon, ne veut pourtant pas qu'ils manquent de quelques consolations, et assurance dans leurs épreuves, il fait connaître leur état à des directeurs éclairés ; et tant que ces âmes obéiront avec simplicité, elles seront assurées ne n'être jamais trompées.

De ces principes, nous pouvons tirer facilement l'éclaircissement des doutes qui viennent quelquefois nous assaillir, relativement à la communion et à l'accomplissement de nos autres devoirs.

Première règle. — La crainte qui précède la communion n'en doit jamais éloigner, surtout si le confesseur nous l'ordonne. Dieu ne permet pas, pour l'ordinaire, qu'il se trompe. Mais quand cela arriverait, la pénitente ne peut être trompée en se soumettant, ni faire de sacrilège : car l'obéissance aveugle, rendue de bonne foi à un directeur, en vue de Dieu, ne peut jamais nous égarer.

Le redoublement de peines et de tentations après la communion, loin d'en empêcher le fruit, l'augmente, quand on souffre en paix avec une humble résignation, jointe à l'horreur du vice. Cette horreur se fait assez connaître par la peine et le martyre que causent les tentations, ce qui

n'arrive jamais à ceux qui y succombent véritablement.

Les livres qui traitent des effets de la communion et qui s'adressent au commun des fidèles, ne parlent que des effets ordinaires; mais il y a bien des cas particuliers où l'on éprouve des effets sensibles tout contraires. Alors la communion produit un fruit bien plus précieux, car en augmentant la violence de la tentation et le vif sentiment de notre faiblesse, elle accroît nos mérites, développe dans le cœur les sentiments de l'humilité la plus profonde.

Seconde règle. — Les violents efforts pour se préparer à la communion, ne sont bons et agréables à Dieu que dans leur principe; mais leur résultat est fâcheux, puisqu'ils troublent et agitent l'âme. Il faut donc modérer l'ardeur de ces désirs, car à l'égard de Dieu et des choses de Dieu, tout doit se faire doucement, tranquillement, et sans efforts. La meilleure préparation à la sainte communion dans cet état douloureux, c'est la patience et la résignation dans le martyre intérieur. Il faut donc, à tout prix, conserver cette paix où Dieu réside, et où il se plaît à opérer.

Ce n'est pas la grâce, mais l'amour-propre qui voudrait porter alors à l'éloignement de la communion, pour éviter les tortures, les agonies que Dieu fait éprouver à l'âme, pour faire mourir en elle le misérable amour-propre. Il faut donc y aller sans crainte et même avec une sorte de plaisir, pour y supporter ces opérations intérieures si purifiantes et si sanctifiantes. On en éprouvera, dans la suite, les meilleurs effets; mais en ce moment, Dieu les cache pour le bien de l'âme. Que celle-ci se tienne donc, devant lui, dans l'humble posture d'une criminelle et d'une victime de la justice miséricordieuse. Voilà la véritable préparation de cette âme; hors de là, elle ne trouvera jamais la paix.

Ce délaissement et cet abandon apparent n'a pour but que de faire croître, dans l'âme, la défiance d'elle-même, et de la porter à se jeter, avec plus d'abandon, entre les bras de Dieu. Elle ne voit aucun autre appui; et celui-là, même, elle ne le voit pas. Il faut que la foi, toute seule, lui suffise, sans nul soutien. La partie sensitive ne peut rien sur la volonté, et Dieu n'attend d'elle, en ce moment, que le choix libre de cette volonté toujours maîtresse de ses actes.

La profonde horreur que l'âme ressent de l'approche des attaques de la tentation est le meilleur de tous les désaveux. La multitude d'actes ne servirait qu'à la troubler et à la fatiguer; elle fera mieux de s'en tenir à ce seul acte qui renferme tout. « Seigneur, vous êtes tout-puissant et « la bonté même; c'est à vous de me défendre et de me « préserver de tout mal; cela passe mes forces, j'en accepte « toute la peine pour l'amour de vous; défendez-moi seule- « ment de tout péché. » Après cela qu'elle se tienne en paix au milieu de l'orage; elle se trouvera fortifiée sans savoir comment, par le don caché en Dieu.

Troisième règle. — L'incapacité de penser et de produire des actes dans l'oraison ne doit point attrister cette âme. Le meilleur de la prière et même son essence, c'est le désir de la faire. Le désir fait tout devant Dieu, en bien et en mal; or ce désir en elle va jusqu'à l'inquiétude; il n'est donc que trop ardent, et il n'a besoin que d'être modéré. Que l'âme se tienne donc en paix dans l'oraison, et qu'elle en sorte en paix. Au lieu de tant de résolutions, qu'elle se contente de dire à Dieu: « Mon Dieu, faites-moi « faire tel et tel bien, fuir tel et tel mal; car de moi-même « je n'en ferai rien. Je sens trop ma faiblesse, et j'ai mon « expérience passée pour garant que rien ne se fera, si

« vous n'agissez vous-même en moi, par la force de votre
« grâce. »

Pour la direction d'intention, que l'âme abandonnée à Dieu n'en multiplie pas trop les actes, et ne se croie pas obligée de l'exprimer en paroles. Le mieux serait de se contenter de sentir et de connaître qu'elle agit pour Dieu, en simplicité de cœur : voilà les bons actes intérieurs : c'est le cœur qui les fait de lui-même, comme de son propre poids, presque sans y penser, comme les personnes mondaines, sans se l'avouer expressément, ont pour but en toutes choses, la satisfaction de leur sensualité, de leur cupidité et de leur orgueil. Dieu voit cette intention que leur cœur se cache à lui-même, et elles en seront punies.

Le grand principe de la vie spirituelle, c'est de faire toutes choses, à l'intérieur et à l'extérieur, en paix, doucement, suavement, comme le recommande si souvent saint François de Sales. Du moment qu'on désire former un acte, il est déjà formé, et tenu pour fait, parce que Dieu voit tous nos desirs et jusqu'à la préparation de nos cœurs. « Nos desirs, dit Bossuet, sont à l'égard de Dieu, « ce que la voix est à l'égard des hommes ; et un cri re-
« tenu au fond de l'âme, vaut bien un cri poussé vers le
« ciel. » — Au reste, tous les actes faits dans la plus grande aridité, sont très-bons, et pour l'ordinaire, meilleurs et plus méritoires que les actes accompagnés de dévotion sensible.

L'examen de prévoyance, ne doit guère rouler que sur la soumission à Dieu et l'abandon à ses saintes volontés ; et cette pratique ne doit pas tant avoir pour but de faire des actes formés, que de tenir notre cœur dans une certaine disposition habituelle d'attente, par laquelle il

semble dire à Dieu, à tout moment et en toute situation : *fiat, fiat* : Oui je le veux, j'accepte tout ; préservez-moi seulement de tout péché. Oui, Père céleste, et toujours oui. Ce oui, dit de tout cœur, renferme dans sa brièveté, les plus grandes choses, et il exprime les plus grands sacrifices.

PRIÈRE

DU RÉVÉREND PÈRE DE CAUSSADE, POUR OBTENIR
LE SAINT ABANDON

O mon Dieu, quand vous plaira-t-il de me faire la grâce de demeurer habituellement dans cette union de ma volonté avec votre volonté adorable, où sans rien dire on dit tout, où l'on fait tout en vous laissant faire ; où l'on a des occupations immenses, puisqu'on se conforme de plus en plus à votre bon plaisir, et où pourtant on est dispensé de tout travail, puisqu'on vous remet le soin de toutes choses, et qu'on ne songe qu'à se reposer pleinement en vous ; état délicieux, et qui, en l'absence même de toute foi sensible, offre à l'âme un goût intérieur et tout spirituel ? Que je dise donc continuellement par la disposition habituelle de mon cœur : *Fiat* ; oui, mon Dieu, oui, tout ce qu'il vous plaira ; que toutes vos volontés saintes s'accomplissent en tout ; je renonce aux miennes, qui sont très-aveugles , perverses et corrompues , par ce misérable amour-propre, le mortel ennemi de votre grâce et de votre pur amour, de votre gloire et de ma sanctification.

PRIÈRE QU'ON PEUT FAIRE DANS LES TENTATIONS

O mon Dieu, préservez-moi, par votre grâce, de tout péché ; mais pour la peine qui fait le martyr de mon

amour-propre, et pour les saintes abjections qui crucifient mon orgueil, je les accepte de tout mon cœur, non pas tant comme les effets de votre justice, que comme les bienfaits de votre grande miséricorde. Ayez donc pitié de moi, mon Seigneur, et assistez-moi.

SECONDE PARTIE

LETTRES

SUR LA PRATIQUE DE L'ABANDON

A LA PROVIDENCE DIVINE

LIVRE PREMIER

ESTIME ET AMOUR DE L'ABANDON

LETTRE I

A LA SŒUR ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Bonheur et paix inaltérable de l'âme qui s'abandonne entièrement à Dieu.

Perpignan, 1732.

Madame et très-chère Sœur,

Vous faites bien de vous attacher fortement et presque uniquement à l'excellente pratique de l'entier abandon à la volonté de Dieu. C'est là que git pour vous toute la perfection ; c'est la voie la plus simple, celle qui conduit plus tôt et plus sûrement à une paix profonde et invariable ; c'est aussi la sauvegarde assurée qui conserve cette paix au fond de notre âme, au milieu des plus furieuses tempêtes. L'âme qui s'abandonne vraiment à Dieu, n'a rien à craindre de la violence des orages. Loin de lui nuire, ils serviront infailliblement, non-seulement à accroître ses mérites, mais encore à l'affermir de plus en plus dans

cette union de sa volonté à la volonté divine, qui rend la tranquillité de l'âme invariable.

O quel bonheur, quelle grâce, quelle sûreté pour l'autre vie et quelle paix inaltérable pour celle-ci que d'être en Dieu seul, de n'avoir plus que Dieu seul ; plus d'autre appui, d'autre secours, d'autre espérance qu'en Dieu seul ! O la belle lettre que vient de m'écrire sur cela une de vos sœurs ! Durant un mois, dit-elle, cette seule pensée, Dieu seul ; je n'ai plus que Dieu seul, cette seule pensée la consolait, la soutenait, l'encourageait si fortement, qu'au lieu de regrets, elle sentait un fonds de paix et de joie inexplicable. Il lui semblait que Dieu prenait la place tout entière de directeur, d'ami ; et que lui seul voulait lui être toute chose.

Plus nous nous pénétrons de ces sentiments, plus notre paix sera solide ; car cette détermination bien arrêtée de ne chercher que Dieu et de vouloir tout ce qu'il veut, c'est par excellence la *bonne volonté* à laquelle la paix a été promise. Comment les créatures pourraient-elles troubler l'âme qui n'a plus à leur égard ni désir, ni crainte ? Efforçons-nous d'en arriver là, et notre paix sera vraiment imperturbable. Imitons le saint Archevêque de Cambrai, qui dit de lui-même : « Je porte tout au pis-aller ; et c'est au fond de ce pis-à-lier que je trouve ma paix dans l'entier abandon. »

LETTRE II

L'abandon est la voie la plus courte pour arriver au pur amour
et à la perfection.

Votre lettre, ma chère Sœur, m'a rappelé le passage de l'Evangile où nous voyons un jeune homme s'approcher

de Notre-Seigneur pour lui demander par quel chemin il pourra arriver à la vie éternelle. Le bon Maître lui répond d'abord qu'il doit observer les commandements ; et comme le jeune homme lui réplique qu'il les a fidèlement observés jusqu'à ce jour, le Sauveur lui dit : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. » La demande que vous me faites est toute semblable à celle de ce jeune homme. Vous voulez que je vous indique la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à la perfection, qui est la plénitude de la vie éternelle. Si je ne vous connaissais comme je vous connais, je vous répondrais que vous devez avant tout observer vos règles ; car les règles sont pour tout Religieux le seul chemin assuré de la perfection. Mais je sais que, depuis longtemps, vous les observez avec la plus scrupuleuse exactitude ; ce que vous voulez apprendre de moi, en ce moment, c'est la pratique la plus propre à élever à une haute sainteté une Religieuse qui accomplit fidèlement tous ses devoirs. A cette question, ma chère Sœur, je ferai une réponse toute semblable à celle du bon Maître. Si vous voulez être parfaite, dépouillez-vous de toute vue propre, de toute prétention, de toute recherche, de tout retour sur vous-même, de tout ce que vous pouvez appeler *vôtre*, et livrez-vous sans réserve et sans retour à la conduite et au bon plaisir de Dieu. L'abandon, oui, l'abandon entier, aveugle, absolu, voilà pour les âmes qui sont dans votre voie, le comble et le résumé de la perfection, parce que la perfection consiste dans le pur amour, et que, pour vous, l'exercice du pur amour consiste dans l'abandon.

Il est vrai que l'amour, même le plus pur, n'exclut pas de l'âme le désir de son salut et de sa perfection ; mais il

est également incontestable que, plus une âme se rapproche de la parfaite pureté de l'amour, plus elle détourne ses pensées et ses réflexions d'elle-même pour les fixer sur la bonté infinie de Dieu. Cette divine bonté ne nous oblige pas à répudier le bonheur qu'elle nous destine, mais elle a bien le droit, sans doute, d'être aimée pour elle-même et sans aucun retour sur nos propres intérêts. Cet amour, qui n'exclut pas l'amour de nous-même, mais qui en est indépendant, c'est ce que tous les théologiens nomment l'amour pur ; et tous s'accordent à reconnaître également que l'âme est d'autant plus parfaite qu'elle se conduit plus habituellement par l'impression de cet amour, et qu'elle se dépouille plus complètement de toute recherche de ses intérêts, sinon en tant qu'ils sont subordonnés aux intérêts de Dieu.

Or, l'abandon total, sans réserve et sans bornes, n'a nul retour sur ses intérêts : il ne pense qu'à Dieu, à son bon plaisir, à ses volontés, à sa gloire ; il ne connaît pas, il ne veut pas même connaître autre chose. Loin de faire de ses propres intérêts le motif de son amour, l'âme vraiment abandonnée accepte et embrasse généreusement tout ce qui paraît tendre à l'anéantir : les obscurités, les incertitudes, les défaillances, les humiliations. Tout cela lui plaît, du moment qu'elle sait que cela plaît à son Bien-Aimé ; parce que le plaisir et le contentement de son Bien-Aimé font tout son plaisir et tout son contentement. Elle n'a plus de volonté, plus de désir, plus de vie propre, mais elle est toute perdue, abimée et comme anéantie dans le profond et obscur abîme des volontés de Celui qu'elle aime.

Je puis vous dire que j'ai connu des âmes qui, après avoir franchi cent et cent fois ce passage terrible, en ap-

parence, de l'abandon total, sans réserve et sans bornes, dans le profond abîme des volontés impénétrables de Dieu, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier, dans des transports de joie et d'une sainte assurance : O volonté de mon Dieu, vous êtes infiniment sainte, juste et adorable, mais je vous trouve encore plus aimable et bienfaisante. Si vous vous accomplissez tout entière en moi, je dois trouver infailliblement en vous mon vrai contentement, en cette vie, et mon bonheur éternel dans l'autre. Comment votre miséricorde infinie pourrait-elle vous laisser vouloir rien, de vous-même, qui ne tende au plus grand bien de vos pauvres créatures ? Elles seules peuvent se perdre par la perversité de leur volonté, qui peut empêcher et qui empêche trop souvent l'accomplissement de vos dispositions les plus saintes et les plus bienfaisantes. Donnez-moi donc, ô mon Dieu, la grâce de détruire par un complet abandon ces folles résistances, et dès lors, assuré que toutes vos divines volontés s'accompliront en moi, je serai également assuré de mon salut et de ma perfection.

LETTRE III

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Application à lui-même. Paix profonde dont l'abandon le fait jouir au milieu du tracassé des affaires.

Perpignan, 1740.

Il vient de m'arriver ce que j'avais toujours le plus appréhendé. Je n'ai pu m'empêcher d'accepter une charge contraire à tous mes attrait, et pour laquelle je ne me

crois aucune aptitude. J'ai eu beau gémir, prier, conjurer, m'offrir à rester toute ma vie au noviciat de Toulouse : il a fallu faire le sacrifice, qui est un des plus grands de ma vie. Mais voici où paraît visiblement l'aimable Providence. Ce sacrifice fait et refait cent et cent fois, Dieu a ôté de mon cœur toutes mes anciennes répugnances, en sorte que j'ai quitté la maison professe, que vous savez que j'aimais tant, avec une certaine paix et une liberté d'esprit dont j'ai été étonné moi-même. Il y a plus encore : c'est que, en arrivant à Perpignan, j'y ai trouvé quantité d'affaires où je n'entends rien, quantité de gens à voir et à ménager : évêque, intendant, lieutenant du roi, parlement, état-major ; vous savez quelle était mon horreur pour toutes sortes de visites, et surtout pour celles des grands ; mais rien de tout cela ne m'effraye ; j'espère que Dieu remédiera à tout, et je sens en sa divine Providence une confiance qui me met au-dessus de tout. Aussi je suis en paix et tranquille, au milieu de mille soucis et embarras, dont j'aurais pensé, naturellement, devoir être accablé.

Il est vrai que ce qui contribue le plus à cette grande paix, c'est la disposition où il a plu à Dieu de me mettre de ne rien craindre, ni rien désirer, pour cette courte et misérable vie. Ainsi, quand j'aurai fait ce que je penserai devant Dieu devoir faire, les succès seront tels qu'il lui plaira : je les lui abandonne entièrement et de tout mon cœur, le bénissant de tout par avance, ne voulant en tout et partout que sa sainte volonté, parce que je suis convaincu par la foi et par beaucoup d'expériences personnelles, que tout vient de Dieu, et qu'il est assez puissant et assez bon Père pour faire réussir tout au plus grand avantage de ses chers enfants. Ne nous a-t-il pas prouvé

qu'il nous aime plus que sa vie, alors qu'il l'a sacrifiée pour l'amour de nous ? Et, après qu'il en a tant fait, ne sommes-nous pas assurés qu'il ne nous oubliera pas ? Je vous en conjure donc, ne vous inquiétez ni sur moi ni sur mes œuvres. Faites ce que je m'efforce de faire moi-même. Dès que j'ai pris une mesure devant Dieu et selon Dieu, je lui en laisse tout le soin, et m'en remets à lui du succès. J'attends ce succès avec confiance, mais avec calme ; et je consens à ce qu'il arrive, non au gré de mes désirs impatients, mais au pas de la divine Providence, qui règle et qui ménage tout pour notre plus grand bien, quoique, pour l'ordinaire, nous ne comprenions rien à sa conduite. Et comment oserions-nous la juger, pauvres ignorants que nous sommes, aussi aveugles que les taupes qui vivent sous terre ?

Prenons tout de la main de notre bon Père, et il nous tiendra en paix, au milieu des plus grands désastres de ce monde, dont la figure passe comme un éclair. Notre vie sera sainte et tranquille dans la proportion de notre abandon et de notre confiance en Dieu. Mais aussi, sans cet abandon, point de vertu solide, point de repos assuré.

Vous avez eu tort d'être surprise de ce que je ne l'étais pas des vues et projets de N. : car, outre que rien ne me surprend en cette vie, vous devez savoir ma manière d'envisager toutes choses par le bon côté et par l'endroit le plus favorable, comme dit saint François de Sales. Cette heureuse habitude me met à l'abri du danger, et, en quelque sorte, dans l'impuissance de mal penser, de mal juger et de mal parler de qui que ce soit. Je vous conseille fortement de l'adopter ; elle contribuera beaucoup à conserver la paix de votre âme et la pureté de votre conscience. Croyez-moi : sacrifions tous les sentiments humains, et

consolons-nous de tout par l'abandon et par la confiance en Dieu seul, puisque lui seul peut et doit nous tenir lieu de tout.

LETTRE IV

A LA MÊME

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je suis touché de la part que vous avez bien voulu prendre à mon épreuve ; mais je suis heureux de pouvoir vous rassurer. Il est vrai que j'ai ressenti d'abord une vive peine, en me voyant chargé d'une multitude d'affaires et de soins contraires à mon attrait pour le silence et la solitude ; mais voici comme la divine Providence y a pourvu : Dieu me fait la grâce de ne m'attacher à aucune de ces affaires ; ainsi j'ai l'esprit toujours libre ; j'en abandonne le succès à ses soins paternels, ce qui fait que rien ne me chagrine. Souvent les choses vont à souhait : alors j'en remercie Dieu ; quelquefois tout va mal, je l'en bénis encore, et lui en fais le sacrifice. Ce sacrifice une fois fait, Dieu raccommode tout. Plus d'une fois déjà ce bon Maître m'a fait de ces agréables surprises. Pour du temps à moi, j'en ai plus que partout ailleurs. Les visites sont rares à présent, parce que je n'en fais que par devoir et par pure nécessité. Nos Pères même, qui connaissent mon goût, ont bientôt fait avec moi et moi avec eux ; et comme ils sont persuadés que ce n'est nullement par fierté, ni par misanthropie que j'agis de la sorte, personne ne désapprouve ma conduite, et plusieurs en sont édifiés.

Du reste, je ne suis pas si mort que vous le pensez ; mais Dieu me fait la grâce de ne pas me soucier de faire des mécontents en suivant ces voies. C'est à lui seul que nous avons grand intérêt de plaire ; pourvu qu'il soit content, cela nous suffit ; tout le reste n'est qu'un pur néant. Dans peu de jours, nous irons comparaître devant ce grand Dieu, ce souverain Maître, cet Être infini. Hélas ! de quoi nous servira alors, et pour toute l'éternité, ce qui n'aura pas été fait pour lui, animé de sa grâce et de son esprit ?

Si on se rendait ces simples vérités un peu familières, de quel repos de cœur et d'esprit ne jouirait-on pas dès la vie présente ? De combien de vaines craintes, de vains désirs, de vaines inquiétudes ne se délivrerait-on pas et pour cette vie et pour l'autre ? Je vous avoue que, depuis mon retour en France, je commence à envisager plus que jamais la fin de cette triste vie, et cela avec beaucoup de paix et de tranquillité. Comment pourrais-je éprouver un autre sentiment que celui de la joie, en voyant approcher la fin de mon exil ?

LETTRE V

A LA MÊME

Même sujet.

Perpignan, 1744.

J'éprouve ici des coups continuels de la divine Providence, car je n'ai pas plutôt fait à Dieu le sacrifice de tout, qu'il remédie à tout et me fait trouver ce dont j'ai besoin. Lorsque je me vois sans ressource, je remets tout

entre les mains de son aimable Providence ; j'en espère tout, j'ai recours à elle en tout et pour tout ; je la remercie sans cesse de tout, recevant tout de sa seule divine main. Elle ne manque jamais, tant qu'on met toute sa confiance en sa protection. Mais que fait-on pour l'ordinaire ? On cherche à substituer sa propre providence aveugle et impuissante à cette divine Providence infiniment sage et infiniment bonne ; on se fonde sur sa propre industrie ; et, par là, on se soustrait à l'ordre du divin amour, et on se prive des appuis qu'on aurait trouvés dans l'exécution de cet ordre. Quelle folie ! Comment pourrions-nous douter que Dieu n'entende beaucoup mieux que nous nos intérêts, et que ses dispositions à notre égard ne nous soient avantageuses, alors même que nous ne les comprenons pas ? Ne suffirait-il pas d'un peu de sagesse pour nous déterminer à nous laisser conduire docilement par cette aimable Providence, bien que nous ne puissions nous rendre compte, ni des ressorts secrets qu'elle fait jouer, ni des fins particulières qu'elle se propose ?

Mais, dites-vous, s'il suffit de se laisser conduire passivement, que devient le proverbe : Aide-toi, et Dieu t'aidera ? Je ne dis pas qu'il ne faille pas agir ; sans doute, il faut nous aider nous-mêmes ; attendre tout du Ciel les bras croisés, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, serait un quiétisme à la fois absurde et coupable. Mais tout en coopérant avec Dieu, il ne faut jamais cesser de suivre sa conduite et de nous appuyer sur lui. Agir de la sorte, c'est agir avec assurance, et, par conséquent, avec calme. Quand, dans toutes ses actions, on se regarde comme l'instrument de la divine Providence, et quand on n'a en vue que d'accomplir ses desseins, on agit doucement, sans trouble, sans empressement, sans inquié-

tude pour l'avenir, sans regret pour le passé, s'abandonnant à cette paternelle Providence, et comptant sur elle plus que sur tous les moyens humains possibles; par là, on est toujours en paix, et Dieu tourne tout inmanquablement à notre bien, soit temporel, soit éternel; quelquefois à l'un et à l'autre.

LETTRE VI

A LA MÊME

L'abandon adoucit les ennuis de la solitude.

Ma chère Sœur,

Vous vous faites des peines bien superflues sur ce qui me regarde; vous vous persuadez que je considère comme un malheur l'isolement dans lequel je vis; et moi j'en pense bien autrement. Je bénis Dieu chaque jour de cet heureux coup de Providence. J'apprends par là à mourir à toutes choses pour ne vivre qu'à Dieu seul. Je n'étais pas si enterré à..... Bien des choses au dedans et au dehors me soutenaient et me faisaient sentir que je vivais: à présent, rien de tout cela. C'est comme si j'étais dans un vrai désert, seul avec Dieu seul. Oh! que cela est bon! A cette solitude extérieure se joint pour moi un grand vide intérieur. Quelque pénible que soit cet état, j'en bénis Dieu, parce que je ne doute pas qu'il ne me soit salutaire. C'est une mort générale à tout le sensible, même spirituel: c'est une espèce d'anéantissement, par où il faut passer pour ressusciter avec Jésus-Christ à une vie nouvelle, vie tout en Dieu, vie dénuée de tout, dépouillée de toute

consolation où les sens pourraient avoir quelque part. Dieu me veut dénué de tout l'extérieur et mort à tout, pour ne vivre plus qu'à lui : que sa sainte volonté soit faite, qu'elle s'accomplisse en tout et pour tous les temps. Voilà la ferme colonne à laquelle nous devons demeurer immobilement attachés : c'est le fondement solide et inébranlable de toute notre perfection.

Vous voyez, ma bonne Sœur, combien je mérite peu votre compassion, puisque le sujet pour lequel vous me plaignez est précisément le sujet de ma joie. Je vous avouerai pourtant que la grande solitude dans laquelle je me suis trouvé ici tout à coup, ne m'a paru d'abord douce que par la partie supérieure ; mais dans peu mon âme en a été toute pénétrée. Une fois de plus, j'ai appris par expérience que nous ne pouvons mieux faire, même dans notre intérêt temporel, que de laisser aller les choses au cours et au pas de la divine Providence. C'est là mon grand attrait ; et, plus que jamais, je suis résolu de m'y livrer aveuglément, sans réserve, pour tout, pour les lieux, les emplois, les temps, et enfin pour toutes choses. Depuis longtemps je me suis borné à demander à Dieu une seule grâce, qui consiste à n'avoir en ce monde que le seul désir de lui plaire, et la seule crainte de l'offenser ; s'il m'accorde cette grâce, me voilà riche pour le temps et pour l'éternité. Je ne vous souhaite, comme à moi, que ce seul bonheur.

Que peut-on craindre de l'entier abandon à Dieu ? Outre la paix du cœur qui y est attachée, nous y trouvons encore notre perfection. Si le mérite consiste surtout dans le sacrifice, que peut-il y avoir de plus méritoire que l'entier sacrifice de toutes nos volontés, même de celles qui nous paraissent les plus raisonnables et les plus saintes, pour

accomplir la seule volonté de Dieu? N'ayons donc plus d'autre souci, n'ayons plus d'autre ambition que de nous unir à cette volonté infiniment miséricordieuse, bien assurés qu'elle nous sauvera, lors même que nous croirions tout perdu.

LETTRE VII

Bonheur que l'abandon fait goûter à une communauté de Clarisses.

Ma chère Sœur,

J'ai fait ici une trouvaille qui me satisfait plus que tous les agréments imaginables. Il y a, dans cette ville d'Alby, un monastère de Clarisses de la grande réforme, totalement séparées du monde, qui ne prennent point de dot, et vivent d'aumônes journalières. La Supérieure est une des plus saintes personnes que j'aie connues en ma vie. J'ai senti d'abord un grand attrait intérieur pour entrer en sainte société avec elles ; et presque toutes m'ont avoué avoir eu de leur part le même attrait. Je crois que Dieu me prépare quelques grandes grâces par leurs saintes prières. Elles sont très-intérieures, et pratiquent l'abandon à Dieu avec une perfection admirable. Comme je leur disais que, dans toutes les occasions favorables, je m'emploierais à leur procurer des charités, elles m'en parurent presque scandalisées ; et me prièrent de penser seulement à les rendre plus intérieures, plus détachées et plus saintes, par mes instructions et mes prières. On ne saurait rien imaginer de plus admirable que leur union, leur candeur et leur simplicité. Frappé de leurs grandes austérités, je leur demandais un jour si cette vie si dure n'altérerait pas

beaucoup leur santé et n'abrégeait pas leurs jours ; elles me répondirent qu'il n'y avait presque jamais de malades parmi elles, qu'il en mourait très-peu de jeunes, et que la plupart d'entre elles dépassaient l'âge de quatre-vingts ans. Elles ajoutèrent que l'austérité et les jeûnes contribuaient à fortifier la santé, et à prolonger la vie, que la bonne chère abrége. Jamais je n'ai vu plus de gaieté et de sainte joie que chez ces saintes filles. Mais si on veut les contenter, il faut ne leur parler que des choses de Dieu ; car, pour les choses indifférentes et les nouvelles du monde, elles ne peuvent les supporter, disant : Que nous fait tout cela et à quoi cela nous sert-il ? Je m'assure que vous serez édifiée et bien aise pour moi de cette heureuse trouvaille ; car, bien que j'aie souvent demeuré ici, je ne savais que le nom de cette communauté, et je regardais toutes ces saintes filles comme des personnes mortes à tout, enterrées, et tout à fait invisibles.

Quelle grâce et quelle consolation pour moi ! Je puis ajouter : quelle instruction pour ma sanctification ! C'est bien ici qu'il faut louer et bénir Dieu de ses merveilles dans les âmes.

LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1784)

Motifs de l'abandon du côté de Dieu : grandeur et bonté divines

Ma chère Sœur,

Ne me demandez pas de nouveaux secrets pour conquérir l'amitié de Dieu et faire de rapides progrès dans la

vertu : je n'en connais qu'un seul, que je vous ai déjà exposé plus d'une fois, mais dont une expérience, chaque jour renouvelée, me démontre mieux l'efficacité vraiment infaillible : ce secret, c'est l'abandon à la Providence divine. Souffrez que de nouveau je vous le recommande, et ne vous laissez pas plus de l'apprendre que je ne me lasserai moi-même de vous l'enseigner.

Je voudrais pouvoir crier partout : abandon ! abandon ! Et quoi encore ? Encore abandon, mais abandon sans bornes et sans réserve, et cela pour deux grandes raisons :

1^o Parce que la grandeur de Dieu et son souverain domaine demandent que tout plie, que tout soit abattu et comme anéanti devant sa suprême majesté. Cette infinie grandeur n'a pas de proportion avec notre petitesse. Elle domine tout, renferme tout, engloutit tout dans son immensité ; ou plutôt elle est tout : puisque tout ce qui est hors de la Divinité a reçu d'elle son être par la création, le reçoit encore à chaque instant par la conservation, qui est comme une création sans cesse renouvelée ; puisque cet être qu'elle nous donne n'en sort jamais tellement qu'il ne demeure plongé et abîmé dans son sein. Dieu est donc l'être de tous les êtres ; rien n'est, ne vit, ne subsiste et ne se meut que par lui et en lui : il est Celui qui est, par qui tout est, en qui tout est, et qui est tout en toutes choses. Les autres êtres, comparés au néant, paraissent quelque chose ; mais, comparés à Dieu, ils ne paraissent que néant ; ils ne possèdent l'être et la substance que par emprunt, tandis que Dieu existe seul par lui-même, et ne doit rien qu'à lui-même. Il faut donc que, comme tout lui appartient nécessairement, tout lui revienne, et que son souverain domaine soit glorifié par toutes les créatures sorties de ses mains. Les créatures

privées de raison le glorifient à leur manière, en suivant, avec une inviolable exactitude et une infatigable docilité, l'impression qu'il leur donne ; mais il a le droit d'attendre de ses créatures raisonnables une gloire bien plus digne de lui, celle qui résultera de leur abandon volontaire. Et comment ces créatures pourraient-elles faire un plus juste et plus digne usage de leur liberté, qu'en rendant à Dieu tout ce qu'elles ont reçu de lui, et en lui offrant, d'avance, tout ce qu'elles en recevront à l'avenir ?

Comprenons-le bien pourtant : cet hommage que Dieu attend de nous, lui seul peut nous accorder le pouvoir de le lui rendre, en nous donnant la pensée, le désir, le mouvement et la volonté. Que s'il nous accorde cette grâce et si nous en profitons, loin de nous applaudir nous-mêmes, il faut l'en remercier comme d'un bienfait qui couronne tous les autres bienfaits. Le mouvement même qui nous porte à lui adresser ce dernier remerciement, est encore une nouvelle grâce, aussi bien que la réflexion qui fait naître ce mouvement. Ainsi, chacun de nos instants, chacun de nos actes, en accroissant notre dette, forment de nouveaux liens qui nous rendent plus dépendants de la bonté divine. A cette pensée, l'esprit, le cœur, l'âme et toutes les puissances demeurent comme abîmées, perdues, anéanties dans le profond abîme de ce souverain domaine. Nos mérites, ainsi envisagés, loin de nous inspirer de l'orgueil, nous pénètrent du sentiment de notre souveraine dépendance, qui, mieux comprise à mesure que nos yeux sont plus éclairés, finit par arriver jusqu'à l'anéantissement de tout notre être devant Dieu. C'est alors seulement que nous sommes dans la vérité, et que nous nous plaçons devant Dieu dans notre état naturel, qui est le néant. C'est alors aussi que nous pratiquons

le parfait abandon. Se maintenir constamment dans cette disposition intérieure, voilà ce que l'Écriture appelle marcher dans la justice, dans la vérité ; hors de cet état il n'y a qu'injustice et que mensonge envers Dieu : injustice, puisqu'on lui dérobe une partie de la gloire qui lui appartient ; mensonge, puisqu'on se flatte soi-même, et puisque l'on s'approprie ce qui ne peut jamais nous appartenir.

2^e Le second motif de cet abandon sans réserve, c'est que Dieu n'a pas plutôt obtenu de sa créature l'hommage qui est dû à son infinie majesté, qu'il donne libre carrière à sa bonté infinie. Tout ce que sa créature lui a rapporté par un complet abandon, il veut qu'elle le retrouve par un don gratuit de sa miséricorde ; ou plutôt il lui rend infiniment plus qu'elle ne lui a donné, puisqu'au don qu'elle lui a fait de son être borné, il répond par le don de son infinie richesse. Ainsi, au fond de cet abîme de l'abandon, où il semblait qu'elle allait trouver le néant, elle trouve l'infini. Quel échange de la divine libéralité ! quelle industrie de la divine sagesse ! quel jeu et quelle surprise de la divine bonté !

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Nouveau motif de nous abandonner à Dieu : sa paternelle Providence.

Je ne comprends pas vos inquiétudes, ma chère Sœur : pourquoi prenez-vous plaisir à vous tourmenter, comme vous le faites, au sujet de l'avenir, alors que votre foi

vous enseigne que cet avenir est entre les mains d'un Père infiniment bon, qui vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même, et qui entend infiniment mieux que vous vos intérêts? Avez-vous oublié que tout ce qui arrive est conduit par les ordres de la divine Providence? Mais si nous le savons, comment pouvons-nous hésiter à demeurer humblement soumis, dans les plus petits événements comme dans les plus grands, à tout ce que Dieu veut ou permet? O que nous sommes aveugles quand nous désirons autre chose que ce que Dieu veut! Lui seul connaît les dangers qui nous menacent dans l'avenir, et les secours dont nous aurons besoin. Je suis fortement convaincu que nous serions tous perdus, si Dieu exauçait tous nos désirs; et voilà pourquoi, dit saint Augustin, Dieu, par miséricorde et par compassion de notre aveuglement, n'exauce pas toujours nos prières, et nous donne souvent le contraire de ce que nous lui demandons, comme étant dans le fond meilleur pour nous. En vérité, il me semble souvent que nous sommes presque tous en ce monde comme ces pauvres malades qui, dans la frénésie ou dans le délire, demandent précisément ce qui leur causerait la mort, et à qui on le refuse par pure charité et par une pitié bien entendue.

O mon Dieu! si cette vérité était une fois bien connue, avec quel aveugle abandon ne nous soumettrions-nous pas aux dispositions de votre divine Providence! Quelle paix et quelle tranquillité de cœur en tout et pour tout, non-seulement par rapport aux événements extérieurs, mais encore par rapport aux états intérieurs de l'âme. Lors même que les vicissitudes douloureuses par lesquelles Dieu nous fait passer sont la punition de nos infidélités, nous devons nous dire que Dieu l'a ainsi voulu, d'une vo-

lonté de permission, et nous soumettre humblement. Il faut alors détester la faute, et en agréer les suites pénibles et humiliantes, comme nous le recommande si souvent saint François de Sales.

Oh ! que ce seul principe bien entendu arrêterait de troubles et d'inquiétudes inutiles et préjudiciables à la paix du cœur et à notre avancement spirituel ! Ne pourrai-je donc jamais, avec le secours de la grâce, insinuer dans votre esprit et surtout dans votre cœur ce grand principe de foi, si doux, si consolant, si aimable et si pacifiant ? O mon Dieu ! devrions-nous dire souvent : que toutes vos très-saintes volontés s'accomplissent en moi et jamais les miennes : que les vôtres s'accomplissent, puisque, infiniment justes en elles-mêmes, elles me sont encore infiniment avantageuses. Je sais que vous ne pouvez rien vouloir que pour le plus grand bien de vos créatures, dès qu'elles sont soumises à vos ordres ; que mes volontés ne s'accomplissent jamais si elles ne sont pas de parfait accord avec les vôtres, puisque, dès lors, elles ne peuvent que m'être funestes.

Que si jamais, mon Dieu, il m'arrivait par ignorance et par passion de persister dans des désirs contraires aux vôtres, que j'en sois toujours confondu ou puni, par un effet, non pas de votre justice, mais de votre pitié et de votre grande miséricorde.

Adviennne que pourra, disait saint François de Sales ; du reste, vive Jésus, je tiendrai toujours le parti de la divine Providence ; la sagesse humaine dût-elle s'en arracher les cheveux de dépit. Quand on est éclairé de la lumière céleste, on pense bien autrement que le commun des hommes ; mais aussi quelle source de paix, quelle ressource ne trouve-t-on point dans cette manière de penser

et d'envisager les choses ! Oh ! que les Saints sont heureux ! oh ! qu'ils vivent tranquilles, et que nous sommes misérables, aveugles et insensés de ne vouloir pas nous accoutumer à penser comme eux, et d'aimer mieux demeurer ensevelis dans les épaisses ténèbres de la maudite sagesse humaine, qui nous rend aussi malheureux qu'aveugles et coupables ! Mettons donc notre étude, nos soins, notre attention à nous conformer en tout aux saintes volontés de Dieu, malgré les révoltes intérieures. Dans ces révoltes même, il faut acquiescer à l'ordre de Dieu qui les permet, pour nous accoutumer à demeurer, en tout temps et pour toutes choses, devant lui, dans un état de sacrifice, par un silence même intérieur de respect, d'adoration, d'anéantissement, de soumission et d'amour, avec un abandon plein de confiance.

LETTRE X

A LA MÊME

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je vous plains de la continuation de votre croix, mais je vous plaindrais bien davantage, si vous n'en saviez pas profiter, au moins en faisant comme on dit, de nécessité vertu. Souvenez-vous de nos grands principes : 1^o qu'il n'est rien de si petit ni de si indifférent en apparence qui ne soit ordonné ou permis de Dieu, jusqu'à la chute d'une feuille d'arbre ; 2^o que Dieu est assez sage, assez bon, assez puissant, assez miséricordieux pour tourner les événe-

ments les plus funestes, en apparence, au bien et à l'avantage de ceux qui savent adorer et accepter humblement toutes ses divines et adorables permissions.

Y a-t-il rien de plus consolant dans la religion que ces deux principes ? quand d'ailleurs on est bien instruit que les répugnances et les révoltes de la nature, loin d'empêcher le mérite de la soumission, ne font que l'augmenter lorsque cette soumission est sincère dans la partie supérieure ; et qu'on sait de plus que quelques petites impatiences et chagrins d'esprit à demi volontaires sont des imperfections et des fautes de pure fragilité, qui ne corrompent pas la soumission, mais en diminuent seulement un peu le mérite.

Souvent même ces imperfections nous sont utiles pour nous tenir dans l'humilité, et nous préserver du danger de tout perdre par nos vaines complaisances. Souvenez-vous de ce grand mot de Fénelon : « Que c'est une grande grâce de Dieu de pouvoir souffrir, non pas grandement et courageusement, mais petitement et humblement, car par là on devient patient, petit et humble en même temps. »

Pour ce qui est de la grosse peine dont vous me parlez joignez-la à votre croix, comme un surpoids que la divine Providence permet qu'on y ajoute, et au lieu d'un *fiat*, dites-en deux ; ensuite, demeurez en paix dans la partie supérieure de l'âme, quels que soient les orages et les tempêtes qui agitent la partie inférieure. Celle-ci est comme le bas de ces hautes montagnes, où il pleut et grêle à force, pendant qu'au sommet on jouit d'un ciel serein. Tenez-vous donc toujours élevée sur ces hauteurs salutaires, pour y être à couvert de la foudre et de tout fâcheux accident.

Il me semble que vous regardez encore trop la créature :

pour moi, grâces à Dieu, je ne veux voir que lui dans tout ce qui arrive. Je remonte de tout à lui, pour ne dépendre que de lui. Puisque c'est lui qui nous met dans la dépendance de ceux qui nous crucifient, c'est de lui seul que nous dépendons en réalité. C'est lui seul, je le sais, qui fait ou qui laisse agir les hommes ; je ne veux rien recevoir que de sa main, n'avoir d'obligation qu'à lui, n'adresser mes actions de grâces pour tout qu'à lui seul. Si vous vous rappeliez combien les hommes contribuent peu aux choses vous verriez que c'est proprement la divine Providence qui ménage tout, d'une façon singulière, en faveur de ceux qui lui sont soumis, et qui arrange tout pour le mieux. Dieu sait faire naître les circonstances et les nécessités comme il lui plait. Qu'il soit béni de tout en tout à jamais !

Je sais qu'on trouve ma conduite un peu trop simple : mais n'importe ! Cette sainte simplicité que le monde abhorre, je la trouve si charmante, que je ne penserai pas même à m'en corriger. Chacun a sa voie : je respecte les prudents et les sages ; mais je me contente d'être de ces pauvres, de ces simples et de ces petits, dont parle Jésus-Christ, et, après lui, saint François de Sales. Soyons bien persuadés que Dieu ménage tout pour le mieux. Nos craintes, nos activités, nos empressements nous font imaginer des inconvénients où souvent il n'y en a aucun. Suivons pas à pas les arrangements de la divine Providence et nous verrons ce qu'elle demande de nous : nous le voudrons, et rien au-delà. Oh ! que Dieu sait bien mieux que nous ce qui nous convient, pauvres aveugles que nous sommes ! Souvent nos malheurs et nos peines viennent de nos souhaits accomplis. Laissons tout à Dieu, et tout ira bien. Abandonnons-lui tout généralement. voilà le

seul moyen de pourvoir infailliblement et sûrement à tous nos véritables intérêts ; je dis véritables, car il y en a de faux et qui vont à notre ruine.

Mon abandon à la divine Providence, tel que je le conçois et le conseille, n'est pas si héroïque ni si difficile que vous le pensez. C'est le centre de la paix solide ; on y trouve un repos inaltérable et à l'épreuve des événements les plus fâcheux. Ah ! qu'on est bien payé des petits et misérables sacrifices qu'on fait à Dieu ! Et puis, à force d'en faire, on n'en fait plus, parce qu'on ne désire plus rien : on ne sait plus rien vouloir de soi-même, mais tout dans la seule volonté du souverain Maître et selon ses divines permissions. Oh ! l'heureuse situation pour cette vie et pour l'autre !

LETTRE XI

AUX SŒURS DE LA VISITATION DE NANCY (1732)

Souhaits mutuels des âmes qui ne cherchent que Dieu.

. Mes très-chères Sœurs,

Vos souhaits pour moi sont tout célestes ; il paraît bien que c'est le cœur qui les a dictés, mais quel cœur ? Un cœur tout spirituel, intérieur, qui n'estime que les choses divines, et n'est touché que des seuls intérêts de l'Eternité.

Profitant de vos exemples, je fais pour vous mille et mille souhaits tous de la même espèce et dans le même goût, et en particulier qu'il plaise à Dieu de conserver et d'augmenter de plus en plus : premièrement, cet amour

de la solitude extérieure et du silence qui forme l'esprit de récollection et de recueillement si nécessaire à la vie intérieure ; secondement, cet esprit de paix et de charité, d'union, de détachement et d'abnégation intérieure qui conserve dans le fond du cœur la douce et tranquille paix, vrai bonheur de la vie présente, et fondement de la vie intérieure ; troisièmement, le goût de la présence de Dieu et de l'oraison cordiale qui sont les deux grands ressorts de la vie intérieure ; quatrièmement, cette volonté sincère d'être à Dieu sans réserve, laquelle renouvelle sans cesse l'esprit de ferveur ; cinquièmement, cette entière et parfaite union de notre volonté à celle de Dieu, qui va jusqu'à nous faire trouver du contentement dans notre pauvreté spirituelle, parce que Dieu la veut ; par là nous sacrifions notre amour propre spirituel le plus intime et le plus délicat. Voilà la condition indispensable de la paix à l'égard de certaines âmes qui, indifférentes à tout le reste, s'affligent encore trop de leurs misères intérieures ; voilà le moyen de suppléer à tout ce qui nous manque : le grand remède pour toutes nos misères ; le trésor de notre pauvreté ; car peut-on être plus riche que de tenir toujours dans son cœur la volonté de Dieu pour règle de la nôtre, aux dépens même de nos intérêts les plus chers et les plus désirables ? Puisqu'on ne doit désirer les vertus que pour plaire à Dieu, et qu'elles ne sont vertus qu'autant qu'elles plaisent à Dieu, n'est-ce pas vous les souhaiter toutes que de vous souhaiter cette conformité au bon plaisir divin, si généreuse, si générale et si parfaite qu'elle s'étend à tout, à la réserve de la seule offense de Dieu ?

Je vous félicite de tout mon cœur de la joie que vous éprouvez en célébrant l'année séculaire de la fondation de

votre maison ; mais plus encore de ce qu'elle n'a eu d'autre fondateur que la pauvreté de Notre-Seigneur dans sa crèche et la confiance en sa divine Providence.

Les vertus de vos saintes premières sœurs ont bâti sur ce riche fondement, et, avec ce secours, ont élevé l'édifice ; vos vertus le conserveront et le perfectionneront, à l'honneur et gloire du divin Maître qui en est le seul véritable propriétaire.

LIVRE DEUXIÈME

EXERCICE DE LA VERTU D'ABANDON

LETTRE I

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET (1731)

Principes et pratique de l'abandon.

Ma chère Sœur.

Le Seigneur m'a donné pour vous quelque chose de meilleur que ce que vous demandiez, et à quoi vous ne pensiez pas : ce sont quelque principes généraux de conduite pour toute la vie, avec la manière la plus simple de les pratiquer.

1^{er} Principe. — Le grand ressort de toute la vie spirituelle, c'est la bonne volonté, c'est-à-dire, le désir sincère d'être à Dieu, pleinement et sans nulle réserve : par conséquent, on ne saurait trop souvent renouveler ce saint désir, pour s'y affermir et le rendre constant et efficace.

2^e *Principe*. — Ce ferme désir d'être à Dieu doit faire naître en nous la résolution de ne penser qu'à lui, ce qui se pratique de deux manières : il faut d'abord s'accoutumer à ne s'entretenir jamais volontairement et avec réflexion dans les pensées qui ne regardent point Dieu, directement ou indirectement, comme sont les devoirs de son état en général et en particulier. Le meilleur moyen pour chasser les pensées inutiles n'est pas de les combattre et moins encore de s'en laisser troubler et inquiéter ; mais seulement de les laisser tomber, comme une pierre dans la mer ; peu à peu, l'habitude de laisser tomber ces pensées, facilite cette pratique salutaire.

La seconde manière de ne penser qu'à Dieu est une sorte d'oubli général de toutes choses, auquel on arrive à force de laisser tomber les pensées inutiles ; de sorte que durant quelque temps, on passe les journées entières sans penser, ce semble à rien, comme si on était devenu stupide. Souvent même Dieu met certaines âmes dans cet état, qu'on appelle le vide de l'esprit et de l'entendement ; cela s'appelle encore être dans le rien. Cet anéantissement de notre esprit, nous dispose merveilleusement à recevoir celui de Jésus-Christ. C'est la mort mystique aux opérations de notre propre activité, qui rend notre âme apte à subir les opérations divines. Ce grand vide de l'esprit en produit souvent un autre encore plus pénible : celui de la volonté ; en sorte que l'on n'a, ce semble, nul sentiment, ni pour les choses de ce monde, ni pour Dieu même, et qu'on se trouve également insensible à tout. Souvent même, c'est Dieu qui opère ce second vide dans certaines âmes. Il ne faut donc pas chercher à sortir de cet état, puisqu'il nous dispose à recevoir les plus précieuses opérations de Dieu ; c'est une seconde mort mystique qui

doit précéder l'heureuse résurrection à une vie toute nouvelle, il faut donc estimer et chérir ce double vide, ce double anéantissement si dur à l'amour-propre, à l'esprit d'orgueil, et vous accoutumer à vous trouver dans cet état, avec une sainte joie de l'esprit intérieur.

3^e *Principe*. — Il faut borner toute notre attention à remplir dans toute leur étendue les saintes volontés de Dieu, en lui abandonnant tout le reste, c'est-à-dire le soin de tous nos intérêts temporels, et même spirituels, comme celui de notre avancement dans la vertu. Voici la pratique de ce double abandon :

Quant au premier, toutes les fois qu'on sent dans son cœur un désir, une crainte, des vues, des projets qui regardent nos intérêt, ou ceux de nos parents et amis, dire à Dieu : Seigneur, je vous sacrifie tout cela ; je vous abandonne tous ces misérables intérêts. Il en arrivera tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous voulez. Cependant, comme il est des occasions où la raison veut qu'on pense et qu'on agisse, ou pour soi-même ou pour les autres, parce qu'on ne doit jamais tenter la Providence, voici ce qu'il faut dire alors : Seigneur, s'il est expédient qu'en telle ou telle rencontre, je pense et j'agisse, je vous supplie de m'en donner la pensée quand il en sera temps : alors je ne ferai rien que suivant ce que vous daignerez m'inspirer, et j'accepte par avance, le bon ou le mauvais succès. Après cet acte intérieur, il faut laisser tomber, comme une pierre, tous ses désirs, ses craintes, etc., sans plus s'en embarrasser, persuadé que Dieu donnera, en temps et lieu, la pensée et le mouvement d'agir selon ses saintes volontés et sa divine impression.

Quant à la pratique du second abandon, qui est celui de son avancement dans la perfection, c'est l'article le plus

délicat, le plus mal pratiqué par les personnes spirituelles, celui où l'on commet le plus de fautes, qui ne font que nous troubler et nous retarder dans les voies de Dieu. En voici la pratique très-simple, que Jésus-Christ lui-même donna à sainte Thérèse dans une apparition : « Ma Fille, lui dit-il, ne pensez jamais qu'à me plaire, à m'aimer et à faire ma volonté ; et j'aurai soin de tout ce qui vous regarde, soit pour le corps, soit pour l'âme. » Pour bien saisir cette grande maxime, il faut vous regarder comme un homme qui entrerait au service d'un roi, d'un Salomon, par exemple, le plus grand, le plus sage et le meilleur de tous les rois : si peu que cet homme eût de noblesse dans les sentiments, de délicatesse dans le cœur ; si peu même qu'il eût de bon sens et de véritable habileté, voici comment il parlerait à son maître : Seigneur, je sais que vous êtes un prince également puissant et bon, libéral et magnifique : je me livre donc à vous sans réserve ; je veux vous servir, sans savoir ce que je dois y gagner chaque jour, ou au bout de l'année, ni même à la fin de ma carrière. Je vous promets de ne penser qu'à vos intérêts ; et, pour les miens, je les abandonne entièrement à votre discrétion, ou plutôt à votre bonté et libéralité. Appliquez-vous souvent cette comparaison bien imparfaite et bien basse, par rapport au grand Maître que nous servons ; et soyez bien convaincue que, comme le grand roi ne pourrait souffrir de se voir surpasser en libéralité par un de ses serviteurs, notre Dieu tout puissant et infiniment bon se laissera encore moins surpasser par ses misérables créatures. Voici maintenant la pratique de ce principe et la conséquence à tirer de cette conviction :

1^o Il me vient des désirs pressés d'acquérir le don d'oraison, l'humilité, la douceur, l'amour de Dieu : là-

dessus, je réponds : ne pensons point tant à nos intérêts : mon affaire, c'est de m'occuper simplement et tranquillement de Dieu, d'accomplir sa volonté dans ce qu'il demande à présent. Voilà ma tâche ; je laisse tout le reste au soin de Dieu ; mon avancement est son affaire, comme la mienne est de m'occuper sans cesse de lui et d'exécuter ses ordres.

2^o Il me vient dans l'esprit : mais, je suis encore si imparfaite, si remplie de défauts et de misères, d'infidélités et de faiblesses ; dans combien de temps m'en verrai-je délivrée ? Je réponds aussitôt : par la grâce de Dieu, je n'aime point mes défauts ; je suis résolue de les combattre, mais je n'en serai délivrée que quand il plaira à Dieu ; c'est son affaire ; la mienne, c'est de haïr ces défauts, et d'en faire une matière de combat, de patience, de pénitence, d'humilité, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'en rendre victorieuse.

3^o Il me vient en pensée : mais je suis si aveugle que je ne connais pas même mes fautes, quand il faut en gémir devant Dieu et m'en confesser ; je réponds aussitôt : mais je désire de connaître ces défauts ; je ne vis plus dans une dissipation volontaire ; j'emploie tout doucement quelque peu de temps à m'examiner. Voilà ce que Dieu demande : il me donnera plus de lumières et de connaissances, quand il le jugera à propos ; c'est son affaire ; j'ai mis en ses mains tout mon progrès spirituel ; c'est donc assez, pour le présent, que je m'accuse de quelques fautes journalières, comme Dieu me les fait connaître, en y joignant un péché de ma vie passée.

4^o Il me vient en pensée : mais ai-je jamais fait en ma vie une bonne confession ? Dieu m'a-t-il pardonné ? suis-je en bon ou mauvais état ? quel progrès ai-je fait dans

l'oraison et dans les voies de Dieu? Aussitôt je réponds : Dieu a voulu me cacher tout cela, afin que je m'abandonne à l'aveugle à ses miséricordes ; je me sou mets et j'adore ses jugements ; je ne veux connaître que ce qu'il veut, et marcher dans toutes les ténèbres où il voudra me plonger : c'est son affaire de savoir où j'en suis ; la mienne est de m'occuper de lui seul, de le servir, de l'aimer le moins mal que je pourrai ; il aura soin de tout le reste ; je m'en décharge sur lui.

5^o Mais je lui demande depuis si longtemps certaines grâces ; j'emploie pour cela l'intercession des plus puissants Protecteurs, de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, des saints Apôtres, de tout le Ciel ; et il semble que rien ne peut le fléchir. — Il est le Maître ; que toutes ses volontés s'accomplissent en moi ; je ne veux de grâces, ni de mérites, ni de perfection qu'autant qu'il lui plaira ; sa seule volonté me suffit : elle sera toujours constamment la règle de mes désirs.

LETTRE II

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1731)

Plan général du combat spirituel.

« Dieu a laissé l'homme dans la main de son conseil ; la
 « vie ou la mort, le bien ou le mal sont devant lui ; ce
 « qu'il choisira, lui sera donné. » Par ces paroles, l'Écri-
 ture nous fait comprendre que l'homme est libre, et que
 son salut dépend du bon usage de sa liberté. Il est vrai
 que, depuis le péché originel, la liberté est affaiblie pour

le bien et, au contraire, beaucoup fortifiée pour le mal ; mais avec le secours de la grâce, qui ne lui manque jamais, il est toujours en son pouvoir de fortifier la liberté du bien, qui est naturellement très-faible, et d'affaiblir la liberté du mal, malheureusement trop forte.

Il y a trois sortes de biens auxquels notre liberté affaiblie se porte avec une grande peine et avec beaucoup de difficultés :

1^o Le bien essentiel au salut, dont l'omission constitue une faute mortelle ;

2^o Le bien commandé par un précepte moins grave, et dont l'omission serait une faute vénielle ;

3^o Le bien parfait, que nous ne pouvons négliger sans diminuer nos mérites.

Toutes les inclinations qui affaiblissent en nous la résolution d'accomplir nos obligations essentielles, la haine, le désir de vengeance, la colère, les attachements déréglés, l'avarice, l'envie, etc., sont autant de principes de ruine spirituelle. Il en est de même, à proportion, des inclinations qui nous portent au péché véniel et à l'imperfection volontaire ; car, qui néglige les petites fautes, tombera peu à peu dans les grandes, dit le saint Esprit ; et ne fût-on lâche, dans la poursuite de la perfection, qu'en un seul point, on n'y arrivera jamais.

Mais aussi, toutes les victoires qui fortifient notre volonté pour le bien sont des principes de prédestination et de salut.

Notre soin continuel doit donc être de fortifier sans cesse notre faible liberté pour le bien, et de vaincre notre penchant au mal. Nous avons trois moyens pour assurer et hâter le succès de cette œuvre.

Le premier est de faire à Dieu de grands sacrifices en

surmontant généreusement nos répugnances dans ce qui nous coûte le plus ;

Le deuxième est de faire tous les petits sacrifices, journaliers dont les occasions sont fréquentes et continuelles, et cela avec une fidélité constante, généreuse, universelle.

Le troisième moyen, le grand moyen, c'est la prière ; mais une prière humble, simple et formée par l'opération du saint Esprit : car c'est lui, dit saint Paul, qui nous apprend à prier, qui gémit en nous, qui prie en nous, avec des cris et des gémissements ineffables. Le Publicain en est un excellent modèle. Il priait en silence et dans une humble componction. Les plus grands pécheurs et les plus imparfaits, peuvent faire cette oraison ; et c'est ainsi que du fond de l'abîme de leur misère ils s'élèveront par degrés, s'ils sont fidèles, à la plus haute sainteté.

LETTRE III

A MADAME DE LESEN (1731)

Premier travail de Dieu dans l'âme.

Je ne suis nullement surpris du premier effet de la méditation des grandes vérités ; j'en remercie le Seigneur et vous en félicite. Vous aviez besoin de ces vifs sentiments, et je crois qu'ils doivent durer pour produire en vous cet esprit de componction et d'humiliation, qui doit être le fondement de votre édifice spirituel, et le commencement de votre enfance spirituelle. Le trouble qui a accompagné ces sentiments était de trop : mais je me trompe, il était

involontaire et peut-être nécessaire et un effet de la justice divine. Les mêmes sentiments, quand ils reviennent seront plus doux et plus tranquilles à l'avenir.

J'avais déjà compris indépendamment de votre lettre, que Dieu vous avait fait de grandes grâces ; j'avais déjà entrevu que vous n'y aviez pas assez répondu, et voilà ce que je comprends mieux que jamais :

1^o Que votre âme est comme une grande salle, mais toute dégarnie ou assez mal meublée ;

2^o Qu'elle ne sera jamais propre à loger le souverain Seigneur, si lui-même ne fournit et n'arrange les meubles précieux et convenables à un tel hôte ;

3^o Qu'il ne fera jamais ses arrangements et n'enrichira votre âme de ses dons que durant le silence et le repos de l'oraison.

Vous n'avez donc qu'à tenir la salle bien balayée et bien propre, avec le secours de la grâce ; puis, laisser faire celui qui prend à sa charge les beaux meubles dont elle doit être enrichie et qui les veut ranger lui-même à son gré.

N'allez donc pas vous inquiéter mal à propos, dans un ouvrage ou vous gâterez tout, si vous vous en mêlez. Laissez donc faire, tenez-vous comme un tableau qu'un grand maître se dispose à peindre ; mais, armez-vous de courage, car je prévois qu'il faudra quelque temps pour piler et broyer les couleurs, et puis pour les placer, les mélanger, les nuancer. Il vous suffit de tenir la toile prête, bien poncée et fixée sur ces deux pivots immobiles : humiliation jusqu'à l'anéantissement de soi-même, résignation par un abandon total, jusqu'à perdre toutes nos volontés dans celle de Dieu.

LETTRE IV

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD

Exercice général de l'abandon.

Alby, 1733.

Vous avez bien raison de le dire, ma chère fille, et c'était la grande maxime de la bienheureuse Mère de Chantal : « Pas tant d'avis, de science ni d'écrits, mais bonne pratique. » En effet, à l'égard des âmes qui ont acquis l'habitude d'éviter toute faute délibérée, et d'accomplir fidèlement les devoirs de leur état, on peut réduire toute la perfection pratique à cette seule maxime : exercice d'une résignation continuelle à toutes les volontés de Dieu, d'un complet abandon à toutes les dispositions de sa Providence, soit extérieures, soit intérieures, soit pour le présent, soit pour l'avenir ; un seul *fiat*, ou, comme disait saint François de Sales : « Oui, Père céleste, je veux tout ; oui, et toujours oui. » Cela dit et redit par la disposition habituelle du cœur, sans même qu'il soit besoin de le prononcer intérieurement, voilà en peu de mots le grand et court chemin de la perfection la plus haute, parce que c'est une union continuelle aux saintes et adorables volontés de Dieu.

Pour en arriver là, il ne faut pas tant de mystères ; il ne faut que deux choses : 1^o être profondément convaincu qu'il n'arrive rien en ce monde, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, que Dieu ne le veuille ou au moins ne le permette ; or, nous ne devons pas moins nous soumettre aux permissions de Dieu, dans les choses qui ne dépendent pas de

nous, qu'à ses volontés absolues ; 2° croire fermement que par un effet de la toute-puissante et toute paternelle Providence de Dieu, tout ce qu'il veut et permet tourne toujours à l'avantage de ceux qui pratiquent cette soumission à ses ordres. Appuyés sur cette double assurance, demeurons fermes et inébranlables dans notre adhésion à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner à notre égard , acquiesçons d'avance, en esprit d'humilité, d'amour et de sacrifice, à toutes les dispositions imaginables de sa Providence, protestons-lui que nous voulons être contents de tout ce qui le contentera. Nous ne pourrons pas toujours, sans doute, sentir ce contentement dans la partie inférieure de notre âme , mais nous le conserverons au moins dans la cime de l'esprit, dans la fine pointe de la volonté, comme parle saint François de Sales , il n'en sera alors que plus méritoire.

LETTRE V

Moyen d'acquérir l'abandon.

Vous dites vrai, ma chère Sœur, et c'est bien l'esprit de Dieu qui vous a inspiré cette remarque : un des plus grands obstacles au règne de ce divin Esprit dans nos cœurs, c'est notre misérable nature, qui recule devant l'esprit de captivité et de mort, par lesquelles le saint abandon nous fait acheter la liberté et la vie de Dieu.

Mais ce même Esprit, qui vous a si bien fait sentir le mal, vous aidera à y appliquer le remède. Voici, en quelques mots, ce que vous devez faire pour arriver promptement au pur amour et au parfait abandon. Il faut : 1° le désirer ardemment et le vouloir énergiquement, à quel-

que prix que ce soit ; 2^o croire fermement, et le dire souvent à Dieu, qu'il vous est absolument impossible d'acquiescer, par vos seules forces, des dispositions aussi parfaites ; mais que la grâce rend tout facile, que vous espérez cette grâce de sa miséricorde, et que vous la lui demandez en Jésus-Christ et par Jésus-Christ ; 3^o vous humilier doucement et paisiblement, lorsque vous vous serez retirée de cette sainte captivité ; ne pas vous décourager, mais, au contraire, protester à Dieu que vous attendrez avec confiance le moment où il lui plaira de vous donner cette grâce décisive, qui vous fera mourir totalement à vous-même, et revivre en lui d'une vie nouvelle et toute cachée avec Jésus-Christ Notre-Seigneur : 4^o si vous êtes docile aux inspirations de l'Esprit de Dieu, vous vous garderez bien de faire dépendre votre avancement de la vivacité et de la douceur sensibles des impressions intérieures. Ce divin Esprit vous fera, au contraire, estimer davantage les opérations presque insensibles : car, plus elles deviennent délicates et profondes, plus elles s'éloignent des sens, et plus aussi elles sont divines : on en est alors plus totalement à Dieu, car c'est de toutes ses puissances et de toute l'étendue de son être qu'on tend à lui et qu'on s'unit à lui, sans rien particulariser, comme chaque être va à son centre.

Soyez persuadée, du reste, que vous avez encore une carrière immense à fournir. Il y aurait à travailler et à croître durant plusieurs siècles ; mais, en ce point, comme en tout autre, vous devez dire : O mon Dieu, vos saintes et aimables volontés seront toujours la juste mesure de mes désirs les plus saints, les plus justes et les plus parfaits en apparence. Je ne veux ni grâces, ni sainteté, qu'au temps marqué et au degré précis de vos très-saintes vo-

lontés : rien en deçà, rien au delà. Quand tous les Saints et tous les Esprits bienheureux se prosterneraient devant votre trône, pour vous demander un seul degré de grâce ou de gloire, au delà de ce que vous m'avez destiné, j'en fais le sacrifice, parce que j'aime mieux m'en tenir précisément et simplement, ô mon Dieu, à ce qu'il vous plaira d'en ordonner.

Je vous conjure, et c'est là mon dernier avis, de vous rendre fidèle à ne vous proposer, le plus souvent, dans vos actions, d'autre motif que le très-pur amour de Dieu et sa plus grande gloire. Vous n'excluez pourtant pas les motifs d'espérance et de crainte ; et, lorsque l'Esprit intérieur vous les inspirera, vous n'hésitez pas à vous y abandonner ; mais l'amour pur dominera dans votre cœur tous les autres sentiments. Vous désirez très-ardemment votre salut et votre perfection ; mais, dans ce désir même, vous aurez en vue la gloire de Dieu beaucoup plus que votre propre félicité. Rien n'est plus propre que ce sentiment, habituellement entretenu dans votre cœur, à vous faire faire de rapides progrès dans la vertu, et à vous faire amasser de grands mérites. Les plus petites actions, animées de ce pur amour, valent mieux, sans comparaison, que les plus grandes, faites par d'autres bons motifs. Mais, ne l'oubliez pas : vos progrès seront d'autant plus assurés, que le pur amour vous poussera plus énergiquement à vous renoncer jusque dans les moindres choses. S'il ne produisait pas cet effet, ce ne serait pas un véritable amour.

Tenez-vous soigneusement en garde contre les pièges que vous tendra l'ennemi, pour vous faire sortir de cette bienheureuse disposition. Ne cherchez et n'attendez, de la part des créatures, que l'oubli et le mépris : et que le bon-

heur de ressembler à Jésus-Christ, votre divin modèle, vous rende ce mépris plus cher que toutes les gloires du monde. Ne laissez échapper aucune occasion, si mince qu'elle soit, de perfectionner en vous cette divine ressemblance, et, après avoir fidèlement profité de ces légères épreuves, humiliez-vous de n'être pas jugée digne d'en supporter de plus considérables.

LETTRE VI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Direction générale

Ma chère Sœur,

1^o Ne vous chargez point de prières vocales, outre celles d'obligation, et appliquez-vous davantage à la perfection intérieure et à l'oraison.

2^o Il est très-utile de prévenir les fautes par quelques pénitences ; mais il convient mieux d'être fidèle à les expier, après les avoir commises, que de multiplier beaucoup ses pénitences, par avance, sans un vrai besoin.

3^o Modérez et surnaturalisez votre tendresse pour les personnes qui vous sont chères.

4^o Profitez, pour vous exciter à la ferveur, des bons exemples et des entretiens avec les personnes spirituelles, mais sans marquer jamais aucun dédain et sans vous abandonner volontairement à aucun dégoût envers les autres.

5^o Ne vous blessez point si fort d'être si souvent aux prises avec la misérable nature ; le Ciel vaut bien tous ces

combats. Peut-être seront-ils promptement terminés, et remporterez-vous bientôt une complète victoire. Après tout, ils passeront, et le repos sera éternel. Soyez donc en paix et que votre humilité soit toujours mêlée de confiance.

6° Il faut profiter des infirmités du corps pour fortifier son âme par l'esprit d'abandon à la volonté de Dieu et d'union avec Jésus-Christ.

7° Soyez attentive à mourir à vous-même, à renoncer à la nature, à étouffer, dans toutes les occasions, les vivacités et les sensibilités humaines. Ce genre de mortification est le plus nécessaire ; il ne nuit point à la santé, et il a plus de vertu que la mortification corporelle pour multiplier les mérites et réaliser les desseins de Dieu qui nous veut tout à lui, sans partage et sans réserve.

8° Travaillez à profiter avec fidélité, mais en paix, de tous les divers états par lesquels il plaît au Seigneur de vous faire passer pour sa gloire et votre perfection. Tournez tout du côté du divin amour et du simple abandon à la paternelle conduite de l'adorable Providence.

9° Il faut que le zèle pour son propre avancement et celui des personnes dont on est chargé, soit ardent et actif ; mais jamais inquiet et accompagné de trouble et de défiance.

10° Appliquez-vous à devenir de plus en plus intérieure, aspirant à toute la perfection de votre saint état, par une régularité parfaite. Humiliez-vous sans cesse devant Dieu, afin qu'il vous rende victorieuse de vous-même. Vous avez besoin d'un secours bien puissant pour que votre sensibilité, votre délicatesse humaine et trop naturelle se trouvent pleinement éteintes, chez vous, avant la

mort ; parce que ces défauts naissent de votre caractère et de votre tempérament. Il est vrai que cette considération excuse un peu les fautes, et excite la compassion de notre bon Dieu sur sa pauvre épouse ; mais, cependant il faut toujours combattre, en sorte que si le misérable orgueil et l'amour-propre ne sont pas détruits absolument avant votre dernière heure, la mort vous trouve au moins aux prises avec eux pour tâcher de les détruire. Vos principales armes doivent être le divin amour, une reconnaissance infinie des grâces de Dieu, une pleine confiance en lui et un profond mépris de vous même, mais toujours sans découragement et en paix. Vous puiserez des forces toujours croissantes dans la sainte Communion. dans l'oraison, l'humilité, la douceur, la patience, l'obéissance, la mortification, surtout dans le renoncement intérieur.

10° Les maladies et les infirmités, dans une soumission entière à la volonté de Dieu, avec une humble action de grâce et union à Jésus-Christ, servent beaucoup à expier le passé et à affaiblir le vieil homme; elles aident à mourir spirituellement à tout, avant la mort naturelle qui, en finissant nos maux passagers, nous fera entrer, il faut l'espérer, dans la jouissance des biens éternels. Quand Dieu lui-même nous applique à ce genre de pénitence, ne pouvant alors nous mortifier à l'extérieur, il faut nous en dédommager par la mortification intérieure, nous appliquant de plus en plus à détruire l'amour-propre et la hauteur. les délicatesses, les critiques qui en sont les mauvais fruits. Enfin tâchez de devenir humble et simple comme un petit enfant, pour l'amour et à l'imitation de notre Seigneur, dans un esprit de paix et de recueillement. Si Dieu trouve en nous cette humilité, il avancera lui même son ouvrage

en nous. Persévérance et fidélité à la grâce, pour la plus grande gloire de Dieu et pour son pur amour. Tout consiste à bien aimer, de cœur et d'œuvre ce Dieu de bonté.

11° A mesure que notre carrière s'avance dans ce terrestre pèlerinage, efforçons-nous de croître dans la ferveur solide, selon la perfection de notre saint état et les desseins particuliers de Dieu sur nous. Quand il nous donne des goûts, des sensibilités, profitons-en pour nous attacher plus fortement à lui, au-dessus de tous ses dons. Mais dans le temps de sécheresse, allons toujours notre train d'un même pas, nous rappelant humblement notre indigence et pensant aussi que, peut-être, Dieu veut éprouver notre amour pour lui, par de salutaires épreuves.

12° Soyons vraiment humbles, occupés à corriger nos défauts, et nous ne songerons guère à ceux des autres. Regardons Jésus-Christ en tous nos prochains, et nous n'aurons pas de peine à les excuser, à les supporter et à les chérir; son exemple nous y engage : quelle patience envers ses disciples, ignorants et grossiers ! Tour-nons toute notre vivacité à glorifier Dieu en nous-mêmes et en ceux auprès de qui il nous donne quelque crédit. Vivons cachés en Jésus-Christ et mourons à tout le créé et à nous-mêmes ; sans cela Jésus-Christ ne daignerait pas vivre en nous, du moins, comme il le prétend, en absorbant toute notre vie humaine dans sa vie divine. Du reste, supportons-nous par charité comme nous devons supporter les autres, nous humiliant, nous punissant toujours pour nos fautes, et au plus tôt. En priant pour nous, prions aussi pour nos frères les pécheurs.

LETTRE VII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1731)

Même sujet

Ma chère Sœur et très-chère fille en N. S., la paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous.

1^o Je remercie Dieu de tous les bons sentiments qu'il continue de vous inspirer. Tandis que vous conserverez cette bonne volonté d'être à Dieu sans réserve avec un entier et total abandon à son bon plaisir, ne craignez ni sécheresse, ni obscurité, ni tentation, ni délaissement : tout cela tournera à votre plus grand avancement spirituel.

2^o La crainte de vous tromper sur la paix au milieu des peines intérieures est très-vaine. Sur ce que vous m'en dites sans y penser, je comprends que cette paix est très-réelle ; c'est le fondement de tout, et une grande grâce qu'il faut tâcher de conserver à quelque prix que ce soit. Toutes les attaques et les ruses du démon iront à vous la faire perdre, à l'affaiblir ou à la troubler ; mais tenez ferme en foi, en confiance, par l'abandon. Gardez-vous bien de vous engager par vœu à quoi que ce soit...

3^o La séparation entière des créatures d'esprit et d'affection est une grande faveur qui mène infailliblement au pur amour et à l'union divine.

4^o Le secret pressentiment d'une mort prochaine peut venir de Dieu et du démon. Si ce pressentiment ne fait que vous mieux détacher de tout, sans vous troubler, ni

vous porter au découragement, ni à la défiance, il vient de Dieu et il le faut conserver ; sinon, il le faut rejeter ; car tout ce qui vient de Dieu a de bons effets et c'est uniquement par ces effets qu'on peut sûrement discerner les esprits.

Toutes les répugnances dont vous me parlez sont destinées à vous détacher absolument de tout appui humain pour n'en avoir qu'en Dieu seul ; vos pratiques intérieures là-dessus sont très-bonnes. Mais je suis surpris que vous n'ayez pas appris encore que quand Dieu permet l'obscurité, tout bon sentiment disparaît comme le soleil pendant la nuit ; il n'y a donc qu'à demeurer alors ferme et en repos, en attendant le retour du soleil et l'arrivée du jour où tout paraît comme auparavant.

Je vous permets de m'écrire une, deux, trois et quatre fois par an, et toutes les fois qu'après avoir imploré le secours de Dieu vous le jugerez nécessaire ; et, si je le juge de même, je serai très-exact à vous répondre.

LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THERÈSE DE ROSEN (1731)

Oraison des âmes appelées à la vie d'abandon ; excellents avis sur l'oraison.

1^o Appliquez-vous à l'oraison par une simple vue du sujet, c'est-à-dire à la seule appréhension de l'objet par la foi, sans autre raisonnement.

2^o Je vous conseille de vous arrêter le plus que vous

pourrez à tout ce qui pourra vous humilier et vous anéantir davantage; plus vous vous sentirez, au sortir de l'oraison, pénétrée et comme abîmée dans votre misère, et plus vous serez disposée à recevoir les dons de Dieu.

3° Il ne faut faire nul état des distractions; mais quand on s'en aperçoit, rappeler tout doucement l'esprit et surtout le cœur à la foi de la présence de Dieu et au goût du saint repos. Si on n'y réussit pas, il n'y a qu'à se résigner. Cette croix des distractions est souvent plus méritoire que l'oraison elle-même: car c'est l'union de notre volonté à celle de Dieu, qui est tout notre bien.

4° Les sentiments avec lesquels on sort de l'oraison, en montrent l'efficacité. La foi solide vaut incomparablement mieux que la foi sensible; sous sa conduite l'âme fait des progrès plus rapides et marche plus sûrement.

5° Assistez à la sainte messe avec un grand recueillement et abandonnez-vous à une confiance sans bornes dans la bonté divine en vous appuyant sur les mérites de Jésus-Christ victime.

Ces sentiments seront d'autant meilleurs qu'ils auront été plus simples et plus débarrassés de toute pensée et raisonnement de l'esprit.

6° La voie sèche et aride est de beaucoup préférable à Celle des consolations, quoiqu'elle soit bien plus pénible. C'est dans cette seule voie qu'on acquiert la solidité de la vertu; dans l'autre voie les dispositions les plus parfaites en apparence sont sujettes à se démentir au moindre souffle des aridités ou des tentations. Aussi Dieu a-t-il coutume de mettre les âmes dans les épreuves après un certain temps de douceurs et de consolations.

7° Quand il plaît à la divine bonté de faire marcher une âme dans la voie du pur amour, la crainte ne fait sur elle

aucune impression; comme la crainte fait venir l'amour, aussi l'amour chasse la crainte, dit saint Augustin après saint Jean. Ceux qui sont chargés de la direction de cette âme doivent seconder ce dessein et ne la conduire que par l'amour et la confiance. S'il se présente quelque circonstance où la crainte lui soit nécessaire pour éviter le mal, Dieu aura soin de la lui inspirer. Qu'elle continue donc toujours à aimer sans s'embarrasser d'autre chose; et qu'elle évite surtout de s'inquiéter et de se troubler: car cette tentation est plus à craindre que toute autre pour les âmes qui marchent dans cette voie. Il faut donc toujours leur recommander de garder à tout prix la paix intérieure, et de rejeter comme un messenger de l'enfer tout ce qui tend à troubler ou à altérer cette sainte paix.

Au reste, sachez que l'oraison la plus parfaite est celle qui est la plus simple, et la plus simple est celle où il entre moins du nôtre, moins d'idées, moins d'imaginations, moins de raisonnements, qui est formée d'un seul sentiment plus longtemps continué.

Plus les sentiments inspirés par la grâce séjourneront dans l'âme, plus elle en sera pénétrée, et plus il leur sera facile d'agir sous leur influence. Celui du divin amour qui contient éminemment tous les autres doit faire sa nourriture la plus habituelle; quand il dominera toutes les affections de l'âme, elle éprouvera une ardeur et une sorte d'enchantement qui la feront courir dans la voie de la sainteté.

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1731)

Même sujet ; danger de l'illusion dans l'oraison de recueillement

Ma chère Sœur,

Tenez-vous-en toujours au grand directeur intérieur qui seul peut donner lumière et force dans tous nos besoins. Ne vous souciez point des livres quand il parle intérieurement. Que votre capital soit ce saint repos en sa divine présence ; n'en sortez jamais, ne rompez pas ce silence sacré, sinon quand Dieu vous donnera attrait pour certains entretiens saints et utiles ; après quoi, rentrez dans votre fort et dans votre sanctuaire, qui n'est autre que le recueillement et le silence intérieur en la présence et à la vue du Bien-aimé ; en lui seul, et dans ce simple et doux repos en Dieu, vous trouverez toute lumière, courage, force et douceur, patience, humilité, résignation, paix et repos du cœur. Je vous souhaite tout cela au plus haut degré de perfection.

Ne craignez point les ténèbres et les aridités dans l'oraison ; quand on sait s'unir à Dieu et à sa sainte volonté, acceptant tout ce qu'il veut, on est bien, on a tout. Voilà la plus parfaite oraison et le plus pur amour, selon sainte Thérèse.

Vous avez fait très-sagement de faire expliquer le révérend Père..... au sujet dont vous me parlez. J'ai tant de respect pour ses sentiments, que je me croirais dans l'er-

reur si j'en avais de contraires aux siens. J'ai toujours pensé comme lui, que personne ne peut ni ne doit s'ingérer dans l'oraison de recueillement, si on n'y est appelé, et même qu'on ne peut mériter cette grâce par ses bonnes œuvres, ni y parvenir par tous ses efforts. J'ai seulement ajouté, avec le Père Surin et les auteurs qui en parlent, qu'on peut indirectement et de loin se disposer à recevoir ce grand don du ciel, en ôtant les obstacles, par une grande pureté : 1^o de conscience, 2^o de cœur, 3^o d'esprit, 4^o d'intention ; ce qui seul mène une âme fort loin ; qu'on peut et qu'on doit après cela s'y disposer encore prochainement par de petites et fréquentes poses, comme pour se tenir aux écoutes et donner lieu à l'esprit intérieur.

Après avoir lu ceci au révérend Père..... ou lui avoir envoyé ce petit papier, si vous ne pouvez promptement lui parler, je vous prie de lui dire que je le crois obligé en conscience de désabuser de ma part les personnes qu'il croit abusées, et que je m'en décharge sur lui, ne sachant pas sur qui cela peut tomber.

Mais pour y procéder avec toute la discrétion et la prudence nécessaires, je le prie auparavant, de vouloir bien faire deux réflexions : 1^o qu'il doit s'assurer de l'abus par quelques connaissances de l'intérieur des personnes en question, car le seul rapport d'autrui ne donne pas grande lumière sur un fait secret et tout intérieur. Mais dira-t-on, nous savons que ces personnes sont très-imparfaites, nous leur voyons faire bien des fautes qui nous scandalisent. Je réponds à cela et c'est la seconde réflexion : L'expérience de la direction nous apprend que sous ces extérieurs très-imparfaits, Dieu cache souvent de grandes vertus intérieures, connues de lui seul. Ainsi je ne crois pas qu'on puisse juger précisément que ces personnes s'abu-

sent et sont dans l'erreur, touchant ce genre d'oraison, d'autant mieux qu'il arrive bien souvent que ces imperfections et ces fautes sont fort grossières et exagérées par le manque de charité des autres, et quelquefois par des motifs encore plus mauvais. Je me souviens ici que sainte Thérèse dit, parlant d'elle-même, que cette manière d'oraison fut suspecte longtemps à son sujet, et que ce qui fit penser que ce n'était en elle que tromperie et illusion du démon, c'est que les personnes les plus éclairées qu'elle consultait, ne pouvaient accorder dans leur esprit un tel don d'oraison, avec la conduite qu'elle tenait alors, c'est-à-dire, avec son empressement à aller au parloir, à connaître, à voir, à être vue, à entretenir des relations et des liaisons mondaines, perdant ainsi beaucoup de temps et négligeant son intérieur; car elle dit qu'elle était telle alors. Et voilà, ajoute-t-elle, ce qui faisait juger à tous ceux qui me connaissaient que mon oraison n'était qu'illusion. Sur quoi, j'ai trouvé des directeurs qui avaient fait l'expérience, disaient-ils, que Dieu donne quelquefois cette oraison : 1^o à de grands pécheurs, dès le commencement de leur conversion, pour que cette œuvre de leur conversion se fasse d'une manière plus prompte et plus entière; 2^o à des personnes très-imparfaites pour corriger mieux et plus promptement leurs défauts; mais ce qu'on ajoute et que je crois aussi très-certain et très-juste, c'est qu'il est très-difficile et infiniment rare qu'on puisse conserver ce don d'oraison avec des défauts ou des imperfections considérables, habituelles ou fréquentes et reconnues, sans qu'on fasse d'effort pour s'en corriger.

LETTRE X

Même sujet

Voici ma réponse au sujet de la personne en question : son oraison de recueillement me semble procéder plutôt de l'esprit que du cœur. C'est l'inverse de ce qui devrait être ; car, pour que cette oraison porte son fruit, il faut que le cœur soit plus appliqué que l'intelligence. C'est, en effet, une oraison toute d'amour : le cœur se reposant doucement en Dieu l'aime sans bien savoir ce qu'il aime, ni comment se produit en lui cet amour. Mais sa réalité se montre bien par une certaine ardeur qu'on ressent continuellement dans le cœur ; par une tendance constante vers ce centre divin, qu'on poursuit sans en avoir une vue distincte, et à l'attraction duquel on cède sans que rien puisse en distraire. De là vient la grande facilité de cette oraison, qui est pour le cœur un doux repos, et qui se prolonge sans efforts presque autant que l'on veut.

Donc, si la personne dont vous me parlez sent, ensuite, une très-grande application d'esprit, c'est une marque que son recueillement n'est pas encore ce qu'il doit être. — Mais le remède à cela ? le voici, ce me semble : 1° Quand on se sent pris de ce grand recueillement, il faut tourner la pointe du regard intérieur, c'est-à-dire, sa réflexion et action sur son cœur, comme pour en sentir et goûter le doux repos : cette douceur et suavité est un charme qui attire presque toute l'attention de l'âme sur le cœur, et alors on sent davantage qu'on aime ; et l'esprit

sans efforts et presque sans application volontaire, se trouve comme enchaîné au sentiment qui nourrit le cœur.

2^o Si malgré cela, cette grande contention d'esprit continuait, vous défendrez à la personne de donner plus de deux heures en tout, chaque jour, à son oraison; et pendant ses lectures et autres temps, vous lui direz de ne pas chercher à dessein le recueillement, mais seulement de s'y livrer quand Dieu l'y entraînera; se souvenant toujours de porter sa principale attention intérieure sur son cœur, pour y savourer à loisir la suavité du doux repos et du calme intérieur.

3^o Vous lui direz d'employer toujours un peu de temps pour examiner comment s'est passée son oraison, dans son commencement, son progrès et sa fin, c'est-à-dire : 1^o Comment s'est formé son recueillement ; 2^o S'il a fait naître en elle des sentiments et pensées distinctes, ou si ce doux sommeil a été si profond qu'elle ne se souvienne de rien, ce qui est le meilleur. 3^o Comment elle se trouve au sortir de cet état : par exemple, dans un grand recueillement, dans un grand désir de bien faire, de ne s'attacher qu'à Dieu et de plaire uniquement à ce grand Maître.

Persuadons-nous bien qu'on peut trouver Dieu partout, sans nul effort, parce qu'il est toujours très-présent à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quoiqu'il ne fasse pas toujours sentir sa divine présence. Ainsi, lorsque vous vous trouverez entièrement désoccupée des choses créées, en sorte qu'il vous semble que vous ne pensez à aucune, que vous n'en désirez aucune, sachez que votre âme est alors occupée de Dieu et en Dieu, sans le savoir. En voici la raison : comme Dieu est cet objet caché et invisible, où tendent, sans le savoir, tous les désirs d'un cœur droit, du moment qu'on ne détourne pas ses désirs

vers les créatures, ils demeurent dans leur centre naturel qui est Dieu ; et à force de s'y fixer, ils s'accroissent peu à peu, jusqu'à se faire sentir quelquefois très-vivement et à produire de vives flammes d'amour. Ainsi, la vraie présence de Dieu n'est, à bien parler, qu'un espèce d'oubli des créatures avec un désir secret de trouver Dieu. Et voilà en quoi consiste le divin silence intérieur et extérieur si précieux, si désirable et si avantageux ; vrai paradis terrestre, où les âmes qui aiment Dieu savourent déjà l'avant-goût du bonheur céleste.

LETTRE XI

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN (1735)

Exercice de l'abandon dans les divers états de l'âme.

Ma chère Sœur,

La paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand on est attentif et docile à l'esprit intérieur, il nous garde si sûrement, qu'on fait rarement des faux pas. Je loue pourtant la sage précaution de s'expliquer quelquefois aux ministres de Jésus-Christ, par une sainte défiance de soi-même. Dieu a si bien béni en vous cette humilité, que j'ai été presque poussé à ne vous répondre que ce seul mot : Tout va bien, continuez. Cependant, pour votre consolation, je veux ajouter tout ce que Dieu m'inspirera en relisant votre lettre.

Oh ! la belle parole ! « Je n'aime, dites-vous, je n'aime ni

à parler, ni à écrire, ni à lire beaucoup. » — Cela seul marque un esprit ordinairement bien occupé dans l'intérieur; et un grand spirituel a dit de ces sortes de personnes, qu'elles ont des occupations immenses sans travail. Un autre appelle cette heureuse disposition le saint loisir, la sainte désoccupation, où ne rien faire en apparence, c'est tout faire; où ne rien dire, ce semble, c'est tout dire.

1^o Je ne trouve rien que de bon dans les trois dispositions que vous éprouvez tour à tour : premièrement, de foi; secondement, de goûts et de sentiments; troisièmement, de renversement et de peines; mais leur bonté est différente. La première est la plus simple, la plus sûre; et elle favorise moins l'amour-propre. La seconde est plus agréable, et demande un grand détachement de tout goût et sentiments, même divins, pour ne s'attacher qu'à Dieu tout pur et tout seul, selon l'expression de Fénelon. La troisième est pénible et souvent très-crucifiante, mais aussi c'est la meilleure, parce que tout ce qui mortifie l'intérieur le rend plus pur, et, par conséquent, le dispose toujours à une plus étroite union avec le Dieu de toute pureté et de toute sainteté.

2^o Grâce à sa bonté, vous vous comportez très-bien dans toutes ces trois dispositions; il n'y a qu'à continuer: mais vous vous expliquez d'une manière qui ferait de la peine à d'autres qui ne connaîtraient pas cet état d'oraison. Vous dites que vous ne faites rien; et pourtant vous faites toujours quelque chose; sans quoi ce serait une pure oisiveté; mais votre âme agit si doucement, que vous ne vous apercevez pas des actes intérieurs de consentement et d'adhérence aux impressions du Saint-Esprit. Plus les impressions sont fortes, moins il convient d'agir;

il faut seulement suivre ce qui attire, et s'y laisser entraîner tout doucement, comme vous le dites très-bien.

3° Votre manière d'agir, au temps des orages et des bouleversements, m'enchanté : soumission, abandon total et sans réserve ; se tenir content de n'être pas content, lorsque Dieu le veut ou le permet ainsi. On avance alors, dans un jour, plus que dans cent autres de douceurs et de consolations. O mon Dieu, la bonne, la belle et solide pratique ! Enseignez-la à tout le monde, et répétez-la souvent à la pauvre Sœur N. A proprement parler, elle n'a besoin à présent que de ce point : cette maxime, pratiquée par elle constamment, en pourrait faire une sainte, et adoucirait toutes ses peines intérieures ; encore un coup, avec cette seule pratique, vous la verriez dans peu tout autre, comme si on l'avait refondue et transformée.

4° Votre abandon total, continuel et universel à Dieu, par un sentiment de confiance et d'union avec Jésus-Christ, faisant toujours la volonté de son Père, est la pratique la plus divine et la plus sûre pour réussir en tout ; tâchez de la communiquer à tout le monde, surtout à la chère Sœur dont je viens de parler.

5° La grâce et la lumière, qui vous font combattre et étouffer les sentiments de la nature, dans toutes les occasions dont vous me parlez, méritent d'être précieusement conservées. L'attention et la fidélité à correspondre pleinement à ces grâces jusque dans les moindres rencontres, pourront encore les augmenter ; mais ne souhaitez jamais d'être délivrée de la sensibilité des premiers mouvements : ils servent à conserver l'humilité intérieure, qui est le fondement et la gardienne de toutes les vertus.

6° Pour vos fautes ordinaires, vous devez savoir que, du moment que nos imperfections nous déplaisent sincèrement, et que nous sommes résolus sincèrement aussi à les combattre sans réserve, dès lors il n'y a plus d'affection dans le cœur, ni, par conséquent, rien qui s'oppose à notre union avec Dieu. Ce que nous devons faire alors, c'est d'abord de travailler de toutes nos forces à diminuer le nombre de ces fautes et imperfections ; et puis quand, par fragilité, surprise, ou autrement, on y est tombé, de se relever aussitôt courageusement, et de revenir à Dieu avec la même confiance que si rien n'était arrivé, après s'en être humilié en sa présence, et lui avoir demandé pardon, sans dépit contre soi-même, sans trouble ni inquiétude. L'humilité supplée alors au défaut de fidélité, et répare souvent nos fautes avec avantage ; enfin, si, à l'égard du prochain, il y a quelque petite réparation à faire, ne jamais y manquer, mais saisir cette occasion de vaincre généreusement l'orgueil et le respect humain.

7° Lorsque vous éprouverez involontairement des mouvements désordonnés, donnez-vous le temps, avant que la grâce les étouffe, de bien sentir jusqu'à quel excès l'orgueil et la passion vous porteraient sans son secours. Par là, vous pourrez acquérir, par des expériences personnelles, l'entière connaissance de ce profond abîme de perversité, où nous tomberions, comme tant d'autres, si Dieu ne nous retenait. C'est par ces connaissances pratiques, ces sentiments réitérés, ces fréquentes expériences personnelles, que tous les Saints ont acquis la profonde humilité de cœur, le complet mépris et les saintes haines d'eux-mêmes, dont nous trouvons tant de preuves dans l'histoire de leur vie, et qui ont été les appuis les plus solides de leur perfection.

8° Quant au sentiment de peine et de tentation, pour l'extérieur, tout ce que vous m'en dites me fait comprendre que le Saint-Esprit a si bien réglé, à cet égard, vos pensées, vos sentiments et votre conduite extérieure et intérieure, que je n'ai rien à y ajouter. En effet, s'il est certain que, du moment que les marques d'estime et d'amitié que nous recevons, sans les avoir recherchées, nous sont à charge, au lieu d'être un sujet de complaisance, la peine et le dégoût qu'elles nous causent en sont le contre-poison. Il ne peut y avoir qu'un grand mérite à souffrir patiemment, en conformité aux ordres de Dieu et aux arrangements de sa Providence, et à l'exemple de Jésus-Christ, les soupçons, faux jugements, envies, jalousies, sans se permettre aucun éclaircissement et aucune défense au delà de ce qu'exige l'édification du prochain. Quand on se voit en butte à divers jugements et à des préventions injustes, aller toujours son train, sans rien changer à sa conduite, marchant au gré et au pas de la Providence, c'est vraiment vivre de la foi, seul à seul avec Dieu seul, au milieu du tracas et de l'embarras des créatures. Dans une disposition semblable, les choses extérieures ne peuvent atteindre jusqu'à l'intérieur, et la paix qu'on goûte ne peut être troublée ni par leurs caresses, ni par leurs mépris. C'est là ce qui s'appelle vivre de la vie intérieure, et très-intérieure. Tant qu'on n'a pas acquis cette indépendance, les vertus les plus éclatantes en apparence sont, en réalité, fort peu solides, très-superficielles et très-exposées à être corrompues par l'amour-propre, et renversées par le moindre souffle de l'inconstance et de la contradiction.

9° Tenez-vous bien en garde contre toutes les illusions, quelque spécieuses qu'elles puissent être, qui vous porte-

raient à suivre vos propres idées et à vous préférer aux autres. L'esprit de suffisance et de critique semble à plusieurs n'être qu'une bagatelle, on ne saurait pourtant disconvenir que cet esprit ne soit très-opposé à la simplicité religieuse, et qu'il n'empêche un grand nombre d'âmes d'entrer dans les voies intérieures. On ne saurait, en effet, entrer dans ces voies, si on n'y est introduit par l'Esprit-Saint, qui ne se communique jamais qu'aux humbles, aux petits et aux simples.

10° Votre manière profonde, délicate, simple et presque imperceptible de résister à toutes sortes de tentations est une pure grâce de Dieu; tenez-vous en là. Ce simple retour à Dieu vaut infiniment mieux que toutes les autres espèces d'actes. On ne peut bien expliquer celui-ci; Dieu seul l'apprend et le donne à l'âme dans l'école du Saint-Esprit, qui se tient au fond du cœur. Les doutes paisibles, que nous éprouvons après la tentation, naissent de la crainte chaste, dont il ne faut jamais se dépouiller; pour les doutes inquiets, nés de l'amour-propre, il n'y a qu'à les chasser et les mépriser.

Au reste, rien au monde n'est plus aisé à reconnaître et à découvrir que les abus et les illusions de l'oraison de foi et de simple recueillement; et cela par l'infailible règle de Jésus-Christ: on connaît l'arbre par les fruits. Donc, toute oraison qui produit la réforme du cœur, l'amendement des mœurs, la fuite de tout vice, la pratique des vertus évangéliques et des devoirs de son état est une bonne oraison. Au contraire, toute oraison qui ne donne pas ces fruits ou qui en produit d'opposés, est un mauvais arbre et une fausse oraison, fût-elle accompagnée de ravissements, d'extases et de miracles. La foi, la charité, l'humilité, voilà les chemins qui nous conduisent à Dieu;

done, tout ce qui nous fait marcher par ces chemins, nous est utile; tout ce qui nous en éloigne, est nuisible. C'est là la règle la plus sûre, la plus infaillible et la plus à la portée de tous, pour prévenir et pour réformer tout abus, toute illusion.

Je salue très-cordialement votre chère Sœur; dites-lui, s'il vous plaît, de ma part, qu'elle continue toujours à se laisser conduire par l'Esprit intérieur, et à se tenir, comme elle fait, en abandon total entre les mains de Dieu, également contente de ce qu'il donne, de ce qu'il ôte, et du rien apparent où il laisse, quand il lui plaît. C'est là toute la perfection et le vrai avancement d'une âme fidèle. Ah! qu'elle fait plaisir à Dieu de parler sans cesse à ses épouses de ce saint abandon qui, seul, peut les unir solidement à lui!

LETTRE XII

A LA SŒUR CATHERINE-ANGÉLIQUE DE SERRE

Exercice de l'abandon par la paix de l'âme.

Ma bien chère Sœur,

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec nous et en nous, puisque Dieu n'habite et n'opère librement que dans les cœurs paisibles.

Je me réjouis et je vous félicite de la paix que le Seigneur vous fait éprouver dans une entière conformité à tous les ordres et à tous les arrangements de son aimable Providence. Cette paix comme vous savez, est le fondement de la vie intérieure, et cela pour plusieurs raisons;

d'abord parce qu'elle est la santé et la force de l'âme, de même que le trouble est pour l'âme ce qu'est la fièvre pour le corps, un principe de langueur et de faiblesse.

En second lieu, parce que l'agitation et le trouble de l'intérieur empêchent de prêter l'oreille à la voix douce et au souffle délicat du Saint-Esprit.

Pour vous maintenir dans cette paix qui, je l'espère, ira toujours croissant, il n'y a qu'à ne pas vous départir de l'abandon total, et de la résignation absolue et sans réserve dont je viens de parler. Vous y parviendrez sans peine, si vous ne perdez jamais de vue cette grande et consolante vérité, qu'il n'arrive rien en ce monde que par l'ordre de Dieu ou du moins par sa divine permission, et que tout ce qu'il veut ou permet, tourne infailliblement à l'avantage des âmes soumises et résignées. Cela même qui dérange le plus nos desseins spirituels, se change en quelque chose de meilleur pour nous. Tenez-vous fermement attachée à ce grand principe, et les plus violentes tempêtes ne pourront plus troubler le fond de votre âme, alors même qu'elles agiteraient la sensibilité, qui en est comme la surface.

Lorsque, dans l'oraison, vous éprouverez de certains goûts, un doux repos d'âme et de cœur en Dieu, recevez ces dons avec humilité et action de grâces, mais sans attache. Si vous aimiez ces consolations pour elles-mêmes, vous mettriez Dieu dans la nécessité de vous en priver ; car, quand il nous appelle à l'oraison, ce n'est pas pour flatter notre amour-propre et nous donner lieu de nous complaire en nous-mêmes, mais pour nous disposer à faire sa sainte volonté, et nous apprendre à nous y conformer en toutes choses toujours plus parfaitement.

Quand les distractions et les sécheresses succéderont aux consolations, vous savez comme il faut les supporter : je

veux dire en paix, soumission et abandon, comme il plaît à Dieu de les permettre. Vous savez encore qu'il n'y a de distractions nuisibles que celles de la volonté ; par conséquent, toutes celles qui déplaisent, n'empêchent pas l'oraison de cœur et de désir. Ne vous efforcez jamais de combattre ces distractions opiniâtres ; il est plus sûr et mieux de les laisser tomber, comme on laisse tomber les diverses folies et extravagances qui nous passent malgré nous dans l'esprit ou dans l'imagination.

Ce qui vous est déjà arrivé vous arrivera encore souvent : Dieu vous fera éprouver, après l'oraison, ce qu'il vous aura refusé pendant l'oraison, afin de vous faire sentir que c'est le pur effet de la grâce et non de votre travail ou de votre industrie. Rien ne sert plus à nous tenir dans la dépendance de la grâce et dans l'abjection à nos propres yeux ; c'est de là que naît la vraie humilité de cœur et d'esprit.

Pendant le cours de la journée, tâchez de vous tenir unie à Dieu, ou par de fréquentes aspirations et élévations vers lui, ou par le simple regard de pure foi, ou mieux encore par un certain repos du fond de l'âme et de tout votre être en Dieu, accompagné d'un complet dégagement de tous les objets extérieurs de ce monde. C'est à Dieu lui-même qu'il appartient de vous indiquer celle de ces trois manières qui doit vous servir à vous unir à lui, par le mouvement, le goût et la facilité qu'il vous en donnera ; car cette union dépend des divers états auxquels la grâce élève les âmes. Chacun de ces états a son attrait ; il faut connaître le sien et puis le suivre avec simplicité et fidélité, mais sans trouble, sans inquiétude, sans empressement ; toujours suavement, doucement et paisiblement, comme dit saint François de Sales.

LETTRE XIII

A LA SŒUR CHARLOTTE - ÉLISABETH BOURCIER
DE MONTHUREUX (1731)

Même sujet

Ce que vous me dites sur la paix et la tranquillité de votre intérieur m'a fait beaucoup de plaisir : car il faut vous souvenir toute votre vie, qu'une des principales causes pour lesquelles certaines bonnes âmes avancent peu, c'est que le démon jette continuellement dans leur intérieur des inquiétudes, des perplexités et des troubles, qui les rendent incapables de s'appliquer sérieusement, doucement et constamment à la pratique de la vertu. Le grand principe de la vie intérieure est dans la paix du cœur : il la faut conserver avec tant de soins que, du moment qu'elle reçoit quelque atteinte, il faut abandonner tout autre soin pour s'appliquer à rétablir cette sainte paix, tout comme durant un incendie, on quitte tout pour aller éteindre le feu. Lisez, de temps en temps, sur cet important sujet, le traité de la paix de l'âme qui se trouve à la fin du petit livre appelé le *Combat spirituel*, et que les anciens nommaient, très-justement, le Sentier du Paradis, pour nous faire entendre que la principale voie qui mène au ciel c'est cette bienheureuse paix de l'âme. La raison de cela est que la seule paix et tranquillité d'esprit donne beaucoup de force à l'âme, pour la porter à tout ce qu'elle veut, au lieu que le trouble et l'inquiétude rend l'âme faible et languissante, et comme malade. On ne sent alors nul goût, nul attrait à la vertu, mais tout au con-

traire, un dégoût, un découragement, dont le démon ne manque jamais de profiter. C'est pour cela qu'il emploie toutes ses ruses pour enlever cette paix, sous mille prétextes spécieux, tantôt sous prétexte d'examen ou de douleur de ses péchés ; tantôt sous prétexte qu'on abuse continuellement des grâces, qu'on n'avance nullement par sa faute ; que Dieu se retirera enfin, et cent autres artifices, dont il y a peu de personnes qui sachent bien se défendre. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle, pour faire reconnaître les véritables inspirations de Dieu et celles qui viennent du démon donnent ce grand principe, que les premières sont toujours douces et paisibles, portant à la confiance et à l'humilité ; tandis que les autres sont vives, inquiètes, turbulentes, portant au découragement et à la défiance, ou même à la présomption et à la volonté propre. Il faut donc constamment rejeter tout ce qui ne porte pas un caractère de paix, de soumission, de douceur, de confiance, toutes choses qui sont comme les marques du sceau de Dieu : ce point est d'une grande conséquence pour toute la vie.

Vous me demandez quelques principes pour fixer les pensées de l'esprit pendant la journée ; à cela je répons : 1^o qu'il vaut mieux aller à Dieu et à la vertu, par les sentiments du cœur que par les pensées de l'esprit ; et que c'est un avis important, de nourrir le cœur et de faire jeûner l'esprit : c'est-à-dire désirer Dieu, soupirer après Dieu, aspirer au saint amour de Dieu, à une intime union avec Dieu, sans s'amuser à tant de pensées et de réflexions de l'esprit, qui souvent dessèchent le cœur, et se tournent en une espèce de dissipation, en un pur amusement et en de vaines complaisances sur ses propres pensées et ses réflexions. Ainsi il vaut beaucoup mieux s'occuper du

désir d'être à Dieu sans réserve, du désir de la vie intérieure, d'une profonde humilité, de la ferveur du don d'oraison, de l'amour de Dieu, du désir d'avoir l'esprit de Jésus-Christ, et la pratique des vertus qu'il a enseignées par ses paroles et par ses divins exemples, etc., que de faire là-dessus même mille réflexions inutiles. Quand on ne sent aucun de ces désirs, le seul désir de les avoir, la seule affection du cœur suffit pour tenir une âme recueillie et unie à Dieu. Ainsi, encore un coup, la seule tendance du cœur vers Dieu ou vers certaines vertus, pour plaire à Dieu, vous avance plus que toutes vos réflexions et grands raisonnements.

On appelle cela tendre à Dieu, par goût, par attrait, par sentiment; et cette manière est plus douce et plus sûre et plus efficace que toutes les plus belles lumières, à moins que Dieu ne les donne par une pure effusion de sa grâce et une faveur spéciale; et alors même ces lumières sont jointes à un certain goût et attrait intérieur qui touche, qui charme le cœur, sans quoi, on n'avance guère ordinairement.

2° Dieu met souvent les âmes dans le vide de l'esprit, dont nous avons parlé; et alors, il serait bien inutile de vouloir avoir des pensées distinctes, puisque Dieu les ôte. Il serait même dommageable de faire des efforts pour penser et réfléchir beaucoup; d'où je conclus qu'en tout état, le meilleur est de se tenir en paix devant Dieu, acquiesçant de cœur à ce qu'il donne ou qu'il ôte, comme il lui plaît, sans faire autre chose que de conserver au fond de l'âme le désir sincère d'être à Dieu, sans réserve, d'aimer Dieu ardemment et de s'unir à Dieu intimement, ou bien, comme nous avons dit, de conserver le désir d'avoir ces désirs.

3^o Comme Dieu donne des lumières et des pensées quand il lui plaît, dans l'oraison ou hors de là, quand on sent que ces lumières et ces pensées viennent d'une manière douce et suave, on s'y arrête tout autant de temps qu'on y sent du goût, de l'attrait ou du repos, prêt à les voir s'évanouir, quand il plaira à Dieu, sans jamais faire effort pour retenir ces pensées et ces lumières : car ce serait vouloir s'en rendre propriétaire et aller contre cette dépendance continuelle, où Dieu veut tenir les âmes qu'il appelle à la vie intérieure. Et c'est particulièrement pour les tenir dans cette continuelle dépendance, qu'en certains temps, Dieu ne fait que donner et ôter tour à tour, presque continuellement, d'où il arrive à ces âmes un changement intérieur presque continu. C'est par ces divers changements et variations continuelles que Dieu exerce lui-même les âmes à la parfaite soumission d'esprit et de cœur, en quoi consiste la vraie perfection ; à peu près comme une mère sage et ferme qui, pour rompre les volontés propres d'un enfant et le rendre ainsi parfaitement souple et docile, lui donne et lui ôte tour à tour ce qu'il aime le plus, le caresse, le gronde, le flatte, le menace, et, en moins d'une heure, lui fera faire ou lui défendra cent choses différentes. Voilà justement la conduite intérieure de Dieu sur les âmes chéries, qu'il veut élever lui-même à la pure et solide vertu. Oh ! si on comprenait bien cette conduite amoureuse de Dieu, quelle paix, quelle soumission, au milieu de toutes les vicissitudes spirituelles, et les changements de l'état intérieur ! D'où je tire la conséquence dont je vous ai souvent parlé, qu'en certaines situations, la plus efficace voie de l'avancement intérieur, c'est la simple voie d'acquiescement à toutes les volontés de Dieu. J'adhère à tout, Seigneur ! Je veux tout ce que vous vou-

♦

lez, je me résigne à tout ! Cela s'appelle ne vouloir rien et vouloir tout, rien de soi-même et tout par résignation ; cela s'appelle encore marcher devant Dieu dans la plus grande simplicité. Cette voie, dans un certain sens, n'a rien de gênant, parce que cette simple adhésion à toutes les volontés de Dieu, vient comme de soi-même par goût, par attrait, et enfin par une douce habitude.

Vous êtes surprise de ce qu'après avoir fait de bon cœur certains sacrifices à Dieu, la tentation sur cela même revient plus violemment, jusqu'à vous troubler. Il est expédient que cela arrive pour prévenir les vaines complaisances de l'amour-propre qui gâterait tout. Contentez-vous donc de ce que Dieu vous a porté d'abord, par sa grâce, à lui faire ces sacrifices, et tenez-vous ferme contre la tentation de rétracter ces sacrifices déjà offerts. Dieu prétend par là vous tenir dans l'humilité, car l'esprit est naturellement si enclin à s'enfler de tout, à s'applaudir de tout et à s'appropriier tout bien et toute vertu par de vaines complaisances que, sans le secours de ces secondes épreuves de notre misère et faiblesse, nous nous flatterions d'avoir beaucoup de part dans la victoire, et perdriions ainsi tout le fruit que nous aurions gagné. En sortant de la vérité, et nous tirant de notre néant, nous marcherions dans la vanité et le mensonge, si opposés à Dieu, qui est la vérité essentielle.

C'est ainsi que l'expérience actuelle et presque continue de notre faiblesse devient la gardienne des vertus que la grâce nous fait pratiquer. De là vient qu'à mesure qu'on avance, Dieu donne, et plus de lumières et de plus vifs sentiments de notre misère et pauvreté, pour conserver par là, en nous, le trésor de grâces et de vertus qu'il produit, et qui nous serait enlevé par nos ennemis, si Dieu ne les enterrait dans l'abîme d'une extrême misère

bien connue et vivement sentie. Ceci vous fera comprendre d'où vient que les personnes les plus saintes sont toujours les plus humbles, et celles qui ont de plus bas sentiments d'elles-mêmes : c'est que par notre pente rapide à la vanité, nous forçons Dieu à cacher, à nos propres yeux, le peu de bien que nous faisons par sa grâce, tout notre avancement spirituel et les vertus dont il nous enrichit à notre insu. C'est là une preuve bien touchante et de l'excès de notre misère, et de la sagesse et bonté de notre Dieu, réduit, pour ainsi dire, à nous cacher ses plus grands bienfaits, de peur que nous ne les perdions, en nous les appropriant par de vaines et presque imperceptibles complaisances. De là cette grande maxime : qu'une misère bien connue et bien sentie vaut mieux qu'une vertu angélique qu'on s'approprie par de vaines complaisances ; et cette maxime bien gravée dans une âme, la tient toujours en paix, au milieu des plus vifs sentiments de sa misère, puisqu'elle les regarde, ces sentiments, comme de très-grandes grâces de Dieu, ainsi qu'ils le sont, en effet.

LETTRE XIV

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE (1734)

Exercice de l'abandon dans les consolations.

Ma chère Sœur.

Ce que vous me dites sur les circonstances extraordinaires dont a été accompagnée votre vocation, est plus utile que vous ne pensez ; car un directeur, qui voit un

coup de Providence dans une vocation, a le droit d'en conclure que Dieu a des desseins particuliers sur l'âme qu'il a si singulièrement appelée, et qu'il désire trouver en elle un dévouement proportionné à la prédilection qu'il lui témoigne.

Je remercie Dieu de cette première grâce, et je le remercie plus encore de la seconde, qui consiste à vous faire sentir et reconnaître cette faveur singulière. Je conclus de l'une et de l'autre que vous êtes du nombre fortuné de celles dont Dieu attend une fidélité particulière, et qui risqueraient beaucoup, si elles ne répondaient pas aux prévenances de l'Époux céleste, et si elles blessaient la divine jalousie de son amour.

Il est certain que, dans la vie intérieure, il faut s'attendre à des vicissitudes continuelles. C'est la loi à laquelle Dieu a assujetti toutes les choses passagères en cette vie ; et cette loi est tellement universelle, qu'un état toujours constant deviendrait par cela seul fort suspect. Que faut-il donc faire maintenant qu'il plaît à Dieu de vous combler de lumières et de caresses ?

1^o Il faut vous attendre et vous préparer aux rudes absences de l'Époux : comme durant l'absence, il faudra vous soutenir par l'espoir du retour du divin amant.

2^o Il ne faut pas trop vous livrer à ces goûts et à ces douceurs, crainte de vous y attacher. Vous devez user à l'égard de ces mets célestes de la même modération et de la même sobriété dont use une personne mortifiée, à l'égard des viandes, dans un délicieux festin.

3^o Votre manière présente d'oraison est bien plus de la grâce que de vous. Laissez donc agir la grâce, et demeurez dans l'attitude d'une humble docilité, tenant avec calme et simplicité votre regard intérieur amoureuxment

fixé sur Dieu et sur votre propre néant. Dieu opère alors de grandes choses dans votre âme, sans que vous sachiez ce que c'est, ni comment il opère. Gardez-vous bien de toute curiosité; contentez-vous de connaître et de sentir que c'est une opération divine; fiez-vous-en à Celui qui travaille en vous, et abandonnez-vous totalement à lui, afin qu'il vous forme et vous façonne intérieurement comme il lui plaira. Ne vous suffit-il pas que vous soyez à son gré et à son goût ?

4° Dans ces heureux moments, n'ayez d'autre crainte que celle de vous attacher plus aux dons et aux grâces, qu'au donateur et au bienfaiteur. Ne les estimez, ne les goûtez ces grâces et ces faveurs, qu'autant qu'elles peuvent vous enflammer du divin amour, et vous être des aides et des secours pour acquérir les vertus solides, qui plaisent à l'amant céleste : l'abnégation de vous-même, l'humilité, la mortification, la patience, la douceur, l'obéissance, la charité et le support du prochain. Sachez que le démon n'est point l'auteur de ces faveurs, et qu'il ne pourra jamais vous tromper, quand vous ferez servir ces goûts et ces douceurs à l'acquisition de vertus solides, que la foi et l'Évangile nous enseignent et nous prescrivent. Laissez faire Dieu; ne mettez point d'obstacles à sa sainte opération par votre activité naturelle; et soyez-lui fidèle jusque dans les moindres choses, sous peine d'exciter et même d'irriter sa divine jalousie.

5° Les idées les plus simples et qui portent le plus à la sainte enfance et filiale confiance, sont toujours les meilleures dans la prière. Oh ! que les prières simples, familières et respectueuses tout ensemble, sont agréables à Dieu et toutes-puissantes auprès de lui ! Oh ! que je vous souhaite la continuation de ce simple et humble don

d'oraison, qui est le grand trésor de la vie spirituelle!

6° Vous ne comprenez pas, dites-vous, comment s'est fait le passage d'une antipathie si forte à un amour si parfait de votre état! c'est, ma chère Sœur, que, par diverses opérations intérieures, votre âme a été, pour ainsi dire, refondue, à peu près comme on fait refondre un vieux pot d'étain ou d'argent, pour en faire un tout neuf, beau, clair, brillant. Il se fera encore bien d'autres refontes dans votre âme, si vous êtes bien détachée dans les consolations, fidèle à la grâce, et toute résignée au bon plaisir de Dieu dans les sécheresses, peines et désolations.

7° Je sens comme vous que Dieu veut que peu à peu vous mouriez à tout, pour ne plus vivre qu'en lui, pour lui et par lui : c'est-à-dire pour n'avoir plus ni pensées, ni désirs, ni desseins, ni vues, ni prétentions, ni affections, ni joies, ni craintes, ni espérances, ni amour que pour Dieu seul. Mais avant que d'en venir à cet entier détachement, qui est et qui s'appelle une mort mystique, il vous faudra souffrir de cruelles agonies. Dès maintenant il faut vous y préparer, comme anciennement les vierges et autres fidèles se préparaient au martyre, puisque c'est ici effectivement un vrai martyre, qui naît de l'amour et qui tend à consommer l'amour. Mais ayez bon courage : Dieu vous soutiendra ; et pour cela, il vous donnera de temps en temps le loisir de respirer à l'aise, par des goûts célestes et de délicieuses douceurs, qu'il jettera dans votre âme comme une manne céleste, pour la nourrir et la fortifier, dans la pénible traversée du désert.

8° Oh ! l'heureux poids et l'heureux attrait, que celui qui vous rappelle sans cesse au dedans de vous ! Oh ! la sainte demeure, et la retraite bénie que le céleste Époux s'est bâtie lui-même au-dedans de vous, où il vous appelle

fréquemment ; où l'amant et l'amante se parlent cœur à cœur, dans le plus profond et le plus aimable silence, sans le bruit des paroles, et la confusion des pensées volages ! Voilà, âme fortunée, quel doit être votre séjour continuel ; et quand vous sentez que vous en êtes un peu sortie, tâchez tout doucement d'y revenir, et de rentrer au plus tôt dans votre divin rendez-vous. Voilà en quoi la fidélité vous est plus nécessaire.

9^o Pour ce qui est de votre extrême faiblesse et misère, au temps des sécheresses et de l'absence de l'Époux céleste, n'en soyez nullement surprise, et moins encore troublée ou affligée outre mesure. Cela arrive à toutes les bonnes âmes, et Dieu le fait ainsi pour nous bien faire sentir, par cent expériences personnelles, ce que nous sommes sans lui, afin que nous rapportions à lui seul toute la gloire du bien que nous faisons par sa grâce, sans nous attribuer à nous-mêmes autre chose que le mal.

10^o Dans les premiers temps qui suivent l'entrée d'une âme dans la voie du saint recueillement, vous ne sauriez croire combien il importe, non-seulement de s'interdire toute vaine joie et toute satisfaction trop naturelle, toutes les curiosités et les conversations inutiles, mais encore les trop longs discours, même de piété. C'est souvent un piège du démon, pour nourrir l'orgueil, l'amour-propre, la vaine estime de soi-même, pour nous tirer peu à peu hors de nous, et nous conduire à l'oubli de Dieu, en parlant même de Dieu et de notre intérieur. On n'échappe à ce danger que lorsque, par de constants efforts, on a acquis l'habitude de la véritable vie intérieure et qu'on s'est accoutumé à parler de cœur, plutôt que par l'esprit.

11^o Conservez donc précieusement ce grand goût de la solitude et du silence. Ce désir vous suffit à présent ; dans

la suite, le temps propre viendra pour le mettre en pratique.

12° Il est certain aussi que tous les commerces familiers de lettres, même les plus innocents, sont un obstacle à la perfection, surtout dans la jeunesse. Un de vos anciens directeurs vous a déjà donné cet avis, et vous vous êtes très-bien trouvée de lui avoir obéi. Ce petit sacrifice a beaucoup plu à Dieu, et vous aura sans doute obtenu des grâces pour en faire un second que je juge nécessaire. Ce n'est pas que je voie dans les rapports que vous avez conservés la moindre ombre de péché, mais ce que je vois, c'est d'abord qu'il faut tâcher de faire de continuels progrès dans la voie du détachement : c'est, en second lieu, que les grâces spéciales dont Dieu vous a comblée lui donnent le droit d'attendre de vous une fidélité toute spéciale. Après avoir tout pesé en vue de Dieu et de l'intérêt de votre âme, voici qu'elle serait ma pensée : je voudrais que vous dissiez simplement à cette personne ce qui en est : que vous avez un directeur dont vous voulez suivre les avis, et qui prétend que les plus innocents commerces de lettres sont pour vous de petits sacrifices à faire ; qu'il le veut et l'exige de la sorte, quoiqu'il sache bien qu'il n'y a pas le moindre danger de part et d'autre ; quoique vous lui ayez déclaré que c'est avec un honnête homme, un bon religieux, un parent ; que, malgré tout cela le directeur s'obstine, qu'il maintient son interdiction, sous peine de vous refuser ses soins, et que vous n'osez, ni ne voulez lui désobéir. Il me semble que cette déclaration faite avec une douce énergie suffira pour rendre à votre âme toute sa liberté.

13° Je connais bien ce misérable amour de nous-mêmes dont vous me parlez, et son fruit naturel, qui est la recher-

che instinctive et indélibérée de nos petites aises et commodités. Cet amour est si profondément enraciné en nous, que les seules opérations de l'amour divin, son contraire, peuvent peu à peu l'amortir. Il vous suffit, pour le présent, de vous en affliger et de vous en humilier devant Dieu.

L'oraison qu'il vous donne est un feu divin qui consume insensiblement toutes les mauvaises inclinations, comme le feu consume la paille. Ainsi ayez confiance en Dieu, et attendez avec patience que cette malheureuse paille soit entièrement consumée.

LETTRE XV

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je ne vois dans l'état de votre âme, tel que vous me l'exposez dans votre lettre, rien qui puisse être pour vous sujet d'inquiétude.

1^o Ce sentiment de reconnaissance, de joie, d'anéantissement, qui vous tient unie à Dieu durant plusieurs jours, sans nulle dissipation, n'est qu'une opération semblable à tant d'autres que vous avez déjà éprouvées. Vous n'avez qu'à accepter ce don avec une humble gratitude, et moi je n'ai qu'à vous féliciter de la grâce que Dieu vous fait.

2^o Il est certain qu'il y a un langage du cœur que Dieu

seul entend, et qu'on lui parle par les seuls désirs et les autres mouvements intérieurs, comme on parle aux hommes par la voix et par les paroles articulées. C'est ce qui s'appelle la prière cordiale, tout intérieure et purement spirituelle. C'est alors que le Saint-Esprit tient école dans l'intérieur, au fond de l'âme; qu'il l'écoute, lui parle, l'instruit, la meut, la tourne, la façonne à son gré. Ce sont des opérations d'esprit à esprit, où la personne même n'entend presque rien, ce semble, et d'où pourtant elle sort avec certaines impressions, qui l'ont toute renouvelée. Ici encore, il n'y a qu'à recevoir en simplicité le don de Dieu; et puisqu'il lui plaît de se communiquer à l'âme en secret et comme *incognito*, il faut que celle-ci s'abstienne soigneusement de contrarier ses desseins par des recherches inquiètes et une indiscrete curiosité.

3^o Votre impression et votre sentiment sur la félicité des Saints est fondé sur la vérité, puisqu'il est de la foi, que l'essentiel de ce souverain bonheur n'est qu'une espèce de flux et de reflux du bonheur même de Dieu dans l'âme des Saints, selon la capacité de leur cœur, proportionnée à la mesure de leurs mérites. Quand il plaît à Dieu, il en fait éprouver quelque petit échantillon sur la terre, pour attirer l'âme à lui, en inspirant du dégoût pour tout le reste; et voilà le bon effet de ces impressions passagères, et par où il est permis de les estimer et de les goûter avec modestie et sobriété intérieure.

4^o La comparaison de la pierre qu'on taille et qu'on polit à coups de marteau et de ciseau est très-juste. Il n'y a qu'à se laisser tailler et façonner, et puis à ne pas détruire par des sentiments et des actions contraires la forme et la figure qui a été donnée et imprimée par le divin ouvrier.

LETTRE XVI

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Même sujet.

Ma chère Sœur,

J'ai lu votre lettre avec beaucoup de consolation et de joie spirituelle. J'ai béni Dieu du fond de mon cœur de ce qu'il veut se glorifier dans votre faiblesse et dans votre pauvreté. Nous célébrons aujourd'hui la fête de sainte Agathe, dans l'oraison de laquelle nous disons à Dieu qu'il se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible pour faire mieux éclater sa puissance. Je vous ai appliqué cette pensée.

1^o Votre grand attrait pour la simplicité est une grâce dont l'effet ne peut être que de resserrer votre union avec Dieu, car la simplicité tend à l'unité. Il faut vous y conserver : premièrement, par le simple et amoureux regard de Dieu en pure foi, soit que ce regard intérieur soit sensible par sa douceur, comme il l'est à présent, soit qu'il devienne presque imperceptible, en ne résidant plus qu'au fond de l'âme ou dans la cime et la fine pointe de l'esprit ; deuxièmement, en retenant, dans un profond silence, vos sens intérieurs ; troisièmement, en ne multipliant vos actes réfléchis et sensibles, qu'à mesure et autant que Dieu vous en donnera la pensée, l'attrait et le mouvement.

2^o Cette connaissance indistincte, ou plutôt ce vif sentiment de l'immensité de Dieu, est une riche opération de

la grâce. Elle produit et laisse dans le fond de l'âme de très-salutaires effets que nul homme ne peut expliquer en particulier, et sur lesquels il ne faut pas raisonner, ni même trop s'y arrêter, si ce n'est que Dieu lui-même nous y pousse. Laissez donc passer ces impressions, et ne vous troublez pas quand il plaira à Dieu qu'elles s'évanouissent. L'âme est par là préservée du danger de s'attacher aux dons de Dieu plus qu'à Dieu lui-même, et de ruiner toutes les opérations de la grâce, en rapportant à elle-même les heureux effets qu'elles produisent.

3^o Dieu habite, dit l'Écriture, dans les ténèbres inaccessibles à tout esprit humain ; mais, quand il y transporte une âme, ces ténèbres deviennent lumineuses ; alors on voit tout sans rien voir ; on entend tout sans entendre ; on sait tout sans rien savoir. Cela s'appelle la savante ignorance, et, comme parle saint Denis, l'obscurité des rayons de la foi. Il n'est besoin là-dessus que de savoir que c'est une opération de la grâce ; s'y laisser mettre avec joie, s'y abîmer et s'y perdre autant qu'il plaira à Dieu.

4^o Cet attrait et ce goût à l'oraison, ce calme profond, ce silence d'admiration et d'amour qui dit tout sans rien dire, n'est qu'un effet plus marqué de l'oraison de recueillement. Mais se trouver dans une certaine inaction, comme une pure capacité, et un vil instrument, qui attend la main du maître ouvrier, est une autre opération de la grâce. Dans cet état, vous n'avez qu'à faire ce que le Saint-Esprit vous inspire : demeurer dans une attente paisible, silencieuse et toute résignée, ou, comme dit le saint roi David, se tenir, ainsi qu'une servante, les yeux attachés sur sa maîtresse, pour voir et accomplir ses commandements, au moindre signe ; si elle ne dit mot, demeurer là dans cette situation et disposition intérieure de sou-

mission et d'abandon ; si la grâce demande des actes exprès et formés, les faire doucement, suivant pas à pas le mouvement qui en est donné, et cesser aussitôt qu'il cesse, pour rentrer dans son attente silencieuse.

5° Cet esprit d'abandon total, avec la demande fervente et réitérée d'accomplir toutes les saintes volontés de Dieu, pronostique souvent le passage à des états intérieurs rudes et crucifiants. Il ne faut que s'y préparer en général, devant Dieu, par l'entière défiance de soi-même, et une grande confiance en lui, et par l'abandon général à tout, sans rien particulariser, à moins que Dieu ne le manifeste. Sur quoi je vous dis en passant que si, faute de tyrans, il n'y a plus de martyrs de la foi, par l'effusion du sang, Jésus-Christ ne laisse pas d'avoir bien des martyrs de la grâce. Les tourments du corps sont avantageusement remplacés par les divers crucifiements intérieurs qui se font dans les âmes, pour les purifier de plus en plus, afin de les rendre plus capables d'une union toujours plus grande et plus intime avec le Dieu de toute pureté et de toute sainteté. Le sentiment de confusion et d'anéantissement intérieur est un effet solide de l'esprit de Dieu : toutes les grâces qu'il nous fait doivent toujours porter avec elles l'humilité ; et l'on doit regarder comme suspectes toutes les impressions qui ne tendent pas là, et qui laissent la moindre fumée d'orgueil, de présomption et de vaine estime de soi-même.

6° Quand on a une fois bien éprouvé la douceur, l'efficacité et la pureté des opérations divines, je ne suis pas surpris qu'on ait une espèce d'horreur de ses propres opérations, presque toujours empressées, turbulentes, inquiètes, et suivies de mille vains retours sur soi-même. Demeurer dans l'inaction, quand on ne se croit pas poussé par l'Esprit de Dieu, ce n'est point un mal, pourvu que l'une de

ces deux conditions s'y trouve : que cette inaction ne dure pas longtemps, ou que ce soit une attente pacifique, laquelle n'est pas une oisiveté, puisqu'on a alors, avec le regard intérieur et amoureux de Dieu, la foi, le désir et l'espérance de la sainte opération, toutes choses qui sont autant d'actes et autant de mouvements de l'esprit et du cœur, ce qui est l'essence de la vraie oraison intérieure. Il ne faut pas tant éplucher les choses spirituelles, mais aller avec Dieu bonnement, comme dit saint François de Sales. Faire autrement, c'est aller contre la sainte simplicité des âmes franches et innocentes. Tout ce qui vient ou se fait par amour de Dieu, dit encore votre Bienheureux Père, est doux et suave, comme l'est ce très-saint amour : au lieu que le trouble, l'inquiétude, l'empressement, marquent la nature qui se recherche, et l'amour-propre toujours empressé, inquiet et turbulent.

7^o Je comprends que votre attrait a toujours été la connaissance et l'amour de Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. La simple vue ou considération de ses mystères, accompagnée de saintes affections, est déjà une très-bonne manière d'oraison. Quand toutes les vues de l'esprit et les affections du cœur viennent à se réunir en un point qui rassemble tout, je veux dire la divinité, l'oraison est encore plus simple, meilleure et plus divine, mais il ne faut pas vous imaginer que cette manière dure toujours ; pour l'ordinaire, ce n'est pas un état permanent, mais une grâce passagère. Quand on ne l'a plus, il faut en revenir à la simple vue du mystère, avec quelques affections du cœur, douces, paisibles, sans efforts ni trop de recherches.

8^o Gardez-vous, dans le temps de l'oraison, des réflexions sur vous-même et sur votre manière de prier ; car, si on ne s'observe de près, on quitte souvent le simple re-

gard de Dieu pour se regarder soi-même, se réfléchissant et se repliant, pour ainsi dire, sur soi, par un pur effet de l'amour-propre, qui ne voulant jamais se délaissier totalement, retombe tout naturellement sur le moi. Aux approches du divin repos, ne pensez pas à sa douceur, mais à Dieu seul, dans le sein duquel votre âme doit moins chercher son repos que l'amour et l'infusion des vertus, qui coulent dans l'âme durant cet heureux sommeil. Au reste, on ne peut entendre la messe ni réciter l'office d'une manière plus digne et plus sainte que dans ces dispositions intérieures; mais il faut se préparer à s'en voir sevré pour manger le pain des forts, après avoir quitté le lait de l'enfance spirituelle. Dieu en soit béni par avance.

9° Il est certain que plus l'âme se trouve comme anéantie et vide de tout le créé, plus elle acquiert de capacité pour l'amour divin, et plus est abondante l'infusion qu'elle en reçoit. Il semble alors qu'on boit l'amour à longs traits, avec un rassasiement délicieux et une soif insatiable. Il faut alors se contenter de boire dans la source, et ne pas faire de mouvements inopportuns. Les actes formels d'amour seraient bien mal placés quand on sent le cœur plongé tout entier dans l'amour. Dieu veuille qu'à force de plongement et de replongement amoureux, votre cœur se trouve tout enivré de cet amour sacré et tout embrasé de ses très-pures et divines flammes. Pour y arriver, vous devez, de votre côté, ne penser qu'à ces deux choses : 1° à vous séparer de plus en plus par le cœur et par l'esprit de tout le créé; 2° à laisser faire Dieu, qui seul peut opérer de tels effets dans les âmes. Vous pouvez pourtant et vous devez même, quand vous vous y sentez portée et poussée, désirer et demander toujours

plus d'amour pour Dieu ; mais cela se fait alors presque sans y penser et même sans qu'on puisse, en quelque sorte, s'en empêcher.

10° Dieu fait son œuvre par qui il lui plaît, et opère quelquefois des merveilles par les plus faibles instruments. Ainsi ne vous refusez pas aux âmes à qui il inspirera de s'adresser à vous : dites simplement ce que vous pensez, donnez ce que Dieu vous donnera, et soyez assurée qu'il bénira votre simplicité et l'humilité de ces chères âmes. Ce n'est pas s'ingérer, quand Dieu nous adresse quelqu'un, par quelque voie que ce soit : c'est lui témoigner son amour et sa reconnaissance que d'aider les autres. Lors même qu'on paraîtrait vous rebuter, tenez ferme, et dévorez tout pour la gloire du grand Maître.

LETTRE XVII

A LA MÈRE MARIE-ANNE-SOPHIE DE ROTTEMBOURG (1738)

Docilité aux impressions intérieures du divin Esprit ; attentes pacifiques.

Ma révérende Mère,

Ce que vous me dites, touchant l'attrait intérieur de plusieurs de vos filles au saint recueillement, et la manière dont vous vous y prenez pour écarter les obstacles précieux et si bien déguisés, par lesquels le démon cherche à les en détourner, tout cela ne peut venir que du Saint Esprit. Je n'ai rien à y ajouter. Suivez doucement et peu à peu les lumières que Dieu vous donne. Quelle consolation

et quelle joie pour moi, d'apprendre que toutes celles de ces bonnes Sœurs que je connais plus particulièrement, auxquelles je m'intéresse davantage, sont justement celles qui ont le plus d'attrait et plus de désir de la vie intérieure. Je vous supplie de les féliciter de ma part du don de Dieu, de les saluer toutes et surtout votre chère Sœur Marie-Anne-Thérèse de Vioménil. Oh ! que je suis ravi qu'elle ait été confirmée dans son emploi ! Ces sept que vous nommez, et avec lesquelles vous avez formé une sainte ligue pour le renouvellement de l'esprit intérieur dans votre communauté, feront peu à peu des prosélytes, et la maison entière ne tardera pas à être renouvelée.

Pour vous, profitez de vos expériences pour ne jamais sortir, par aucun raisonnement propre, de la voie simple de pure foi où Dieu vous a fait entrer. N'oubliez pas que, dans cette voie, les opérations de Dieu sont presque imperceptibles. Le travail de la grâce s'accomplit dans le plus intime de l'intérieur, dans le fond de l'âme le plus éloigné des sens, et par conséquent de tout le sensible. Pour vous affermir dans cette voie, souvenez-vous : 1° que c'est là ce que Jésus-Christ entend, quand il dit que nous devons adorer le Père céleste en esprit et en vérité ; 2° que le sensible de la grâce n'en est pour ainsi dire que le marc, selon le Père Louis Lallemant ; 3° que la Mère de Chantal a fort bien dit que, plus les impressions de Dieu sont simples, profondes et imperceptibles, plus elles sont spirituelles, solides, pures et parfaites.

L'esprit pacifique avec soi et avec les autres, est un des plus grands dons de Dieu. Suivez ce seul esprit et tout ce qu'il vous inspire : il fera des merveilles dans le prochain et dans vous-même. Quand on a appris à demeurer en paix dans son intérieur, Dieu y tient cette divine école où

il enseigne tout, sans le bruit des paroles, aux âmes attentives, paisibles et dociles : en sorte que les directeurs n'ont autre chose à dire à ces âmes bienheureuses, sinon : Soyez attentives à écouter la voix de l'esprit de Dieu ; ou mieux encore : Soyez fidèles à suivre l'impression intérieure de sa grâce. C'est ce que saint Jean disait déjà aux premiers chrétiens : « Vous n'avez pas besoin qu'aucun homme vous instruisse ; car vous avez reçu du Saint-Esprit une onction divine qui demeure en vous et qui vous instruit de toute chose. » Suivre avec parfaite docilité cette divine onction, quand elle se fait sentir ; l'attendre paisiblement et avec confiance, quand son impression devient moins distincte, c'est le grand moyen de marcher, avec rapidité et sans danger de s'égarer, dans la voie de la perfection.

Pourquoi voulons-nous toujours substituer notre propre action à celle de ce divin ouvrier, qui travaille sans cesse en nous à l'œuvre de notre perfection ? Combien on ferait plus de progrès si l'on mettait son principal soin à ne pas troubler son action, à s'abandonner à lui et à l'attendre. L'Écriture nous recommande fréquemment *d'attendre le Seigneur*, et il n'est guère en effet de secret plus utile pour se sanctifier. Il n'est rien à quoi les âmes, suffisamment exercées dans la vie active et dans l'accomplissement des préceptes, doivent s'appliquer davantage qu'à ces attentes pacifiques. C'est le moyen d'acquérir l'esprit de prière, le saint recueillement et l'union la plus intime avec Dieu. Ce Dieu, infiniment libéral, a toujours les mains pleines de grâces, et il ne désire que de nous en combler. Pour recevoir ces grâces avec abondance, il suffit de tenir son cœur prêt, et de demeurer continuellement en attente. Mais la sécheresse et l'ennui de ces attentes lassent les

âmes impatientes et empressées ; elles rebutent celles qui ont en vue leurs propres intérêts, au lieu de se laisser conduire par ce pur amour, qui consiste à conformer toujours et en toutes choses, notre volonté à celle de Dieu. Il n'est pas au monde de trésor comparable à celui-là. Mais l'on court toujours après je ne sais quelle perfection chimérique, et on perd de vue la règle unique de la vraie perfection, qui est la volonté divine : cette volonté infiniment sage et infiniment douce, qui, si nous la prenons pour guide, nous fera trouver près de nous, et à tout moment, ce qu'on cherche fort laborieusement et inutilement partout ailleurs.

LETTRE XVIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Modérer ses désirs et ses craintes.

La crainte salutaire est celle qui ne cause ni trouble, ni inquiétude, ni découragement. Quand elle produit des effets contraires, il faut la repousser, et n'y point adhérer, car sûrement alors elle vient du démon ou de l'amour-propre. Dans nos désirs les plus légitimes et nos projets même les plus saints, il faut toujours savoir demeurer devant Dieu dans des attentes pacifiques, soumises et résignées à toutes ses volontés. Pourquoi ? 1^o Parce que les désirs de Dieu doivent être l'unique règle de tous nos désirs. Se soumettre et adhérer continuellement à toutes les dispositions intérieures ou extérieures où l'on peut se trouver par les arrangements de cette Providence divine

qui s'étend à tout, qui règle tout, jusqu'à la chute d'une feuille d'arbre et d'un cheveu de notre tête, voilà la voie la plus sûre pour arriver à la perfection.

2^o Parce que le renoncement à notre propre volonté est une autre condition très-importante de notre sanctification.

Rien n'est plus propre à nous faire acquérir ce renoncement, que les délais qui arrêtent l'exécution de nos bons desseins. C'est pour cela que Dieu en diffère quelquefois l'accomplissement des années entières. Alors, on a bien besoin de foi, d'abandon, de confiance. Mais voici ce qui rend l'épreuve bien plus cruelle : c'est que quelquefois on ne trouve en soi aucune de ces vertus, parce qu'on est privé de la puissance d'en faire des actes sensibles. Que faire alors ? il faut se soutenir par les simples lumières de la pure foi, et par de fréquents retours intérieurs à Dieu, pour implorer son assistance, en confessant humblement notre impuissance et notre misère. Par là nous entrerons dans les desseins de Dieu, qui ne semble quelquefois nous laisser à nous-même, que pour nous faire bien connaître ce que nous sommes de notre fond. Oh ! la grande faveur, et l'importante vertu que d'avoir appris, par des expériences personnelles et fréquentes, jusqu'où vont notre faiblesse, notre misère, notre pauvreté et le besoin continuel que nous avons que Dieu nous soutienne, nous éclaire, nous anime, nous touche et nous relève, par les influences intérieures de sa grâce.

L'impression intime que Dieu vous a donnée d'un grand désir d'être dépouillée de toutes vos volontés, pour n'avoir plus que la sienne, est une grâce des plus précieuses ; pour la conserver et l'augmenter, il faut y livrer votre cœur et votre âme, aussi souvent et autant de temps que vous le

pourrez, surtout durant l'oraison. Je voudrais que vous pussiez passer votre vie tout entière dans ce seul sentiment, en grand silence intérieur, adhérant à l'opération de l'Esprit de Dieu ; mais le tout sans violence, ni effort, doucement, tranquillement, paisiblement ; puisque Dieu n'habite que dans la paix, et qu'il se plaît dans un cœur pacifique.

LETTRE XIX

A LA SŒUR MARIE-ANNE THÉRÈSE DE ROSEN

Tendre à la simplicité.

Ma chère Sœur,

Il y a peu de jours que je répondis assez amplement à votre avant-dernière lettre. Si vous trouvez que Dieu ne me donne pas grand' chose pour vous, vous devez en conclure qu'il ne juge pas que mon secours vous soit nécessaire, ou bien qu'il veut pourvoir par lui-même à vos besoins. Oh ! comme il sait bien, quand il veut, se passer de nous ! Une seule parole, dite par lui à l'oreille de l'âme, instruit mieux que tous les discours des hommes. Le moindre petit souffle de la grâce pousse plus vigoureusement notre navire et le fait arriver au port plus sûrement et plus vite que nos rames, nos voiles et nos avirons. Je suis ravi que commenciez d'en faire l'épreuve, ou plutôt que vous en fassiez chaque jour des épreuves nouvelles et bien plus touchantes. Tenez-vous-en là, le seul silence intérieur de respect et de soumission, gardé humblement en

présence de Dieu, quand il ne nous commande pas d'agir, sanctifie notre activité, adoucit nos inquiétudes, pacifie nos troubles, et cela presque en un moment. Attachez-vous à cette unité et simplicité : la multiplicité jette le trouble et la confusion dans l'esprit, dissipe nos puissances et les égare, sans que nous nous en apercevions. Les désirs multipliés affligent l'âme, dit le Saint-Esprit. Voici une pratique que je vous conseille pour réunir tous vos désirs en un seul : pénétrez-vous bien de cette vérité : je n'ai été créée et mise au monde que pour servir Dieu, l'aimer et lui plaire ; voilà ma tâche ici-bas ; que fera-t-il de moi en cette vie ou en l'autre ? à quel degré de perfection et de gloire m'élèvera-t-il ? c'est à lui à le voir ; c'est son affaire, c'est pour ainsi dire sa tâche : chacun a la sienne, chacun ne doit penser qu'à s'en acquitter ; plaise à Dieu que je pense d'aussi bon cœur à la mienne que Dieu pense à la sienne ! Je suis en lui et par lui tout à vous, ma chère Sœur.

LETTRE XX

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE

Même sujet.

Ma chère Sœur,

La manière dont vous recevez les petites épreuves plait infiniment à Dieu, et je ne crains pas de vous donner l'assurance qu'en renonçant généreusement, comme vous

le faites pour l'amour de lui, aux douceurs et aux consolations intérieures, vous méritez d'en recevoir avec abondance, quand l'heure sera venue. Le peu que vous me dites avoir retenu de ce que je vous ai dit est l'essentiel ; cela doit vous suffire. Dieu voit le cœur et ne demande que le cœur. La perfection ne consiste pas dans la multitude des actes, même intérieurs ; au contraire, à mesure qu'on avance, Dieu même se plaît à nous mettre hors d'état d'en produire en grand nombre ; et il nous invite à nous tenir devant lui en silence et dans un humble recueillement. Suivez cet attrait de la grâce. Contentez-vous de renouveler de temps en temps un simple acte de foi et d'amour, accompagné d'un plein abandon et d'une filiale confiance. Dans tous les divers changements intérieurs et extérieurs, dites toujours au fond du cœur : Mon Dieu, vous le voulez, je le veux... Je ne refuse rien de votre main paternelle ; j'accepte tout, je me sou mets à tout. Dans ce seul acte, continué ou plutôt habituel, consiste toute notre perfection. Voilà également ce qui entretient la paix dans le fond du cœur et dans le centre de l'âme, lors même qu'on se sent agité de divers troubles et mouvements contraires. Plus vous saurez vous maintenir dans cette sainte simplicité intérieure, et plus vous avancerez, ou, pour parler plus juste, plus Dieu lui-même vous fera avancer.

Ne vous attendez pas pourtant à pouvoir mesurer votre progrès ; c'est chose impossible, par la raison que ce progrès dépend beaucoup moins de vos propres actes que des opérations de Dieu sur votre âme, et que ces opérations étant toutes spirituelles, sont par là même presque insensibles.

Voici pourtant quelques marques auxquelles vous pourrez connaître, dans la suite, les résultats de l'action divine

et le changement de votre cœur : 1^o une sainte indifférence, ou comme une espèce de stupidité pour toutes les choses de ce monde ; 2^o un fonds de paix tel qu'on en vient à ne plus se troubler de rien au fond de l'âme, pas même de ses imperfections et de ses fautes, et moins encore de celles des autres ; 3^o un certain goût de Dieu et des choses de Dieu, une espèce de faim et de soif de la justice, c'est-à-dire de la vertu, de la piété, de toute perfection. Cette faim, qui est très-vive, est pourtant exempte d'empressement et de trouble ; elle porte à vouloir tout ce que Dieu veut, et rien au delà ; à le bénir dans la pauvreté spirituelle, tout comme dans l'abondance.

Souvenez-vous toujours de cette grande parole de Jésus-Christ : « Si vous ne devenez comme de petits enfants vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux. » Gardez-vous bien de donner jamais la moindre atteinte à cette sainte simplicité, si peu connue, si peu estimée, mais si précieuse aux yeux de Dieu. Soyez de plus en plus droite et simple dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos sentiments, dans toutes vos actions et votre conduite. Il y en a qui veulent être tout le contraire, et qui l'affectent même par vanité. Oh ! que ces personnes sont éloignées du royaume de Dieu, puisqu'elles n'en ont pas même le fondement, l'humilité ! — Tant que vous irez à l'oraison et que vous en sortirez avec votre esprit tranquille, recueilli et bien disposé, vous en tirerez toujours du fruit d'une manière ou d'une autre ; bien plus, lorsque vous croirez Dieu plus éloigné de vous, c'est alors qu'il sera plus proche. Ne multipliez pas vos actes dans l'oraison ; faites-en peu, fort doucement, dans le plus grand repos d'esprit et de cœur, et la plus grande quiétude que vous pourrez.

Pendant la journée, ne vous efforcez pas de faire tant de divers actes, et moins encore à y sentir de la ferveur et de la dévotion; tenez-vous fortement, humblement et doucement en paix, tranquille et toute résignée dans ce vide de l'esprit et de la volonté. C'est ce vide de l'esprit qui conduit au pur amour et à l'union avec Dieu.

LETTRE XXI

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Divers attraits de la grâce.

Ma chère Sœur,

Les dispositions au sujet desquelles vous me consultez de sont pas rares parmi les âmes que Dieu appelle, comme vous, à s'unir à lui par un amoureux abandon. Tantôt, me dites-vous, vous vous sentez portée à adorer la divine majesté avec une humilité mêlée d'amour et par des actes très-distincts, très-savoureux, qui naissent en quelque sorte d'eux-mêmes, avec un contentement qui remplit l'âme tout entière. D'autre fois vous êtes portée à demeurer dans un grand repos, avec une vue très-simple de Dieu présent, et sans pouvoir former d'actes distincts qu'après un violent effort, même durant la sainte messe; et alors vous vous croyez obligée de prendre un livre et de vous faire violence pour sortir de cette apparente inaction qui vous inquiète; ce sont bien là les traits principaux des deux états que vous dépeignez dans votre lettre et

au sujet desquels vous désirez que je vous donne mon avis : voici ce que j'en pense.

Il est certain, d'abord, que chacune de ces deux dispositions est un don du ciel ; mais la seconde me paraît la meilleure. Premièrement, parce qu'elle est plus simple, plus profonde, plus spirituelle et plus éloignée des sens ; par conséquent, plus digne de Dieu qui est un pur esprit, et qu'il faut adorer en esprit et en vérité. En second lieu parce qu'elle est un exercice de pure foi, qui contente moins l'âme, qui la rassure moins, et où, par conséquent, il y a plus de sacrifice et de pur abandon à Dieu. En troisième lieu, parce que, dans celle-ci, c'est le Saint-Esprit qui agit, avec l'agrément et le consentement de l'âme, au lieu que dans la première, qui tient plus de l'oraison ordinaire affective, c'est l'âme qui agit avec la grâce de Dieu. Or, vous comprenez bien que là où il y a plus d'action de Dieu et moins de la créature, les opérations ne peuvent qu'être plus parfaites.

De là il suit qu'il n'y a, dans ce second état, aucun danger sérieux de perdre le temps ; ni par conséquent, aucun motif de croire qu'on ne satisfait point au précepte d'entendre la messe. Vous pouvez vous en tenir sans le moindre scrupule, à cette décision. Que si, de plus, vous voulez mes conseils sur la conduite à tenir lorsque vous éprouverez ces divers attrait, je vais vous les donner. Premièrement, toutes les fois que le second attrait se fait sentir avec force, et vous absorbe, en quelque sorte, malgré vous, vous devez vous y laisser entraîner doucement ; autrement, ce serait résister à l'inspiration et aux opérations secrètes que le Saint-Esprit voudrait faire en vous, et cela pour agir selon votre propre sens, par amour-propre, pour être plus contente et plus rassurée. Or il faut en tout

chercher, non pas notre propre contentement, quelque spirituel qu'il soit, mais le pur contentement de Dieu.

Lorsque cet attrait n'est pas si fort, ni si pressant, vous devez pourtant le seconder, et vous tenir dans un profond silence, pour donner plus de place aux opérations intimes du Saint-Esprit. Je vous donne ce conseil au moins pour le temps des longues oraisons. Car, lorsque vous n'avez que peu de temps à prier, comme dans les courtes visites du Saint-Sacrement, le matin ou le soir, il vaudrait mieux alors ménager et cultiver le premier attrait dont vous m'avez parlé. Vous pouvez faire alors vos actes formels et aperçus d'adoration et d'amour de Dieu. Mais je vous rappellerai le conseil que donne saint François de Sales à une personne de la même voie : je voudrais que ces actes exprès et aperçus se fissent sans beaucoup de sensibilité ni d'efforts, en sorte qu'ils fussent coulés, filés, distillés par la fine pointe de l'esprit, selon l'expression du même Saint ; car c'est un principe reçu, que les opérations les plus simples, les plus au-dessus des sens, les plus profondes, sont les plus spirituelles, et par conséquent les plus parfaites.

Prier selon votre première disposition, c'est prier par actes formels, successifs et aperçus ; prier selon la seconde c'est prier par actes pratiques, et nullement signifiés ni aperçus, sinon confusément ; ou autrement, c'est prier par une simple mais actuelle disposition ; or, cette simple et actuelle disposition du cœur renferme tout et dit tout à Dieu, sans pourtant le dire expressément. Les divers noms qu'on donne à cette manière de prier, vous le feront parfaitement comprendre : on l'appelle oraison d'attention amoureuse à Dieu ; oraison de simple regard ; oraison de pure foi et de simplicité qui tend vers Dieu ; oraison de

recueillement amoureux de Dieu; oraison de remise et d'abandon à Dieu, qui naît de l'amour de Dieu, et qui fait naître toujours un plus grand amour pour Dieu. Vous voyez par là que cette disposition vaut mieux que la première; il en faut donc faire votre exercice capital, sans pourtant négliger la première en certains moments, comme je vous l'ai dit ci-dessus. Tout à vous en Notre Seigneur.

LETTRE XXII

A UNE POSTULANTE (1)

Abandon dans les épreuves auxquelles est soumise la vocation.

Tout ce que vous m'avez dit et écrit me fait connaître que Dieu vous appelle véritablement à la religion, et en particulier à l'ordre de la Visitation.

Votre attrait intérieur pour cet institut, et les raisons que vous apportez, ne permettent pas de douter de cette double vocation; je dis double vocation, car comme il y en a une pour la religion en général, il y en a une aussi pour telle ou telle communauté en particulier. Il ne s'agit plus que d'être fidèle à l'appel de Dieu, et d'assurer par là votre prédestination.

Or, cette fidélité demande de vous trois choses: il faut

(1) Cette postulante était mademoiselle de Serre, devenue depuis sœur Catherine-Angélique. (Voir l'abrégé de la vie de cette chère sœur dans *L'Année sainte des Religieuses de la Visitation-Sainte-Marie*, tom. VIII, p. 787.)

La lettre présente est de l'année 1731.

d'abord que malgré toutes les oppositions extérieures ou intérieures, vous tâchiez de conserver dans votre cœur cet attrait de Dieu, avec le désir sincère de le suivre, quand celui qui vous le fait éprouver vous fournira lui-même les moyens de vous consacrer réellement à son service, comme vous le faites par avance d'esprit et de cœur. Votre second devoir est d'espérer contre toute espérance, comme il est dit d'Abraham ; c'est-à-dire de croire fermement que, comme Dieu est tout-puissant, et que rien au monde ne peut lui résister, il saura bien, en son temps, vaincre tous les obstacles et les oppositions des hommes.

Tous les esprits et les cœurs sont entre ses mains ; et il les tourne comme il veut, sans qu'il lui en coûte que cette seule parole : Je le veux. C'est par cette seule parole : *fiat*, qu'il fit sortir toutes les créatures du néant ; ainsi quand le temps sera venu, il n'a qu'à dire : *fiat*, et tous les obstacles de votre vocation seront anéantis. Cependant il permet ces obstacles, pour éprouver votre patience, votre foi en lui et votre ferme espérance en son puissant secours. Ainsi, ne vous troublez point, mais continuez à espérer fortement en Dieu. Ne vous inquiétez et ne vous tourmentez point ; mais soumettez-vous généreusement à Dieu ; acceptez toutes les épreuves qu'il vous envoie, en lui disant sans cesse : Seigneur, que toutes vos saintes volontés s'accomplissent en moi, dans le temps et de la manière qu'il vous plaira ; je veux tout ; j'accepte tout ; je vous sacrifie mes propres intérêts, mes volontés et tous les désirs de mon cœur pour n'en avoir jamais d'autres que ceux de vous obéir et de vous plaire en tout.

Votre troisième devoir est une grande fidélité à tous vos exercices ordinaires de piété ; prières, lectures, médita-

tions, messes, confessions, communions, examens, recueillement intérieur, fréquentes élévations de cœur à Dieu ; sans jamais abandonner le moindre de ces exercices par chagrin, par trouble, par dégoût, ennui, sécheresse ou quelque autre raison que ce soit. Ces épreuves sont nécessaires pour vous accoutumer à vous détacher de tout et à vous tenir unie à Dieu, qui seul doit être votre lumière, votre appui, votre consolation et votre force. C'est apparemment pour vous faire mieux pratiquer cet abandon si méritoire, que Dieu a permis qu'on vous défendît d'aller à la Visitation, afin que ne recevant plus de consolation que de lui immédiatement, vous vous attachiez purement et uniquement à lui seul. Il faut donc obéir à ses ordres, en obéissant à ceux qui ont droit de vous commander de sa part. Si le commandement devait porter préjudice à votre âme, soyez assurée que Dieu ne permettrait pas qu'il subsistât longtemps. Il saura bien écarter l'obstacle quand il faudra ; ainsi reposez-vous doucement et sans la moindre inquiétude entre les bras de son aimable Providence, comme fait un petit enfant sur le sein de sa mère.

LETTRE XXIII

A LA MÊME

Même sujet

L'augmentation du désir de vous consacrer à Dieu est une nouvelle grâce de sa miséricorde. Souffrir toute la peine de ne pouvoir accomplir ces ardents désirs, pourvu

qu'on la supporte avec résignation, c'est bien répondre à la grâce et en mériter l'accroissement. La peine intérieure qu'on éprouve pour se maintenir dans cette résignation est une espèce de martyre qui aura sa récompense tôt ou tard. Dieu accomplira le pieux dessein qu'il vous inspire; les délais sont pour éprouver votre fidélité. Si, en attendant, vous avancez en âge, vous ne devez pas vous en faire une peine, puisque vous avez déjà le meilleur de ce que vous souhaitez, qui est le vif désir de vous consacrer à Dieu. Ce désir, auprès de Dieu, vaut bien le sacrifice, ou pour mieux dire c'est déjà un sacrifice, et un double sacrifice, puisque vous lui êtes déjà sacrifiée d'esprit et de cœur, et que vous lui sacrifiez encore vos plus ardents désirs, en attendant patiemment le temps destiné par sa Providence. Peut-être que ce dernier sacrifice vaut encore mieux que le premier, puisque, dans le dernier, il y a un plus grand renoncement à votre propre volonté. Ainsi tenez-vous en paix et fort tranquille, en la présence de Celui qui voit le fond du cœur, et qui prend tous vos bons désirs pour les effets. Il n'a nul besoin de tout ce que vous pouvez lui sacrifier; mais il aime le cœur qui est préparé et disposé à toute sorte de sacrifices.

La crainte de la mort et des jugements de Dieu est bonne, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à vous troubler et à vous inquiéter, ce qui serait une illusion du démon. En effet de quoi vous troubleriez-vous? serait-ce de n'avoir pas encore fait ce que vous n'avez pu faire? Dieu demanderait-il l'impossible? Serait-ce, comme vous ajoutez, de n'avoir rien fait encore pour le ciel? Prenez garde encore ici; ce point est fort délicat, car il semble qu'on voudrait acquérir des mérites pour s'y confier. Ce n'est point là la véritable confiance qui ne peut être fondée que sur la miséri-

corde de Dieu et les mérites infinis de Jésus-Christ. Toute autre confiance serait vaine et présomptueuse, puisqu'elle s'appuierait sur notre néant et sur je ne sais quelles misérables œuvres qui ne sont rien devant Dieu. Sans compter donc en aucune manière sur nous-mêmes, il faut tâcher d'accomplir avec la grâce de Dieu, tout ce qu'il demande de nous, et n'espérer ensuite que dans sa bonté et dans les mérites de Jésus-Christ son Fils.

Vous avez raison de dire qu'il faut plus de vertu pour se sauver dans le monde que dans la religion, d'où je conclus évidemment qu'on a besoin d'une plus grande vocation, d'une vocation plus marquée pour s'engager dans le monde, que pour se consacrer à Dieu dans l'état religieux ; mais il y a des grâces particulières pour le temps qu'on demeure, malgré soi, dans le monde. Dieu est comme obligé alors de nous y soutenir. Ainsi, ne craignez rien; vous êtes déjà dans la religion d'esprit et de cœur. Tâchez de conformer à l'esprit et aux règles de ce saint état vos pensées, vos sentiments, vos exercices; mais que tout se fasse en paix et tranquillité d'esprit, par une humble résignation et une parfaite confiance en la bonté paternelle et en la puissance du céleste Époux que vous avez choisi, et qui vous regarde aussi de son côté comme son épouse bien-aimée.

LETTRE XXIV

A LA MÊME

Même sujet

Vous avez raison de regarder comme une des plus grandes grâces le dessein que Dieu vous a inspiré. C'est

une des plus sûres marques de la prédestination de Dieu sur une âme, que de l'attirer à son divin service. De là dépend non-seulement son salut éternel, mais encore le bonheur temporel, puisque l'expérience apprend qu'on ne peut trouver de paix ni de vrai contentement en ce monde que dans le service de Dieu. D'ailleurs, la malignité du siècle est telle qu'il est bien difficile de servir Dieu parfaitement hors de la religion. Il en coûte tant dans le monde pour être véritablement à Dieu, qu'on perd souvent courage et qu'on abandonne les meilleurs desseins. Il faut donc remercier le Seigneur sans cesse d'une telle grâce, qu'il vous a gratuitement accordée, de préférence à tant d'autres qui se perdent dans le monde, en y menant une vie pleine de croix et de misères.

Il faut, en second lieu, vous confier en la bonté de Dieu, et espérer fermement qu'il fera réussir en son temps ce qu'il vous inspire. C'est souvent pour notre plus grand avantage qu'il diffère l'accomplissement de nos plus saints désirs. Sa Providence a des desseins cachés et infailibles, pour faire réussir, malgré tous les obstacles, des choses qui paraissent entièrement impossibles. Dieu permet souvent que ses ouvrages soient traversés, pour faire mieux éclater sa puissance, et nous convaincre certainement qu'il est le maître absolu de tous les événements, et que, comme sans lui on ne peut rien faire, avec son secours on vient à bout de tout ce qui paraît impossible à nos yeux.

Il faut, en troisième lieu, vous résigner entièrement à toutes les volontés de Dieu, en lui disant souvent que vous voulez dépendre en tout de lui, que vous ne voulez avoir d'autre volonté que la sienne. Ainsi quand il arrivera quelque chose qui paraîtra contraire à vos plus saints désirs, il faut d'abord en faire le sacrifice et vous tenir en

paix. Car rien n'est si contraire à l'esprit de Dieu et aux impressions de la grâce que les troubles intérieurs que produisent nos grands empressements pour les choses même les meilleures et les plus saintes. Il faut modérer cette ardeur indiscrete, cette trop grande vivacité, en faisant tous vos efforts pour ne vous attacher en tout qu'à la volonté immuable de Dieu, et renoncer à la nôtre, quelque sainte, quelque raisonnable qu'elle vous paraisse. Il n'y a en effet, de vertu solide et de véritable sainteté que dans le seul acquiescement à la volonté de Dieu. Si vous sentez quelquefois de la répugnance à vous soumettre à ce que Dieu veut, il faut aussitôt recourir à lui intérieurement par la prière, et le supplier de conformer en tout votre volonté à la sienne, en vous donnant la force de surmonter vos répugnances et l'amour-propre qui veut se satisfaire lui-même dans les choses les plus saintes. Cependant, comme l'ordre de Dieu demande que nous fassions tout ce que nous pouvons pour faire réussir les bons désirs qu'il nous a inspirés, voici ce que vous devez faire : 1^o Fréquenter les sacrements le plus que vous pourrez et le mieux que vous pourrez ; 2^o Vivre dans une grande pureté de conscience, pour éviter les moindres fautes qui pourraient éloigner Dieu de vous ; 3^o Faire chaque jour à loisir et avec une grande attention, des lectures spirituelles qui vous tiennent lieu de la méditation, quand vous ne pourrez la faire ; 4^o Pendant le cours de la journée, élever le plus souvent que vous pourrez votre esprit et votre cœur à Dieu, surtout quand vous éprouvez des peines, des ennuis, des chagrins, et des dégoûts, pour les lui offrir et lui en faire de continuels sacrifices. Par là, vous obtiendrez sans cesse de nouvelles grâces et inspirations du ciel, auxquelles il vous importe infiniment d'être fidèle, puisque

c'est à cette fidélité que Dieu attache d'ordinaire les plus grands dons, et surtout celui de la persévérance.

LETTRE XV

A LA MÊME

Même sujet.

Cette espèce de martyr que vous souffrez sera très-agréable à Dieu, si vous le souffrez avec patience et une parfaite résignation ; car toute la perfection consiste dans l'entière conformité à la volonté de Dieu en tout et pour tout ; c'est-à-dire qu'il ne faut jamais vouloir autre chose que ce que Dieu veut. Or, il est de foi que Dieu veut tout ce qui nous arrive, hors le péché : car à l'exception du péché, rien n'arrive en ce monde que par les ordres secrets de sa Providence. Supposé cela, je ne comprends pas comment vous pouvez tant souffrir de voir votre sacrifice différé, puisque Dieu y mettant des obstacles, il ne veut actuellement de vous que le désir de lui faire ce sacrifice, en temps et lieu, lorsqu'il en donnera lui-même les moyens et la facilité. Mais prenez garde que, comme en toute chose nous cherchons à contenter notre propre volonté, l'impuissance de le faire inquiète l'amour-propre, nous fait perdre la paix intérieure, et cause toute sorte de troubles. C'est une marque évidente que nous cherchons plutôt à contenter l'amour-propre que Dieu, à faire notre propre volonté plutôt que celle de Dieu. Car si nous ne cherchions précisément qu'à cette volonté divine, nous serions toujours

contents et tranquilles, par cette seule pensée : Dieu ne veut actuellement que ce qui dépend de moi, c'est-à-dire de désirer lui faire mon sacrifice ; et, pour être conforme à sa volonté, ce désir doit être paisible, tranquille, soumis à tous les ordres de sa divine Providence. — Mais si jamais je ne puis venir à bout d'accomplir mes saints desirs ? — Eh bien, je serai assurée par là même que Dieu ne le voudra pas, et je serai contente de faire sa sainte volonté ; car alors il sera évident que Dieu n'a voulu de moi que le seul désir de mon sacrifice, et non pas le sacrifice même. C'est ainsi que Dieu agit à l'égard d'Abraham, dont il récompensa la résolution aussi généreusement que s'il eût réellement sacrifié son fils Isaac. Il en a été de même pour tant de saints et de saintes, qui ont eu un très-véritable et ardent désir de sacrifier leur vie par le martyre, sans jamais en avoir pu trouver le moyen. Dieu ne l'a pas permis ni voulu, et il s'est contenté de ce sacrifice de désir, qui devant lui a le même mérite que le sacrifice actuel et réel. — Mais si je suis par là forcée à demeurer au milieu du monde, que deviendrai-je ? — Vaines craintes, vaines alarmes, que le démon jette dans l'esprit pour ôter la paix du cœur. Il faut s'abandonner entièrement à Dieu, se confier en lui. Il est assez puissant pour pouvoir nous soutenir dans le monde, et assez bon pour le vouloir, lorsque c'est par la destination de sa Providence que nous y demeurons.

Vous ne sauriez donc mieux pratiquer le recueillement et l'abnégation, qu'en renonçant à votre propre volonté en tout, mais particulièrement à vos desirs trop ardents, trop vifs et trop empressés pour saints qu'ils puissent être : car cette ardeur immodérée et ces empressements inquiets marquent beaucoup d'imperfection et d'amour-propre. Ces

défauts se montrent encore plus clairement dans l'inquiétude avec laquelle on s'abandonne, après être tombé dans quelques fautes, à l'impatience et au chagrin, car ces inquiétudes et ces troubles ne viennent point de l'amour de Dieu qui produit toujours la paix, mais d'un amour-propre révolté, et d'un secret orgueil piqué de se voir si imparfait. Une âme un peu humble, après ses fautes, au lieu de se troubler inutilement et même pernicieusement, s'humilie doucement et tranquillement devant Dieu, sans inquiétude au sujet de ses fautes ; elle en conçoit de la douleur sans trouble, et demande pardon à Dieu sans inquiétude ; le remercie même de n'avoir pas permis qu'elle soit tombée dans de plus grandes fautes.

LETTRE XXVI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Abandon dans les emplois et les entreprises

Ma chère Sœur,

Que ne pouvez-vous bien comprendre, une bonne fois, que tout réussit quand Dieu le veut, parce qu'il sait faire servir à ses desseins les difficultés mêmes et les oppositions des hommes ? Croyez-moi ; si c'est pour votre plus grand avantage, les hommes ont beau faire, la chose réussira ; que si, au contraire, cela ne vous est point avantageux, Dieu peut-il mieux faire que de l'empêcher ? Or Dieu seul pénètre l'avenir et toutes ses suites ; pour nous, nous sommes de pauvres aveugles, qui pouvons toujours

craindre des dangers de tous genres, dans les événements même qui nous paraissent sous le plus beau jour. Pouvons-nous donc faire plus sagement que de tout remettre à la garde de Dieu ? Notre avenir peut-il être plus en sûreté qu'entre les mains toutes-puissantes de cet adorable Maître, de ce bon et tendre Père qui nous aime beaucoup plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ? Où trouverons-nous un refuge plus assuré que le sein maternel de la très-aimable Providence ? Voilà où notre cœur doit aller se reposer comme dans son bienheureux centre. Hors de là, point de paix ni de repos solide : ce ne sont qu'empressements, troubles et amertumes de cœur, chagrins pour la vie présente et dangers pour notre salut éternel.

LETTRE XXVII

A LA MÈRE MARIE-ANNE-SOPHIE DE ROTTEMBOURG (1738)

Abandon dans l'acceptation des emplois

Que la paix de Jésus-Christ règne toujours dans votre cœur, et que la très-sainte volonté de Dieu s'accomplisse toujours en vous et par vous.

Je savais déjà, ma révérende mère, votre élection, et je m'en étais réjoui d'abord en Dieu : parce que je ne doute pas ce que ne soit au contentement de toute votre communauté, et à son profit spirituel.

Tant que vous vous maintiendrez dans cette disposition, votre emploi, quelque propre qu'il paraisse à vous dissiper,

ne vous sera nullement dommageable, car je me souviens d'avoir lu que ce qui dissipe, ce ne sont point nos emplois ou nos charges, mais l'empressement, les inquiétudes et le trouble qui naissent de l'activité naturelle et du désir de réussir en tout devant les hommes. Le célèbre M. de Renti disait que, depuis longtemps, il n'éprouvait aucune difficulté ni aucune différence entre être en prières dans son oratoire, ou travailler, agir, se donner du mouvement pour l'amour de Dieu et le service du prochain. Nous pourrions en dire autant que lui, si nous étions aussi détachés que lui de toute recherche d'amour-propre.

Vous avez donc mal fait de vous tant défendre contre l'emploi que la Providence vous a départi. Dieu vous le pardonne, mais n'y retournez plus. Ne rien désirer et ne rien refuser, voilà la maxime de saint François de Sales ; je vous ordonne d'en faire la vôtre. La nouvelle épreuve que vous allez certainement faire du secours visible du Ciel, vous rendra inexcusable si, pour tout l'avenir, vous ne vous établissez dans un abandon et une confiance sans réserve et sans bornes.

La Sœur N. a commis une infidélité du même genre, mais elle est moins excusable, puisqu'elle n'a point cédé aux instances qui lui ont été faites. Veuillez lui dire que j'ai été bien peu édifié de sa conduite. L'espérance de mieux conserver le recueillement lui a fait perdre l'occasion de pratiquer une foule de vertus. Si elle eût eu plus de simplicité à se soumettre, elle aurait pu exercer tout à la fois l'obéissance, la charité, le zèle. Je ne parle pas du renoncement, qu'elle eût excellemment pratiqué en surmontant son antipathie, et en s'offrant généreusement à servir la communauté dans l'emploi qui lui était offert. L'incapacité même qu'elle croyait reconnaître en elle eût

dû l'engager à accepter ; car le dommage qui pouvait résulter pour la communauté de cette incapacité n'était pas son affaire, puisqu'elle n'avait en aucune manière recherché cette charge ; mais, pour elle, il ne pouvait en résulter que des mérites. De combien de petits actes d'humilité, de patience, de support, de gêne, de contrainte, de vigilance et de charité, cette incapacité lui eût-elle pu fournir l'occasion ! Mais elle n'a pas eu le courage d'affronter ces sacrifices, et elle a cédé à son amour-propre, tout en croyant suivre les conseils de l'humilité. Au moins qu'elle s'humilie profondément devant Dieu : qu'elle apprenne à devenir bien petite à ses propres yeux, et qu'elle n'omette rien pour réparer la mauvaise édification qu'elle a donnée à ses Sœurs.

LETTRE XXVIII

A LA SŒUR MARIE-THERÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.

Tout ce qui modère la vivacité de nos passions et les tient en suspens est une grâce singulière de Dieu ; livrez-vous donc à l'attrait qui vous porte à ce saint repos, et ne donnez aucune entrée libre dans votre esprit ni dans votre cœur, à tout ce qui s'appelle désir, crainte, espérance, tristesse, joie, abattement volontaire. Par là, peu à peu la paix de Dieu s'introduira dans le fond de l'intérieur ; et moins elle sera sensible, plus elle sera précieuse, ne pouvant venir que de Dieu seul.

Quand on ne veut s'ingérer en rien où on n'a rien à faire, on peut trouver partout une charmante solitude, à laquelle pourtant est préférable l'embarras et l'importunité quand c'est la divine Providence qui nous y engage. A la vérité, la première situation est plus douce et plus consolante ; mais l'autre étant plus pénible, est aussi plus méritoire, quand c'est l'ordre de Dieu qui nous y met contre notre choix. D'où je conclus qu'il y a plusieurs voies pour aller à Dieu, mais qu'il faut que chacun marche précisément dans la sienne, sans envier celle des autres. Ne vouloir être que ce que Dieu veut : dans ce seul mot est renfermé tout le bonheur présent avec l'espérance de l'éternelle félicité. Défions-nous toujours de notre vivacité, surtout dans les bonnes œuvres ; souffrons patiemment ce que Dieu souffre ; et, après avoir fait raisonnablement ce que nous pouvons et croyons devoir faire, selon la lumière de Dieu, demeurons tranquilles et paisibles, dans l'abandon de tout à ses adorables volontés.

LETTRE XXIX

A LA MÊME

Même sujet, application à soi-même.

Ma chère Sœur,

Vous voudriez savoir, dites-vous, le temps de mon retour. Le voici : c'est que je n'en sais rien moi-même, et je ne puis ni ne veux le savoir. Je me livre et je m'abandonne à la divine Providence en tout et pour tout, du jour

à la journée. Faites-en de même, autant que vous le pourrez ; rien n'est meilleur.

O ma chère Sœur, combien je désire que vous goûtiez la saveur de cette manne cachée qui tient lieu aux vrais Israélites des mets les plus délicieux ! Ne désirons que Dieu, et Dieu remplira tous nos désirs. Abandonnons-nous aveuglément à toutes ses volontés, et nous serons, par là même, délivrés de tous nos soucis. Alors nous verrons que, pour avancer dans les voies du salut et de la perfection, il n'y a, dans le fond, que peu de chose à faire ; et qu'il suffit, sans tant raisonner ni sur le passé ni sur l'avenir de regarder Dieu avec confiance, dans le moment présent, comme un bon Père qui nous mène par la main.

A Dieu ne plaise donc que je fasse la moindre démarche pour sortir de l'ignorance complète où je suis par rapport à ma destinée. J'aime bien mieux rester dans cette ignorance, abandonné à Dieu, sans soin ni soucis, comme un petit enfant qui repose dans le sein de sa bonne et tendre mère, voulant tout et ne voulant rien, c'est-à-dire tout ce que Dieu voudra et rien de ce qu'il ne voudra pas. Dans cet heureux abandon, je trouve ma paix et un profond repos de cœur et d'esprit, qui me délivre de mille vaines pensées, de tout désir inquiet et de toute sollicitude pour l'avenir.

Tous les états, les lieux, les emplois par où Dieu m'a fait passer, ont été mêlés de tant de biens et de maux, que, quand j'y devrais repasser encore, je ne pourrais rien choisir de moi-même. Dieu seul connaît ce qui est le plus expédient pour nous ; il nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ; pouvons-nous donc mieux faire que de le laisser tout vouloir et choisir pour nous ? Pouvons-nous oublier que nous n'avons qu'une grande et importante

affaire en ce monde, qui est le salut éternel ? Pourvu que cette affaire si essentielle réussisse, tout est fait, et nous ne devons plus nous inquiéter de rien.

Du reste, rechercherais-je mon plaisir, je ne vois pas comment j'en pourrais goûter un plus doux que d'être comme l'oiseau sur la branche, et de ne voir rien de sûr pour mon séjour. Cette incertitude donne lieu à un plus grand abandon, et cet abandon sans réserve fait mon repos. Il me délivre du soin de me conduire moi-même, et m'assure que j'arriverai infailliblement à mon but, porté sur les bras de Dieu et marchant au pas de sa divine Providence. Quelle est la créature dont la perfection et l'amitié pourraient me donner une assurance aussi consolante ?

LETTRE XXX

A LA MÊME

Abandon dans les maladies.

Vos maux incurables me toucheraient d'une très-vive compassion, si je ne connaissais évidemment que c'est pour vous un grand trésor pour l'éternité. C'est une espèce de martyre ou de purgatoire, source inépuisable de toutes sortes de sacrifices et d'actes d'abandon continuels. Je vous assure que tout cela, supporté comme vous faites, sans plaintes, sans murmures, est très-capable de vous sanctifier. Il y aurait encore bien du mérite quand vous vous contenteriez de pratiquer la patience, que pratiquent tous les bons chrétiens ; mais, quoi que vous en disiez, vous

faites plus que cela, et les révoltes involontaires de la nature, les quelques petits moments d'impatience échappés comme malgré vous, n'empêchent pas que par le fond du cœur vous ne demeuriez unie à Dieu. Votre vie se peut appeler une vie dure et laborieuse, une vie pénitente et crucifiée ; elle peut, par conséquent, vous servir de purgatoire en ce monde, et vous délivrer de l'autre, ou du moins l'abrégier de beaucoup.

Voilà ce qui fait que je n'ose demander à Dieu la délivrance d'un mal qui doit bientôt finir et dont vous aurez à lui rendre grâces durant toute l'éternité, comme d'un bienfait signalé de sa miséricorde. La seule chose que je puis lui demander pour vous est l'augmentation de son amour, et les vertus de soumission, de patience et d'entier abandon qui accroîtront le mérite de vos souffrances.

C'est une grâce de Dieu de n'être guère sensible à la pensée de la mort. Quant à vos insensibilités et à vos ennuis extérieurs, supportez-les comme vos maux corporels. Dieu ne vous demande pas autre chose ; le seul *fiat* journalier, appliqué à toutes vos souffrances extérieures, doit opérer votre salut et même votre perfection. Tout ce que les livres et les directeurs pourraient vous dire, se réduit à ce seul mot : *fiat* ; oui, *fiat*, en tout temps et pour toutes choses ; mais surtout par rapport à la vie pénitente et crucifiée où il a plu à la divine Providence de vous réduire. Tobie dans sa cécité, Job sur son fumier et tant d'autres Saints et Saintes cloués sur le lit de la douleur, n'en faisaient pas davantage. Il est vrai qu'ils le faisaient avec moins de fautes, avec plus de perfection et plus d'amour. Efforçons-nous d'imiter leurs vertus, comme nous partageons leurs épreuves, et nous sommes sûrs de partager un jour leur couronne.

LETTRE XXXI

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET (1735)

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Quoique votre maladie ne soit pas bien grave, je suis sûr que vous faites comme bien des âmes généreuses qui, dans leur moindres incommodités, poussent tout au pis aller, afin d'avoir occasion de faire à Dieu de plus grands sacrifices.

Mais dit-on d'ordinaire, pour bien faire à Dieu le sacrifice de sa vie, ne faut-il pas se sentir un peu prête, et je le suis si peu ? — Je vous engage à opposer à ces craintes la réponse des âmes dont je vous parle :

Prête ou non, disposée ou non, je suis toujours prête, toujours disposée à faire la volonté de Dieu. Votre bienheureux père saint François de Sales disait à ce sujet une chose bien remarquable et très-consolante pour toute sorte de gens : Je suppose, disait-il, le plus grand pécheur du monde qui, à son dernier soupir, fait généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie en s'abandonnant totalement à ses divines volontés et à son aimable Providence ; Dieu ne pourrait jamais le condamner, si grand que fussent ses crimes. Et je le crois bien, puisqu'un tel sacrifice est un acte d'amour parfait capable d'effacer à lui seul tous les péchés, même sans confession, comme le

baptême et le martyre. Faisons donc souvent de ces actes d'amour, en remettant entièrement entre les mains de Dieu tout ce qu'il nous a prêté, parce qu'il ne pouvait pas nous le donner en propre. Et puisque, selon la parole de Jésus-Christ, il faut redevenir enfant, imitons ces petits enfants à qui leur père redemande, pour éprouver leur naturel, quelques-uns des joujoux et des bonbons qu'il leur a donnés. Il faudrait qu'ils fussent bien égoïstes et bien sots pour ne pas lui dire : Cher père, prenez ce qu'il vous plaira, je vous donne tout. Dans le fond que donne-t-il, ce pauvre enfant, et à qui appartient véritablement ce qu'il donne ? Cependant le cœur du père attendri des petites marques d'un si bon naturel : Oh ! le bon enfant, s'écrie-t-il, oh ! l'aimable enfant ; il le baise, et se montre désormais beaucoup plus généreux à son égard. Telle est la conduite que tient envers nous notre bon Dieu, lorsqu'il nous offre l'occasion de lui faire quelques sacrifices.

LETTRE XXXII

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Support du prochain et de soi-même.

Ma chère Sœur,

C'est une grande grâce de voir la mauvaise conduite des autres sans aigreur, sans indignation, sans impatience et même sans trouble. Si vous en parlez pour de bonnes raisons, veillez sur votre cœur et sur votre langue, afin

qu'il ne vous échappe rien qui ne soit approuvé de Dieu, et ne dites rien que par de bons motifs. Humiliez-vous doucement, en général, et gémissiez en paix des fautes qui peuvent s'être glissées dans de tels entretiens. Demandez souvent à Dieu qu'il vous donne une grande charité et circonspection : et puis, demeurez tranquille. Maintenez-vous dans le saint désir d'être toute à Dieu : priez avec foi, confiance et abandon, et surtout humiliez-vous profondément devant sa divine majesté. C'est à lui d'achever l'ouvrage qu'il a commencé en vous ; nul autre ne saurait y réussir ; mais sachez qu'il faut faire bien des sacrifices avant que Dieu s'empare de notre cœur, par les délices ineffables de son pur amour. Soupignons après ce bonheur ; sollicitons-le sans jamais nous lasser ; achetons-le par de généreux sacrifices : jamais nous ne saurions l'acheter trop cher. Puisque notre cœur ne saurait vivre sans amour, n'est-ce pas dans le cœur de son Dieu qu'il doit aller puiser cet aliment qui, seul, peut rassasier sa faim ? Qu'il vienne donc ce divin amour, qu'il s'empare de nos cœurs, qu'il les soutienne, qu'il les embrase, qu'il les transforme en lui-même ! Abandonnons-nous sans réserve à Dieu, laissons faire son aimable providence ; et ne pensons qu'à bien marcher dans la route que Dieu nous a tracée de toute éternité, et dans laquelle nous nous trouvons placés en ce moment. On peut disputer sans fin sur la prédestination, et ces disputes ne peuvent servir qu'à éloigner du salut : ce qui est indubitable, c'est que, pour assurer la prédestination, il n'est pas de meilleur moyen que l'accomplissement actuel et continu de la volonté de Dieu.

LETTRE XXXIII

A LA MÊME

Support de soi-même.

Ma chère Sœur,

Il faut se soumettre à Dieu en tout et pour tout, pour l'état et pour la condition où il nous a placés, pour les biens et les maux qu'il nous a départis, et même pour le caractère, l'esprit, le naturel, le tempérament, les inclinations dont il nous a doués. Exercez-vous donc à la patience à l'égard de vous-même, et à cette parfaite soumission aux volontés divines. Dès que vous l'aurez acquise, vous jouirez d'une grande paix, ne vous chagrinant plus à aucun égard, ne vous dépitant plus contre vous-même, mais vous supportant avec la même douceur dont vous devez user à l'égard des autres. Cet article est plus important que vous ne pensez, et en ce moment, il n'en est pas peut-être de plus essentiel pour votre sanctification. Ayez-le donc toujours devant les yeux, et faites des actes fréquents de soumission aux saintes volontés de Dieu, de charité, de support, de douceur, pour vous-même plus encore que pour les autres.

Vous n'en arriverez pas là sans vous faire une grande violence.

Une âme, à qui Dieu fait connaître ses misères, est bien plus à charge à elle-même que ne saurait jamais l'être le prochain; car celui-ci, tout prochain qu'il est, n'est pas

toujours auprès de nous ; en tout cas, il n'est pas en nous ; tandis que nous nous portons nous-mêmes, et ne pouvons nous quitter un seul instant, ni cesser complètement de nous voir, de nous sentir, et de charrier partout avec nous nos imperfections et nos défauts. Mais voici où éclate surtout l'infinie bonté de notre Dieu ; c'est que la douleur et la honte que nous causent ces défauts en sont le remède, pourvu, toutefois, que cette honte ne se change pas en dépit, et que cette douleur nous soit inspirée par l'amour de Dieu, et non par l'amour-propre. La douleur qui naît de l'amour-propre est pleine de trouble et d'aigreur ; et, loin de guérir les plaies de notre âme, elle ne sert qu'à les envenimer. Au contraire, la douleur produite par l'amour de Dieu est calme et pleine d'abandon. Si elle déteste la faute, elle se complait dans l'humiliation qui suit la faute ; aussi a-t-elle pour résultat de donner à l'humiliation tout son mérite, et de changer les pertes mêmes en occasion de gain.

Cessez donc de vous tourmenter à cause de vos défauts et de l'imperfection de vos œuvres. Offrez à Dieu la douleur qu'elle vous cause et laissez sa miséricordieuse Providence réparer ces petites infidélités par bien des petites croix et des peines de toute espèce. Armez-vous seulement de patience ; relevez-vous le plus tôt que vous pourrez ; et ne gémissiez jamais sur vos chutes qu'avec une humilité douce et tranquille. Dieu le veut ainsi ; et, par cette infatigable patience, vous lui rendrez plus de gloire et vous ferez plus de progrès que vous n'en feriez jamais par les plus violents efforts.

LETTRE XXXIV

A LA MÊME

Préparation aux Sacrements, oraisons, lectures, conduite.

Croyez-moi, ma chère Sœur, la paix du cœur, la confiance et l'abandon à Dieu, avec le désir de s'unir à Jésus-Christ, voilà la meilleure et la plus utile préparation aux Sacrements. Mais le démon tâche de donner le change ; et il n'oublie rien pour troubler la paix intérieure, parce qu'il sait bien que si cette divine paix était une fois bien établie dans l'âme, tout nous serait facile, et nous volerions, pour ainsi dire, dans les voies de la perfection. Ne nous laissons donc pas déconcerter par les prétextes dont il se servira, quelque spécieux qu'ils puissent être ; et allons à Dieu humblement, mais simplement et confidemment, comme dit saint François de Sales, dans la droiture d'un cœur qui le cherche sincèrement.

Pour la prière, vous savez bien ce que je vous ai tant recommandé : ne vous laissez ni décourager ni troubler par vos distractions, Faites seulement que vos retours intérieurs et vos élévations vers Dieu durant le jour deviennent si fréquents que cela seul puisse, au besoin, vous tenir lieu d'oraison. sans laisser pourtant jamais de la faire aussi bien que cela vous sera possible.

Attachez-vous surtout à la lecture des lettres de saint François de Sales ; vous en trouverez de si propres à votre état et à votre situation présente, que vous pourrez les lire comme si ce grand Saint vous les écrivait à vous-même

du haut du ciel, et comme si l'Esprit-Saint les lui avait dictées pour vous.

Vous voulez savoir ce que je demande spécialement à Dieu pour vous. Le voici : ce sont choses si aisées que cette seule facilité va vous charmer :

1° La modération de l'extérieur, qui vous aidera merveilleusement à dompter peu à peu l'impétuosité de vos passions ; c'est-à-dire, parler doucement, agir doucement, sans véhémence ni empressement, tout comme si vous étiez d'une humeur flegmatique.

2° La douceur intérieure avec vous-même et avec les autres, de cette sorte au moins qu'il n'échappe rien à l'extérieur de contraire à cette vertu, ou que si vous vous oubliez un moment, vous ne manquiez pas de le réparer et de vous relever aussitôt.

3° Un entier abandon à la divine Providence pour le succès de toutes choses, sans en excepter votre avancement dans la vertu, n'en voulant qu'autant que Dieu voudra vous en donner, et disant en tout : Je ne veux que ce que Dieu veut.

4° Une paix de cœur que rien ne trouble, pas même vos fautes ni vos péchés, et qui vous fasse retourner à Dieu avec une humiliation paisible et douce, comme si vous n'aviez pas eu le malheur d'offenser sa divine bonté, ou que vous fussiez assurée du pardon. Suivez simplement ce conseil, et vous verrez comme Dieu vous aidera.

LETTRE XXXV

A UNE PERSONNE SÉCULIÈRE

Conduite pour le temps passé à la campagne

Voici ce que vous ferez tout le temps que vous demeurerez à la campagne. L'obéissance avec laquelle vous suivrez mes conseils sanctifiera ce temps de repos et lui fera porter tous ses fruits.

1^o Approchez-vous des Sacrements aussi souvent qu'on voudra vous le permettre.

2^o Offrez à Dieu tous les matins, avec les récréations de la journée, les différentes peines extérieures et intérieures dont il plaira à sa bonté de les assaisonner, et dites de temps en temps : « Dieu soit béni de tout et en tout. Seigneur, que votre sainte volonté soit faite ! »

3^o Puisque vous êtes moins occupée des autres, employez plus de temps à nourrir votre âme de bonnes lectures, et afin de rendre cette nourriture plus salubre, prenez-vous-y de la manière suivante. Commencez par vous mettre en la présence de Dieu et par invoquer son secours. — Lisez doucement, lentement, parole à parole, pour entrer dans le sujet plus par le cœur que par l'esprit. — A la fin de chaque paragraphe contenant un sens achevé, arrêtez-vous, durant le temps que vous mettriez à réciter un *Pater* ou même un peu plus, pour goûter ce que vous aurez lu, ou pour vous reposer et vous calmer intérieurement devant Dieu. Si ce calme et ce repos dure plus longtemps, il n'en vaut que mieux ; mais quand vous vous

apercevrez que votre esprit s'égare, vous reprendrez votre lecture, et vous la continuerez, en renouvelant fréquemment ces mêmes pauses.

4° Rien n'empêche que ne vous suiviez cette même méthode, si vous la trouvez utile à votre âme, pendant le temps marqué pour la méditation.

5° Pendant la journée, vous vous occuperez des choses nécessaires, que l'obéissance vous a confiées et qui sont de l'ordre de la divine Providence.

6° Vous aurez soin de laisser tomber toutes les pensées vaines et inutiles, dès que vous vous en apercevrez ; mais doucement, sans efforts ni violence.

7° Vous laisserez tomber surtout les pensées inquiètes, abandonnant à la divine Providence tout ce qui pourrait être pour vous sujet de préoccupation.

8° Dans vos élévations de cœur vers Dieu, vous lui direz souvent : « Seigneur, délivrez-moi de tant de réflexions bonnes en apparence, mais qui m'entretiennent dans mon propre esprit, et dans une pernicieuse confiance en moi-même. Substituez votre divin Esprit à la place du mien ; transformez et refondez toutes les puissances de mon âme par ce saint Esprit, et par ses sacrées opérations. » D'autres fois vous direz : « Quand vous plaira-t-il, ô mon Dieu, de m'apprendre le grand secret de savoir me tenir intérieurement en repos et en silence, pour vous laisser opérer dans mon âme tous les changements dont vous connaissez le besoin ? Seigneur, je le désire de tout mon cœur, et je vous le demande avec les plus vives instances, par Jésus-Christ votre Fils ; afin que, peu à peu, vous puissiez établir dans mon intérieur le règne de votre paix ineffable, de votre grâce et de votre saint amour. Et comme vous voulez pour cela la coopération de vos pau-

vres et indignes créatures, je veux m'y disposer, aidée de votre secours, par la fidélité à toutes les petites pratiques qu'on m'a conseillées. J'espère que vous bénirez et seconderez mon aveugle soumission, et je vous offre par avance les peines d'esprit et les révoltes de mon cœur que vous permettez pour m'éprouver; je m'y résigne et je vous en fais dès à présent le sacrifice. »

LETTRE XXXVI

A LA SŒUR M. ANTOINETTE DE MAHUET (1742)

Vie et mort. — Consolations et épreuves.

Me voici de nouveau à Albi, dans un climat très-doux, avec des gens sociables, et auxquels je ne trouve d'autre défaut que d'être trop affables pour moi, qui aime toujours la solitude. Les invitations fréquentes que je reçois, seront pour moi une véritable croix; et Dieu, sans doute, m'en enverra bien d'autres, pour tempérer le plaisir de me revoir, pour la quatrième fois, dans un pays que j'ai toujours fort aimé. Dieu soit béni de tout. Il sème des croix partout; mais j'ai déjà fait tous mes sacrifices, accepté et offert d'avance toutes les peines qu'il lui plaira de m'envoyer. Cette disposition, bien prise d'avance, rend les épreuves bien plus douces quand elles se présentent, et les fait trouver beaucoup moindres que l'imagination ne se le figurait. Cependant je suis charmé de me trouver où Dieu me veut, par la seule disposition de son aimable Providence, qui me conduit toujours comme par la main. Ces paternelles attentions, dont je me vois constamment l'objet, redoublent ma confiance

Quoique je me trouve toujours en parfaite santé, je sens que les années, en passant avec rapidité, nous approchent du terme éternel où il nous faut tous aboutir. Il est vrai que cette pensée est amère à la nature; mais, à force de l'envisager comme salulaire elle devient presque agréable, comme un remède dégoûtant cesse peu à peu de le paraître, quand on en ressent les bons effets. Un de mes amis me disait, ces jours passés, qu'en vieillissant comme moi, il lui semblait que le temps s'écoulait avec une rapidité croissante, et que les semaines lui paraissaient aussi courtes que les jours d'autrefois, les mois comme des semaines, et les années comme des mois.

Du reste, hélas! quelques années de plus ou de moins qu'est-ce par rapport à nous, qui devons durer et subsister autant que Dieu même? Ceux qui nous ont devancés de vingt, de trente ans, d'un siècle même, et ceux qui dans vingt, trente ans, ou dans un siècle doivent venir nous joindre, n'en seront ni plus reculés, ni plus avancés dans cette vaste éternité; il nous semblera à tous que nous la commençons également. Oh! que cette pensée est puissante pour adoucir les peines de cette courte et misérable vie, et nous les rendre utiles, par la patience! Un peu plus ou un peu moins de vie, un peu plus ou un peu moins de peines, qu'est-ce que cela par rapport à la vie éternelle que nous attendons, où nous courons, où nous volons sans cesse, et où nous touchons presque déjà? moi, surtout, qui me vois comme sur le rivage et sur le point d'être embarqué. Il est donc temps, dois-je me dire avec saint François de Sales et le Père Surin, de préparer mon petit équipage pour l'éternité. Or le meilleur équipage est celui que nous préparent les croix amoureusement portées et les grands sacrifices faits à la volonté de

Dieu. Rien ne nous consolera à la mort plus que notre humble soumission aux divers arrangements de la divine Providence, malgré les réflexions subtiles de l'amour-propre, souvent caché sous le masque le plus spirituel et sous les plus spécieux prétextes.

Ne vous étonnez donc pas, ma chère Sœur, de la nécessité où Dieu vous met de pratiquer cet abandon. Les vicissitudes de bien et de mal, de guérison et d'infirmité, par lesquelles il vous fait passer, sont très-propres à vous tenir devant lui dans une continuelle dépendance, et à vous faire faire des actes de la confiance la plus méritoire. Le saint usage de nos peines les adoucit beaucoup et les rend très-profitables. Les soutenir comme il faut est un grand sacrifice, qu'on peut comparer à celui des généreux chrétiens, qui, jadis, confessaient leur foi sur les bûchers ; car les souffrances de la vie, et les douleurs attachées aux divers états, font les martyrs de la Providence, comme les supplices des tyrans faisaient les martyrs de la foi et de la religion. Je trouve également très-juste la comparaison dont vous vous servez : oui, notre vie est semblable au voyage des Israélites à travers le désert, traversé par mille épreuves et par de trop justes châtimens de la divine justice. Imitons les Juifs fidèles, en reconnaissant l'équité de Dieu dans les punitions qu'il nous inflige, et regardons toutes nos afflictions, soit publiques, soit particulières, comme l'ouvrage de Dieu, et non de l'injustice des hommes. Dieu, dit saint Augustin, ne permettrait aucun mal, s'il n'était assez puissant et assez bon pour le tourner au plus grand avantage de ses élus. Servons-nous donc des maux présents, pour éviter les éternels, et pour mériter les récompenses promises à la foi et à la patience. Viendra le temps, et il est proche, où nous dirons avec David :

« Nous nous réjouissons, Seigneur, pour tous les maux passés et sitôt passés dont les récompenses ne passeront jamais. »

LETTRE XXXVII

A LA MÊME

Même sujet.

Nancy, 21 février 1735.

Ma chère Sœur,

J'ai vu à la sacristie le billet annonçant la mort de la chère sœur Anne-Catherine de Preudhomme (1). Je n'ai nullement regretté la défunte dont le sort est plutôt digne d'envie.

Dans les spectacles de mort, la frayeur doit être jointe à la confiance; mais celle-ci doit prédominer. L'abandon... voilà ce que devrait avoir la Sœur..... Je la renvoie sur cet article à la lettre de la B. Paul, qui n'est plus in-

(1) Cette sœur était d'une très-noble famille de Lorraine, et fit profession dans le monastère de la Visitation-Sainte-Marie de Nancy, l'an 1666, à l'âge de 21 ans. Son attrait dominant était l'abandon à la divine Providence : Elle avait une soumission parfaite aux volontés de Dieu, par un *fiat* continuels dans tous les événements, disant en toute occasion : « C'est vous, mon divin roi, mon grand monarque, qui voulez ou ne voulez pas telle chose. Cela me suffit : soyez béni de tout et en tout. » Sa grande confiance en Dieu lui attira d'abondantes grâces. Dans sa dernière maladie, elle était dans un acte continuels de foi, d'adoration, de contrition et de confiance, d'union avec Jésus-Christ crucifié, d'amour pour Dieu et d'abandon à sa paternelle bonté, et toujours avec un air de paix, de joie et d'action de grâces. Continuant ainsi son union avec Dieu jusqu'au dernier soupir, elle expira doucement de pure défaillance, âgée de 90 ans et avec toutes ses facultés intellectuelles qu'elle a toujours conservées. Extrait de la vie de cette chère sœur, par la mère L.-F. de Rosen

quiète, dit-elle, comme autrefois, sur les grâces nécessaires pendant la vie et surtout à la mort ; parce qu'elle sera rassurée en Dieu : le nom de père lui donne la confiance avec l'abandon. Si on ne peut en avoir le sentiment, il faut s'abandonner en cela même à Dieu ; et cet abandon non senti vaut encore mieux, puisqu'il renferme un plus grand sacrifice.

Cette lettre de la B. Paul me sert de lecture spirituelle. Après y avoir répondu, il me semble que j'en ai mieux compris et goûté certaines choses fort intérieures, délicates et profondes. Je n'aime point la recherche inquiète des soulagements dans les pauvretés et misères spirituelles, non plus que dans les corporelles. Cela vient de trop de tendresse sur soi-même. Je veux des âmes fortes et courageuses pour savoir bien soutenir les absences apparentes de l'Époux céleste, qui ne s'absente jamais qu'en apparence, et pour nous détacher de tout le sensible, même le plus spirituel : car les dons de Dieu ne sont pas Dieu. Lui seul est tout, vaut tout et nous doit être tout.

Les craintes excessives ne viennent que du défaut de confiance et d'abandon : c'est pour cela que j'ai renvoyé la Sœur... à cet article de la B. Paul. Dieu la veut tellement dans la pauvreté et vous aussi, qu'il ne me donne rien pour vous autres : mais j'espère que vous profiterez d'une assez longue lettre écrite ce matin à une certaine personne à qui j'ai mandé de la copier et de me renvoyer l'original pour un autre, et c'est justement la Sœur... que Dieu m'a mis dans la pensée. Je salue très-cordialement en Dieu toutes les sœurs et en particulier la sœur Marie-Anne-Thérèse et spécialement et très-respectueusement votre très honorée Mère L.-F. de Rosen.

LIVRE TROISIÈME

OBSTACLES A L'ABANDON

LETTRE I

A LA SŒUR M. THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Sentiments de vanité. — Infidélités fréquentes.

Ma chère Sœur et très-chère fille en N. S. la paix de J.-C. soit toujours avec vous.

Sachez qu'avant de vous guérir de la vanité, Dieu veut vous faire sentir toute la laideur de cette maudite passion et vous bien convaincre de votre impuissance à en guérir, afin que toute la gloire de cette guérison ne revienne qu'à lui seul. Vous n'avez donc, à cet égard, que deux choses à faire : 1^o Regarder en paix cette affreuse laideur intérieure; 2^o Espérer et attendre en paix, de Dieu seul, le moment marqué pour votre guérison; vous ne serez jamais tranquille que lorsque vous saurez démêler ce qui est de Dieu ou de vous; séparer ce qui lui appartient d'avec ce qui vous est propre.

Vous ajoutez : Que ne pouvez-vous m'apprendre ce secret ! Vous ne savez ici ce que vous dites. Je puis bien tout d'un coup vous l'apprendre ; mais vous ne pouvez en avoir la pratique intérieure qu'à force d'avoir bien senti en paix toutes vos misères. Je dis, en paix, pour donner lieu aux opérations de la grâce.

Souvenez-vous du mot de saint François-de-Sales : on ne se revêt pas de la perfection comme on met une robe. Le secret que vous me demandez, le voici en spéculation ; pénétrez-vous-en bien, afin de le faire passer peu à peu dans la matière, ce que vous souhaitez. Tout ce qu'il y a en vous de bon, vient de Dieu ; tout ce qui est mauvais et gâté, corrompu, vient de vous. Mettez donc d'une part, le néant, le péché, les mauvaises inclinations et habitudes, un abîme de misères, de faiblesses ; voilà votre lot ; cela est à vous et vous appartient véritablement. Tout le reste : le corps avec tout ses sens, l'âme avec ses puissances et le peu de bien pratique, voilà le lot de Dieu, et ce qui lui appartient si véritablement que vous ne sauriez vous en approprier la moindre chose, par la plus petite complaisance, sans faire un vol et un larcin à Dieu.

Ce que vous dites intérieurement et si souvent : « Seigneur, ayez pitié de moi, vous pouvez tout ; » est le meilleur et le plus simple ; il n'en faut pas davantage pour attirer son puissant secours, tenez-vous ferme à ces pratiques et dispositions intérieures ; Dieu fera le reste sans que vous vous en aperceviez.

Je suis convaincu intérieurement, qu'à moins d'une grande infidélité de votre part, Dieu fera bien des choses en vous par sa sainte opération : comptez là-dessus et n'y mettez point d'obstacles volontaires, et quand par malheur vous connaîtrez y en avoir mis, humiliez-vous promptement,

revenez à Dieu et à vous-même; toujours avec une pleine confiance en la divine bonté.

3° Le vif sentiment de vos misères et du besoin continuel du secours de Dieu, est une grâce bien grande qui dispose à tout bien; mais surtout à l'oraison d'humilité et d'anéantissement devant Dieu, qui lui est si agréable.

4° Vous ne comprenez pas comme moi, les effets et les opérations de la grâce dans votre âme; si vous les connaissiez vous en seriez trop contente. Mais votre faiblesse et votre peu de vertu ne vous mettent pas encore en état de supporter cette connaissance : il faut que ce fruit de grâce demeure encore caché et comme enseveli dans l'abîme de vos misères et sous les plus vifs sentiments de votre faiblesse. C'est sous ce tas de fumier que Dieu conserve les fruits de sa grâce; car tel est l'abîme de notre misère, que nous forçons Dieu de nous cacher ses dons et les richesses dont il embellit notre intérieur; sans quoi, le moindre petit souffle de vanité et d'une complaisance imperceptible, anéantirait ou corromprait ces fleurs et ces fruits. Quand vous serez en état de les porter et d'en jouir sans danger, Dieu vous ouvrira les yeux, et vous ne ferez alors que le louer et le bénir sans aucun retour sur vous-même, en rapportant toute la gloire de votre délivrance à votre divin Libérateur. En attendant, suivez la conduite présente de son Esprit saint, et n'effarchez pas votre cœur. Sachez que dans tout ce que vous éprouverez actuellement, il n'y a point de péché, puisque vous le souffrez avec tant de peine et que vous seriez trop heureux de pouvoir éteindre ces misérables effets de votre sensibilité. Maintenez-vous dans ce saint désir, priez, demandez avec patience, surtout humiliez-vous devant Dieu : c'est à lui d'achever l'ouvrage qu'il a

commencé en vous ; nul autre ne saurait y réussir. Sachez que c'est là le sacrifice délicat que Dieu demande de vous, avant de remplir votre cœur des délices ineffables de son pur amour. Vous n'aurez de repos que lorsque ce demain miséricordieux aura été réalisé, car votre cœur ne saurait vivre sans amour. Prions donc afin que cette soif soit rassasiée par le seul amour de Dieu, que ce soit lui et lui seul qui charme nos cœurs, qui les soutienne, qui les possède, qui les embrase et qui les transporte.

5° L'abîme de misère et de corruption où il semble que Dieu prend plaisir de vous voir toute plongée, est, à mon avis, la grâce des grâces, puisque c'est le vrai fondement de toute défiance de soi-même et de la totale confiance en Dieu, qui sont les deux pôles de la vie intérieure : c'est du moins de toutes les grâces celle que j'aime le mieux, et que je trouve plus constamment dans les âmes les plus avancées ; ce que vous pensez alors de vous-même, quoique terrible, est pourtant très-vrai et très-bien fondé ; car si Dieu vous laissait à vous-même, vous seriez un assemblage de tout mal, et un monstre d'iniquité. Mais Dieu ne fait connaître cette grande variété qu'à bien peu de personnes, parce que peu sont capables de la porter comme il faut, c'est-à-dire en paix, en confiance de Dieu seul, sans trouble ni découragement.

6° Point d'autre remède aux infidélités fréquentes, que d'en gémir, de s'en humilier paisiblement et de tâcher de revenir à Dieu au plus tôt. Nous porterons toute la vie ces peines et ces humiliations, parce que nous serons toujours ingrats et infidèles ; mais pourvu qu'il n'y ait que la fragilité de la nature sans affection du cœur, cela suffit : car Dieu connaît notre faiblesse, il sait quelle est notre misère et combien nous sommes incapables d'éviter toute infidélité :

il voit même qu'il nous importe d'être réduits à cet état de misère, sans quoi, nous ne pourrions réprimer les saillies continuelles d'orgueil, de présomption, et de secrète confiance en nous-mêmes. Gardez-vous bien de vous décourager quoique vous voyiez échouer les résolutions tant de fois renouvelées d'être à Dieu. Servez-vous de cette expérience constante pour pénétrer toujours mieux le profond abîme de votre néant et de votre corruption, pour apprendre à vous défier totalement de vous-même, pour ne compter que sur Dieu seul. Dites souvent : « Seigneur, je ne ferai rien, si vous ne me le faites faire : éclairée par une funeste expérience, je ne compte plus que sur la toute-puissance de votre grâce, et plus je m'en trouve indigne, plus j'espère, parce que mon indignité fera mieux éclater votre miséricorde. » Vous ne sauriez pousser trop loin votre confiance en Dieu. Une bonté et une miséricorde infinies devraient produire une confiance infinie.

7^e C'est une bien délicate et imperceptible illusion de l'amour-propre, de vouloir savoir où on en est de la mort mystique, sous prétexte de s'y prendre comme il faut, pour rendre cette mort plus complète en vous. Vous ne le saurez jamais en cette vie et il ne vous est nullement avantageux de le savoir ; car, supposons même une âme totalement morte à elle-même ; si elle vient à le savoir, elle risque fort de ne plus l'être ; car, l'amour-propre serait si content et si satisfait de cette assurance, qu'il ressusciterait et recommencerait à vivre d'une vie nouvelle, plus délicate et plus difficile à détruire que la première. O Dieu ! que le misérable amour-propre est subtil ! il se replie comme un serpent et il ne réussit que trop souvent à conserver la vie au milieu des plus affreuses morts. Voilà, de toutes les illusions, la plus précieuse.

Ayez en horreur ce maudit amour-propre ; mais sachez que, malgré tous vos efforts, il ne mourra totalement et radicalement qu'au dernier soupir de votre vie.

8° Les impressions de la sainteté de Dieu, qui vous jettent dans de si grands sentiments de confusion et de peine, sans cependant vous troubler, sont, à mon avis, une grande grâce, plus précieuse et plus assurée que la consolation à laquelle elle a succédé. Je ne puis donc que vous en souhaiter la continuation. Ne résistez pas, laissez-vous abaisser, humilier, anéantir. Rien n'est plus propre à purifier votre âme ; et vous ne sauriez apporter à la sainte communion une disposition plus en rapport avec l'état d'anéantissement auquel Jésus-Christ s'est réduit dans ce mystère. Il ne saurait vous repousser lorsque vous approcherez de lui humiliée, et comme anéantie, dans le profond abîme de votre misère.

Quand on n'a pas le mouvement ni la facilité de découvrir son intérieur, après en avoir demandé la grâce, il faut se tenir en paix et silence. Votre découragement montre peu de pureté d'intention, et il est une tentation très-dangereuse ; car il ne faut vouloir aucun avancement que pour plaire à Dieu, et non pas à soi-même. Il faut donc être toujours content de ce que Dieu veut ou permet, puisque sa seule volonté doit être la règle et la juste borne de nos désirs, même les plus saints. D'ailleurs, il ne faut jamais se mettre en tête qu'on parviendra à un certain état où l'on sera satisfait de soi-même. Ce serait un grand malheur. Le signe le plus certain de notre avancement est la conviction de notre misère. Nous serons donc d'autant plus riches que nous nous croirons plus pauvres, et que nous serons plus humiliés intérieurement, plus défiants de nous-mêmes, et plus disposés à ne nous confier

qu'en Dieu seul. Et voilà ce que Dieu commence à vous donner : ainsi, point d'inquiétude ni de découragement. Chaque jour, il faut se dire : c'est aujourd'hui que je vais commencer.

Je loue fort la pratique que vous avez adoptée de ne point soutenir votre sentiment et de vous laisser blâmer et critiquer, dans les circonstances mêmes où vous croiriez avoir de bonnes raisons pour vous excuser : vous sacrifiez, dites-vous, cette bonne idée que vous vouliez que l'on eût de vous, et vous gardez le silence, quoique, jusqu'à présent, vous eussiez cru qu'il était de la bonne édification de vous défendre, quand ce que l'on disait n'était pas juste. Voici ma réponse : souffrir toutes sortes de blâmes et d'accusations injustes, en silence, sans lâcher un seul mot pour sa justification, sous quelques prétextes que ce soit, c'est selon l'esprit de l'Évangile, et conforme aux exemples de Jésus-Christ et de tous les Saints. Vos idées contraires étaient une pure illusion. Tenez-vous donc ferme dans votre nouvelle et sainte conduite. Vous avez raison de dire que nous portons un fonds de corruption inséparable de notre nature, et que c'est comme une eau bourbeuse et infecte, dont il sort une odeur insupportable, dès qu'on la remue. C'est là une vérité bien constante, et Dieu vous fait une grande grâce en vous le faisant si vivement sentir. De ce sentiment naîtront peu à peu la sainte haine et la totale défiance de vous-même : en quoi consiste principalement la vraie humilité.

LETTRE II (1)

Défauts des commençants

Je ne suis pas surpris de la tranquillité de la personne dont vous me parlez ; c'est le fruit de l'humilité qu'elle a exercée en ouvrant son cœur, malgré ses répugnances, et l'effet des paroles que Dieu ne manque jamais d'inspirer alors à ceux qui nous parlent de sa part. Faites-lui bien comprendre que Dieu a commencé à l'éprouver de la sorte pour la punir et la guérir d'un fond raffiné d'orgueil caché qu'elle nourrissait depuis longtemps, sans s'en apercevoir. Plus le trouble a été grand, plus il a fait paraître la grandeur de la vanité, qui se déconcerte et se révolte à la moindre humiliation même intérieure. Il faut donc que cette personne tâche de se dépouiller peu à peu des complaisances secrètes qui se cachent dans les replis les plus enveloppés de son cœur, soit au sujet des qualités naturelles, soit à l'égard des vertus qu'on peut avoir ou dont on se flatte. Car, sans y prendre garde, on se complait vainement en tout cela ; et sans se l'avouer à soi-même, on se croit supérieur aux autres sur bien des arti-

(1) Cette lettre a été adressée en 1731 par le révérend père de Causade à la sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen, au sujet d'une personne en retraite. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de madame ou de mademoiselle de Lesen, que Dieu avait ramenée à lui par l'épreuve de la perte de ses biens, et qui avait fait vœu de se faire religieuse, mais qui fut longtemps retenue dans le monde où elle menait la vie dévote. Elle fit, en 1731 et en 1732, une retraite dans le monastère de la Visitation de Nancy, et eut pour directrice la sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen. Peu après, en 1733, elle entra chez les religieuses Annonciades de Saint-Mihiel.

cles. Un amour-propre délicat se repait de ces vanités de l'esprit, autant que l'orgueil mondain se complait dans les belles qualités du corps ; et comme celui-ci trouve son plaisir de penser continuellement à sa beauté ou à la contempler dans un miroir, de même, l'autre fait ses délices intérieures de tous les dons naturels ou surnaturels qu'il se flatte d'avoir reçus du Ciel. Le remède à ce mal diabolique, car c'est le crime de l'ange superbe, c'est 1^o d'imiter les femmes modestes qui ne se contemplent jamais dans le miroir, ou qui chassent de leur esprit toutes les vaines réflexions sur leur beauté ou sur leurs agréments extérieurs.

2^o De contraindre souvent son amour-propre à envisager en face tous ses défauts, ses misères et ses faiblesses, à en savourer l'abjection et à se nourrir de mépris.

3^o De considérer ce qu'on a été, ce qu'on est, et ce qu'on deviendrait, si Dieu retirait la main qui nous soutient. Quand on néglige de s'appliquer à ces réflexions humiliantes, Dieu se voit contraint par sa bonté paternelle de prendre un autre moyen pour détruire la vanité secrète dans les âmes qu'il veut conduire à une haute perfection il permet des tentations ou même des chutes qui les jettent dans un abîme de confusion, et les guérissent de cet enflure d'esprit et de cœur. Quand Dieu nous ménage ce remède amer mais salubre, il faut bien se garder de laisser son cœur se révolter, mais il faut se soumettre humblement, sans dépit et sans inquiétude volontaires.

4^o Ne jamais croire qu'à force de réflexions, nous pourrions adoucir nos peines ; mais il faut se tenir comme immobile dans le sein de la miséricorde de Dieu, et laisser passer l'orage, sans se démenager, ni agiter intérieurement : on aiguîrait le mal au lieu de l'adoucir.

5° Ne point demander la délivrance de ses peines, puisqu'elles ont été ménagées par un coup favorable de la Providence ; mais il faut demander la patience avec soi et avec les autres, et une entière résignation.

6° Au lieu de faire l'esprit fort, c'est alors qu'il faut devenir enfant, par une grande simplicité, candeur, ingénuité et ouverture de cœur envers ceux qui nous conduisent.

LETTRE III

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX (1735)

Troubles intérieurs volontairement entretenus ; faiblesse.

Ma chère Sœur,

Depuis quelques jours, j'ai eu tant de lettres à écrire, soit pour ce pays-ci, soit pour la France, que je n'ai pu lire votre long mémoire. Je ne vous dissimulerai pas qu'il m'a paru fort inutile, car Dieu m'a fait la grâce de bien connaître votre état sans que j'eusse besoin de cette lecture. J'ai pourtant lu l'article le plus essentiel, celui auquel vous aviez mis une marque particulière, et il m'a fait que me confirmer dans la persuasion où je suis depuis longtemps à votre égard. Souffrez donc, ma chère Sœur, que j'insiste sur la direction que je n'ai cessé de vous donner. Vous vous êtes jusqu'ici très-bien trouvée de l'avoir suivie ; pourquoi donc vous en laisseriez-vous détourner par les illusions du démon ? Je ne vous parle pas au hasard, mais avec une pleine certitude ; veuillez donc me croire, et prouvez-moi par votre docilité que la confiance dont vous m'honorez n'est pas un vain semblant.

Si vous avez une vraie bonne volonté, si vous êtes sincèrement et énergiquement résolue d'être à Dieu, vous devez faire tous vos efforts pour vous maintenir dans la paix, afin de ne pas donner un démenti à la parole des Anges : la paix aux hommes de bonne volonté. Mais il faut vous attendre à ce que Satan fasse tous ses efforts pour vous empêcher d'acquérir cette paix si désirable. Je sais qu'il n'y a malheureusement que trop bien réussi jusqu'à ce jour. Le plus grand mal de votre âme, à présent, c'est le trouble, l'inquiétude, les agitations intérieures. Cette maladie n'est pas incurable, grâce à Dieu, mais tant qu'elle ne sera pas guérie, elle ne pourra que vous être plus funeste encore qu'elle n'est douloureuse. Le trouble intérieur rend l'âme incapable d'écouter et de suivre la voix du divin Esprit, de recevoir les douces et délicieuses impressions de sa grâce, de s'appliquer aux exercices de piété et aux devoirs extérieurs. Il en est de cette âme malade et troublée comme des corps affaiblis par la fièvre, qui ne peuvent accomplir aucun travail sérieux, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés de leur mal. Et, comme il y a quelque analogie dans l'infirmité des unes et des autres, il y a aussi quelque ressemblance dans les remèdes à employer.

La santé du corps ne peut se rétablir que par trois moyens : docilité au médecin, repos et bonne nourriture : ce sont aussi les trois moyens qui rendront la paix et la santé à une âme agitée, malade et presque agonisante.

La première condition de sa guérison est sa docilité, mais une docilité enfantine, aveugle, fondée sur le principe que Dieu ayant mis ses ministres à sa place pour nous guider, ne peut pas laisser s'égarer les âmes qui, en vue de lui, s'abandonnent aveuglément à leur conduite.

Faites donc avant tout consister votre vertu dans le renoncement à votre jugement propre, et dans la disposition humble et généreuse à croire et à faire tout ce que votre directeur jugera à propos devant Dieu. Si vous êtes animée de cet esprit d'obéissance, vous ne vous permettrez jamais de vous arrêter volontairement à aucune pensée contraire à ce qui vous aura été ordonné, et vous vous garderez bien de céder au penchant de tout examiner et de tout éplucher. Que si, malgré vous, il vous vient à l'esprit des pensées contraires à l'obéissance, vous les rejetterez, ou mieux encore, vous les mépriserez comme des tentations dangereuses.

Le second remède à votre mal est le repos et la paix de l'âme. Pour l'acquérir, il faut avant tout la désirer avec ardeur et la demander instamment à Dieu ; il faut ensuite travailler de toutes vos forces à l'acquérir. Si vous me demandez comment vous devez vous y prendre, je vais vous le dire.

Ayez bien soin d'abord de ne laisser jamais séjourner volontairement dans votre esprit aucune pensée qui aurait pour résultat de l'inquiéter, de le chagriner ou de l'abattre. Ces pensées sont, dans un sens, plus dangereuses que les tentations impures ; il faut donc les laisser passer sans s'y arrêter, les mépriser et les laisser tomber comme une pierre dans la mer ; leur résister, en fixant votre attention sur des pensées contraires, et surtout en produisant des aspirations préparées à ce dessein, des soupirs et gémissements intérieurs, accompagnés d'actes d'humilité. Mais cette lutte, tout en étant énergique et généreuse, doit être douce, tranquille, paisible ; car si elle était inquiète, chagrine, dépiteuse et turbulente, le remède serait pire que le mal. En second lieu, vous éviterez, dans toutes vos ac-

tions extérieures et intérieures, l'ardeur, l'empressement, l'activité naturelle ; vous vous accoutumerez, au contraire, à parler, à marcher, à prier et à lire tout doucement, tout lentement, sans jamais vous efforcer pour quoi que ce soit, pas même pour repousser les tentations les plus affreuses. Vous vous souviendrez que le meilleur désaveu de ces tentations est la peine qu'elles causent. Tant que la volonté libre n'a que de l'horreur et de la haine pour les objets qu'elles offrent à l'imagination, il est évident qu'elle n'y consent en aucune manière. Tenez-vous donc en paix au milieu de ces tentations, comme au sein des autres épreuves.

Reste à guérir la faiblesse, qui est pour une âme troublée le résultat de la fièvre qui la tourmente. Il faut, pour cela, lui donner une nourriture fortifiante, c'est-à-dire : 1^o lui faire lire de bons livres, et l'accoutumer à faire ses lectures tout doucement, avec de fréquentes pauses, plutôt pour tâcher de goûter par le cœur ce qu'elle lit, que pour appliquer les réflexions de l'intelligence. Il faut se souvenir de ce beau mot de Fénelon : « Les paroles qu'on lit ne sont que comme le marc, et le goût qu'on y trouve en est comme le suc dont notre âme est nourrie et engraisée. » Il faut faire, par rapport à cette nourriture spirituelle, ce que font les hommes gourmands et sensuels à l'égard des ragoûts, des sucreries et des liqueurs, qu'ils goûtent encore et qu'ils savourent après les avoir avalés. Il faut : 2^o ne s'entretenir que de choses utiles et édifiantes, avec les personnes les plus capables de nous porter à Dieu par leurs saints discours ; 3^o n'aller jamais mendier de la consolation auprès des créatures, par des entretiens inutiles. Ce point est essentiel aux personnes qui sont dans les épreuves. Dieu, qui nous les envoie pour notre bien, veut

que nous les supportions sans chercher d'autres consolations que les siennes, et il prétend marquer lui-même le moment où ces consolations nous doivent être données. Il faut : 4^o s'appliquer, chacun selon son pouvoir et son attrait, à la prière intérieure, mais sans contention et sans violence ; se tenir tout doucement en la sainte présence de Dieu, en lui adressant de temps en temps quelque acte intérieur d'adoration, de repentir, de confiance et d'amour. Que si on ne peut former aucun acte, se contenter du bon désir qu'on en aurait ; car, soit en bien, soit en mal, le désir équivaut à un acte devant Dieu. Bossuet dit très-bien quelque part : « Le désir est, à l'égard de Dieu, ce qu'est à l'égard des hommes la voix et la parole : car, comme par la voix et la parole, nous parlons aux hommes, nous les prions, nous les remercions ; tout cela se fait envers Dieu par les seuls désirs de notre cœur, qui lui dit et demande tout, bien plus fortement que ne pourraient le faire toutes nos paroles et même les actes intérieurs qu'on appelle exprès et formels. » C'est ce qui a fait dire qu'un cri retenu au fond de l'âme vaut bien, à l'égard de Celui qui sonde les âmes, un cri poussé jusqu'au ciel.

Il faut : 5^o mettre en œuvre cette manière de prier, douce, facile, tendre et affectueuse, non-seulement à l'oraison du matin, mais encore durant toute la journée, par de fréquentes élévations de cœur vers Dieu, ou par le regard intérieur de sa présence divine. Pour y trouver plus de facilité, on pourrait, le matin, prévoir à peu près toutes les situations, soit intérieures, soit extérieures, où l'on se trouvera durant la journée, et se demander à soi-même : quand je me trouverai dans telle rencontre, dans telle et telle situation, que dirai-je à Dieu, quelle acte pourrai-je faire ? Le moment venu, si on est empêché d'exécuter ses

bons propos, on se contente d'y adhérer au moins confusément, et d'exposer à Dieu son impuissance.

Enfin, cette bonne nourriture de l'âme consiste à ne vouloir en tout et partout que ce que Dieu veut ; ou, en d'autres termes, à adhérer à tous les ordres de la divine Providence, dans toutes les dispositions imaginables, soit intérieures, soit extérieures : santé ou maladie, sécheresses, distractions, ennuis, dégoûts, tentations ; et à dire en tout cela de cœur : « Oui, mon Dieu, je veux tout, j'accepte tout, je vous sacrifie tout ou du moins je désire de le faire ; je vous en demande la grâce ; aidez, soutenez ma faiblesse. » Dans les plus affreuses tentations, il faut lui dire : « Mon Dieu, préservez-moi à cet égard de tout péché ; mais la confusion de mon orgueil, et la sainte abjection et humiliation intérieure, je la veux, je l'accepte autant qu'il vous plaira et pour le temps qu'il vous plaira. »

L'âme la plus troublée et la plus affaiblie, si elle adopte les moyens qui viennent d'être indiqués, ne saurait tarder de recouvrer la paix et les joies qui lui manquent.

LETTRE IV

A LA MÊME (1755)

Même sujet.

Si ma lettre vous a affligée, ma chère Sœur, je vous dirai, comme saint Paul, que je m'en réjouis, non pas de votre affliction, mais du bon effet qu'elle a produit. Il est bon de se reconnaître coupable en bien des choses, non pour se les reprocher d'une manière dure, aigre, inquiète

et troublée, mais pour s'en humilier doucement, paisiblement, sans dépit ni aigreur contre soi-même. Vous ne paraissez indocile, dites-vous, que parce que vous dites tout bonnement vos craintes et vos doutes. Ce n'est pas cela, ma chère Sœur, mais c'est que vous adhérez trop à ces craintes et à ces doutes : vous vous en occupez trop, au lieu de les mépriser et de vous jeter dans l'entier abandon à Dieu, comme je vous le prêche sans cesse depuis si longtemps. Sans cet heureux et saint abandon, vous ne jouirez jamais d'une paix solide, pleine d'une parfaite confiance en Dieu seul par Jésus-Christ.

Mais encore une fois, que craignez-vous dans cet abandon, surtout après tant de marques évidentes de la très-grande miséricorde de Dieu sur vous ? Vous cherchez des appuis sensibles dans vous-même, dans vos œuvres, dans votre conscience, comme si vos œuvres et votre conscience étaient de plus grandes assurances et de plus forts soutiens que la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ ; comme si elles ne pouvaient pas vous tromper ! Je prie Dieu de vous éclairer et de vous changer enfin le cœur sur cet article, qui est essentiel pour vous.

Je serais, dites-vous encore, déconcerté, je serais surpris moi-même, si vous pouviez me découvrir tout ce que vous voyez et sentez ! Voilà précisément ce que m'ont dit souvent des personnes qui sont dans votre état, et que je ne connais pas mieux que vous. Voici ma réponse à vous et à toutes vos semblables : le vif sentiment de nos fautes et de nos imperfections est la grâce propre de cet état, et cette grâce est très-précieuse. Pourquoi ? 1^o Parce que ces vues pénétrantes de nos misères nous tiennent dans l'humilité ; elles vont quelquefois jusqu'à nous inspirer une salutaire horreur et une sainte crainte de nous-même

2^o parce que cet état en apparence, si misérable et si désespéré, donne lieu à un abandon héroïque entre les mains de Dieu.

Quand on a pénétré jusqu'au fond de l'abîme de son néant, on ne peut plus avoir aucune espèce de confiance en soi-même, ni s'appuyer en aucune manière sur ses œuvres, où l'on ne trouve que misère, amour-propre et corruption. Cette absolue défiance et ce complet mépris de soi-même est l'unique source d'où découlent les délicieuses consolations des âmes pleinement abandonnées à Dieu, leur paix inaltérable, leur sainte joie et leur confiance inébranlable en Dieu seul. Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu, le prix, le mérite, la force, la paix et la sainte assurance du salut, qui sont cachés dans cet abandon, vous seriez bientôt délivrée de toutes vos craintes et inquiétudes ! Mais vous croyez vous perdre, dès que vous pensez à vous abandonner ; et c'est cependant le plus efficace moyen de salut que d'en venir à ce total et parfait abandon. Je n'ai point encore vu d'âmes qui aient tant résisté que la vôtre à faire cet abandon à Dieu. Il faudra pourtant en venir là nécessairement, du moins à la mort ; car personne, sans une révélation expresse, ne pouvant être assuré de son salut éternel, ni se dispenser de craindre jusqu'au dernier moment, il faut, d'une nécessité absolue, s'abandonner alors à la très-grande miséricorde de Dieu.

Mais, direz-vous, je ne pourrais me croire autorisée à pratiquer cet abandon et à me délivrer de mes craintes que si j'avais vécu saintement et fait assez de bonnes œuvres ? Illusion, ma chère Sœur ! Ce langage ne peut vous être inspiré que par votre malheureux amour-propre, qui voudrait absolument pouvoir se confier en lui-même, tandis que vous ne devez mettre votre confiance qu'en

Dieu seul et dans les mérites infinis de Jésus-Christ. Jamais vous n'avez bien voulu pénétrer, comme il faut, ce point essentiel : mais toujours vous vous arrêtez à examiner vos craintes et vos doutes, au lieu de vous mettre au-dessus, pour vous jeter à l'aveugle et à corps perdu entre les mains de Dieu et dans son sein paternel. C'est-à-dire que vous voudriez avoir toujours des assurances certaines de votre part, pour mieux vous abandonner. Oh ! certes, ce n'est plus là le véritable abandon à Dieu, par une totale confiance en lui seul, mais bien un désir secret de pouvoir s'assurer de soi-même, avant que de s'abandonner à son infinie bonté ; c'est agir comme un criminel d'État, qui, avant que de s'abandonner à la clémence du roi, voudrait avoir des assurances de son pardon ! Cela s'appelle-t-il compter sur Dieu, n'espérer rien que de Dieu ? Jugez-en vous-même. Et voilà cependant l'abandon par confiance filiale, auquel Dieu vous appelle depuis si longtemps. Mais vous, au lieu d'entrer dans ce double sentiment, vous vous laissez tyranniser et crucifier par la crainte des esclaves. J'insiste beaucoup sur cet article, parce que l'expérience m'a appris que c'est là comme la dernière bataille que livrent à la grâce les âmes qui sont dans votre état, le dernier pas qu'il faut franchir pour sortir de soi-même, et celui qui coûte le plus. Mais personne ne m'a jamais paru y apporter autant de résistance que vous ; cela vient d'un fonds tout particulier d'amour-propre, d'une secrète et grande présomption et confiance en vous-même, que vous n'avez peut-être jamais bien connue ; car, remarquez bien que, dès qu'on vous parle de ce total abandon à Dieu, vous sentez un certain bouleversement intérieur, comme si tout était perdu, comme si on vous disait de vous jeter les yeux clos dans un abîme. Il n'en est rien

pourtant, et c'est précisément tout le contraire : car la plus grande assurance du salut en cette vie ne réside que dans cet abandon total qui consiste, dit Fénelon, à être poussé à bout, et jusqu'au désespoir entier de soi-même, pour n'espérer qu'en Dieu seul. Pesez bien l'énergie de ces termes, qui semblent d'abord trop forts et outrés.

Or, pour vous conduire à cet abandon total, Dieu vous a accordé deux genres de grâces : 1^o de puissants attraits pour vous solliciter à mettre toute votre confiance en sa très-grande miséricorde et bonté ; 2^o de grandes connaissances et des vues très-pénétrantes de vos misères, faiblesses, perversités, impuissances à tout bien, etc., comme pour vous dire : Sachez que dans cet état vous ne devez plus et vous ne pouvez plus en aucune sorte compter sur vous-même, ni vous appuyer sur rien de ce qui vient de vous-même, puisque vous n'êtes qu'un abîme de corruption. Laissez-moi donc le soin de tout, en vous abandonnant vous-même, et en renonçant à tout retour sur vous-même, pour ne penser plus qu'à moi.

Mais que deviendra donc le soin de mon salut ? Eh quoi ! ignoreriez-vous encore que le moyen le plus sûr d'y réussir c'est d'en laisser entièrement le soin à Dieu, pour ne s'occuper plus que de lui : comme serait un homme qui, honoré de la confiance d'un grand roi, s'abandonnerait entièrement à lui pour sa fortune, ne pensant qu'au service et aux intérêts de son maître. Croyez-vous que, par cette voie si généreuse, il ne ferait pas mieux ses affaires que d'autres plus intéressés qui ne penseraient continuellement qu'à ce qu'ils pourraient gagner ou obtenir ?

Mais il est ordonné de penser à soi, de rentrer en soi-même, de veiller sur soi ? — Oui bien, en commençant d'entrer au service de Dieu, pour se détacher du monde.

pour se retirer des objets extérieurs, pour corriger les mauvaises habitudes contractées; mais ensuite il faut s'oublier soi-même pour ne penser qu'à Dieu, se quitter soi-même pour aller droit à Dieu seul. Mais vous, vous voulez toujours demeurer comme ensevelie dans vous-même, dans vos prétendus intérêts spirituels; et Dieu, pour vous ôter cette misérable et dernière ressource de l'amour-propre, fait que vous ne trouvez en vous-même qu'une source de craintes, de doutes, d'incertitudes, de troubles, d'inquiétude et d'abattement; comme si ce Dieu de bonté vous disait par là: Oubliez-vous vous-même et vous trouverez en moi seul la paix, la joie intérieure, le calme, la vraie assurance de votre salut. C'est moi qui suis le Dieu du salut, et vous, vous ne pouvez être que la cause de votre perte.

Mais, direz-vous encore: dans cet oubli de moi-même, loin de me corriger de mes péchés et de mes imperfections, je ne les connais pas même?—Erreur, illusion, ignorance: jamais on ne connaît mieux ses défauts que dans la simple vue ou présence de Dieu. C'est comme un soleil intérieur, qui, sans nous imposer la crainte d'un examen continuel, nous fait tout connaître, quand il faut, par une simple impression. Par là encore, mieux que par toute autre voie, tous nos défauts et toutes nos imperfections sont peu à peu consumés, comme la paille dans le feu.

Et puis, qu'arrive-t-il? Voici l'état où vous devriez être parvenue il y a longtemps, et dont Dieu m'a donné et me donne de fréquentes expériences. Comme la misère et la corruption du cœur humain est un abîme sans fond, plus on y fait pénétrer la lumière de Dieu, et plus on y trouve d'objets tristes et humiliants; mais alors ces nouvelles découvertes, loin d'attrister l'âme, la consolent, en entre-

tenant son humilité intérieure, qu'elle sait être le fondement solide de tout l'édifice spirituel. Loin de troubler sa sainte joie et de l'abattre, elles lui inspirent une solide confiance, puisqu'on sent qu'on ne la met plus qu'en Dieu seul, et que cette confiance, selon l'Écriture, n'a jamais été confondue. J'ai connu et je connais encore des âmes conduites par cette voie, tout étonnées de ce qu'elles sentent croître leur confiance en Dieu, à mesure qu'elles se voient plus pauvres, plus faibles, plus misérables. La raison est qu'à mesure que ces vues de nos misères et de notre corruption deviennent plus vives, les âmes qui les acquièrent tombent toujours dans une plus grande défiance d'elles-mêmes, jointe à une confiance en Dieu, qui augmente toujours à proportion. Dieu leur fait bien sentir alors que la totale défiance de soi-même, jointe à l'entière confiance en lui, d'où naît l'abandon total, sont les deux grands ressorts de la vie spirituelle, et que tant que l'on sera dans cet état on ne court nul risque pour le salut ; c'est donc en abandonnant tout à Dieu que l'on retrouve tout en lui seul avec avantage. Par là on se délivre, une fois pour toutes, de ces misérables retours sur soi, de ces craintes, de ces troubles, de ces inquiétudes, en un mot de ces tortures, auxquelles se condamnent les âmes intéressées qui ne veulent aimer Dieu que pour l'amour d'elles-mêmes, qui cherchent leur salut et leur perfection, non pas tant pour plaire à Dieu et pour le glorifier, que pour leur propre intérêt et bonheur éternel.

Mais, direz-vous, Dieu nous ordonne de vouloir notre salut et notre éternelle félicité ? Oui, sans doute, mais il faut le vouloir dans son ordre et comme il le veut : or, voici l'ordre de Dieu, qu'il vous importe de bien comprendre. Dieu ne nous a créés et n'a pu nous créer que pour sa

propre gloire et pour accomplir ses volontés ; voilà ce qu'il se devait à lui-même et à son souverain domaine ; mais comme il est aussi infiniment miséricordieux, il a voulu que la créature trouvât ses intérêts et son bonheur éternel en accomplissant ses volontés. Mais voici le renversement que fait ce malheureux amour-propre qui se recherche en tout : nous voulons premièrement et principalement pourvoir à nos intérêts spirituels et éternels ; et, pour ce qui regarde la gloire de Dieu, nous ne lui donnons, dans nos préoccupations, que la seconde place.

Dieu voit ce renversement d'un œil jaloux, dans certaines âmes qu'il a comblées de grâces et dont il veut être aimé d'un amour pur et désintéressé ; et pour les faire rentrer dans l'ordre, il les trouble, les intimide, les frappe intérieurement. Il veut que ces amertumes secrètes détruisent ce fonds d'amour-propre qui leur est si nuisible ; il désire les engager peu à peu à penser moins à elles et à leurs intérêts, pour ne s'occuper tranquillement que de lui, en lui abandonnant le soin et la conduite de leur salut ; et voilà le sens de ces grandes paroles de Jésus-Christ à plusieurs saintes âmes : « Ma fille, pensez à moi et je penserai à vous ; occupez-vous de ma gloire, et laissez-moi m'occuper de vos intérêts et de votre fortune éternelle. »

Mais nous, que faisons-nous, en nous inquiétant et en nous occupant toujours de nous-mêmes ? C'est comme si nous disions : « Ah ! Seigneur, que me dites-vous là ! je serais perdue si je ne pensais pas continuellement à mon intérieur, si je ne me demandais pas sans cesse où j'en suis avec vous et ce que je deviendrai. Voilà de quoi il faut que je m'occupe sans cesse. Pour ce qui est de votre gloire et de votre bon plaisir, je ne puis y penser que par

intervalles. Je m'en occuperai, je l'espère, plus habituellement, lorsque j'aurai vu disparaître tous mes défauts, et qu'il me sera démontré que je n'ai rien à risquer dans cette continuelle application à vos divins intérêts. Mais auparavant, je ne puis m'y résoudre, car je me croirais perdue, et vous voulez bien qu'avant toutes choses je tâche de pourvoir à la sûreté de mon âme ? » — A celles de ses épouses qui lui tiennent ce langage, voici la réponse bien claire et bien nette que fait le divin Sauveur dans l'Évangile : « Quiconque aime son âme la perdra, mais qui la perd en apparence pour moi la trouvera, la sauvera pour l'éternité. » Et en effet, je ne vois point d'âmes qui aient plus d'horreur du péché, plus de force à pratiquer le bien et à faire à Dieu, dans les rencontres, les plus grands sacrifices, que celles qui, pour ne s'occuper continuellement que de Dieu, semblent ne point penser à elles-mêmes, se reposent sur lui de toutes choses et de leur salut. C'est donc précisément dans cet état que le salut est plus en sûreté ; d'où je conclus que non-seulement les scrupules, mais les craintes excessives, les doutes chagrins, les troubles intérieurs et les amertumes de cœur ne viennent que de cet amour intéressé, qui s'occupe plus de ses intérêts personnels que de la gloire de Dieu, de ses volontés, du pur désir de lui plaire, de tout ce qui, dans notre cœur doit tenir le premier rang. Puisqu'il est le souverain bien, son amour doit passer avant la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Et puisqu'il a promis d'aimer tous ceux qui l'aiment, et de les aimer d'autant plus qu'ils l'aiment plus purement, nous pouvons être assurés, qu'en employant toutes nos forces à l'aimer pour lui-même, nous retrouverons avec avantage, dans cet amour pur, tout ce que nous semblons lui avoir sacri-

tié. Ainsi, bien loin de se perdre, c'est tout gagner, que de s'abandonner entièrement à Dieu par amour et par confiance.

La vue de cet amas confus de fragilités, de misères, d'indignités, de toute corruption, etc., ne doit point vous déconcerter. C'est justement pour cela que je dis hardiment que tout va bien, car je n'ai jamais vu d'âme douée de ces vues pénétrantes et humiliantes, pour qui elles ne fussent pas des grâces singulières de Dieu, et qui n'y ait trouvé, avec la vraie connaissance d'elle-même, cette solide humilité de cœur qui est la base de toute perfection. J'ai connu et je connais bien des saintes âmes, qui n'ont pour tout bien que la profonde connaissance de leur misère, et qui ne sont jamais plus contentes que de s'y voir pour ainsi dire, abîmés. C'est alors qu'on est dans la vérité, et par conséquent en Dieu qui est la souveraine vérité. Savez-vous que marcher ainsi devant lui, la tête baissée, et dans cet esprit d'anéantissement de soi-même, c'est presque tout dans la vie intérieure? il n'y a qu'à savoir s'y tenir en paix et en abandon. Plût à Dieu qu'il vous fit la grâce de passer toutes vos oraisons dans ce saint anéantissement intérieur, abîmée dans votre misère, mais en paix, soumission, abandon et confiance. Je vous dirais alors : demeurez là, et tout est fait ; Dieu fera le reste, mais il le fera peut-être sans même que vous le connaissiez et le sentiez.

Vous tremblez pour votre état, et moi j'en bénis Dieu pour vous. Je ne vous souhaite qu'un seul changement; c'est qu'à votre anéantissement se joignent la paix, la soumission, la confiance et l'abandon, comme je viens de le dire. Après cela je ne craindrai rien pour vous, pas même les relâchements dont vous me parlez, et qui vous

font marcher comme les écrevisses; Dieu empêche les grands relâchements et il permet les petits pour vous tenir dans l'humilité. Saint François de Sales met une vertu héroïque à se relever sans cesse, sans jamais perdre cœur.

Dieu soit béni de tout et en tout.

LETTRE V

A LA SŒUR DE LESEN

Amour des proches.

Nancy, 1735.

Je ne suis pas surpris de l'amitié que vous avez pour cette chère parente : je comprends que vous la lui devez à bien des titres; cependant, par là même que, de votre propre aveu, cette affection vous trouble et vous empêche d'être toute à Dieu, il faut qu'il y ait quelque désordre. Si vous voulez la sanctifier et la rendre toute surnaturelle, voici ce que Dieu demande de vous : 1^o que vous ne vous occupiez ni trop souvent, ni avec trop d'empressement, de la personne aimée : il faut de la modération en tout; 2^o que dans les maladies et les afflictions qu'elle pourra éprouver, vous en fassiez le sacrifice et l'abandon entier à Dieu, afin qu'il dispose d'elle et de vous, en tout et par-tout, selon sa très-sainte volonté et son aimable bon plaisir. Sachez qu'en l'abandonnant ainsi au gré et au soin de la divine Providence, vous lui rendez à elle, aussi bien qu'à vous-même, le plus grand service que vous puissiez lui

rendre, puisque, par ce sacrifice, vous la remettez entre les mains d'un Dieu infiniment bon et infiniment puissant.

Il faut bien s'aider de sa raison dans ses peines; mais, comme l'a bien dit une sainte et savante chrétienne, il ne faut pas trop compter sur cette raison impuissante, qui n'est forte que pour s'opposer au bien, et qui n'est plus que faiblesse quand il s'agit de surmonter le mal. C'est la religion, c'est la grâce obtenue par une humble prière, qui peuvent nous soutenir. Les tristesses, les abattements, les révoltes intérieures, causées par une grande tendresse, dans les divers accidents qui arrivent à nos proches, ne seront pour nous qu'un grand sujet de vertu et de mérite, si, tâchant de nous élever par la foi au-dessus de nos sentiments naturels, nous savons tout sacrifier aux saintes et adorables volontés de Dieu. Ne savons-nous pas que rien ne peut arriver en ce monde sans son ordre, et qu'il a tout rangé à l'avantage et au plus grand bien de ceux qui lui sont soumis, ou au moins qui désirent acquérir et pratiquer cette heureuse soumission. Puissions-nous enfin en bien connaître le prix et la vertu! De tous les moyens de salut, c'est, avec l'accomplissement des divins préceptes, le plus universel et le plus infaillible. Il n'en faudrait pas davantage pour sanctifier la plupart des hommes, et pour leur adoucir toutes les croix de la vie. Un sage païen l'a pensé comme nous, quand il a dit « que ce que l'on ne peut empêcher devient plus léger par la patience. » Quand on a le cœur tendre, et qu'on s'est accoutumé à nourrir en soi ce que le monde appelle sentiments délicats et généreux, ce n'est pas une petite affaire que de se guérir d'une trop grande préoccupation pour l'honneur de sa famille, d'un trop grand attachement à ses intérêts, d'une sensibilité trop vive à l'égard de tout ce qui

affecte ceux ou celles qui nous sont plus tendrement attachés. Il faut pour cela beaucoup prier, il faut aussi réfléchir et encore plus combattre : 1^o réfléchir sur l'inutilité de nos inquiétudes et de nos sensibilités, et sur le préjugé qu'elles nous causent à nous-mêmes, tant pour la santé du corps, que pour le bien de l'âme : 2^o se combattre en n'y pensant pas si souvent, ni si longtemps, ni si fortement : sacrifiant et abandonnant tout à Dieu, malgré le déchirement de cœur qu'on sent durant la violence de ces sacrifices. Penser qu'après tout il n'y a qu'une seule chose de nécessaire, et que, pourvu que la grande affaire aille bien, tout le reste ira comme il plaira à Dieu. Ce sont des affaires de quatre jours, ou plutôt de vrais riens et des bagatelles, qui passent comme des éclairs, et sans retour. Faisons comme les gens du monde, quand ils ont une affaire de la dernière importance où il s'agit de leur honneur, de leur vie, de leur bien, et de tout, comme ils disent : ils ne pensent alors, jour et nuit, qu'à cette importante affaire : ils négligent tout le reste parce que tout le reste ne leur paraît rien en comparaison. « Apprenons, dit Jésus-Christ, apprenons des enfants de ténèbres, comment nous devons agir, nous qui sommes des enfants de lumière. »

Souvenez-vous que la retraite et la solitude qui nous sauve, n'est pas l'extérieure qu'on peut avoir, même au milieu du monde, mais c'est l'intérieure, la retraite de l'esprit et du cœur : de l'esprit, en bannissant les pensées et les soins superflus, tâchant de ne s'occuper que de Dieu; du cœur qui sait gémir, s'humilier et soupirer fréquemment en vue de Dieu, et qui cherche à se détacher peu à peu de toutes les créatures, pour s'attacher uniquement au Créateur. Lui seul est véritablement, et tout le reste n'a de réalité qu'autant qu'il se rattache à l'être de Dieu.

Par conséquent, les intérêts purement temporels, les affaires, les honneurs, les plaisirs et les souffrances de ce bas monde ne sont que des ombres, des fantômes, des apparences d'être, de vrais riens.

LETTRE VI

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIÈRE

Attachements trop sensibles.

Ma très-chère fille en N.-S.,

Je ne puis assez bénir Dieu de ce grand désir d'être à lui sans réserve, qu'il vous donne, et du courage qu'il vous inspire pour lui faire bien des petits sacrifices et modérer vos attachements les plus innocents. O ma chère Sœur, que Dieu vous a bien éclairée la dessus, et combien de dangers vous éviterez si vous êtes fidèle à suivre cette lumière ! Nous ne voyons malheureusement que trop de personnes faisant profession de piété donner dans ce piège et s'interdire par là tout progrès. Sous prétexte qu'il n'y a point de péché dans les attachements qu'elles se permettent, elles s'y livrent sans scrupules, et mettent par là des obstacles invincibles aux grâces et aux communications de Dieu. Son pur amour voudrait remplir et embraser leurs cœurs ; mais comment cela se pourrait-il faire, tant que ces cœurs sont distraits par de vains amusements et remplis du misérable amour de quelque créature ? Vous savez combien ce piège faillit être

funeste à sainte Thérèse ; et certes, après un pareil exemple, vous ne pouvez trop vous tenir sur vos gardes. Continuez donc à vous détacher de plus en plus, et je vous promets qu'à mesure que votre détachement ira croissant, vous éprouverez un plus grand attrait pour Dieu, pour l'oraison, pour le recueillement, pour la pratique de toutes sortes de vertus. Car, quand un cœur est vide, Dieu le remplit, et alors on fait tout sans peine et avec goût, parce qu'on le fait avec amour, or, vous savez que l'amour rend tout facile et adoucit toutes les amertumes.

LETTRE VII

Ma chère Sœur,

Laissez-moi vous exposer, en toute sincérité, une crainte qui me préoccupe à votre sujet. Il me semble que vos relations trop fréquentes avec votre nombreuse famille et avec les autres personnes du dehors opposent un sérieux obstacle à votre avancement. Prenez garde qu'en voulant faire du bien aux autres, vous ne vous fassiez du mal à vous-même. Plus obligé que vous par ma vocation de conserver des rapports avec le monde, je vous avoue pourtant que je me trouve très-bien pour mon âme d'avoir restreint, autant que possible, ces rapports. Depuis que je suis ici, je n'ai fait que les visites nécessaires, et j'évite autant que possible d'en recevoir. A tous ceux qui me viennent voir, je parle de Dieu, du salut, de l'éternité ; c'est la règle que s'était prescrite saint Ignace et dont il affirmait s'être toujours très-bien trouvé. S'ils goûtent ces discours ils en profiteront, et leur visite n'aura pas été un

temps perdu ; s'ils ne les goûtent pas, ils ne reviendront plus ou du moins reviendront rarement et me laisseront plus de temps pour les œuvres de mon ministère. C'est en vain que nous espérerions faire quelque progrès dans la vertu tant que nous aurons l'esprit rempli des bruits du dehors, et le cœur préoccupé des intérêts temporels. La première condition de la vie intérieure est le recueillement. Je ne saurais trop vous engager à restreindre vos rapports, et à suivre la méthode de saint Ignace dans ceux que vous croyez devoir conserver.

Cette règle ne convient à personne mieux qu'à une Religieuse obligée à la retraite par sa vocation. Loin de s'en étonner, le monde ne pourra qu'être édifié de la fidélité avec laquelle elle y conformera sa conduite. Si, au contraire, elle était trop répandue au dehors, le monde en serait scandalisé, et elle perdrait, dans ses rapports inutiles avec les hommes, toutes les grâces qu'elle aurait pu acquérir dans ses rapports avec Dieu.

LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD

Activité de caractère.

Je voudrais, ma chère Sœur, que vous comprissiez bien tout le mal que peut vous faire et que vous fera infailliblement l'excessive activité de votre caractère, tant que vous ne l'aurez pas complètement soumise à l'empire et à la direction de la grâce. C'est là un de ces défauts que le monde prend pour des vertus, et qui n'en sont pas moins

très funestes à l'avancement de l'âme dans la voie de la sainteté. L'activité naturelle est l'ennemie de l'abandon, sans lequel, comme je vous l'ai dit souvent, il n'y a pas de perfection véritable; elle prévient, empêche ou gâte toutes les opérations de la grâce, et substitue dans l'âme qui s'y livre l'impulsion de l'esprit propre à celle du divin Esprit. Il n'est pas douteux, en effet, que cette impétuosité, avec laquelle on se livre aux bonnes œuvres, ne naisse d'un fond secret de confiance en soi-même, et d'une présomption irréfléchie qui nous fait croire que nous faisons ou pouvons faire beaucoup. Oh ! combien nous serions plus modestes et plus réservés, si nous étions constamment pénétrés de cette vérité indubitable que nous n'avons rien en propre que le pur néant, une impuissance entière à tout bien, et une espèce de toute-puissance pour le mal ! Pour nous guérir et pour arracher de nous cette mauvaise racine si féconde en imperfections et même en péchés, il faut bien du temps et beaucoup de moyens ; voici ceux que je vous recommande le plus : 1° Nous bien convaincre, à force d'expériences passées et présentes, de ce qu'est notre impuissance et notre misère, afin de nous défier peu à peu de nos propres opérations, jusqu'à en sentir une espèce d'horreur. 2° Réprimer l'excès de notre activité extérieure, en faisant toutes nos actions sans ardeur ni précipitation, tout bellement et doucement, comme dit saint François de Sales. 3° Dans tous nos exercices spirituels, faire de même, et mortifier toujours la première ardeur qui nous porte à quelque bonne œuvre que ce soit, pour ne l'entreprendre que par le pur esprit de Dieu, et par le seul mouvement paisible de la grâce. 4° Quand nous prions et traitons intérieurement avec Dieu, tâcher de s'éloigner de toute ardeur sensible et de toute ferveur

de sang et d'imagination propres au commençants. Pour cela, pratiquer ce que dit saint François de Sales, faisant en sorte que tous nos actes intérieurs soit coulés, filés et distillés par la pointe de l'esprit, de manière qu'à peine nous sentions que nous prions et faisons des actes. Loin d'être pour cela moins fructueux, ces actes, au contraire, pénétreront beaucoup mieux et plus suavement notre âme et tout notre intérieur. 5° Quand nous sentons, quoique confusément, qu'il s'opère quelque chose dans l'intérieur, plus l'impression est forte, plus nous devons nous tenir cois et paisibles, et comme dans l'inaction, pour ne rien gâter en nous y mêlant mal à propos. 6° Quand Dieu nous fait sentir certaines consolations, ou de vifs transports, loin de nous y livrer avec une avidité sensuelle, se comporter alors avec la même retenue et la même modestie dont userait une personne mortifiée qui serait confiée à un grand festin. 7° Faire sa principale occupation intérieure pendant la journée de ce qui s'appelle de simples attentes intérieures, silencieuses, pacifiques et toutes résignées ; et ne pas croire que ce soit pure oisiveté, perte de temps et une chose inutile ; car, comme un pauvre, qui attend toute la journée à la porte d'un riche ou à l'entrée d'une église, n'est nullement oisif, mais très-occupé intérieurement de sa misère, de ses besoins et des désirs continuels de recevoir l'aumône ; de même une âme, dans ces simples attentes devant Dieu, est intérieurement très-occupée, mais d'une manière simple, de tous les actes suivants : de foi en la présence de Dieu ; d'adoration devant ce grand Dieu dont elle reconnaît la toute-puissance et la miséricorde infinie ; de défiance d'elle-même et de profonde humilité, se croyant incapable de tout ; de désirs de recevoir la sainte opération de Dieu ; d'espérance, puis-

qu'on n'attend que ce qu'on espère; d'abandon à la Providence en tout ce qu'elle voudra donner ou opérer. Et si tous ses actes ne sont pas exactement formés, spécifiés et sensibles, ils résident au fond du cœur; Dieu les y voit au moins en désirs, et dans la préparation du cœur. Or, comme vous savez, nos souhaits et nos désirs, même commencés, sont, à l'égard de Dieu, ce qu'est la voix par rapport aux hommes. Il les entend bien mieux que les hommes n'entendent notre voix; et il n'a même pas besoin que ces désirs soient formés; car, suivant le Psalmiste, il entend même la simple préparation et disposition de nos cœurs, dès le premier instant qu'ils commencent à s'ébranler et à se mouvoir vers lui: et voilà, en passant, ce qui est fort consolant dans l'état présent de votre intérieur.

Mais voici un moyen plus efficace encore que tous les autres; c'est de supporter patiemment les obscurités, les ténèbres, sécheresses, insensibilités, impuissances. Cet état douloureux est le remède spécifique que Dieu emploie pour éteindre l'activité naturelle, en nous réduisant au pur néant. Sans cela nous n'en viendrions jamais à bout: car l'activité désordonnée de nos puissances ne peut rentrer dans l'ordre qu'autant que par des efforts réitérés nous les réduisons à ne plus opérer d'elles-mêmes et par elles-mêmes, mais uniquement sous l'influence de l'esprit de Dieu et par sa grâce. Voyez par là combien nous sommes aveugles et injustes quand nous changeons en sujet d'affliction et de plaintes, un des plus grands bienfaits de Dieu, qui ne tend pas seulement à amortir l'activité naturelle, mais à nous faire mourir à nous-mêmes pour ne plus vivre que de la vie surnaturelle de la grâce.

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Ardeur excessive des bons désirs.

Ma bien chère Sœur,

Le désir au sujet duquel vous me consultez est fort bon en lui-même, mais je crains qu'il ne soit trop ardent. Si vous voulez que, sous ombre de bien, il ne vous soit pas nuisible, vous devez faire en sorte qu'il soit toujours soumis et résigné, et, par conséquent, toujours pacifique. Vous n'ignorez pas que, dans nos meilleurs désirs, la nature et la passion peuvent se mêler, et alors ils sont violents, inquiets, empressés et turbulents. C'est pour nous préserver de ce danger, et purifier peu à peu nos désirs les plus saints, que Dieu ne nous exauce souvent que bien tard. Car les désirs turbulents de la nature ne méritent pas d'être exaucés ; il n'y a que les désirs formés par le Saint-Esprit, qui méritent d'être écoutés de Dieu ; et ceux-là sont toujours doux, tranquilles et pacifiques. Tant que vous pourrez, tenez-vous ainsi en paix, et même dans une sainte joie, pour recevoir toutes les bonnes impressions. La grâce, vous le savez, s'insinue plus facilement dans les âmes calmes et dilatées, tandis que les cœurs inquiets et troublés sont plus exposés à subir l'influence de l'esprit mauvais.

LETTRE X

A LA MÊME

Empressement dans les bonnes lectures.

Je vous envoie le livre de l'*Espérance chrétienne*, comme je vous l'avais promis. C'est un vrai trésor pour vous ; mais, si vous voulez en retirer tout le fruit que j'en attends, il ne faut pas vous jeter avec avidité sur cette lecture, et vous laisser entraîner par la curiosité de savoir ce qui suit. Employez-y le temps marqué par la règle ; concentrez toute votre attention sur ce que vous lisez, sans vous occuper du reste. Je vous recommande surtout d'entrer dans les vérités si consolantes et si solides que vous trouverez exposées dans ce livre, plutôt par un certain goût pratique que par des réflexions spéculatives, faisant, de temps en temps, de petites pauses, pour laisser à ces douces vérités le temps de s'écouler plus profondément dans votre âme, et pour donner lieu à l'opération du Saint-Esprit qui, durant ces pauses pacifiques et ces attentes silencieuses, grave et imprime dans le cœur ces vérités célestes. Le tout cependant sans gêner votre attrait, sans rien violenter pour empêcher les réflexions, mais en tendant doucement, simplement, à les faire pénétrer dans le cœur, plus encore que dans l'esprit.

Remarquez bien certains chapitres plus importants, et dont vous avez plus besoin, pour les lire ensuite dans un nouveau loisir. En général, je vous recommande instam-

ment de ne pas trop charger votre esprit de lectures ni de pratiques extérieures ; il vaut bien mieux lire peu, et vous bien pénétrer de ce que vous lisez. En ce moment surtout votre âme a besoin d'unité et de simplicité, et il faut que toutes vos lectures et vos pratiques tendent à un seul but, qui est de former en vous l'esprit de recueillement, Dieu vous fera peu à peu cette grâce, si vous y aspirez avec confiance, doucement, simplement et humblement, sans vous presser, vous troubler ou vous inquiéter. Demandez souvent à Dieu qu'il vous détache absolument de tout, pour ne plus aimer et goûter que lui seul, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, afin qu'il s'empare de votre cœur tout entier, et qu'il le possède pleinement et sans réserve. « Mon Dieu, je m'abandonne à vous, faites que je ne désire que vous ! »

LETTRE XI

A LA MÊME

Zèle intempérant et indiscret.

Je vois, ma chère Sœur, qu'un zèle mal entendu vous expose à des dangers d'autant plus redoutables qu'ils se cachent sous des apparences plus spécieuses. Le désir de la perfection du prochain est sans doute fort bon ; la peine intérieure que l'on ressent à la vue de ses défauts peut être fort bonne aussi, pourvu qu'elle naisse du pur désir de le voir parfait. Mais, dans tout cela, il peut se mêler beaucoup de secrète complaisance en soi-même, de confiance en ses propres lumières, de sévérité à l'égard

du prochain. Un pareil zèle, sachez-le bien, ne saurait venir de Dieu; c'est une illusion du démon, très-nuisible aux autres et à vous-même. Mais ce mal peut être assez facilement guéri, pourvu que vous soyez assez sincère et assez docile pour en reconnaître la gravité et pour accepter le remède. Celui que je vais vous offrir a déjà produit un très-heureux résultat dans une âme qui était sujette à la même illusion. Laissez-moi espérer qu'il n'aura pas pour vous une moindre efficacité.

Je vous conseille donc et vous ordonne, au nom sacré de Jésus-Christ et de sa divine Mère, de ne plus penser à pratiquer la vertu de zèle, tant que cette défense n'aura pas été expressément levée. Je vous décharge devant Dieu absolument, et je prends sur moi la responsabilité de tous les inconvénients qui pourront résulter de cette omission. S'il vous vient des scrupules et si le démon vous met dans l'esprit un bien à procurer ou un mal à éviter, vous direz à Dieu : « Mon Dieu, la charité est la reine des vertus, je ne dois donc plus pratiquer celle du zèle, que lorsque vous m'aurez mise en état de le faire sans altérer la charité que je dois aux autres et à moi-même. Quand on me verra assez forte ou plutôt assez humble, pour exercer le zèle avec la paix profonde de mon âme, avec toute la douceur, la compassion, la condescendance pour le prochain, avec support, avec bonté, avec une charité qui ne s'aigrisse de rien, qui ne se scandalise de rien que de ses propres défauts, avec toute la patience et la longanimité qui fait qu'on souffre aussi tranquillement et aussi longtemps les défauts des autres que vous les souffrez, ô mon Dieu, et qu'on n'est ni troublé, ni inquiet, ni étonné, de l'incorrigibilité des autres, alors on lèvera la défense qui m'a été faite, et je pourrai songer à vous glorifier dans les autres. Mais

jusque-là, ô mon Dieu, c'est en moi-même, et dans la correction de mes nombreux défauts, que je dois trouver l'exercice de mon zèle. »

En effet, ma très-chère Sœur, quand l'humilité aura profondément creusé en vous le fondement indispensable de toutes les vertus, je serai le premier à vous presser de reprendre l'exercice du zèle ; jusqu'alors, ne pensez qu'à vous-même, et ne vous occupez que de vous-même. Sachez que Dieu, pour en punir d'autres, et pour les corriger de ce zèle indiscret, turbulent et amer, a souvent permis qu'elles soient tombées dans de plus grandes fautes que celles qui les avaient scandalisées dans les autres.

En second lieu, je vous ordonne de ne jamais parler de Dieu ni d'aucune bonne chose, que dans un esprit d'humilité et de douceur, d'une manière aimable et gracieuse, avec modération et encouragement, mais jamais avec aigreur et sévérité, de manière à froisser et à rebuter ceux qui vous entendent ; car, quoique vous ne disiez que ce qui est dans l'Évangile et dans les meilleurs livres, je conçois que, dans les dispositions où vous êtes, vous pouvez le dire très-mal et de manière à ne faire que du mal. Est-ce que Satan ne s'est pas servi pour tenter Notre-Seigneur des paroles de la sainte Écriture ? La vérité est dans le juste rapport des choses. On l'altère dès qu'on la pousse à l'extrême, ou qu'on l'applique mal à propos. Votre humeur chagrine est comme un verre noirci qui, si vous ne vous en défiez pas, vous empêchera de voir les choses, et de les présenter aux autres avec leurs couleurs véritables. Tenez-vous constamment en garde contre cette funeste influence ; nourrissez votre esprit des pensées et des sentiments contraires à ceux que vous inspire cette humeur ; entretenez-vous vous-même et aimez à entretenir les au-

tres des bontés infinies de Dieu et de la confiance qu'on doit avoir en lui; attachez-vous à leur offrir, dans toute votre conduite, l'exemple d'une vertu nullement contrainte et qui ne gêne point les autres; et gardez-vous bien surtout de donner jamais aux autres des décisions sévères. Si vous n'avez rien de doux à dire, gardez le silence et renvoyez à d'autres le soin de décider. Plus facilement que vous, elles pourront éviter un trop grand relâchement, et garder l'exactitude, sans aller jusqu'à la sévérité. Si l'exactitude est louable, la sévérité est toujours blâmable; elle ne fait que révolter les esprits au lieu de les convaincre, et aigrir les cœurs au lieu de les gagner. Autant la vraie douceur selon Dieu a de pouvoir pour éloigner du mal et porter au bien, autant une rigueur excessive est puissante pour rendre le bien difficile et le mal incurable; la première édifie et la seconde démolit.

LETTRE XII

Répugnance à prendre les soulagements ordonnés

Gardez-vous bien de vous écarter jamais de l'obéissance, sous prétexte de vous mortifier, et n'oubliez jamais la parole de l'Esprit-Saint : « Je veux l'obéissance et non les sacrifices. » N'hésitez donc pas à prendre, sans scrupule, les petits soulagements que les médecins, les Supérieures et les infirmières vous prescrivent; ou plutôt faites-vous grand scrupule de les refuser. Par là vous pratiquerez une abnégation plus méritoire que la mortification corporelle, celle qui consiste dans le renoncement à vos idées, à votre jugement, à votre propre volonté.

L'ignorance ou l'oubli de cette vérité fait commettre bien des fautes à certaines personnes dévotes, fort attachées à leurs idées, fort opiniâtres dans leurs prétendus renoncements, fort immortifiées dans leurs mortifications. Comment peuvent-elles se faire illusion jusqu'à ne pas comprendre que l'amour-propre gâte et corrompt les pratiques les plus saintes ! Oh ! qui saurait une fois renoncer, pour l'amour de Dieu, à toutes ses volontés, à ses jugements et à ses propres idées, quels progrès ne ferait-il pas dans les voies de la vraie et solide perfection !

Ne faites désormais d'autre usage de votre esprit et de votre raison, que pour savoir ce qui vous est ordonné, et pour l'exécuter promptement, gaiement, avec une totale confiance en Dieu et un entier abandon à sa miséricorde. Cette confiance vous deviendra facile, dès que vous n'aurez plus d'autre ambition que de faire sa très-sainte volonté. Et qu'y a-t-il, en effet, de plus aimable ? Cette divine volonté ne sanctifie-t-elle pas tout ce qu'elle nous prescrit ? Observons-là donc, en tout, dans ce qui nous est agréable et dans ce qui nous coûte le plus, dans les soulagements et dans les privations, dans le travail et dans le repos, dans les prières mentales et vocales, les offices, les messes, les confessions, les communions, en tout. L'obéissance aveugle n'excepte rien, c'est un généreux sacrifice de son esprit propre, de ses idées, de son jugement, de ses inclinations, de ses répugnances, aversions, humeurs, en un mot de toutes ses volontés. De là vient que ce sacrifice est plus agréable à Dieu que tout ce qu'on saurait jamais faire, et que, sans ce sacrifice, tout le reste est de peu de valeur et ne peut être que préjudiciable. Aussi le Saint-Esprit nous assure, dans l'Écriture, que *l'homme obéissant racontera des victoires*.

LETTRE XIII

Même sujet; attachement à son propre sens.

Ma chère Sœur,

Vous voilà enfin dégagée de vos liens, et libre de tous les engagements par lesquels le monde espérait vous retenir à jamais captive. Je ne doute pas que vous ne sentiez tout le prix de cette grâce inestimable de la vocation religieuse, et que vous ne soyez disposée à en accomplir généreusement tous les devoirs. Plus vous avez attendu longtemps cette grâce, plus vous devez de reconnaissance à celui qui vous l'a enfin accordée. Il faut pourtant vous attendre à rencontrer, dans votre vie nouvelle, des difficultés, inconnues à celles qui l'embrassent de meilleure heure. Mais l'humilité, le renoncement, la simplicité, la sainte enfance évangélique diminueront considérablement ces difficultés, et finiront par les faire entièrement disparaître. A l'aide de ces vertus, vous vous préserverez d'une illusion très-subtile de l'orgueil, à laquelle cèdent beaucoup de novices, et qui, pour être presque imperceptible, n'en est pas moins dangereuse. Sous prétexte de mieux s'éprouver, elles veulent toujours faire quelque chose au delà du commun, ou se priver des petits soulagements que la charité des Supérieures leur présente. Tout cela n'est qu'amour-propre raffiné et vanité déguisée. Pour vous, ma chère Sœur, n'ayez jamais, je vous en conjure, d'autre prétention que de suivre en tout le train commun; pas un iota au delà. Acceptez simplement et

humblement les petits soulagements et adoucissements qu'on présente aux faibles ; réjouissez-vous de vous voir mettre au niveau des jeunes enfants et traitée comme elles, et gardez-vous bien de faire la forte et la courageuse. Oh ! qu'on peut exercer en cela une profonde et méritoire humilité, ravissante aux yeux de Dieu, et plus agréable à son cœur que la vie la plus austère, embrassée par votre propre choix ! Qu'il y a d'orgueil et de vanité cachée sous une conduite contraire ! Je ne vous dissimulerai pas qu'une assez longue expérience m'a appris que toutes celles qui ont été dévotes dans le monde avant d'entrer en religion, sont d'ordinaire celles qui donnent le plus de peine aux Supérieures et aux Maîtresses ; cela vient de ce que nos braves dévotes se font dans le monde certaines idées de la vertu, dont elles ne veulent plus se départir. Accoutumées à être admirées de tout ce qui les entoure, et applaudies le plus souvent par leurs directeurs, elle s'attachent à leurs pensées et à leur propre esprit, sans se douter que cet attachement est l'antipode de la sainteté véritable. Aussi a-t-on beaucoup plus de peine à leur faire pratiquer l'humilité et le renoncement, à rompre leurs idées et leurs volontés, que lorsqu'on demande ces mêmes sacrifices à de jeunes personnes non formées, ou même à des mondaines converties. Cependant, si nous ne devenons comme de petits enfants, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux. Je souhaiterais donc qu'on vous traitât, tout comme on traite les jeunes personnes de quinze à seize ans, qui sont également faibles de corps et d'esprit et à qui on dit : Ma Sœur, vous reposerez demain ; on vous dispense de telle chose : vous irez vous récréer au jardin... ma chère Sœur, ce travail est trop fort pour vous, la Mère Supérieure vous en dispense ; — et vous, personne déjà for-

mée, ci-devant grande dévote, vous devez, sans répliquer un seul mot, sans sourciller, accomplir tout à la lettre, en esprit d'humilité et de simplicité; contente de vous voir ainsi traitée comme la plus faible et la moindre de toutes; vous regarder effectivement comme telle, vous en réjouir même, ou du moins faire pour cela votre possible; admirer la tendre charité de la Mère ou des Sœurs et en bénir Dieu. Voilà ce que le vrai esprit intérieur, la vraie, la bonne spiritualité vous doit apprendre et inspirer. Mais, il faut l'avouer, c'est à quoi l'on a bien de la peine à réduire nos prétendues grandes dévotes; pauvres âmes, aveugles et abusées, d'autant plus éloignées de la vraie grandeur qu'elles savent moins se rapetisser. Qu'elles aillent à Bethléem, et qu'elles y contemplent le Dieu du ciel devenu un petit enfant enveloppé de langes, mis dans une crèche, manié, porté et reporté comme l'on veut, tourné et retourné au gré de tous. Ma chère Sœur, voilà l'exemple que vous vous proposerez pendant votre noviciat; et c'est en devenant toute semblable à ce petit enfant que vous mériterez d'entrer dans le royaume des cieux.

LETTRE XIV

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Répugnance à se faire connaître

Croyez-moi, ma chère Sœur, lutez de toutes vos forces contre la répugnance que vous éprouvez à ouvrir votre âme, et regardez comme une tentation dangereuse la susceptibilité jalouse que vous éprouvez lorsque vous vous

imaginez qu'on a révélé vos défauts. C'est le démon qui inspire tant de crainte et de peine à découvrir ses misères intérieures, parce qu'il sait, par des millions d'expériences, que les âmes qui ont assez de courage et d'humilité pour s'ouvrir ainsi avec simplicité et droiture, sont promptement guéries, ou du moins extrêmement soulagées.

Il sait aussi combien les plaies de l'âme, que cette ouverture le plus souvent cicatrise, peuvent s'envenimer et s'agrandir, si on refuse de les découvrir au médecin. Rien n'est, en effet, plus évident : tant que nous aurons de l'amour-propre (et il ne meurt qu'avec nous), nous serons exposés à nous aveugler sur ce qui nous touche, et à nous faire une fausse conscience. Cette pensée est bien propre à nous faire trembler, qui que nous soyons. Pour éviter ce danger, il n'y a qu'un moyen : ne pas nous fier à nos propres lumières, en ce qui nous regarde, mais nous laisser conduire par les guides de notre conscience auxquels nous découvrirons, avec une parfaite franchise, tout ce qui sera de nature à les éclairer. Le malheur est que, dans ces ouvertures même, nous risquons de nous laisser tromper par notre amour-propre, et de tromper avec nous ceux dont nous demandons les conseils. Que faire pour se garantir de ce nouveau danger ? Il faudrait que ceux qui nous conduisent fussent éclairés par d'autres sur notre compte : mais c'est ce qu'on supporte difficilement. Il ne manque pas de personnes très-disposées à exercer le zèle à l'égard des autres, et qui trouvent très-mauvais qu'on l'exerce à leur sujet. Il n'en devrait pas être ainsi. Le vrai zèle devrait se dire : pense à toi-même et non aux autres, dont tu n'es pas chargé ; mais sois bien aise que quelque personne charitable fasse connaître à ton guide ce qu'on pense de toi, afin qu'il te puisse mieux con-

duire. Ce double sentiment ne se trouve que dans les âmes les plus parfaites, et peut-être dans quelques personnes d'un naturel extraordinairement sincère, quoique d'une médiocre vertu. D'ordinaire, le zèle pour instruire les autres est accompagné d'une grande susceptibilité à l'égard des personnes qui voudraient rendre ce même bon office, en instruisant à fond nos directeurs de ce qu'on pense et dit sur notre compte. Voilà, encore un coup, la double illusion de toutes les dévotes ordinaires du monde, et même du cloître. Examinez-vous sans vous flatter sur ce double article, et éclairez-vous par les considérations que je viens de vous donner.

LETTRE XV

A LA MÊME

Découragement.

Ma chère Sœur,

Vous êtes en proie, en ce moment, à l'une des tentations les plus dangereuses qui puissent assaillir une âme de bonne volonté, la tentation de découragement. Je vous en conjure, résistez de toutes vos forces. Ayez confiance en Dieu, et soyez sûre qu'il achèvera en vous son ouvrage commencé. Vos vaines appréhensions pour l'avenir viennent du démon. Ne pensez qu'au présent; abandonnez l'avenir à la Providence. C'est le bon usage du présent, qui assure l'avenir. Appliquez-vous à vous attacher et à vous conformer à toutes les volontés de Dieu en tout et

partout, jusque dans les plus petites choses ; c'est en quoi consiste toute la vertu et toute la perfection.

. Au reste, Dieu ne permet les fautes journalières que pour nous humilier. Si vous en savez tirer ce fruit, et demeurer en paix et en confiance, vous voilà dans un meilleur état que si vous ne faisiez aucune faute apparente, ce qui flatterait beaucoup votre amour-propre, et vous exposerait à l'affreux danger de vous complaire en vous-même. Rien, au contraire, ne vous est plus facile que de vous servir de chacune de vos fautes pour acquérir un nouveau degré d'humilité, et creuser ainsi plus profondément en vous le fondement nécessaire de toute sainteté véritable. Ne devrions-nous pas admirer et bénir l'infinie bonté de Dieu qui sait ainsi tirer notre plus grand bien de nos fautes même ? Il suffit pour cela de ne les pas aimer, de s'en humilier doucement, de se relever avec une constance infatigable après chacune de ses chutes, et de travailler paisiblement à se corriger. Soumettez-vous à la volonté de Dieu dans votre emploi ; mais n'y soyez pas empressée, ni inquiète. Faites bonnement ce que vous croyez devoir faire, et reposez-vous pour le succès sur la divine Providence, sans soucis, sans inquiétude, afin d'avoir l'esprit libre et le cœur tranquille, autant qu'il se peut. Si vous êtes fidèle à cette pratique, vous pourrez demeurer en paix au milieu même des embarras ; et les troubles involontaires que vous pourrez éprouver ne feront qu'accroître le mérite de la conformité foncière de votre volonté à la volonté de Dieu. Qu'il soit béni de tout et en tout. maintenant et à jamais.

LETTRE XVI

A LA MÊME (1771)

Crainte de se démentir et de se singulariser.

Quand on commence de vouloir être à Dieu tout de bon et sans réserve, il accroit, par les opérations intérieures de sa grâce, ce saint désir qu'il a lui-même inspiré; mais plus ce désir devient véhément, plus l'âme se sent pénétrée et saisie par la crainte de se démentir. Cette crainte est un nouveau don de Dieu, et pourvu que l'âme sache en bien user, elle en retirera de grands fruits; elle sera plus humble, plus défiante d'elle-même, plus vigilante, plus empressée à demander le secours de Dieu. Mais précisément parce que c'est un don de Dieu, l'esprit de ténèbres ne manquera pas de suivre sa tactique ordinaire. Lorsqu'il ne peut mettre obstacle aux dons de Dieu, il met en œuvre toutes ses ruses pour les gâter et les corrompre.

C'est ce qu'il fait par rapport à la crainte salutaire dont je parle, et il emploie pour cela deux sortes d'artifices. D'abord il tâche de rendre cette crainte démesurée, excessive, inquiète et chagrine, pour déconcerter et affaiblir l'âme, afin de la jeter ensuite dans la pusillanimité et l'abattement. A cela, point d'autre remède que de rire du tentateur et de lui répondre : Celui qui a commencé l'ouvrage l'achèvera, et puisqu'il m'a recherchée par bonté, lors même que je le fuyais, il n'aura garde de m'abandonner dans le temps que je le cherche de tout mon cœur.

Rappelez-vous, d'ailleurs, que la meilleure de toutes les garanties de persévérance est un bon commencement. Il est bien plus facile de poursuivre sa voie que d'en changer. Jamais il ne se serait fait de conversion, si on avait eu quelque égard à ces vaines craintes. C'est la première tentation des commençants.

Mais voici une autre ruse plus dangereuse : le tentateur cherche des complices, et trop souvent il les trouve parmi les gens de bien. Il jette à la traverse de nos bonnes résolutions des personnes qui ne manquent ni d'une certaine sagesse, ni de bonnes intentions, et qui trouvent à redire à tout ce que la grâce inspire à certaines âmes, pour les faire sortir de la médiocrité. A entendre ces conseillers, d'autant plus empressés à donner leur avis qu'on le leur demande moins, c'est se singulariser d'une manière fâcheuse que de vouloir tendre à la perfection. Il ne faut jamais, disent-ils, rien outrer, ni prendre un train de vie contraire au naturel ; ce qui est violent ne dure pas, et les exagérations sont blâmables en toutes choses. Je n'hésite pas à dire que c'est là un des plus grands obstacles que la grâce divine rencontre dans les âmes appelées à la perfection. C'est le respect humain des cloîtres, aussi dangereux dans son genre que celui du monde, et qui n'empêche pas moins d'âmes de se convertir de l'imperfection à la sainteté que celui-ci en empêche de se convertir du mal au bien.

Quels moyens prendre pour éviter ces dangers ?

— Les voici : il faut surmonter courageusement, pour l'amour de Jésus-Christ, les impressions du faux respect humain ; en faire souvent un sacrifice généreux au Seigneur ; le prier de nous aider et de nous soutenir, et puis mépriser tous ces vains discours. Il suffit de rapprocher

des maximes évangéliques les sophismes captieux qu'on nous oppose, pour nous convaincre qu'ils ne peuvent venir de l'esprit de Dieu, mais uniquement du sens humain et de cette prudence charnelle qui est réprouvée de Dieu. Mais ce sont des personnes de piété qui tiennent ce langage ! Cela peut être, et cela prouve seulement que ces personnes de piété ne jugent pas toujours des choses d'après les pures lumières de l'Évangile, mais qu'elles se laissent quelquefois abuser par de fausses préventions, par des considérations naturelles, par un intérêt d'amour-propre, par erreur, par aveuglement, par ignorance. Ne faut-il pas, en effet, être bien ignorant et bien aveugle pour ne pas voir qu'il n'y eut jamais de véritables conversions ou de profonds changements intérieurs qu'ils ne se fissent remarquer, soit dans le monde, soit dans la religion ? Et pourquoi ces conversions se font-elles remarquer quand elles sont véritables ? C'est qu'elles s'étendent nécessairement, jusqu'à régler l'extérieur ; et, lors même qu'il n'y aurait dans l'extérieur rien de désordonné à régler, l'ordre parfait et la paix céleste rétablis dans l'intérieur rayonneront infailliblement au dehors, et se manifesteront par des marques sensibles dont les bons seront édifiés, mais dont peut-être la jalousie de quelques amoureux-propres s'irritera. Ne faut-il pas encore être volontairement aveugle pour ne pas comprendre que, dans le commencement d'une vie nouvelle, l'extérieur peut paraître gêné et contraint, parce que ni la personne changée ni les autres ne sont accoutumées à cette manière d'être ? En toutes choses, l'aisance vient de l'habitude.

Comment, d'ailleurs, veut-on qu'une âme qui est tout occupée à se tenir recueillie, à se combattre, à se contraindre, à se faire cent violences extérieures ou intérieures

res, comment veut-on qu'elle paraisse libre, gaie, enjouée, agréable, divertissante ? En vérité, si je la voyais telle, je douterais fort qu'il se fût fait aucun changement intérieur. — Il y a pourtant des personnes très-intérieures et qui paraissent très-gracieuses à l'extérieur. — Oui, après un assez long exercice qui a en quelque sorte naturalisé en elles le recueillement intérieur ; mais, dans les premiers commencements, elles avaient le même air que vous, ma chère Sœur ; on a dit d'elles ce qu'on dit de vous. Elles ont laissé parler ; elles ont poursuivi leur marche, et Dieu les a enfin mises dans cet état qu'on appelle la liberté des enfants de Dieu. Vous y arriverez comme elles, soyez-en sûre ; un jour viendra où votre recueillement sera sans gêne, sans contrainte, mais doux, agréable, complaisant ; alors, vous aussi, vous ferez l'agrément et la joie des autres, par le rejaillissement extérieur de la paix que fera surabonder dans votre âme le pur amour de Dieu et du prochain. Mais on ne saurait en venir là tout d'un coup et dès le premier pas ; c'est l'effet d'une assez longue pratique de la vertu et d'une vie intérieure qui, dans le commencement, paraît nécessairement gênée et un peu forcée. Mais enfin, tout cela devient comme naturel. Quand vous en serez venue là, vous pourrez reprendre votre expansion et votre gaité, l'une et l'autre reformées et spiritualisées par les saintes opérations de la grâce ; mais, dans le commencement, cela est impossible sans rien gâter.

Voyez l'ignorance de ces habiles raisonneurs. Leurs jugements et leurs discours me font pitié, car voilà précisément comme on parle, comme on raisonne dans le monde, quand Dieu, par sa grâce, y opère quelqu'un de ces véritables changements qui paraissent au dehors. Est-il pos-

sible que des Religieuses en soient là ? C'est le démon d'illusion et d'erreur qui peut seul les faire parler, raisonner ainsi tout de travers. Dieu soit béni de tout ; il en tirera sa gloire d'une façon ou d'une autre. Pour vous, ne pensez qu'à supporter courageusement cette épreuve, en vous appuyant sur les enseignements de la foi et les conseils évangéliques, que ces grands raisonneurs semblaient avoir perdus de vue. Réjouissez-vous intérieurement de cette apparence de bêtise et de stupidité, qui vous expose à leurs moqueries ; c'est la marque la plus certaine du changement qui s'est opéré en vous. Dites au Seigneur avec le Psalmiste : « Je suis devenue en votre présence, ô mon Dieu, comme une bête de somme ; personne ne pourra plus me séparer de vous. » Est-ce qu'au service d'un si grand Maître, tous les rôles ne sont pas également honorables ? Remplissez de votre mieux et dans la joie de votre cœur ce rôle de bêtise et d'embarras qu'il vous confie aujourd'hui ; attendez patiemment le moment marqué pour un changement tout opposé à celui qui vient de s'opérer en vous. Alors vos facultés, qui sont comme liées en ce moment, retrouveront en vous tout leur jeu ; l'aisance succédera à la gêne, et la sainte liberté des enfants de Dieu fera disparaître la crainte excessive.

La vue des imperfections de toutes vos œuvres est une grande grâce de Dieu, qui veut par là vous tenir dans l'humilité et dans de bas sentiments de vous-même ; mais les rigueurs excessives auxquelles vous êtes tentée de vous livrer à cette occasion, les tristesses, les abattements, l'idée de réprobation ne sont que des suggestions de Satan, qui s'efforce par là de corrompre en vous le don de Dieu, et de le tourner en poison. Rejetez donc tout cela comme des pensées infernales. Ce sentiment vous revient et vous

reviendra sans cesse durant un certain temps, pour faire la matière de vos combats, de vos victoires et de vos mérites; mais ayez un peu de patience; l'ouvrage de la perfection ne se fait pas en un jour. N'aspirez point d'abord au plus parfait; c'est vouloir voler avant que d'avoir des ailes, comme parle sainte Thérèse. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne et de ce qu'il fait pour le présent, sans vouloir rien au delà que lorsqu'il jugera bon de vous le donner. Vous éviterez ainsi les agitations intérieures, par où le démon réussit trop bien à bouleverser les âmes qui, dans la pratique de la vertu, cherchent moins la gloire de Dieu que la satisfaction de leur amour-propre. Impossible, en effet, de ne pas reconnaître le dépit de l'orgueil piqué dans l'impatience avec laquelle elles voient leurs imperfections et dans la peine qu'elles éprouvent en se retrouvant au bas de l'échelle de la sainteté, alors qu'elles voudraient pouvoir se persuader qu'elles en ont atteint le sommet.

Croyez-moi, ma Sœur, tenez une conduite tout opposée. Aimez votre abjection; laissez le bon Dieu faire paisiblement en vous son ouvrage. Permettez-lui d'y jeter les solides fondements de l'humilité, et de la cimenter par de fréquentes expériences de votre misère et de votre faiblesse. Nous risquerions trop de *nous évanouir dans nos pensées*, si Dieu nous donnait d'abord toute la perfection que nous désirons. L'amour désordonné de notre propre excellence nous porterait à prendre l'essor, pour retomber bientôt, comme Lucifer, dans l'abîme de l'orgueil : Dieu, qui connaît à cet égard notre faiblesse, nous laisse ramper comme des vermisseaux dans la boue de nos imperfections, jusqu'à ce qu'il nous voie capables d'être élevés, sans en ressentir aucune vaine complaisance dans nous-mêmes et

aucun mépris pour les autres. Cette conduite de Dieu, pleine de sagesse, de bonté, fait l'admiration de ceux qui conduisent les âmes ; mais combien ils ont lieu d'être affligés quand les âmes, sujettes à ces miséricordieuses épreuves, refusent de les comprendre, et s'irritent quand on leur explique les voies ineffables de la divine Providence.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.	1
------------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉ DE L'ABANDON A LA PROVIDENCE DIVINE.

LIVRE PREMIER. — DE LA VERTU D'ABANDON . . .	17
--	----

CHAPITRE I ^{er} . La fidélité consiste dans la fidélité à l'ordre de Dieu et dans l'abandon à son action. . .	<i>ibid.</i>
--	--------------

§ I. La fidélité à l'ordre de Dieu a fait toute la sainteté des justes de l'ancienne loi, de saint Joseph et de sainte Marie elle-même.	1
---	---

§ II. Les devoirs de chaque moment sont les ombres sous lesquelles se cache l'action divine.	3
--	---

§ III. Combien la sainteté deviendrait plus facile si on l'envisageait à ce point de vue.	4
---	---

§ IV. La perfection ne consiste pas à connaître l'ordre de Dieu, mais à s'y soumettre.	8
--	---

§ V. Les lectures et les autres exercices ne nous sanctifient qu'autant qu'ils sont pour les canaux de l'action de Dieu.	10
--	----

§ VI. L'esprit et les autres moyens humains ne sont utiles qu'autant qu'ils servent d'instrument à l'action divine.	13
---	----

§ VII. Il n'y a de paix stable que dans la soumission à l'action divine.	15
--	----

§ VIII. La perfection des âmes et l'excellence des divers états se mesurent sur la fidélité à l'ordre de Dieu. . .	16
--	----

§ IX. Conclusion du premier chapitre. Combien la sainteté devient facile dès qu'on comprend bien cette doctrine.	19
--	----

CHAPITRE II. L'action divine travaille sans relâche à la sanctification des âmes.	22
---	----

§ I. L'action divine est présente partout et toujours, quoiqu'elle ne soit visible qu'à l'œil de la foi. . . .	<i>ibid.</i>
--	--------------

§ II. L'action divine est d'autant plus visible à l'œil de la foi qu'elle se cache sous des apparences plus répugnantes.	25
§ III. L'action divine nous offre à chaque moment des biens infinis, et nous les donne dans la mesure de notre foi et de notre amour.	28
IV. Dieu se révèle à nous dans les événements les plus communs, d'une manière aussi mystérieuse, mais aussi réelle et aussi adorable que dans les grands événements de l'histoire et dans les saintes Écritures. . .	30
§ V. L'action divine continue dans les cœurs la révélation commencée dans les saintes Écritures; mais les caractères dont elle se sert pour l'écrire ne seront visibles qu'au grand jour.	33
§ VI. L'action divine est aussi indignement traitée par beaucoup de chrétiens, dans cette manifestation de chaque jour, que Jésus-Christ le fut par les Juifs dans sa chair.	36
§ VII. L'amour divin se donne à nous par toutes les créatures qui le communiquent en le voilant, semblables aux espèces eucharistiques.	38
§ VIII. La révélation du moment présent nous est plus utile, parce qu'elle s'adresse directement à nous. . .	40
§ IX. La révélation du moment présent est une source de sainteté toujours jaillissante.	41
§ X. Le moment présent est la manifestation du nom de Dieu et l'avènement de son règne.	42
§ XI. L'action divine porte dans toutes les âmes la sainteté la plus éminente; pour se sanctifier, il suffit de s'abandonner à elle.	45
§ XII. L'action divine peut seule nous sanctifier, parce que seule elle connaît l'exemplaire divin de notre perfection.	50
LIVRE SECOND. — DE L'ÉTAT D'ABANDON.	55
CHAPITRE I ^{er} Nature et excellence de l'état d'abandon.	<i>ibid.</i>

§ I. Dessesins de Dieu sur les âmes qu'il met dans cet état.	55
§ II. L'âme dans cet état est conduite par l'action divine à travers toutes les obscurités.	57
§ III. L'état d'abandon renferme l'état de pure foi et de pur amour	59
§ IV. L'état d'abandon renferme la plus héroïque générosité.	62
§ V. L'état d'abandon et de pure foi donne à l'âme plus de mérite que les œuvres les plus éclatantes. . . .	63
§ VI. L'état d'abandon renferme le mérite de toutes les opérations particulières.	64
§ VII. Toutes les âmes sont appelées à jouir des biens infinis renfermés dans cet état.	66
§ VIII. Toutes les richesses de la grâce sont le fruit de la pureté du cœur et du parfait abandon.	68
CHAPITRE II. Devoirs des âmes que Dieu appelle à l'état d'abandon.	73
§ I. Le grand devoir des âmes que Dieu appelle à cet état est de se donner entièrement et absolument à lui. <i>ibid.</i>	
§ II. Pour arriver à l'état d'abandon, l'âme doit se dépouiller de tout le créé.	76
§ III. Exercice actif de l'abandon, soit par rapport aux préceptes, soit par rapport à l'inspiration.	79
§ IV. Conduite de l'âme élevée à l'état d'abandon, à l'égard de cette double manifestation du bon plaisir de Dieu.	81
§ V. L'âme qui veut s'unir à Dieu doit estimer toutes les opérations de sa grâce, mais ne s'attacher pour elle-même qu'à l'opération du moment présent. . .	84
§ VI. Dieu exige des âmes qu'il met dans cet état la plus parfaite docilité à l'action de sa grâce	86
§ VII. La docilité de l'âme dans cet état doit lui faire fermer les yeux sur le chemin par où Dieu la conduit.	90
§ VIII. Ce plein abandon est chose aussi simple que ses effets sont merveilleux.	98

CHAPITRE III. Épreuves attachées à l'état d'abandon.	95
§ I. <i>Première épreuve.</i> Blâmes et exigences des personnes réputées sages et pieuses.	<i>ibid.</i>
§ II. <i>Seconde épreuve de l'état d'abandon.</i> L'inutilité apparente et les défauts extérieurs que Dieu laisse aux âmes qu'il veut élever à cet état.	99
§ III. <i>Troisième épreuve.</i> Humiliations intérieures.	101
§ IV. <i>Quatrième épreuve des âmes dans l'état d'abandon.</i> L'obscurité de leur état, et leur opposition apparente avec la volonté de Dieu.	105
§ V. Fruit de ces épreuves. Conduite de l'âme qui y est soumise.	108
CHAPITRE IV. De l'assistance paternelle dont Dieu entoure les âmes qui s'abandonnent à lui.	114
§ I. Dieu soutient d'autant plus efficacement l'âme dans l'état d'abandon, qu'il lui laisse moins sentir son appui. <i>ibid.</i>	
§ II. Les désolations que Dieu fait éprouver à cette âme ne sont que d'amoureux artifices dont elle se réjouira un jour.	117
§ III. Dieu donne d'autant plus généreusement à l'âme dans l'état d'abandon, qu'il semble la dépouiller davantage.	120
§ IV. Dieu conduit d'autant plus sûrement l'âme dans l'état d'abandon qu'il semble l'aveugler davantage.	122
§ V. Dieu défend d'autant plus puissamment l'âme dans l'état d'abandon, qu'elle est moins capable de se défendre	125
§ VI. L'âme dans l'état d'abandon, au lieu de craindre ses ennemis, trouve en eux d'utiles auxiliaires.	128
§ VII. L'âme dans l'état d'abandon peut s'abstenir de rien faire ou dire pour sa justification : l'action divine la justifie.	129
§ VIII. Dieu vivifie l'âme dans l'état d'abandon par les moyens qui semblent devoir lui donner la mort.	130
§ IX. L'amour tient lieu de tout aux âmes qui marchent dans cette voie.	133

§ X. L'âme dans l'état d'abandon trouve plus de lumière et de force dans sa soumission à l'action divine que n'en possèdent tous les orgueilleux qui lui résistent.	137
§ XI. L'âme dans l'état d'abandon sait voir Dieu dans le superbe qui lutte contre son action. Toutes les créatures bonnes ou mauvaises le lui révèlent . . .	139
§ XII. Dieu assure aux âmes qui lui sont fidèles une glorieuse victoire sur les puissances du monde et de l'enfer.	141
AVIS SPIRITUELS DU PÈRE DE CAUSSADE	147
I. Avis pour acquérir une parfaite conformité à la volonté de Dieu.	<i>ibid.</i>
II. Avis pour la conduite extérieure d'une âme appelée à la vie d'abandon.	151
III. Méthode de direction intérieure.	158
IV. Sur la conduite à tenir après les fautes.	160
V. Sur les tentations et peines intérieures	162
Prière du révérend Père de Caussade, pour obtenir le saint abandon	169
Prière qu'on peut faire dans les tentations.	<i>ibid.</i>

SECONDE PARTIE

LETTRES SUR LA PRATIQUE DE L'ABANDON A LA PROVIDENCE DIVINE

LIVRE PREMIER. — ESTIME ET AMOUR DE L'ABANDON.	173
LETTRE I. Bonheur et paix inaltérable de l'âme qui s'abandonne à Dieu	<i>ibid.</i>
— II. L'abandon est la voie la plus courte pour arriver au pur amour et à la perfection.	174
— III. Application à lui-même. Paix profonde dont l'abandon le fait jouir au milieu du tracas des affaires.	177
— IV. Même sujet	180
— V. Même sujet	181

LETTRE VI.	L'abandon adoucit les ennuis de la solitude.	185
— VII.	Bonheur que l'abandon fait goûter à une communauté de Clarisses.	185
— VIII.	Motifs de l'abandon du côté de Dieu : grandeur et bonté divines.	186
— IX.	Nouveau motif de nous abandonner à Dieu : sa paternelle Providence.	189
— X.	Même sujet	192
— XI.	Souhaits mutuels des âmes qui ne cherchent que Dieu.	195

LIVRE DEUXIÈME. — EXERCICE DE LA VERTU D'ABANDON. 199

LETTRE I.	Principe et pratique de l'abandon.	<i>ibid.</i>
— II.	Plan général du combat spirituel.	204
— III.	Premier travail de Dieu dans l'âme.	206
— IV.	Exercice général de l'abandon	208
— V.	Moyen d'acquérir l'abandon	209
— VI.	Direction générale.	212
— VII.	Même sujet.	216
— VIII.	Oraison des âmes appelées à la vie d'abandon; excellents avis sur l'oraison	217
— IX.	Même sujet; danger de l'illusion dans l'oraison de recueillement.	220
— X.	Même sujet	223
— XI.	Exercice de l'abandon dans les divers états de l'âme	225
— XII.	Exercice de l'abandon par la paix de l'âme.	231
— XIII.	Même sujet	234
— XIV.	Exercice de l'abandon dans les consolations	239
— XV.	Même sujet	245
— XVI.	Même sujet	247
— XVII.	Docilité aux impressions intérieures du divin Esprit; attentes pacifiques.	252
— XVIII.	Modérer ses désirs et ses craintes.	255

LETTRE XIX.	Tendre à la simplicité.	257
— XX.	Même sujet.	258
— XXI.	Divers attrait de la grâce.	261
— XXII.	Abandon dans les épreuves auxquelles est soumise la vocation.	264
— XXIII.	Même sujet	266
— XXIV.	Même sujet	268
— XXV.	Même sujet	271
— XXVI.	Abandon dans les emplois et les entreprises.	273
— XXVII.	Abandon dans l'acceptation des emplois.	274
— XXVIII.	Même sujet	276
— XXIX.	Même sujet, application à soi-même.	277
— XXX.	Abandon dans les maladies	279
— XXXI.	Même sujet	281
— XXXII.	Support du prochain et de soi-même.	282
— XXXIII.	Support de soi-même.	284
— XXXIV.	Préparation aux Sacrements, oraisons, lectures; conduite	286
— XXXV.	Conduite pour le temps passé à la campagne.	288
— XXXVI.	Vie et mort. — Consolations et épreuves.	290
— XXXVII.	Même sujet	293
LIVRE TROISIÈME. — OBSTACLES A L'ABANDON.		295
LETTRE I.	Sentiments de vanité. — Infidélités fréquentes.	<i>ibid.</i>
— II.	Défauts des commençants.	302
— III.	Troubles intérieurs volontairement entretenus; faiblesse.	304
— IV.	Même sujet	309
— V.	Amour des proches	319
— VI.	Attachements trop sensibles.	322
— VII.	323
— VIII.	Activité de caractère.	324
— IX.	Ardeur excessive des bons désirs.	328
— X.	Empressement dans les bonnes lectures.	329

LETTRE XI.	Zèle intempérant et indiscret. . . .	330
— XII.	Répugnance à prendre les soulage- ments ordonnés.	323
— XIII.	Même sujet; attachement à son pro- pre sens.	335
— XIV.	Répugnance à se faire connaître. .	337
— XV.	Découragement	339
— XVI.	Crainte de se démentir et de se singu- lariser.	341

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU R. P. RAMIÈRE

Les Espérances de l'Église. 1 vol. de 800 pages . .	4 fr. »
Unité dans l'enseignement de la philosophie. 1 vol. in-8°	2 fr. »
Apostolat de la Prière. 1 vol. in-18.	2 fr. »
Abandon de l'âme à Dieu, par le P. BINET.	0 fr. 60
Abrégé des Méditations de Du Pont, par le R. P. Marcel BOUX, de la Compagnie de Jésus. 2 vol.	5 fr. »
Catéchisme de Rodez, explication méthodique et complète des vérités de la religion; ouvrage éminemment utile aux ecclésiastiques, aux reli- gieuses, institutrices et aux mères de famille; par M. l'abbé NOEL, grand-vicaire de Rodez. 6 vol. in-12.	24 fr. »
Chrétien intérieur (Le), par M. de BERNIÈRES; ex- cellent livre de méditation. 2 vol. in-12.	5 fr. »
Morale tirée des Confessions de saint Augustin, par le P. GROU, de la Compagnie de Jésus; nou- velle édition revue par le P. CADRÈS. 1 vol. in-12.	4 fr. »
Couronne de l'année chrétienne, méditations sur les Évangiles, disposées pour tous les jours de l'année, par ABELLY, évêque. 2 vol.	3 fr. »
Élévations à Dieu ou École de l'Amour Divin, par le P. Vincent CARAFA; nouvelle édition, par le R. P. Marcel BOUX. 1 vol.	1 fr. 50

Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, par l'abbé DUQUESNE. 4 vol. in-12. . . .	8 fr. »
Examens particuliers à l'usage des religieuses, par M. l'abbé LETELLIER. 1 vol. in-12	2 fr. 50
Examens particuliers à l'usage des laïques, par TRONSON; nouvelle édition. 1 vol. in-12.	1 fr. 20
Exercices spirituels de saint Ignace , par le P. PINAMONTI, édition de l'abbé POSTEL. 1 vol. in-12.	3 fr. 50
Exercices spirituels , ou Méditations sur les fins dernières, par le P. Manoel BERNARDÈS. 2 vol. in-12.	5 fr. »
Explication des Évangiles des dimanches, par le cardinal LA LUZERNE. 2 vol. in-12.	4 fr. »
Guide spirituel (Le) du P. DU PONT. 3 vol. in-12.	8 fr. »
Insinuations de la divine Piété , ou Vie et Révélations de sainte Gertrude. 2 vol. in-12.	4 fr. »
Manuel des Ames intérieures , par le P. GROU, édition du P. CADRÈS. 1 vol. in-12.	2 fr. »
Méditations selon la méthode saint Ignace . 5 vol. in-12	10 fr. »
Méditations d'Avancin . 2 vol. in-18.	3 fr. »
Méditations de Médaille . 1 vol. in-12.	2 fr. »
Méditations de Lancicius . 2 vol. in-12.	5 fr. »
Méditations , par le V. Louis DU PONT. 4 beaux in-8.	24 fr. »

~~FEB 05 2005~~

[illegible]

GTU Library



3 2400 00593 6962

48401

GTU Library

2400 Ridge Road

Berkeley, CA 94709

No. renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall

盛

部

國

盛